

**STRATÉGIE DANS LES
ŒUVRES DES
CLASSIQUES MILITAIRES**

Tome I

Alexandre Svetchine

INTRODUCTION

Méthodes de pensée stratégique

L'art du chef consiste, avant tout, à savoir discerner le bon objectif et montrer la voie pour l'atteindre. Dans n'importe quel domaine de l'activité humaine, pour réussir, il faut l'art du chef ; tout autant est requise la compétence dans l'exécution. Que nous luttions contre une force de la nature, pour atteindre un niveau supérieur de prospérité économique ou pour répandre nos convictions politiques, ou que nous soyons contraints de prendre les armes pour repousser des ennemis extérieurs, des questions surgissent partout devant nous : comment et où orienter cette lutte, et quelle doit être la technique de cette lutte. De là, il découle naturellement la division de l'art de la lutte en stratégie et en tactique.

La tactique est la technique des actions des troupes, l'organisation et la coordination de leurs efforts pour atteindre un résultat déterminé de manière la plus directe, rapide et économique. La stratégie, quant à elle, est la définition même du résultat à atteindre. Cependant, une distinction précise entre ces deux domaines de travail rencontre de telles difficultés que l'on doute souvent même de l'existence réelle d'une frontière entre eux. Ces opinions sont également encouragées par l'extrême diversité et la contradiction des définitions de la stratégie données par des penseurs militaires éminents. Bülow, le premier à utiliser le terme « stratégie », considérait la stratégie comme la partie de l'art militaire qui couvre l'activité du commandant avant que l'ennemi entre en vue, et où l'art militaire se transforme en tactique. Jomini voyait en la stratégie l'art de déplacer des masses sur le théâtre de la guerre, Gneisenau — le calcul du temps et de l'espace, Clausewitz — l'art de l'emploi des combats pour atteindre l'objectif de la guerre. L'archiduc Charles comprenait par stratégie l'art du commandant, déterminant le cours des entreprises militaires ; cette définition a été précisée à l'époque moderne par Blume, qui voit dans la stratégie l'art du commandement moins la tactique ; cette dernière représentant tout ce qui concerne l'emploi des forces armées au combat et l'organisation de leurs actions du point de vue des exigences de combat. Boguslavsky lui a donné un développement différent : pour lui, la stratégie est devenue l'art de conduire une armée, l'art d'un commandant supérieur dans une zone particulière du théâtre des opérations militaires, tandis que la tactique est l'art de commander les troupes ; la frontière est tracée par appréciation hiérarchique, et cette qualification grossière des questions stratégiques et tactiques, dépendant du « tableau des grades », de la position du commandant d'armée ou du commandant de division, se répand de plus en plus de nos jours. Willisen voyait en la stratégie un enseignement sur les communications, Moltke — un système de supports, Schlichting, s'appuyant sur une idée exprimée un jour par Moltke, évaluait la stratégie comme l'art de « s'écartier tout en tenant compte des exigences d'un rassemblement opportun ». Verdy-du-Vernois, dans le premier tome de la troisième partie de son étude sur la conduite de la guerre, définit la stratégie comme la partie de l'enseignement de la guerre et en même temps comme une partie de l'activité militaire elle-même, qui, du point de vue de tous les moments opérationnels, comprend à la fois la recherche scientifique sur la guerre et sa préparation et sa conduite. Une définition difficile qui déplace notre perplexité du concept de stratégie vers une représentation tout aussi obscure du moment opérationnel qui la détermine. Cependant, deux ans plus tard, dans le cinquième tome de la troisième partie, Verdy reconnaît avec franchise qu'il doute de l'existence même de fondements pour tracer une frontière entre stratégie et tactique...

Le lecteur qui prendra la peine de réfléchir à ces définitions sera confronté à la contradiction des points de vue sur la stratégie. Expliquons cette variété par un exemple tiré d'un domaine où la liberté de notre pensée n'est pas entravée par un quelconque préjugé ou

modèle. À Tokyo, un tremblement de terre provoque un incendie spontané. La lutte contre l'incendie dans la capitale, comme toute lutte, a sa propre stratégie et sa tactique. Essayons de qualifier selon ces deux catégories les réflexions qui surgissent. Que faut-il protéger en premier lieu — le palais impérial, les ministères ou les musées abritant des œuvres d'art inestimables ? Faut-il défendre les appartements des riches ou bien les usines et les quartiers ouvriers ? Comment utiliser les boulevards et les jardins existants pour contenir les incendies ? Comment tenir compte, lors de l'organisation du travail de lutte contre les incendies et en cas de destruction du réseau d'eau, du fait que l'accès à l'eau pour les camions est limité à certaines zones précisément déterminées ? Comment prendre en compte la direction du vent dans l'organisation de l'extinction ? Où utiliser l'équipement puissant des casernes de pompiers et où se contenter des moyens les plus simples — haches, pelles et seaux — avec lesquels les troupes arriveront sur les lieux ? Quelles mesures prendre pour approvisionner en nourriture les personnes travaillant à l'extinction de l'incendie ? Comment assurer l'ordre nécessaire au succès du travail ? Dans quelle mesure faut-il permettre la dispersion des moyens de lutte contre l'incendie et la décentralisation même de l'intervention ?

Le lecteur qui tentera de répartir ces questions en stratégiques et tactiques parviendra facilement à qualifier certaines d'entre elles, tandis que d'autres le laisseront perplexe. Que nous dit la théorie ? Bülow dira que tant que nous n'avons pas été confrontés à un incendie, nous agissons stratégiquement, et qu'une fois en contact avec le feu, nous sommes contraints d'agir tactiquement. Clausewitz dira que l'art d'éteindre un incendie isolé est la tactique, tandis que l'art de combiner les efforts pour éteindre plusieurs incendies afin de sauver une ville est la stratégie. Boguslavsky affirmera que le travail du chef des pompiers est de la tactique, et celui du major des pompiers est de la stratégie. Willisen remarquera que les objets de la stratégie sont tout ce qui prive le feu de nourriture et tout ce qui alimente les efforts des pompiers. De son point de vue, la stratégie comprendrait la planification préalable en ville de larges zones de jardins et de terrains vagues servant de barrières au feu, l'édition de règles de sécurité incendie régissant la construction de la ville, obligeant à ériger des murs coupe-feu et interdisant la construction de bâtiments en bois, etc. ; l'installation de systèmes de signalisation incendie et la constitution de réserves d'eau, le déploiement approprié des brigades de pompiers, l'isolement des incendies des zones où le feu pourrait se propager le plus. La définition de Moltke stipule que la stratégie doit, par tous les moyens, trouver une sortie à une situation catastrophique. Et ainsi de suite.

Si nous comparons ces définitions, qui se contredisent les unes les autres, avec le résultat de notre travail personnel, nous reconnaissons qu'elles contiennent toutes une certaine part de vérité, et néanmoins elles restent totalement insatisfaisantes. La majorité d'entre elles nous surprendra par leur unilatéralisme. Ainsi, bien que nous soyons empreints de respect pour les grands penseurs ayant consacré des dizaines d'années à approfondir les questions de la stratégie, nous ne pouvons adhérer à aucune des définitions précédemment données, et — telle est la destinée de tous les écrivains stratégiques — nous devons en proposer une nous-mêmes. Apparemment, le nombre de définitions de la stratégie devrait égaler le nombre de personnes qui écrivent à ce sujet...

Comme dans toute lutte, dans l'exemple que nous avons pris d'un incendie spontané, certaines questions peuvent être résolues sans sortir du cadre de la spécialité étroite des pompiers, tandis que d'autres sont au contraire très vastes, de sorte que seule une certaine perspective politique initiale, une compréhension particulière des questions et des intérêts économiques, une approche les considérant non pas avec la vision limitée de la technique anti-incendie, mais à partir des exigences générales de l'aménagement urbain, peut leur donner une solution différente. La tactique couvre les questions qui peuvent être résolues du point de vue subjectif de cette spécialité. Cependant, les questions dont la réponse ne relève pas exclusivement de cette spécialité et qui nécessitent une approche objective, en tenant

compte du contexte politique et économique ainsi que des possibilités d'approvisionnement, relèvent de la stratégie.

La distinction que nous faisons entre stratégie et tactique peut ne pas être très nette, mais elle correspond parfaitement au développement moderne de l'art militaire, qui ne voit actuellement pas de différence fortement marquée entre elles, et qui a créé dans notre langue un nouveau terme « opérationnel » pour désigner les domaines étroitement liés de la stratégie et de la tactique.

Notre définition nie la tendance très actuelle à se concentrer sur des bombardiers stratégiques et des bombardiers tactiques, car elle reconnaît le domaine de l'activité stratégique à chaque plus petit commandant lorsque se pose devant lui une question qui ne peut être résolue sur la base de considérations purement tactiques. Le chef de patrouille, qui pendant la guerre civile, au lieu d'envoyer une sentinelle pour inspecter le village, mène et montre entièrement sa patrouille dans la rue afin de renforcer la confiance de ses camarades de classe et de faire connaître ses partisans dans le village, dépasse déjà les limites de la tactique et accomplit un acte stratégique. Le commandant du premier corps russe, en prenant la décision le 14 août 1914 de replier ses troupes en désordre de leur position compacte sous les coups de l'ennemi, agissait correctement sur le plan tactique, mais commettait une trahison stratégique, car il livrait des informations à l'ennemi sur l'armée de Samsonov. Les opérations offensives du front sud-ouest sur le front des Carpates étaient profondément erronées sur le plan stratégique, car elles ne correspondaient pas aux possibilités de notre arrière de fournir à cette entreprise armement et munitions. L'erreur stratégique la plus importante de Ludendorff était qu'il cherchait à transformer en guerre de conquête le combat que l'Allemagne, compte tenu des rapports de force politiques mondiaux existants, ne pouvait mener que de manière défensive.

Nous proposons la définition suivante : la stratégie est l'art de faire la guerre, couvrant cette partie de ses questions dont la solution dépend du caractère de la guerre et des données ou conditions économiques, politiques, géographiques ou d'approvisionnement qui la déterminent.

Il est probable que cette définition paraîtra monstrueuse à beaucoup, car elle ouvre devant nous un champ presque illimité d'étude. Mais nous nous intéressons encore davantage, plutôt qu'à la distinction entre stratégie et tactique, à souligner l'immense capacité du concept de « stratégie » et la dépendance d'une décision stratégique parfois à des considérations très éloignées d'une spécialité strictement militaire. Le stratège ne doit pas permettre que, dans l'étage de sa réflexion situé au-dessus de la tactique, le plafond soit trop bas.

Plus nous nous familiariserons avec la stratégie telle qu'elle s'est dessinée lors de la guerre mondiale, plus nous comprendrons la profondeur immense de l'art stratégique, ainsi que l'ampleur et la capacité monstrueuses que doit posséder sa théorie, si elle ne veut pas consciemment adopter une approche unilatérale. La guerre est un tremblement de terre politique et social, et une approche étroite de la stratégie conduit à une sorte de pilules stratégiques contre le tremblement de terre.

L'art de diriger ne peut pas s'apprendre dans un manuel, car cet art consiste avant tout à se créer un piédestal idéologique qui permettrait d'avoir une vision large et de voir des horizons lointains. Cette perspective ne peut pas être enseignée : chacun peut prétendre s'élever à une compréhension stratégique et se préparer aux tâches de dirigeant uniquement par ses propres efforts. Dans aucune autre discipline, le travail scientifique autonome n'a une telle importance que dans la préparation à une activité politique ou stratégique responsable. Un cours de stratégie ne peut prétendre à plus qu'une introduction, une préparation à l'étude autonome.

Seule la vie elle-même ou sa représentation dans l'histoire peut être la maîtresse d'un politicien ou d'un stratège. Une étude critique approfondie de l'expérience d'une guerre quelconque, liée à l'examen des décisions qui auraient été adaptées aux conditions de

l'époque, peut nous apporter beaucoup. Mais ce travail sera plutôt protégé et mené avec plus de succès lorsque nous nous familiariserons au préalable avec les méthodes utilisées par les grands pionniers de la pensée stratégique. La familiarisation avec les écrivains classiques sur la stratégie sera infiniment plus utile que de suivre un quelconque manuel : nous serons informés de ce qui peut être accompli et de la manière dont l'étude de la stratégie peut être menée ; une promenade dans cet arsenal stratégique nous donnera une idée des diverses armes dont dispose la pensée stratégique, et le lecteur attentif pourra choisir consciemment la méthode de recherche qui lui convient.

Cette revue des classiques de la stratégie sera d'autant plus instructive que, dans le domaine de la stratégie, tous les grands auteurs — nous excluons bien sûr de leur milieu tous les compilateurs, même les plus habiles — sont étonnamment typiques, et la plupart d'entre eux présentent une unilatéralité d'une force étonnante. La stratégie est multiforme, et chaque grand esprit en stratégie ne poursuit pas le travail de ses prédecesseurs, mais le perçoit sous un angle complètement nouveau, y découvre un nouveau domaine et travaille avec des méthodes entièrement particulières, qui lui sont propres.

Dans aucun autre domaine de la pensée humaine, on n'abuse autant des paroles d'autorité que dans la stratégie. Mais en même temps, cette abondance de citations autoritaires cache souvent une connaissance superficielle des grands écrivains. Les aphorismes circulent de main en main, se dénaturent ; extraits de leur contexte, ils donnent souvent seulement aux écrits médiocres un aspect pseudo-scientifique et encombrent la pensée militaire. Nous n'avons absolument pas l'intention de fournir du matériel pour une telle déformation du travail scientifique, mais nous cherchons à mettre le lecteur face aux géants de la pensée militaire, à éveiller son intérêt pour des études plus approfondies de ceux sur lesquels il portera son attention ; l'étude des classiques de la pensée militaire dans leur version originale doit, sans aucun doute, se refléter dans la profondeur de notre compréhension des affaires militaires.

Lors du choix des extraits présentés ci-dessous, nous nous sommes basés sur les considérations suivantes. Tout d'abord, notre tâche consistait à présenter de manière la plus vivante possible les principales méthodes de la pensée stratégique. La pensée stratégique commença avec l'approche nettement matérialiste de Lloyd. Ce matérialisme du XVIII^e siècle, éloigné de nous et de notre compréhension de l'évolution et des succès d'un siècle et demi dans tous les domaines scientifiques, conserve encore aujourd'hui une grande pertinence, et celui de Lloyd est si coloré et typique qu'il était naturel de commencer ce travail par un extrait caractéristique du premier écrivain sur la stratégie (dans l'anthologie, les travaux de certains classiques sont disposés dans leur ordre chronologique), qui n'avait même pas encore utilisé ce terme. En deuxième position se trouve le grand praticien et fondateur de l'approche empirique dans l'étude de la stratégie — Napoléon, qui proclamait que dans la guerre ce sont les circonstances qui commandent, qu'il n'existe pas de grammaire avec laquelle on pourrait apprendre à écrire l'*« Iliade »* aussi bien qu'Homère, renvoyant le lecteur souhaitant embrasser l'art militaire dans son ensemble au grand livre de l'histoire. Les idées de Napoléon sont présentées dans son analyse polémique de l'œuvre de Rogniat, un technicien étroit, défendant au XIX^e siècle les positions idéologiques de la pensée matérialiste du XVIII^e siècle.

Après l'histoire militaire, qui sert de base à l'étude de la stratégie, initiée par Napoléon, vient Willisen, que nous nous permettons de qualifier de métaphysicien, sans toutefois rien de péjoratif dans ce terme. La collection des classiques ne serait pas complète si nous n'y incluions pas ce doctrinaire des plus typiques et profonds, dont la renommée éclipsait jadis celle de Clausewitz. Une familiarité avec la pensée de Willisen nous incitera à envisager la méthode de raisonnement avec discernement. Nous ne sommes nullement ses admirateurs, mais nous espérons que le lecteur trouvera également chez Willisen beaucoup de choses intéressantes et édifiantes.

Une orientation positive, la mécanisation, l'industrialisation de la stratégie, ainsi que la combinaison de méthodes expérimentales avec une pensée matérialiste et rationaliste de la fin du XIXe siècle, sont représentées par son premier et plus brillant défenseur, Leval, qui nie l'histoire militaire en tant que méthode d'étude de la stratégie.

La méthode historique militaire, indiquée par Napoléon, mais avec les procédés qu'y a apportés le développement scientifique au début du XXe siècle, est représentée par Verdy-du-Vernois, créateur de la méthode appliquée, l'écrivain militaire le plus intéressant d'un point de vue scientifique, formé sous la direction de Moltke.

Von der Goltz se distingue nettement des autres classiques par l'absence d'une profondeur unilatérale dans sa pensée, mais cela s'explique par le fait qu'en tant que professeur de stratégie à l'académie turque de l'état-major général, il devait naturellement ressentir avec vivacité la dépendance de la stratégie vis-à-vis du public pour lequel elle est enseignée, du théâtre d'opérations et de l'armée qui l'appliqueront, et cette nécessité d'une approche nationo-géographique, il l'exprime avec l'ampleur, la vivacité et la persuasion qui lui sont propres.

Les lecteurs russes ont récemment découvert la stratégie de Schlieffen grâce à la traduction de son ouvrage «Cannes». L'article de Schlieffen «Le Colonel» que nous présentons est particulièrement représentatif de son style.

Parmi les auteurs russes, nous avons mis en avant celui qui, à notre avis, mérite le plus d'attention — Medem, complètement oublié dans son pays natal et totalement inconnu à l'étranger. Nous étions guidés par le désir de témoigner du haut niveau de la pensée stratégique du contemporain russe de Clausewitz, soulignant particulièrement la chute ultérieure de cette pensée, ainsi que la nuance nihiliste propre au chercheur russe.

Dans notre sélection, nous avons cherché à présenter autant que possible des classiques dont les œuvres n'étaient pas encore publiées en russe et restaient inconnues de la grande majorité des commandants de l'Armée rouge. Si les travaux de Medem et la mauvaise traduction de Lloyd étaient présents dans les éditions russes des années quarante, cela n'empêche pas qu'ils restent aujourd'hui, au sens plein du terme, des nouveautés pour le lecteur contemporain.

Nous pensions que ce recueil ne servirait pas de matériel pour une lecture agréable, mais permettrait à toute personne intéressée par la stratégie de se mettre au travail sérieusement. C'est pourquoi il nous semblait impossible de réduire encore plus chaque auteur que nous ne l'avons fait, car créer une anthologie stratégique simplifiée, avec une mosaïque de trois dizaines des plus grands écrivains militaires dans un même volume, aurait estompé les traits distinctifs de chaque classique ; tel n'était pas notre intention, et « plus nombreux » — ce n'est pas notre slogan.

Par conséquent, en choisissant pour notre exposé un ordre chronologique, nous présentons au lecteur seulement huit classiques individuels et laissons des places vides, à commencer par Clausewitz, qui est maintenant disponible en russe, bien que dans une traduction insatisfaisante de G.A. Leer, largement diffusé dans un plus grand nombre d'éditions, ainsi que Bülow, l'archiduc Charles, Jomini, Bonnal, Freytag-Loringhoven, Schlichting, Moltke, bien que chacun d'eux représente un énorme intérêt par l'originalité et la cohérence de la pensée stratégique, et nous prévoyons de remplir ce vide dans les prochains tomes de notre édition largement conçue ; le nombre, le volume et la rapidité de leur publication dépendront de la reconnaissance que saura acquérir cette première expérience.

Ce travail n'est accompagné d'aucune carte, car le petit nombre de noms géographiques qui y figurent peut être retrouvé dans n'importe quel atlas, sur n'importe quelle carte de l'Europe. Sans ces aides, il est impossible de se lancer dans l'étude de la stratégie. Cependant, la géométrie géographique joue dans cet ouvrage, qui accorde une attention principale aux méthodes, un rôle secondaire. Nous recommandons de ne pas se contenter de la simple mention des événements militaires et historiques qui apparaîtront ici dans le texte, mais de

comprendre la position développée par l'auteur et la référence militaire et historique qu'il indique, de s'intéresser à cette situation historique militaire, de la lire dans l'histoire de la campagne correspondante, et, dans le pire des cas, de la suivre à l'aide du dictionnaire encyclopédique militaire ou de l'histoire de l'art militaire, afin de se forger ainsi sa propre opinion sur l'illustration de la pensée de l'auteur.

Si diriger signifie prévoir, alors dans la stratégie, diriger signifie prévoir très loin. Autrefois, les chefs étaient appelés prophètes ; Moltke était en partie un prophète, prédisant un quart de siècle avant la guerre mondiale son caractère et sa durée. Toute indication d'un objectif lointain comporte un élément de prophétie. Et s'il n'y a pas de tâche plus difficile et ingrate que de prophétiser, alors la stratégie présente les mêmes difficultés et obstacles. Pendant la Première Guerre mondiale, la clairvoyance militaire des dirigeants les plus éminents n'a pas été à la hauteur.

Si la tâche d'étudier la stratégie se réduisait exclusivement à faire en sorte que des millions de personnes dépensent leurs forces et leur temps à maîtriser une sagesse que seules quelques-unes parviennent à acquérir, alors, peut-être, il ne vaudrait pas la peine de se lancer dans cette entreprise. Peut-être faudrait-il se limiter à la sélection de ces rares individus destinés au commandement principal et les soumettre à un régime scientifique particulier, comme les abeilles soumettent à un régime particulier les individus choisis pour devenir des reines...

Ainsi se présentait approximativement la situation jusqu'à la guerre de Sept Ans incluse. Dans l'art militaire régnait exclusivement un « génie ». Cependant, la situation déjà présente lors de la guerre de Sept Ans mettait clairement en évidence l'irrationalité de cette décision. L'expérience de la guerre de Sept Ans a montré, d'une part, la nécessité d'organiser et de préparer un état-major général, et d'autre part, a donné un puissant élan à l'éveil de la pensée stratégique. Si le travail scientifique dans le domaine de la stratégie ne compte qu'environ cent cinquante ans, ce n'est pas une fantaisie ni un caprice de l'histoire récente, mais un phénomène dont les prémisses reposaient sur des changements profonds dans le caractère de la conduite de la guerre. Avant la guerre de Sept Ans, toutes les tâches des commandants individuels pouvaient être résolues exclusivement du point de vue militaire. Le caractère des guerres de cabinet isolait la guerre dans la catégorie de phénomènes particuliers, dont le lien avec la politique, l'économie et la vie populaire passait uniquement par la tête de l'appareil militaire et du gouvernement ; les objets des actions étaient purement militaires — l'armée ennemie ou la forteresse ennemie ; les armées n'avaient pas de points de contact avec la population, elles étaient installées au repos dans des bivouacs, ne combattaient qu'en campagne et se nourrissaient de leurs propres magasins. Essentiellement, deux organismes militaires se faisaient la guerre ; le peuple ne participait pas à cette lutte, et le duel de deux armées pouvait être réglé exclusivement par des considérations militaires, c'est-à-dire tactiques. Tout le développement de l'art militaire à l'époque moderne s'est avéré dirigé vers la destruction d'un tel séparatisme militaire. L'expression « aujourd'hui, ce ne sont pas les armées qui font la guerre, mais les peuples » doit être comprise, avant tout, comme la concentration de l'activité en guerre sur le point focal où se reflètent tous les intérêts politiques, économiques et de classes de l'État concerné, et comme l'affirmation que la ligne de conduite en temps de guerre ne peut jamais être déterminée si l'on part uniquement de considérations strictement militaires et si l'on ne tient pas compte des intérêts généraux déterminant la guerre. Plus la guerre touche les intérêts de la population et plus ses lignes principales se dessinent selon les exigences de la politique et de l'économie, plus la stratégie devient importante.

Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, la frontière que nous avons tracée entre la stratégie et la tactique, selon les exigences scientifiques, ne correspond absolument pas à la pratique pédagogique moderne : aujourd'hui, la tactique se sent impuissante à accomplir par

elle-même un objectif purement militaire ou à résoudre entièrement une tâche ; c'est pourquoi la tactique s'approprie largement des considérations de nature purement stratégique et tente de le justifier en avançant qu'elle considère tout l'art militaire dans l'ensemble dans le cadre de la compétence du commandant de division. Ainsi, dans nos établissements d'enseignement militaire, en enseignant à la fois la stratégie et la tactique dans le cadre des compétences d'un commandant de division, on appelle cela « tactique », tandis que la stratégie et la tactique du commandement supérieur sont désignées sous le nom de « stratégie ».

Nous faisons cette remarque dans le seul but de souligner que la stratégie, au sens véritable du terme, est fortement nécessaire non seulement au quartier général, mais également aux larges masses du personnel de commandement. La stratégie est nécessaire afin que l'armée comprenne et aborde consciemment le manœuvre qu'elle exécute, et pour que les questions stratégiques, résolues par des supérieurs subalternes jusqu'au chef d'équipe inclusivement, soient en accord avec la voie indiquée par le commandement suprême.

La notion même de voie de retraite est une pure stratégie. Les fugitifs, les déserteurs des tranchées criant : « on nous coupe », expriment en réalité une évaluation panique de la situation stratégique : « l'affaire est stratégiquement perdue, nos efforts tactiques sont condamnés à être vains, nous fuyons ». De même, lorsque des unités prennent contact avec les positions ennemis, saisissant, selon l'expression des soldats rouges, l'adversaire « par la gorge », c'est aussi une évaluation stratégique, la même pensée schliffenienne des « Cannes », d'où découle l'immense importance du combat à venir, la nécessité de faire preuve d'une persévérance particulière pour obtenir une victoire « extraordinaire ».

Une « victoire extraordinaire », et non un simple échange contre une blessure — une blessure, à laquelle se réduisaient principalement les actions des troupes russes pendant la guerre mondiale, ne peut être obtenue par une pensée purement tactique. Elle nécessite, en plus de la tactique, deux conditions préalables : la fermeté de la volonté de combattre, que peut fournir un travail éducatif et politico-éducatif correct au sein des troupes, en lien avec l'orientation générale appropriée de la politique de l'État, et ensuite — une compréhension stratégique des exigences de la guerre et de l'opération en cours. Il faut que les commandants et les troupes, lorsqu'il le faut, fassent des efforts et ne s'épargnent pas. Si Scheffer-Bojaël a réussi à sortir de l'encerclement en se frayant un chemin en novembre 1914 près de Brezinas, si l'armée polonaise a échappé à Kiev, malgré des pertes, et si des unités de Wrangel, abandonnant l'artillerie, sont parvenues à passer en Crimée, alors ces succès incomplets de l'ancienne armée tsariste et de la nouvelle armée rouge témoignent en quelque sorte que notre stratégie doit composer avec un égal niveau d'effort militaire des troupes, qu'il s'agisse d'un combat secondaire de caractère local ou d'un moment où se décide le sort d'une campagne. Si les Allemands décrivaient la manœuvre de l'ancienne armée russe comme lourde, ils ne voulaient pas dire par là que le soldat russe était incapable de parcourir autant de verstes que l'Allemand, mais qu'ils voulaient souligner une certaine lenteur stratégique des troupes russes, leur incapacité à exploiter immédiatement et complètement une opportunité stratégique favorable.

La guerre est faite de longs mois de travail, de privations et de sacrifices ; les troupes tirent régulièrement leur fardeau ; mais elles doivent comprendre qu'il y a des moments où il faut récolter les fruits de tous ces efforts. Un jour, dit le paysan dans son langage courant dans de tels cas, nourrit toute l'année. La tactique sème et laboure, la récolte est une affaire de stratégie. Si l'on oublie la récolte, il ne vaut pas la peine de s'occuper de la gestion...

Pour en finir avec la lourdeur idéologique, il faut de la gymnastique intellectuelle. L'une de ses principales formes est l'étude des classiques de la pensée stratégique. Il nous semble que se familiariser avec toute la diversité des méthodes présentées dans ce recueil ne serait pas superflu, car la stratégie moderne exige une synthèse.

MATÉRIALISME DE LLOYD

Henry Lloyd (1729-1783) n'emploie pas encore le mot « stratégie » dans ses travaux, mais en lui, la pensée militaire européenne théorique s'élève pour la première fois clairement au niveau stratégique de l'art militaire. Il distingue déjà, au-delà du domaine purement tactique, un vaste domaine de grandes questions liées à la conduite de la guerre, et se met à en étudier les aspects scientifiques.

Anglais de naissance, Lloyd, en tant que penseur typique du XVIII^e siècle, n'est limité par aucune idée ni attachement national. Sa pensée internationale correspond pleinement à sa carrière de vie. Issu d'une famille pauvre, ayant reçu une éducation supérieure, il entreprend un voyage en Europe ; il reçoit des fonds du gouvernement anglais, pour lequel il effectue apparemment des missions d'espionnage dans divers ports (Venise, Brest). La guerre de Sept Ans éclate ; il rejoint les rangs de la coalition ennemie de l'Angleterre et de la Prusse et devient adjudant hors rang au quartier général autrichien sous le célèbre général Lacy, que Suvorov n'appréhendait guère. Après trois ans parmi les Autrichiens, Lloyd prend sa retraite et s'engage auprès des ennemis des Autrichiens, les Prussiens. Là, pendant deux ans, Lloyd sert sous un général, acquérant la plus grande renommée après Frédéric II dans la guerre de Sept Ans — le duc Ferdinand de Brunswick, que plus tard, durant la Révolution française, les Girondins voulaient inviter à commander les armées françaises, mais qui préféra occuper le poste de commandant en chef de la contre-révolution européenne. Ensuite, nous voyons Lloyd en uniforme de général-major russe, participant avec distinction à la première guerre turque et bénéficiant de l'attention de Catherine II. Cependant, il s'avère aussi que Lloyd est en relation avec le gouvernement anglais et reçoit de celui-ci une importante pension. Lloyd quitte définitivement le service militaire, où il avait été suspecté d'espionnage dans tous les États, et s'installe en Belgique. Il a rassemblé de riches matériaux sur la guerre de Sept Ans, tenant un journal quotidien, décrivant directement le déploiement des troupes au combat et la topographie du champ de bataille, avec l'intention d'écrire l'histoire de cette guerre. Il n'a réussi à terminer que le premier volume, dans lequel il développe les fondements scientifiques permettant d'évaluer les phénomènes de la guerre ; la mort interrompt son travail ultérieur.

Mais le seul volume restant après Lloyd témoigne également de l'énorme puissance de sa pensée militaire. Sa pertinence contemporaine pour la stratégie est la même que celle de la philosophie matérialiste du XVIII^e siècle pour le marxisme. Les coups que Hegel a portés dans le domaine de la philosophie générale à ceux qui ne comprenaient pas l'idée de l'évolution du matérialisme du XVIII^e siècle, dans le domaine de la pensée militaire ont été portés à l'égard des concepts de Lloyd et de Bülow, puis par Clausewitz, un représentant encore plus éminent de la même direction. Lloyd doit nous intéresser, nous les militaires, dans la même mesure que les représentants de la pensée matérialiste-rationnelle du XVIII^e siècle intéressent encore aujourd'hui ceux qui réfléchissent. C'est l'aube du positivisme militaire, c'est la proclamation du triomphe de la raison dans l'art militaire, c'est un appel à la critique consciente de tout l'art militaire et à l'élimination de tout ce qui ne répond pas aux exigences réelles de la guerre.

Lloyd commandait personnellement une unité de troupes légères autrichiennes et, par l'expérience et par des récits, s'était familiarisé avec les actions de la cavalerie légère tatare. Plus vivante encore dans son esprit était l'impuissance et la faible mobilité des lourdes armées régulières du XVIII^e siècle, attachées aux magasins d'où elles recevaient leur ravitaillement. Lloyd propose la théorie de la stratégie du système des cinq jours à un moment où elle avait atteint son point culminant en Europe, et c'est ce qui le distingue avantageusement de Bülow, qui élaborait sa théorie basée sur l'interruption de l'approvisionnement de l'armée ennemie depuis les magasins à un moment où la Révolution française avait déjà complètement changé

le type d'armées et supprimé leur dépendance aux magasins. Il nous semble qu'un observateur aussi perspicace de la réalité que Lloyd n'aurait pas commis l'erreur de Bülow.

En tant que stratège-philosophe des armées de l'époque du système des cinq jours, Lloyd n'est pas séduit par lui, le considère de manière tout à fait critique, et avec un mépris philosophique, convainc le lecteur que ces armées ne sont pas du tout capables de grandes actions — elles n'apporteront aucune révolution à l'équilibre établi en Europe, et ne réalisent pas de grandes conquêtes.

La ligne d'opération selon Lloyd, qui a été le premier à introduire ce terme, ne correspond pas à la représentation de l'opération selon l'idée et la direction, comme l'a défini G.A. Leer, mais représente la route prosaïque depuis le magasin de la base jusqu'à l'objectif de l'opération. Nous préférions résolument la définition de Lloyd à celle de Leer et trouvons son développement au XXe siècle dans les travaux du célèbre écrivain allemand Verdy-du-Vernois, qui entend par lignes d'opération toutes les routes utilisées par les troupes et leurs convois lors de leurs opérations ; pour l'oreille russe, habituée aux termes de Leer, il est quelque peu étrange d'entendre, par exemple, parler de lignes d'opération de rocade ou de lignes d'opération pour l'approvisionnement, mais cette compréhension matérialisée des lignes d'opération correspond beaucoup mieux aux conditions modernes de conduite de la guerre.

La stratégie de Lloyd consiste à rappeler à l'ennemi qu'il est assis sur une chaîne de cinq jours, en contournant son flanc et en secouant cette chaîne en attaquant les transports qui se dirigent vers lui depuis le magasin de la base. À l'époque de Lloyd, c'était une méthode qui assurait toujours le succès.

Le meilleur professeur de stratégie de l'Académie générale d'État russe, le général Medem, a souligné comme caractéristique des vues de Lloyd l'attention particulière qu'il accordait à l'élément moral ; la même remarque se retrouve dans les travaux de ses successeurs, qui ne consultaient pas toujours la source originale. Nous ne pouvons pas souscrire à cet avis. Certes, Lloyd parle beaucoup dans son ouvrage des forces morales, mais il ne s'agit absolument pas de la manière dont nous posons la question de l'élément moral, telle que nous la comprenons après Clausewitz.

Jeune, Lloyd a écrit un travail scientifique sur les passions, dans lequel la psychologie empirique de Locke et le sensualisme de Condillac ont trouvé écho. Il a été profondément imprégné de *L'Esprit des lois* de Montesquieu, a assimilé le schéma de division de tous les gouvernements en despotes, monarchiques et républicains, et c'est avec ce bagage qu'il s'est mis au travail. Il conditionne la qualité de l'armée par l'esprit des lois du pays et par les données géographiques. Mais l'esprit des lois est un hommage obligatoire pour un écrivain lettré du XVIIIe siècle à Montesquieu, dont la qualification de l'enseignement politique ne nous intéresse pas, tandis que les données géographiques sont déjà le véritable Lloyd matérialiste. Chez Lloyd, toute la deuxième partie de son ouvrage (qui se compose de cinq parties) concerne la philosophie sacrée de la guerre, entendue l'analyse de l'élément moral. Il me semble que, à l'exception du premier chapitre, tous les autres chapitres de cette partie représentent des emprunts faits par Lloyd à son travail universitaire de jeunesse sur les passions. Voici la liste de ces chapitres : 1) sur le général ; 2) sur l'instinct de conservation ; 3) sur l'honneur et la honte ; 4) sur l'amour des richesses ; 5) sur la liberté ; 6) sur la religion ; 7) sur les femmes et leur influence sur le cœur des hommes ; 8) sur la musique. Pour que le lecteur accepte ma définition de Lloyd comme matérialiste, je me permets de citer le raisonnement de Lloyd sur l'influence des femmes sur les hommes. Lloyd voit la différence dans les relations entre les sexes chez les hommes et les animaux dans le besoin de l'homme en société et les habitudes qui en découlent. Dans la société aristocratique oisive, les époux n'ont nul besoin l'un de l'autre, et lorsque leur passion physique est satisfaite, ils se refroidissent naturellement et cherchent des divertissements ailleurs. Au contraire, dans la petite bourgeoisie, quand toute la journée est passée au travail, la satisfaction et les plaisirs sont liés au retour à la famille. Les époux ont constamment besoin l'un de l'autre, dans leur

métier ou dans le petit commerce qu'ils tiennent ; dans leur dure lutte pour l'existence, ils établissent entre eux une amitié calme et tranquille, qui remplace chez eux cette excitation violente et agitée que l'on appelle habituellement l'amour. L'homme subit l'influence forte des femmes à deux moments — dans sa jeunesse, lorsque son sentiment physique parle plus fort, et dans la vieillesse, lorsque le réconfort et le soutien sont nécessaires. L'amour est le désir général de plaisir concentré sur un seul objet. Plus le mode de vie des femmes est cloîtré, plus elles ont la possibilité de dominer dans ce domaine ; nos mœurs européennes affaiblissent leur influence. Mais l'homme peut néanmoins faire beaucoup pour mériter en récompense la femme.

Nous nous sommes permis de présenter cette longue paraphrase non seulement pour poser la question de la place de la philosophie de la guerre et, en particulier, de la psychologie militaire, mais aussi afin de montrer que, même en abordant des questions d'ordre moral, Lloyd reste un matérialiste pur et dur. Le sensualisme de Lloyd est très intéressant, mais que les spécialistes de la philosophie du XVIII^e siècle l'évaluent sous cet angle ; de notre côté, nous nous contenterons de souligner que la compréhension matérialiste de la psychologie par Lloyd constitue pour lui une base suffisante pour formuler des exigences envers le chef afin de maintenir le moral de ses troupes. Mais cette approche purement disciplinaire de l'élément moral (il n'y a aucun lien entre cet élément moral du XVIII^e siècle et les considérations tactiques et stratégiques) et cet abîme n'ont été comblés que par Clausewitz, qui se trouvait à l'opposé, par rapport à Lloyd, de l'axe de la pensée militaire.

Outre cette deuxième partie — une étude matérialiste du cœur humain et de ses passions, représentant, en général, une adaptation du sensualisme à la direction d'un régiment, l'ouvrage de Lloyd comprend les parties suivantes : la première — tactico-administrative, avec certains paragraphes consacrés à l'histoire de l'art militaire ; la partie II — sur le lien existant entre les différentes formes de pouvoir étatique et les opérations militaires ; dans cette partie, l'influence de Montesquieu se fait sentir partout ; la partie III — sur la guerre civile — n'a pas d'intérêt particulier et a été écrite en vue de la lutte menée par les États-Unis pour se libérer de la domination anglaise. La partie IV traite proprement de la stratégie. Elle s'intitule : des opérations militaires considérées en elles-mêmes. Elle comprend sept chapitres : 1) sur l'attaque des camps fortifiés ; 2) sur les marches et le front de marche ; 3) sur la ligne d'opération ; 4) sur la guerre offensive ; 5) sur la guerre défensive ; 6) sur les troupes légères ; 7) sur la ligne de frontière. La partie V présente « l'analyse militaire des différentes frontières en Europe », ici se trouve un chapitre analysant également le théâtre de guerre américain.

Parmi la riche matière présentée par le travail de Lloyd, nous avons choisi l'introduction de Lloyd, qui constitue, certes, pour une grande part une étude tactique, mais est très caractéristique des méthodes scientifiques de Lloyd sur les principes fondamentaux de la guerre et sur le caractère des différentes armées européennes, le chapitre sur la ligne opérationnelle et des extraits de deux chapitres sur les frontières de la Russie et de l'Europe.

Nous avons délibérément omis plusieurs chapitres de Lloyd sur la stratégie, car le lecteur n'y trouvera plus de nouveaux traits caractérisant la pensée de Lloyd, et verra seulement que l'auteur a su observer la réalité de la guerre de Sept Ans, souligne l'importance de l'énergie du commandant, ayant observé les meilleurs généraux d'Europe, et recommande, dans le cas où l'ennemi se diviserait, de l'attaquer par parts.

Toutes ces instructions ne valent pas grand-chose, car Lloyd, tenant compte de la situation stratégique des guerres de cabinet du XVIII^e siècle, réserve au combat la place la plus modeste possible. Possédant la connaissance de la stratégie, selon Lloyd, « on peut calculer toutes les opérations avec une précision géométrique et mener constamment la guerre, sans jamais être obligé de se livrer au combat ». Ce mépris du combat régnait dans les dernières décennies avant la Révolution française. Napoléon a rétabli l'importance du combat dans la vie réelle, et Jomini — dans la théorie.

Un aperçu de la frontière russe nous est présenté comme un exemple typique de l'attention, exagérée dans tous les documents, accordée à la géographie. La limite de cet engouement est marquée par les travaux de l'archiduc Charles, et avec Clausewitz on observe une forte réaction, dont le porte-parole en Russie est Miloutine. Pourtant, nous ne pouvons pas ne pas être surpris par le grand nombre de remarques prophétiques dispersées dans le chapitre sur les frontières russes ; et des remarques tout aussi intéressantes se trouvent dans les jugements de Lloyd sur d'autres États. Nous sommes convaincus que quiconque lira l'étude géo-militaire de Lloyd se posera la question : que dirait Lloyd, qui avait prédit la perte par la Suède de la Finlande et expliqué l'impossibilité pour la Suède de défendre les provinces baltes contre la Russie, à propos de la carte actuelle de l'Europe ?

Remarque sur la traduction : en raison de l'absence à Moscou des *Military memoirs* dans l'original anglais, il a été nécessaire de réaliser la traduction pour notre édition à partir de l'édition française de 1784. Le traducteur français n'a pas signé son nom, mais, d'après les notes qu'il a faites, il est certain qu'il s'agit du célèbre écrivain militaire français Rufuzilliac. Sa traduction est très complète, cependant, sa précision laisse beaucoup à désirer, notamment dans la traduction des mesures anglaises en mesures françaises, où de grosses erreurs ont été commises. C'est pourquoi nous avons comparé l'édition française avec la traduction allemande de 1783, et notre traduction est le résultat d'un travail critique de ce type, qui n'a pas remplacé l'original anglais, mais a néanmoins permis d'éviter des erreurs grossières.

En ce qui concerne les notes pacifistes dans l'humeur de Lloyd, son incompréhension de l'évolution, la réévaluation de l'importance des mathématiques comme base de l'éducation militaire, nous renvoyons le lecteur à nos notes en bas de page.

INTRODUCTION À L'HISTOIRE DE LA GUERRE EN ALLEMAGNE EN 1756 ENTRE LE ROI DE PRUSSE ET L'IMPÉRATRICE AVEC SES ALLIÉS, ou MÉMOIRES MILITAIRES ET POLITIQUES DU GÉNÉRAL LLOYD

I. Réflexions sur les principes généraux de la guerre, ainsi que sur la composition et le caractère des différentes armées européennes

Il n'existe pas de science plus difficile que l'art militaire, c'est une vérité reconnue de tous ; cependant, par une étrange contradiction propre à l'esprit humain, les personnes qui se consacrent à la profession militaire accordent peu ou pas du tout d'attention à son étude. Ils semblent penser qu'il suffit de connaître quelques manœuvres enfantines et stériles pour devenir un grand chef militaire.

Ce préjugé est si répandu que dans certaines armées presque rien n'est enseigné, sauf des exercices de manœuvre constamment changeants et variables, et cette instabilité même de l'instruction de parade prouve clairement que la base de toute la tactique repose sur un simple caprice.

Cependant, la guerre, comme tous les autres arts, repose sur des principes constants, et seule l'application de ces derniers se prête à certaines variations.

Il me semble que la partie la plus difficile de l'art militaire doit être divisée en deux sections ; l'une d'elles concerne les données matérielles dont l'art se sert, et cette partie peut être normalisée par des règles ; l'autre partie n'a pas de nom, c'est la sphère la plus élevée de l'art militaire, qu'il est impossible de définir ou d'enseigner ; elle consiste dans la méthode d'application correcte et rapide des principes à la diversité infinie des situations rencontrées. Ni l'histoire, ni la recherche scientifique, aussi persévérente soit-elle, ni l'expérience, malgré sa durée, ne peuvent nous guider dans cette partie de l'art militaire ; elle est uniquement le domaine du génie, que seule la nature peut conférer. Toute la partie technique de la guerre, concernant la préparation des éléments de l'armée pour la multiplicité d'opérations que les circonstances peuvent rendre inévitables, peut être ramenée à des bases mathématiques ; ensuite le génie les applique en fonction du terrain, de la force, de l'espace et du nombre de troupes ; tout cela peut se combiner en une diversité infinie de combinaisons.

L'art militaire est semblable à l'art de la poésie et de l'éloquence. Beaucoup connaissent leurs règles, mais peu possèdent un talent créatif : lorsqu'ils composent, leurs œuvres, laborieusement construites selon des règles, restent froides et dépourvues de couleur en l'absence de l'étincelle divine et du feu céleste, qui constituent la véritable essence du génie. Il en va de même pour notre métier ; beaucoup connaissent ses règles, mais lorsque l'application de celles-ci est nécessaire, ils perdent pied. Alors ils se réfèrent à leurs recettes et s'étonnent beaucoup que les forêts, les montagnes, les vallées et les rivières nécessaires à leurs plans imaginaires ne se trouvent pas à l'endroit prévu ; au contraire, il faut s'adapter à ce que l'on rencontre, car, en réalité, le terrain est la seule règle et le seul guide à suivre. Toute opération qui ne tient pas compte des conditions du terrain est insensée et ridicule. Le terrain est le grand et unique livre de la guerre : quiconque ne sait pas le lire doit se contenter du rang de soldat courageux et ne pas prétendre devenir général.

La première tâche de la partie matérielle de l'art, comme je l'appelle, est de créer un soldat correspondant à l'usage auquel il est destiné ; de le pourvoir des instruments de son métier qu'il doit utiliser au jour le jour, car il ne peut porter toutes sortes d'armes ; de lui enseigner comment utiliser ces armes et rien d'autre. Tout ce que je dis ici répond si clairement au bon sens que je me considère en droit d'établir le premier principe suivant : 1)

le soldat doit être habillé et armé conformément aux exigences du combat ; 2) il doit être formé à tout ce que la diversité des circonstances peut l'obliger à faire lorsqu'il se trouve face à l'ennemi ; 3) en outre, il doit être formé à tout ce qu'il devra accomplir dans les conditions particulières dans lesquelles il peut se trouver.

Beaucoup protesteront contre ces propositions, en particulier ceux qui consacrent toute leur attention aux multiples enseignements enfantins qui accablent toutes les armées européennes ; l'horizon de leur science se limite à la manière de lisser les chapeaux, de polir les boutons, et ainsi de suite, en un mot, à toutes ces petites choses, dans lesquelles, selon eux, le savoir et les mérites d'un officier se manifestent uniquement. À de telles frivolités, ils attribuent également les magnifiques exploits du roi de Prusse, ce qui les a conduits à introduire l'enseignement du combat à la prussienne dans toutes les armées européennes, et à l'étudier avec une minutie et une énergie frôlant la maniaquerie. Selon leur opinion, tout ce qui n'est pas prussien ne peut être bon.

Uniformes étroits, petits chapeaux, pantalons très clairs en tissu moulant, chaussures hautes, et ainsi de suite, une multitude de mouvements et de réorganisations inutiles lors des exercices — tout cela est établi uniquement parce que cela vient de Prusse. Comme si de telles bagatelles pouvaient influencer la victoire ou la défaite d'une bataille, l'art de la marche ou des opérations, le succès d'un siège ou le choix judicieux d'un camp ou d'une position.

Il semble qu'il soit impossible de permettre aux gens d'être si aveugles au point de ne pas sentir que tout ce à quoi ils accordent tant d'importance n'a aucune relation avec la guerre, et encore moins ne peut influencer le cours de ses événements ; cependant, ils sont tellement attachés à ces petites choses qu'ils ne respectent un homme que dans la mesure où ils le considèrent comme ayant compris ces grands mystères ; tous les autres, à leurs yeux, sont de simples ignorants méprisables.

Pour ma part, je ne me préoccupe nullement des personnes qui accordent de l'importance à ces misérables détails et je ne m'intéresse absolument pas à l'opinion qu'elles pourraient se former de moi et de mes travaux.

Si l'on considère l'équipement moderne des troupes, selon les principes que j'ai établis, il s'avère totalement inadapté à sa fonction. Existe-t-il quelque chose de plus inconfortable et de plus perturbant que le couvre-chef moderne ? Il ne remplit aucune fonction : il ne protège pas le visage du soleil, ne préserve pas les joues et le cou du froid et de la pluie, et les pauvres soldats finissent très vite par se retrouver en masse dans les hôpitaux.

L'uniforme et la veste sont également inutiles, car ils ne protègent pas contre les intempéries et entravent tellement les mouvements de la personne qu'ils gênent sa mobilité.

À tous ces désagréments, qui font que dans chaque expédition, surtout si elle se prolonge jusqu'à l'hiver, un cinquième de l'armée périt, il faut encore ajouter que pendant les pluies prolongées, le soldat ne peut pas utiliser son arme, car pendant qu'il prépare et remet son fusil en état, l'occasion de l'utiliser s'évanouit déjà. À cet égard, j'aimerais qu'on invente une autre manière d'habiller les soldats, plus humaine et plus avantageuse pour les intérêts de la patrie ; ces deux exigences sont beaucoup plus liées entre elles qu'on ne le pense généralement.

En ce qui concerne l'armement, il est sans aucun doute considéré que le fusil est l'arme la plus appropriée pour l'infanterie, car cette dernière est exclusivement armée de celui-ci.

Cependant, si seules des carabines restent en service, il faut peut-être les allonger, baïonnette comprise, de deux pieds ; je pense qu'on peut équiper un soldat avec une telle arme sans inconvénient.

Si le mousquet était conçu de manière à se charger par la crosse et que son centre de gravité se trouvait déplacé derrière le mécanisme vers la crosse, son déséquilibre serait réduit par rapport aux fusils modernes ; son utilisation au combat apporterait de grands avantages.

Maurice de Saxe a inventé une arme similaire et l'a dotée à ses uhlans ; mais elle présentait de nombreux inconvénients qui peuvent être évités ; l'arme que je propose convient particulièrement à la cavalerie.

L'infanterie devrait être équipée de casques et de cuirasses en cuir dur, qui la protégeraient des coups de sabre et de baïonnette, et même des tirs effectués à une certaine distance.

En France, une récompense a été promise pour le secret de fabrication d'un cuir capable de résister à une balle.

Bien que la pique ait été complètement évincée de l'armement, toutefois, dans de nombreuses circonstances, à mon avis, elle reste la meilleure arme blanche, en particulier lors de l'attaque et de la défense des fortifications et pour repousser les attaques de cavalerie ; pour cette raison, je ne voudrais pas qu'elle soit complètement abandonnée.

Si ce qu'on appelle la tactique, c'est-à-dire le déploiement des bataillons, était fondé sur d'autres principes que ceux que je considère comme meilleurs, la pique pourrait être utilisée à grand avantage.

Selon la deuxième règle que nous avons proposée, les techniques de fusil doivent être limitées à six, au maximum à huit, car face à l'ennemi, il ne devrait pas y avoir besoin d'un grand nombre d'entre elles.

La troisième règle est plus large, elle englobe tout ce que l'on peut étudier dans l'art militaire : je ne mentionnerai que les questions qui doivent principalement attirer l'attention des personnes consacrées au métier militaire.

Parmi tous les éléments de cette partie matérielle de l'art, les mouvements ont la plus grande importance : ils sont la clé des manœuvres les plus élevées de l'armée, et ces dernières dépendent entièrement des mouvements. Un homme peut être attaqué de quatre côtés, mais il ne peut se défendre ou attaquer l'ennemi que du côté auquel il fait face. Ainsi, tous les 35 principes de marche se résument comme suit : se déplacer de front ou de flanc vers un point déterminé, car il est impossible de reculer et de faire face à l'ennemi en même temps.

Pour atteindre ces différents objectifs, il n'existe que trois pas : le pas ordinaire, le pas rapide et le mouvement en demi-tour, ou le pas d'alignement.

Le premier pas est utilisé lors d'une avance en avant, lorsque l'ennemi est encore loin, ou sur un terrain accidenté et bosselé, afin de ne pas briser le front général de la ligne et de lui permettre de maintenir un feu régulier animé sans interruption.

Le deuxième pas est principalement nécessaire lorsque l'on veut prévenir l'ennemi de l'occupation d'un point situé à la sortie d'un passage étroit, et en particulier lors de l'attaque de fortifications, afin de traverser rapidement un espace exposé au feu tant de l'artillerie que des fusils. Et enfin, lors du rapprochement avec l'ennemi : il faut alors accélérer le rythme jusqu'à la marche rapide, tenir les armes à la main et se lancer énergiquement à l'attaque.

Le mouvement en demi-tour a une importance considérable tant pour la cavalerie que pour l'infanterie ; c'est le meilleur moyen parmi tous les autres pour replier ou déployer des colonnes sur un espace réduit et, par conséquent, dans le temps le plus court possible. En sortant d'un passage étroit, vous pouvez rapidement déployer votre front sans exposer votre flanc à l'ennemi, ce qui serait inévitable si vous suiviez la méthode prussienne de déploiement, c'est-à-dire en contournant le flanc à 90° afin de dégager de l'espace pour la formation paisible des pelotons ou divisions qui vous suivent.

En appliquant le mouvement de demi-tour, il est possible de se retourner facilement et en toute sécurité, même en étant à proximité de l'ennemi, car les troupes restent tournées vers lui, et leurs mouvements en sortant d'un étroit passage peuvent être couverts et sécurisés. La colonne doit être organisée de la même manière, qu'il s'agisse d'une avancée ou d'un repli ; cela est très important. Voici l'axiome fondamental : aucune manœuvre, quelle qu'elle soit, et surtout sous les yeux de l'ennemi, ne doit être exécutée sans être couverte et sécurisée par plusieurs divisions.

Dans la nature humaine, il existe une peur bien plus grande du danger que l'on ne voit pas et que l'on n'attend pas que de celui qui est sous nos yeux : cela s'applique naturellement aux mouvements associés à l'avancée d'un ordre en flanc, où le soldat ne voit pas l'ennemi et lui présente un côté non protégé.

Ainsi, en conséquence, je formule la règle générale suivante : il ne faut jamais effectuer de manœuvres sous les yeux de l'adversaire, sauf pour créer un nouveau front lorsque l'ennemi attaque sur le flanc. Je ne vais pas examiner maintenant les diverses évolutions qui sont utilisées actuellement, et je me contenterai d'établir un principe général, applicable à la fois pour l'évaluation d'une manœuvre individuelle et pour la comparaison entre elles. La meilleure manière de se réorganiser est celle qui peut être réalisée par un nombre connu de personnes dans le délai le plus court et le plus petit espace.

Il n'existe maintenant aucun monogramme géométrique que nos tactiques modernes n'utilisent pour réorganiser les armées, sans se soucier de leur applicabilité pratique.

Nous pouvons prévoir tous les cas qui peuvent se produire à la guerre et tous les ordres pour le combat, qui se réduisent toujours à la colonne ou au front déployé : ainsi, la meilleure ligne géométrique est celle qui, en attaque comme en défense, quelles que soient les conditions du terrain, permet le plus facilement de se réorganiser de la colonne en ligne déployée et de la ligne déployée en colonne, selon les besoins.

Dans toutes les armées européennes, il est très répandu un préjugé, basé sur la pratique générale de tous, selon lequel une colonne ne peut pas avancer sans se détacher sur une double distance par rapport à celle qu'elle occupe lorsqu'elle est sur place, car avec une telle profondeur de rangs, les hommes ne peuvent pas se mouvoir simultanément, ce qui mène inévitablement à l'allongement ; en effet, cela peut être observé à l'œil nu et même le maréchal saxon pensait que l'allongement ne pouvait être combattu que par une marche mesurée. Cependant, il n'y a rien de plus facile que de corriger ce défaut, et c'est très important, car j'ai déjà dit que les mouvements sont la question la plus essentielle de la partie matérielle de l'art militaire.

Dans la formation, un homme occupe en largeur, d'un coude à l'autre, environ deux pieds, et en profondeur, de la poitrine au dos, approximativement un pied, car l'épaisseur d'une personne est légèrement inférieure à un pied ; ainsi, lors d'un virage à droite, la distance entre les hommes est d'environ un pied ; s'ils ne se déplacent pas simultanément et ne marchent pas au pas, elle augmentera encore de deux pieds : par conséquent, toute la difficulté consiste à faire en sorte que tous se déplacent en même temps avec le même pied et maintiennent constamment la marche au pas. Il est très facile d'y parvenir en frappant le rythme avec un tambour ou un orchestre, afin d'éviter le désordre et les enchevêtements ; il est nécessaire de recourir fréquemment à cela lors de sorties d'un passage étroit ou lors de déplacements sur un terrain cahoteux et irrégulier.

Ainsi, les questions de mouvement sont les plus essentielles, il faut leur accorder la plus grande attention ; on peut affirmer que, toutes choses étant égales par ailleurs, la victoire restera celle de l'armée qui marche le mieux. Si ce que je propose, et qui est déjà mis en œuvre avec grande précision par les troupes portugaises, venait un jour à s'établir chez nous, et que chaque colonne de force, par exemple de deux bataillons, atteignait la perfection dans son exécution, il ne fait aucun doute que même une armée de quarante bataillons effectuerait n'importe quel redéploiement deux fois plus vite qu'elle ne le fait aujourd'hui, et cela peut être vérifié par l'expérience.

En ce qui concerne les différentes méthodes de tir, elles sont presque toutes liées à un danger ou pratiquement inutilisables en pratique.

Le tir en pelotons provoque inévitablement une confusion générale : le bruit de toutes ces équipes qui se croisent, la rupture du front, la nécessité pour la première ligne de tirer à genoux sont trois énormes désagréments qui rendent ce type de feu impossible face à l'ennemi. L'enquêteur, cependant, affirme que ce type de feu doit être supprimé des

règlements militaires ; c'est également l'avis du roi de Prusse, qui dit : « Le tir en platoons serait probablement le meilleur type de feu, s'il était réalisable ». Ainsi, ce type de feu représente en pratique un tel danger que je considère possible d'établir les règles suivantes :

1. Comme un silence complet est nécessaire, la parole doit appartenir exclusivement au commandant du bataillon.

2. Lorsque le régiment ou le bataillon attaque l'ennemi, le front ne doit jamais se briser, sauf dans les cas où cela est imposé par les conditions du terrain.

3. La première ligne ne doit jamais s'agenouiller pour permettre à la troisième de tirer, car cela est très dangereux aux yeux de l'ennemi ; de plus, répéter ce mouvement fatigue le soldat et le rend rapidement épuisé.

4. À cela, j'ajouterai qu'il existe encore de nombreuses questions que le soldat doit connaître : comment se creuser des tranchées, comment faire des tours et des fascines, comment travailler avec la pelle, et ainsi de suite.

Ce que je viens de dire concerne également le soldat et l'officier ; mais je vais continuer en pensant exclusivement à ces derniers.

Étant donné que toutes les reconstructions sont basées sur un calcul combiné de l'espace et du temps, chaque officier doit avoir une certaine idée de la géométrie et de l'arithmétique.

Pour pouvoir ramener toutes les manœuvres à une précision géométrique, il faut avant tout prendre en compte que chaque soldat armé occupe sur le front deux pieds de coude à coude et que, pendant le mouvement au pas ordinaire, il doit effectuer 110 pas par minute, chacun mesurant vingt pouces. Ainsi, l'espace occupé par l'unité et la vitesse de son mouvement sont des données définies, et chacun peut facilement calculer les rapports de l'unité qu'il commande avec l'espace qu'elle s'apprête à occuper et le temps dont elle dispose.

L'expérience, combinée à cette théorie, crée un œil de maître qui permet à l'officier d'évaluer rapidement et avec précision le temps et l'espace nécessaires pour exécuter n'importe quelle manœuvre. Cela peut être très utile le jour du combat, lorsque l'œil de maître vous permet d'accomplir mille mouvements sous les yeux de l'ennemi, pouvant être décisifs s'ils sont réalisés correctement et avec précision, et que vous n'auriez jamais osé entreprendre si vous n'aviez pas la certitude de pouvoir les terminer.

L'incertitude dans laquelle vous surprenez les généraux au cours d'une bataille est la conséquence de leur ignorance dans ce domaine délicat de l'art militaire. Ils sont incapables d'adapter leur plan aux nouvelles circonstances ; leur inquiétude augmente naturellement à mesure que l'ennemi approche. Sous ses yeux, ils craignent, avec raison, de faire le moindre mouvement, car ils ne savent pas si le temps et le terrain permettront d'exécuter jusqu'au bout telle ou telle manœuvre, même si celle-ci était nécessaire. Par conséquent, la plupart des batailles sont plus souvent décidées par le hasard que par des ordres judicieux qui honorerait la prévoyance humaine.

Les généraux élaborent leurs plans dans leur bureau et supposent un nombre suffisant de circonstances qui ne se réalisent jamais réellement, du moins pas de la manière dont ils les avaient imaginées. Mais il existe très peu de personnes dotées de ce sens de l'observation supérieur, capables de remarquer de nouvelles données pendant le combat lui-même et de savoir les utiliser habilement en temps réel.

La connaissance des mathématiques est également nécessaire pour déterminer la quantité de mouvement avec laquelle des corps animés ou inanimés entrent en collision les uns avec les autres lors d'un impact, et qui est proportionnelle à la masse et à la vitesse de mouvement. Si les chevaux de votre cavalerie sont plus petits que ceux de l'ennemi, vous pouvez augmenter leur force en ajoutant de la vitesse ; pour cette raison, la cavalerie espagnole, qui possédait de petits chevaux, renversait presque toujours les Autrichiens dans toutes les guerres ; sur la même base, nos chevaux grands et puissants seraient sans doute inférieurs aux chevaux de chasse. La différence en faveur de ces derniers serait encore plus

marquée si l'on prêtait davantage attention à habituer ces chevaux, portant leur corps trop sur l'avant des jambes, à travailler de manière plus rassemblée.

La prise en compte de cette circonstance contribuerait grandement à la réorganisation de la cavalerie ; Il serait possible de galoper à partir de l'arrêt, sans passer par les étapes successives de la marche et du trot : pendant que vous vous balancez si lentement, les petits chevaux auront le temps d'envelopper votre flanc, ou, remplaçant bientôt le manque de leur masse, ils se précipiteront sur votre front et le renverseront.

Sans les mathématiques, il est impossible de calculer avec précision les mouvements d'une armée, car tout ce qui ne se réduit pas au calcul du temps et de l'espace est en pratique vague et incertain.

Deux principes — la géométrie et le génie — conditionnent le choix des camps fortifiés ; la géométrie mesure l'espace en fonction du nombre et de la qualité des troupes composant l'armée.

Le génie combine l'ensemble des relations qui existent entre l'armée et une localité donnée ; Il choisit exactement la combinaison qui est la plus rentable. Cet art ne s'acquierte pas, c'est un don de la nature, indépendant des mathématiques et bien supérieur à celle-ci.

Chez les grands génies, de vastes projets se forment rapidement ; ils saisissent simultanément les causes et les conséquences, ainsi que l'ensemble des combinaisons qui y sont liées ; ils ne se fient pas à la logique ordinaire, selon laquelle une pensée se développe lentement à partir d'une autre ; dans leur imagination, l'ensemble de la situation se dessine aussi nettement que sur une grande toile, où seraient représentées les circonstances présentes et les conséquences futures ; la géométrie n'existe pas pour eux ; mais la nature est avare envers ces personnes ; un général moyen, pour éviter de grosses erreurs, doit s'appuyer sur la géométrie et sur l'expérience.

Une autre partie, très vaste, de l'art est représentée par la fortification, qui, appliquée à la pratique, est de la pure mathématique ; la construction de chaque fortification repose sur des relations géométriques, et, par conséquent, chacun peut les étudier ; mais l'application au terrain, ainsi que le choix du camp, dépendent exclusivement du génie et ne se soumettent à aucune règle. Comme le tracé de toutes les forteresses est conçu selon le même modèle, et qu'elles se ressemblent toutes autant que les ruches pour les abeilles, cela démontre que les ingénieurs qui les avaient construites ne connaissaient que ce qu'on leur avait enseigné et ce qu'ils pouvaient apprendre ; mais elles ne possédaient pas la moindre étincelle de génie qui pousse à créer indéfiniment et à varier les combinaisons en fonction de la multiplicité des circonstances qui peuvent et doivent nécessairement se présenter.

Il en va de la situation géographique comme des individus : au monde, il n'existe pas deux visages absolument identiques, de même qu'il n'existe pas deux régions qui, sur une certaine distance, soient exactement semblables et auxquelles, par conséquent, on pourrait appliquer les mêmes fortifications ou les mêmes solutions. Le génie saisit les moindres nuances de différence, échappant aux yeux des simples mortels, et les utilise pour ses desseins. Il en découle à quel point sont inconsistants ces ingénieurs et tacticiens qui s'efforcent de réduire à une règle générale la diversité infinie des conditions locales. Une grande amélioration de notre art serait l'invention de fortifications ou de formations de combat pouvant s'appliquer de manière égale à toutes sortes de terrains ; mais comme cela est impossible, il ne reste qu'à trouver un type de fortifications et de formations que l'on puisse adapter de manière simple, et donc rapide, à une multitude de cas particuliers. Cela doit constituer l'objectif permanent de notre travail scientifique, et seule la géométrie peut nous conduire à ce résultat.

L'artillerie, qui est aujourd'hui devenue l'âme des opérations militaires, ne peut se passer de la géométrie. Müller a très justement noté que le calibre des pièces d'artillerie doit être déterminé en fonction des tâches pour lesquelles elles sont destinées ; et j'ajouterais encore qu'il doit également l'être en fonction du caractère du théâtre où l'on souhaite les

utiliser. Étant donné qu'une pensée aussi naturelle n'a pas reçu l'attention qu'elle méritait, il n'existe aucun règle concernant les calibres des pièces d'artillerie, si ce n'est le caprice ou l'imitation aveugle.

Sous le règne de Louis XIV, les Français donnaient le ton à toute l'Europe ; par conséquent, dans cette question importante, ils étaient imités tout comme pour leurs modes et leurs coutumes. Des canons de 24 livres, si lourds et peu maniables, étaient utilisés par des monarques qui n'avaient ni à assiéger des forteresses ni à les défendre eux-mêmes, et dans des pays où les routes étaient peu adaptées au transport de ces machines pesantes. Suivant la mode, les armées étaient chargées inutilement.

Il me semble qu'il aurait fallu tenir compte du fait que les Français ont combattu en terrain découvert, traversé par de nombreux canaux et de grandes routes.

Il fallait remarquer que Louis XIV et Louis XV agissaient près de leurs frontières et possédaient à l'arrière de grandes forteresses où se trouvaient des magasins très proches du théâtre des opérations ; et, enfin, en Flandre, il est impossible de faire le moindre pas sans un siège sérieux.

L'artillerie française a été organisée en fonction de toutes ces circonstances, ce qui était tout à fait logique. Mais pourquoi l'Angleterre et d'autres puissances ont-elles suivi cet exemple sans avoir de telles raisons, je ne peux vraiment pas le comprendre. Je suis très heureux que chez nous le système de Müller soit progressivement introduit, et j'espère qu'à l'avenir nous rencontrerons dans nos armées une coordination utile entre le parc d'artillerie et les opérations militaires pour lesquelles il est destiné. Dans ses travaux, cet officier a proposé beaucoup de mesures utiles, raison pour laquelle je considère inutile de m'exprimer davantage à ce sujet.

Pour le bien commun, je formule le souhait que, pourachever le cycle de ses travaux utiles, il rédige un traité complet sur les sièges, avec la théorie et la pratique de l'art de la mine.

Pour ceux qui rêvent de devenir des chefs militaires, la matière la plus importante peut être la géographie, ou plus précisément la topographie, car pour eux, une notion générale du pays ne suffit pas, et ils doivent avoir une connaissance détaillée du terrain. Il faut connaître parfaitement l'état et la productivité des provinces, et en particulier leurs caractéristiques étroitement liées aux opérations militaires, telles que les rivières, leurs sources et leur cours, si elles coulent vers l'ennemi ou s'en éloignent, leur largeur, profondeur, pente, sinuosité, les gués et les ponts, ainsi que si la rivière est navigable ou non.

Si une rivière coule vers nous, il est nécessaire d'avoir une forteresse située autant que possible en amont pour empêcher l'ennemi de profiter de sa navigabilité, ce qui peut lui être très utile, car une voie fluviale pratique facilite grandement les opérations militaires, et les grands commandants l'ont toujours considérée comme particulièrement importante, car il est possible d'en tirer avantage. À ce sujet, il convient de noter que les Autrichiens, après avoir quitté le Danube, ont presque constamment subi des échecs contre les Turcs.

Si la rivière coule de votre pays vers l'ennemi, il faut, au contraire, avoir une forteresse aussi bas que possible sur le cours de l'eau, ce qui vous permet de former un magasin là dès que vous franchissez le territoire ennemi.

Si une rivière coule le long de vos frontières, comme le Rhin bordant la France, il est nécessaire d'y occuper deux ou trois points fortifiés les plus importants, qui protégeraient votre État contre l'invasion ennemie et empêcheraient l'ennemi de pénétrer sur votre territoire, sans vous donner la possibilité à votre tour de pénétrer dans son pays et de couper l'approvisionnement de sa nourriture à son armée. Même si elle n'est pas navigable, la rivière peut néanmoins être très utile pour les opérations militaires, surtout si elle coule parallèlement à la frontière ennemie et traverse les routes principales menant à son pays, car ses rives offrent des positions excellentes. Si vous menez la guerre sur une rivière, il faut chercher à contrôler ses deux rives, sinon elle vous sera peu utile et ne pourra être utilisée que

pour occuper les positions derrière elle. Si vous possédez une forteresse sur une rivière navigable, il vous suffit d'avoir une poignée de soldats pour causer beaucoup de tracas à une grande armée.

Le passage d'une rivière est justement considéré comme l'une des opérations militaires les plus dangereuses et les plus délicates, mais il réussit généralement, car celui qui défend la rivière connaît insuffisamment le cours de l'eau, son attention et son énergie sont insuffisantes. Et en effet, si l'ennemi n'est pas en mesure de vous empêcher de construire un pont sous la protection de l'artillerie, il peut néanmoins se placer de manière à vous empêcher d'occuper suffisamment d'espace pour le déploiement et, sans être exposé à votre feu, attaquer vos divisions séparément, au fur et à mesure qu'elles traversent la rivière. Il vaut mieux adopter cette méthode que de tenter d'empêcher la mise en place du passage lui-même ; un exemple remarquable en est la lutte en Italie pendant la guerre de Succession d'Espagne.

Le prince Eugène voulait traverser la rivière, que le duc de Vendôme avait en prévision occupée bien avant lui ; après plusieurs tentatives, il réussit à effectuer sa marche en secret ; il avait déjà établi un pont, sur lequel la majeure partie de son armée avait traversé et même réussi à se renforcer sur la rive opposée sous la protection des batteries situées sur l'autre rive, de sorte que le duc de Vendôme ne pouvait l'attaquer sans subir de lourdes pertes et de risques ; le général français se plaça à la distance la plus proche possible et se prépara à attaquer l'ennemi dès que ce dernier oserait sortir de ses fortifications pour se déployer et étendre son front. L'armée française forma un arc englobant les fortifications impériales, piégeant ainsi ces dernières dans un champ de tirs concentré, où se concentraient les feux croisés d'artillerie et de fusils des Français.

Ayant examiné la situation, le prince Eugène, qui était trop intelligent pour engager le combat en se trouvant dans une telle position et avec une rivière à l'arrière, fit reculer son armée et démonta le pont.

Voici la meilleure leçon que l'on puisse donner sur la défense des rivières. Si le courant de la rivière forme un coude vers vous, il vous sera très difficile d'empêcher la traversée de l'ennemi, car vous devez vous déplacer sur un cercle, tandis que lui se déplace en ligne droite, et par conséquent, il devra parcourir une distance beaucoup plus courte que vous. Cependant, il devra également surmonter de grands obstacles tels que les positions de commandement sur la rive opposée, puisque la rive élevée apparaît généralement du côté convexe lorsque le courant de la rivière fait un coude. Dans de telles conditions, il est impossible de construire un pont ; si le cours de la rivière est très sinueux, le commandement reviendra habituellement successivement au côté convexe puis au côté concave.

Lorsqu'il faut défendre la rive d'une rivière, il est nécessaire, en fonction de sa nature, de diviser l'armée en deux ou plusieurs grandes parties, disposées de manière à pouvoir repérer le lieu de passage de l'ennemi et suffisamment fortes pour l'empêcher d'occuper le secteur riverain qu'il vise, ce qui lui permettrait de se déployer, car sinon vous perdriez les avantages particuliers lors de votre attaque. Si, en plus de tout ce que je viens de mentionner, on ajoute une connaissance encore plus approfondie de la rivière défendue, il sera impossible pour l'ennemi d'effectuer la traversée.

Je me demande pourquoi les ruisseaux et les petites rivières ne sont pas utilisés pour créer des inondations, ce qui permettrait de renforcer les camps ; les inondations peuvent être facilement créées en tout lieu sans grands efforts ni dépenses et rendraient un camp fortifié aussi puissant qu'une forteresse. De cette manière, il faudrait couvrir toutes les positions importantes, car il n'existe pas de meilleures fortifications dans le monde : dans ces cas, les barrages doivent être construits très bas, et chacun d'eux doit être protégé par une fortification fiable.

Si le terrain est montagneux, il regorgera forcément d'étroits passages formés par des vallées et des ruisseaux, et fournira donc de nombreuses positions avantageuses et des sites pour des camps fortifiés.

La connaissance de tous ces détails, utilisée par un grand talent, permet à une petite armée de faire la guerre à des forces beaucoup plus supérieures ; d'excellents exemples en sont donnés par la campagne du duc Ferdinand de Brunswick en Hesse.

Il est nécessaire de veiller attentivement à ce que des avant-postes précèdent les armées et occupent toutes les hauteurs sans exception. Il est vrai que dans une région accidentée, il y a évidemment peu de routes adaptées pour la cavalerie et l'artillerie, mais il faut toujours se rappeler que si cette région est suffisamment peuplée, même dans ses montagnes les plus abruptes et escarpées, et dans ses forêts les plus denses et impénétrables, il existe au moins des sentiers pour l'infanterie ; ainsi, dans un tel terrain, il ne faut jamais établir un camp sans avoir préalablement occupé toutes les hauteurs environnantes ; cela vous donne un double avantage — il assure votre position et permet d'observer les mouvements de l'ennemi, tout en empêchant ce dernier de surveiller les vôtres. C'est une question si importante que j'établis, comme règle générale, le principe suivant : ne jamais permettre aux patrouilles ennemis de s'approcher et, en même temps, toujours organiser l'envoi de vos propres patrouilles sur les flancs de l'ennemi.

Après avoir soigneusement reconnu le terrain et occupé les hauteurs, il faut toujours installer le camp derrière elles ; ainsi, vous restez hors de la vue de l'ennemi, ce qui crée pour lui une incertitude permanente, constituant à la guerre un avantage majeur pour vous. Pour la même raison, il ne faut jamais s'installer près d'une forêt sans en avoir pris possession entièrement ; autrement, derrière ce couvert, l'ennemi pourrait exécuter une manœuvre décisive dont vous ne prendriez connaissance que lorsque les mesures pour y faire face seraient déjà trop tard. Si cette règle avait été respectée à Malplaquet, Hastenbeck et Torgau, je pense que l'issue des événements en aurait été différente.

Ainsi, j'établis comme règle absolue, qu'il est impossible de violer sans s'exposer au plus grand risque, que l'armée ne doit jamais s'approcher des forêts ou des montagnes sans les occuper complètement.

De plus, il faut avoir une idée précise des villes et même des villages, en particulier de ceux par lesquels passent les grandes routes, car ils représentent également des gorges où l'on peut retenir l'ennemi tout en prenant, en s'en couvrant, la décision que l'on juge nécessaire.

C'est sur cette étude du terrain qu'il faut concevoir les positions, les camps, les marches, en un mot, tout le plan des opérations de campagne : seulement ces données permettent de déterminer le nombre et le type de troupes qui doivent entrer dans la composition de l'armée, et, par conséquent, la quantité et la qualité des magasins et les points où ils doivent être rassemblés. Tout plan qui n'est pas fondé sur ces données, lorsqu'il sera temps de le mettre en œuvre, décevra son auteur, à moins que l'adversaire ne fasse preuve de bon sens. Par conséquent, la résolution de toutes les questions majeures et essentielles posées par la guerre, tant dans les conseils que sur le terrain, dépend exclusivement de la connaissance du terrain, et le général prudent s'appuiera davantage sur le terrain que sur le hasard aveugle des batailles. Possédant toutes ces connaissances, il est possible de calculer toutes les opérations avec une précision géométrique et de mener une guerre de manière constante, sans être obligé d'entrer en combat. Le maréchal saxon écrivait que les batailles dont le but reste incompris sont la pratique favorite des ignorants.

Après la topographie, l'étude historique et naturelle du pays, ainsi que la familiarisation avec sa structure politique, représentent des sujets dignes d'une attention particulière ; il est également nécessaire de savoir ce que le pays produit et en quelle quantité, ainsi que le sol, le climat, l'alimentation de la population et les formes de gouvernement, car ces facteurs déterminent les caractéristiques physiques et morales de la population. La population des plaines et des pays riches n'a généralement pas le tempérament approprié et est peu apte à la

guerre ; une petite fatigue lui inspire un dégoût pour la campagne militaire, elle est sujette aux maladies, nécessite plus de nourriture et n'a pas l'agilité propre aux montagnards, qui sont infiniment meilleurs dans tous les domaines. Que n'ont pas fait et enduré nos pauvres montagnards ? Ils supporteraient ce qui causerait la mort du plus courageux des Anglais, même celui le plus passionnément avide de gloire ; cela est uniquement dû à la différence d'éducation.

Les Croates, au service de l'empereur, s'installent rarement en camp, on peut même dire jamais ; ils sont exposés à toutes les intempéries et, pourtant, la mortalité parmi eux, comparée à celle des autres troupes, est beaucoup plus faible, ce qui ne peut être attribué qu'à la différence des régions d'où ils viennent.

Les habitants des grandes villes sont encore pires que les habitants des domaines plats et fertiles dont j'ai parlé. Ils sont nerveux, incapables de supporter la fatigue à cause de longues habitudes vicieuses et de leurs conséquences, et ils parlent trop pour faire des soldats forts et disciplinés.

La structure politique et la forme de gouvernement d'un État influencent le caractère des gens autant que les causes physiques et naturelles. Dans un État despote, ceux qui, depuis l'enfance, sont soumis à une discipline extrême et habitués à l'obéissance aveugle feraient de bons soldats et devraient être préférés aux citoyens des États libres, si le régime despote ne suscitait pas en eux un rejet général et s'ils n'étaient pas accablés par la pauvreté et l'oppression. En revanche, les citoyens d'un État libre se distinguent par leur enthousiasme pour la liberté ; une main habile peut facilement enflammer ce zèle, et alors ils deviennent invincibles. Mais en dehors de cet élan, ils font de mauvais soldats, car leurs idées libres sont en perpétuelle contradiction avec cette obéissance militaire aveugle qui, pourtant, est ce qui crée l'esprit véritable d'une bonne armée.

Les esclaves du despote n'ont pas le sentiment de la liberté et, à ce titre, représentent un terrain qui ne se prête pas au même enthousiasme, mais chez eux celui-ci est remplacé avec succès par le fanatisme religieux ; quand ces deux moteurs — le sentiment de liberté et le fanatisme religieux — se combinent et s'unissent, aucune force ne peut leur résister. Si l'on pèse l'influence de ces deux motivations sur le cœur humain et si l'on réfléchit à quel point il est facile de les provoquer, on ne peut qu'être étonné que les généraux contemporains les considèrent avec un tel mépris : cela prouve seulement qu'ils ignorent les ressorts secrets, mais efficaces, qui mettent en mouvement le cœur humain.

Il existe aussi un autre type d'enthousiasme, bien que moins ardent que le premier et méritant plutôt le nom de passion : c'est l'amour de la gloire et de la richesse. C'est une faiblesse naturelle du cœur humain, et si l'on maîtrise l'art de la développer et de la guider, on pourrait obtenir des résultats brillants. Les officiers sont particulièrement sujets à cette passion, car leur grade et leur position leur offrent une grande possibilité d'exploiter la guerre. Ce moteur agit surtout dans un État monarchique, où les titres et la fortune d'une personne soulignent particulièrement sa position et les biens dont elle dispose.

Ces principes d'ordre moral et physique sont des éléments qui forment le caractère national. Ce dernier, dans une plus ou moins grande mesure, selon la pression qu'il a subie de la discipline militaire, se reflète dans chaque armée. Si la discipline est sévère et basée exclusivement sur le principe de l'intimidation, elle détruit le type national, mais ne crée rien pour le remplacer. La véritable discipline est celle qui repose sur le développement du caractère national. Si ceux à qui incombe la tâche de créer et de diriger une armée ne connaissent pas suffisamment la nature humaine en général, et les différences introduites par le climat et la législation en particulier, ils sont totalement incapables de composer un code de lois militaires qui corresponde parfaitement au caractère de la nation, et, de ce fait, ils sont obligés de se fonder sur des bases faibles, incorrectes et méprisables de la peur. Puisque nous pouvons juger d'après les données historiques de toutes les époques, ceci est probablement la raison pour laquelle les armées modernes sont tellement inférieures aux anciennes.

Jovial, vif et léger, le Français se laisse guider davantage par un élan soudain et un mouvement impulsif que par la raison et les arguments de persuasion. Les conditions climatiques expliquent la délicatesse particulière de ses sentiments : il perçoit tout très vivement, mais ses impressions sont fugaces et rapidement effacées par de nouvelles perceptions provenant d'autres rencontres. Le résultat en est que la première attaque des Français semble quelque chose d'effréné et d'insurmontable, révélant toute la gamme des instincts bestiaux ; on dirait qu'ils sont pris d'une crise de rage convulsive ; en un instant, ils accomplissent des efforts surhumains, mais s'épuisent rapidement et tombent dans l'apathie et le découragement. On ne peut imaginer que ce sont les mêmes personnes.

Avec un tel caractère national, il est possible de recruter sans trop de désagréments des armées composées de travailleurs et d'artisans urbains, bien que ces éléments soient généralement les moins adaptés à la formation de soldats, car ils sont obstinés, impatients et argumentatifs. Ils avancent comme s'ils étaient assurés de la victoire, remplis d'estime de soi et méprisant les autres ; mais s'ils sont repoussés, tous leurs sentiments élevés sont remplacés par la honte et une telle chute de moral qu'ils ne peuvent plus être incités à reprendre l'attaque ; leur vanité ne leur permet pas d'admettre leurs erreurs, et ils rejettent toute la faute sur leurs supérieurs, tout en commençant eux-mêmes à se révolter et à déserter.

Ainsi, si vous combattez l'armée française, il est nécessaire de suivre la règle générale suivante : ne jamais laisser l'ennemi respirer tranquillement sur place et, en particulier, le forcer à se déplacer par mauvais temps ; attaquer toujours les Français en premier et aller constamment à l'encontre de leurs décisions, les obligeant ainsi à se conformer à votre volonté. Bientôt, leur impatience naturelle les poussera à commettre une erreur capitale ; et si leur général se montre assez judicieux pour résister à leurs désirs injustifiés, ils en viennent à le mépriser, deviennent agités et commencent à déserter.

Maintenant, leur ministre de la Défense veut instaurer en France une discipline allemande, sans tenir compte des différences de caractères entre les deux nations ; je doute qu'il y parvienne : on peut travailler au développement et à la rééducation des qualités naturelles, mais il est impossible de les supprimer.

L'armée autrichienne est composée de paysans ; ils sont obéissants et patients ; le travail et la fatigue la plus lourde ne provoquent jamais de réclamation chez eux, malgré le fait qu'ils n'ont pas d'enthousiasme religieux, probablement à cause de leurs instructeurs en religion ; pourtant, leurs notions religieuses sont suffisantes pour créer des mœurs dûment ordonnées. Leur esprit est lent à impressionner ; mais c'est aussi la raison pour laquelle ils conservent longtemps ces impressions ; par nature et par éducation, ils sont peu préparés à réfléchir sur les conséquences et les causes et à former leur propre opinion ; ils représentent donc le meilleur élément pour le métier de soldat ; je pense qu'il n'y a pas de soldats qui les surpassent, à l'exception de ceux qui sont animés par le fanatisme.

À toutes ces qualités du soldat allemand, les Russes ajoutent encore un culte idolâtre de leur tsar, représentant en quelque sorte un enthousiasme qui les oblige inévitablement à surpasser toute autre armée qui ne fait pas preuve d'un tel fanatisme ; ce courage indéniable leur a permis de remporter des victoires malgré toutes les difficultés causées par l'ignorance grossière des officiers russes.

L'armée prussienne représente un ramassis d'étrangers de toutes nationalités, aux mœurs, religions, coutumes et caractères les plus divers ; ils sont unis en un tout uniquement par les liens de fer d'une discipline féroce. Cette rigueur et cette attention, toujours dirigées vers le strict respect de l'ordre établi, transforment l'armée en une grande machine fonctionnant régulièrement, soutenue et animée par un génie puissant qui l'a créée. Dans de telles conditions, l'armée prussienne doit être considérée comme l'une des plus redoutables d'Europe, mais si, ne serait-ce qu'un instant, le ressort qui la met en mouvement faiblit et que toutes ses parties hétérogènes se séparent les unes des autres, la machine se réduira en ruine ; il ne restera d'elle que le souvenir de son existence courte et glorieuse.

L'armée prussienne, comparée à toutes les autres armées européennes, manœuvre extraordinairement facilement ; c'est là la principale raison de ses victoires ; le génie exceptionnel du roi de Prusse, disposant de cette qualité de ses troupes, était capable de résoudre toutes les tâches, mais sans lui il se serait trouvé impuissant.

Les Espagnols sont courageux et patients, de plus, ils ont des notions élevées de l'honneur, que l'on peut encore développer en eux, et alors ils deviendraient d'excellents soldats, mais pour l'instant, pendant les deux ou trois premières années de guerre, l'armée espagnole aurait seulement un aspect pitoyable, car les généraux espagnols manquent à la fois d'expérience et de formation.

Les Anglais ne sont pas aussi impressionnables que les Français, ni aussi lourds que les Allemands. Cependant, ils se rapprochent un peu plus des Français : ils manifestent souvent autant d'impatience et d'impétuosité.

Si la Constitution anglaise permettait d'insuffler une nouvelle énergie dans la discipline et de répartir plus équitablement les biens et les récompenses entre les militaires et, en particulier, de renoncer à la vente et à l'achat de postes militaires, je pense que l'armée anglaise serait la première ou, du moins, l'une des premières armées du monde.

Les Turcs, tout comme tous les peuples dont la tête est occupée par un gouvernement purement militaire, ne peuvent que pencher vers le déclin, à moins que leur esprit militaire ne soit alimenté par des guerres constantes et par le fanatisme d'où il est né.

Mahomet comprenait cela si bien qu'il transforma ce principe en un véritable dogme religieux et interdit à ses disciples de jamais fabriquer des armes et de cesser de combattre leurs ennemis.

Puisque la force des armées turques réside uniquement dans leur nombre et leur enthousiasme, il suffit que ce dernier s'éteigne un jour, ce qui, apparemment, doit arriver, et leur nombre ne servira à rien ; ce corps immense, privé de l'unique principe qui l'anime et le soutient, se désintègre de lui-même sous le poids de son propre poids.

Telles sont les notions de base que je présente ici seulement de manière sommaire ; l'ensemble de l'ouvrage sera consacré à leur discussion, afin de les établir sur la base de preuves incontestables.

II. A propos de la ligne opérationnelle

Si vous voulez envahir le pays de l'ennemi, comme les Tartares, dans le seul but de piller et de ravager, vous devez, sur leur modèle, avoir un grand nombre de cavaliers, pénétrer sur le territoire de l'ennemi d'un côté, balayer tout sur votre passage, et battre en retraite le plus rapidement possible par l'autre partie du pays, en vous emparant de tout votre butin.

Les Tatars n'ont pas de magasins et n'en ont pas besoin : la rapidité de leurs mouvements leur permet de trouver sur place tout ce dont ils ont besoin. Nous, avec nos armées énormes et lourdes, envahissons un pays ennemi uniquement dans le but de prendre possession d'une province ou de plusieurs forteresses ; mais comme nous ne pouvons pas trouver sur notre chemin une quantité suffisante de vivres, nous sommes obligés de prévoir à l'avance plusieurs points permanents où nous installons des dépôts de ravitaillement et de munitions, et ainsi de suite, et c'est de là que nous nourrissons ensuite l'armée. Ces points servent de base pour des opérations menées contre d'autres points spécifiques et précisément marqués sur le territoire ennemi, si l'on mène une guerre offensive ; en temps de guerre défensive, les opérations partent des points de base vers d'autres points déjà à l'intérieur de nos propres frontières.

La ligne reliant ces points entre eux, le long de laquelle l'armée doit opérer, est appelée ligne opérationnelle ; parmi toutes les questions abordées jusqu'à présent dans notre ouvrage, cette question mérite une attention maximale. Un bon ou un mauvais choix de ligne opérationnelle a une importance décisive pour les succès ultérieurs en guerre. Si,

malheureusement pour vous, le choix s'avère mauvais, aussi brillants soient vos succès, ils ne mèneront à rien.

Je veux expliquer cela à l'aide d'un exemple. Supposons que nous disposions d'une armée de quarante mille fantassins et dix mille cavaliers avec un parc d'artillerie, des transports de vivres, des fourgons d'officiers, etc., ce qui nécessiterait encore autant de chevaux : cette armée est stationnée à Exeter, où se trouvent tous ses dépôts, et prévoit d'avancer sur Londres. Il m'incombe de lui faire face, et mon armée ne compte que trente-sept mille hommes au total. Pour accomplir ma mission, je me positionne autant que possible près d'Exeter ; occupant plusieurs positions avantageuses, je force l'ennemi à perdre deux semaines avant d'atteindre Dorchester ou Blandford. Je me regroupe face au front de l'armée ennemie, dirigeant de petites unités sur ses flancs ; mais au moment où il se trouve à six ou neuf milles d'Exeter, où sont situés tous ses magasins, au lieu de lui faire obstacle frontalement avec toutes mes troupes, je laisse sur sa route seulement dix mille hommes, autant de troupes se groupent contre son flanc gauche, et les dix mille autres s'étendent le long de sa ligne opérationnelle, du point où bivouaque son armée jusqu'aux dépôts d'Exeter. Cette partie de mon armée est divisée en quatre ou cinq unités séparées, qui maintiennent le contact entre elles afin de former une chaîne continue d'un bout à l'autre de la ligne opérationnelle ennemie ; ainsi, aucune caisse de ravitaillement ne peut passer des magasins à l'armée sans être repérée et interceptée par l'une de mes unités. Pour détruire un transport, faire fuir les attelages, tuer ou capturer les chevaux, briser les chariots, etc., quelques centaines de dragons suffisent. L'ennemi devra donc mobiliser d'importantes forces pour escorter ses transports, par exemple dix mille hommes. Ensuite, je fais un mouvement de tout mon armée vers la droite, de sorte que mon aile gauche se trouve sur le prolongement de celle de l'ennemi, tandis que le centre et l'aile droite s'engagent profondément au-delà du front ennemi. De quelque manière que soit positionnée la protection du transport, devant lui ou en détachant une partie des forces au milieu et à l'arrière, je soutiens qu'elle ne pourra le sauver. Cette tâche est impossible pour dix, vingt mille soldats ; ils seront liés au transport, incapables de s'en éloigner et privés de la possibilité de changer de position ; mes troupes, en revanche, sont libres dans leurs mouvements et manœuvrent à leur guise ; elles se déploient à leur convenance, attaquent où, comment et quand elles le souhaitent ; elles peuvent attaquer l'ennemi décisivement ou distraire son attention pendant un certain temps dans un défilé, une forêt, etc. ; tant que ces désagréments dureront, tout le transport restera figé au même endroit; alors deux ou trois mille hommes, divisés en petites unités, attaqueront toute la ligne des chariots d'un bout à l'autre ; il suffit qu'une de ces petites attaques réussisse pour démanteler et disperser tout le transport.

Il pourrait également être avantageux d'attaquer la majeure partie de vos forces à partir de la rangée formant la tête du transport. Si le lieu de l'attaque se trouve à deux ou trois milles du camp des forces principales de l'ennemi, vous pourriez détruire complètement toute la couverture, ainsi que le transport lui-même. Certes, les forces principales de l'ennemi pourraient immédiatement retourner en arrière pour soutenir la protection de leur transport, mais ce n'est pas une manœuvre facile ; le flanc de l'ennemi est exposé aux frappes de notre centre et de tout l'aile gauche, positionnés perpendiculairement au mouvement ennemi. De plus, sans aucun doute, l'ennemi arriverait trop tard pour empêcher la destruction de son transport, ce qui est notre objectif.

Supposons que l'ennemi ne soit pas situé à six ou neuf milles d'Exeter, comme je l'avais supposé, mais à vingt-et-un ou vingt-deux milles, par exemple à Salisbury. Je pars du principe qu'il continue à se ravitailler grâce aux transports en provenance d'Exeter ou d'un autre magasin, également situé à trop grande distance. J'affirme que dans de telles conditions, l'ennemi ne peut pas rester plus de deux semaines dans son camp, même s'il lui suffisait pour cela de surmonter uniquement les obstacles liés à la distance par rapport aux magasins, aux mauvaises routes, au mauvais temps et à d'autres phénomènes similaires.

Lors d'une rotation des convois sur quarante-quatre milles, comme dans le cas présent, il est absolument impossible de concentrer et de renouveler constamment une quantité suffisante de provisions, de fourrage, de chevaux, de conducteurs de charrettes, de véhicules et ainsi de suite pour les besoins d'une armée de cinquante ou soixante mille hommes et de tout l'élément non combattant qui les suit au camp. Je suis tellement convaincu de l'impossibilité de cela que je vais encore plus loin ; si vous déployez seulement vingt mille fantassins et cinq mille cavaliers sur une position, et qu'ils ne peuvent se procurer les vivres nécessaires qu'à partir d'un point déterminé, situé à vingt milles de distance, alors au bout d'une semaine, ils se verront dans l'obligation de se diriger eux-mêmes vers leurs convois ou de se disperser et de périr.

Ajoutons maintenant à ces difficultés naturelles, mais insurmontables, celles que peut créer un général habile, agissant conformément aux principes que nous avons énoncés ci-dessus. Il me semble tout à fait évident et indiscutable qu'il n'existe aucune armée, grande ou petite, capable d'opérer sur une ligne opératoire de vingt milles, si l'ennemi peut encore continuer le combat sur le terrain et est suffisamment prudent pour éviter une bataille décisive.

Plus le terrain est étroit et traversé de forêts, de montagnes, de ravins, de passages étroits et difficiles à franchir, plus les obstacles pour l'ennemi sont nombreux, plus ses voies seront difficiles et plus la situation sera avantageuse pour vous, car cela permet une grande facilité dans les entreprises contre la ligne opérationnelle ennemie. Sur un tel terrain, vous devez partout organiser des embuscades contre les détachements ennemis et même contre les forces principales de son armée, et ces entreprises auront presque toujours du succès. Quiconque prendra le soin de peser attentivement tout ce que je viens de dire sera sans aucun doute convaincu que toute idée d'invasion de l'Angleterre est parfaitement absurde, et que toutes les inquiétudes à ce sujet ne sont que des peurs paniques.

Ces raisonnements, dont j'ai pu constater la justesse par l'expérience, expliquent pourquoi nos efforts contre l'Amérique ont eu si peu de succès et pourquoi, malgré notre supériorité dans tous les domaines sur les insurgés, nous n'avons jamais pu pénétrer dans l'intérieur de leur pays de plus de dix milles, et même en avançant seulement de quatre ou six milles, nous ne pouvions maintenir aucun point.

En me basant sur de nombreux raisonnements présentés, je tire les conclusions suivantes, que je propose comme règles ou comme axiomes.

1. Lorsque la nature de la frontière que vous devez attaquer et l'emplacement de vos dépôts vous offrent une liberté de choix, vous devez opter pour la ligne opérationnelle la plus courte et présentant les moindres difficultés.
2. Vous devez choisir une direction telle que l'ennemi ne puisse agir sur vos flancs, et donc pas contre votre ligne opérationnelle ; cela se produira inévitablement s'il domine les provinces situées à droite et à gauche de la direction de votre offensive ; dans de telles conditions, plus vous vous enfoncerez dans le pays, plus votre destruction sera certaine. Vous perdrez rapidement le contact avec vos magasins ; votre ligne opérationnelle sera détruite, vous serez complètement encerclé et condamné à périr.
3. Il est nécessaire que cette ligne opérationnelle vous mène à un objectif substantiel, sinon même une dizaine de campagnes, aussi réussies soient-elles, ne vous apporteront aucun avantage.

Si les difficultés augmentent toujours proportionnellement à la longueur de la ligne d'opérations, alors, à conditions à peu près égales par ailleurs, tous les avantages devraient être du côté de l'armée qui agira selon la ligne la plus courte, même si elle est inférieure en forces ; la seule condition nécessaire à son succès est une direction prudente et active.

III. Sur les frontières de la Russie

Je ne considérerai la frontière turque qu'en termes d'une éventuelle guerre avec la Russie.

Cette frontière s'étend de Khotyn sur le Dniestr jusqu'à la mer Noire, le long de celle-ci jusqu'à Ochakov sur le Dnipro, le long de la Crimée et jusqu'au Don. Il est vrai que les Tatars, qui habitent la côte de la mer Noire entre le Dniestr et le Don, ne sont pas sujets du sultan, mais ils sont dans une dépendance si étroite à son égard qu'ils ont toujours agi et agiront en accord avec lui. Sur cette frontière, les Turcs possèdent les forteresses de Khotyn, Bender, Ochakov et Perekop sur l'isthme séparant la Crimée de la Petite Tatarie. Toutes ces forteresses peuvent leur servir de magasins, qui peuvent facilement être approvisionnés avec des ressources d'Europe comme d'Asie.

La frontière russe passe ici de Kiev le long de la rive droite du Dniepr jusqu'à Kinburn, situé à l'embouchure de la rivière, en face d'Ochakov. Près de cette frontière, les Russes n'ont qu'une seule forteresse, à savoir Poltava, célèbre parce qu'elle a marqué la limite où s'est terminée la prospérité et la gloire de Charles XII. Cette ligne s'étend sur environ cent milles.

La principale ligne opérationnelle turco-russe devrait s'étendre de Khotyn à Kiev ; cette distance est de cinquante-quatre milles. Si ni la Russie ni la Turquie n'occupent la Pologne dans le but d'en tirer des provisions pour leur armée, alors ces deux puissances seront privées de la possibilité d'agir sur cette ligne, et les opérations militaires se concentreront alors en Petite-Tatarie et en Crimée. Dans ce cas, les avantages seront du côté des Russes, pour lesquels la direction de la frontière est favorable, leur offrant plusieurs points d'accès pour envahir le territoire ennemi ; la situation des Russes est également avantageuse compte tenu de la proximité de leurs moyens par rapport au théâtre d'opérations, de la direction des cours d'eau, et ainsi de suite.

Mais maintenant et à l'avenir, la Pologne sera toujours la proie de celui qui l'occupera en premier. Ainsi, les deux puissances auront la possibilité d'agir sur la principale ligne opérationnelle du Dniestr à Kiev. L'orientation de la frontière turque rend évident que si seulement les Turcs envoyoyaient trente ou quarante mille Tatars à travers la Pologne, entre le Bug et le Dniepr et entre le Dniepr et le Don, les Russes ne pourraient pas s'approcher du Dniestr. Les Turcs pourraient même déplacer des Tatars du Kouban entre le Don et la Volga. Si tel était le plan turc, les Russes non seulement ne progresseraient pas jusqu'à la Moldavie, mais auraient même du mal à protéger leur propre pays plat et ouvert, qui est donc très difficile à défendre contre l'invasion de cent mille cavaliers formés selon notre modèle moderne. N'avons-nous pas vu récemment comment le malheureux vagabond Pougatchev, à la tête de plusieurs milliers de bandits, a traversé presque tout l'empire russe ? Il ne sera jamais inutile de répéter : nos armées dans leur état actuel ne peuvent manœuvrer que dans un cercle très limité et sur une ligne opérationnelle très courte ; elles ne sont pas capables de provoquer de grandes perturbations ni de réaliser de vastes conquêtes.

La frontière russe en Europe commence en Finlande sur la rivière Kymi, qui sépare la Suède de la Russie ; ensuite, elle longe le littoral du golfe de Finlande et d'une partie de la mer Baltique jusqu'à l'embouchure de la Dvina occidentale, où se trouve Riga, qui représente une place forte importante et une grande ville commerciale. De là, cette ligne continue jusqu'aux sources de la Dvina occidentale, puis jusqu'à Smolensk, situé aux sources du Dniepr, d'où elle suit le cours de cette rivière jusqu'à la mer Noire, en face d'Ochakov ; les Russes ont conquis plusieurs régions sur la rive droite du Dniepr. Je divise cette ligne en trois parties : la première, qui protège la Finlande côté Suède, la deuxième, qui s'étend de l'embouchure de la Dvina jusqu'à Smolensk, et la troisième — de Smolensk à la mer Noire.

La partie russe de la Finlande représente un pays non cultivé et sauvage, parsemé de hautes montagnes (?) — Note de l'éditeur) et rempli de lacs, de marais, de rochers et de forêts ; ce pays pauvre et misérable, qui ne peut même pas nourrir sa population rare, ne dépassant

pas cent mille âmes. Cette région est si robuste que trois ou quatre régiments dispersés sur son territoire suffiraient à la défendre contre des troupes quatre fois plus nombreuses, d'autant plus que les Russes, grâce au golfe, ont la possibilité d'envoyer depuis Kronstadt autant de soldats qu'ils le souhaitent, qu'ils peuvent débarquer à l'arrière de l'armée suédoise désirant avancer vers le Kymi. Ainsi, quelle que soit la position occupée par les Suédois, les Russes peuvent toujours agir contre leur front et leurs flancs et les repousser vers la mer, comme ils l'ont fait lors de la dernière guerre, ou les forcer à reculer le long du golfe de Botnie en direction de Torneå, où les Suédois doivent inévitablement périr par manque de provisions.

La ligne opérationnelle russe s'étend de Saint-Pétersbourg à travers la capitale finlandaise Viipuri, puis de là à Friedrichsgam, situé près de la rivière Kymi. Toutes ces forteresses sont très bien fortifiées. La ligne opérationnelle suédoise s'étend de la même rivière Kymi à Åbo, puis à travers le golfe de Botnie jusqu'à Stockholm, situé sur la côte de la mer Baltique. La ligne opérationnelle russe s'étend sur 32 milles, tandis que la suédoise sur 87 milles. La ligne opérationnelle russe dispose d'une bonne route, grâce à laquelle il est facile de satisfaire tous les besoins de l'armée, et en plus, elle dispose de liaisons fluviales avec Kronstadt, Narva, Revel et d'autres. Les Suédois, eux, doivent tout puiser depuis Stockholm et d'autres points situés au-delà du golfe de Botnie.

Quiconque pèsera toutes ces circonstances, la différence de longueur des lignes opérationnelles et, enfin, la supériorité significative des forces du côté de la Russie, comprendra facilement que les Suédois non seulement ne seront jamais capables d'attaquer avec succès les Russes, mais qu'ils ne pourront même pas défendre leurs propres frontières pendant plus d'un mois : en conséquence, il aurait été plus sage pour le trône suédois de céder volontairement cette région que de la défendre dans des conditions aussi douteuses. L'abandon de cette région aurait même considérablement renforcé la Suède, car elle aurait dû compter avec une seule Danemark, si inférieur à elle à tous égards. Dans ces observations se trouve la véritable raison de la perte par Charles XII des provinces suédoises situées au sud-est de la mer Baltique. Comment ce monarque pouvait-il espérer, avec les forces qu'il pouvait rassembler et entretenir, être capable de maintenir des provinces si éloignées, séparées par une mer très difficile à naviguer, qui est gelée six mois dans l'année (? — Note de l'éditeur), face aux forces russes supérieures situées à proximité du territoire attaqué et ayant presque toute l'année une liberté d'action. L'issue de cette guerre et, probablement, de toutes les guerres qui seront menées sur des lignes opérationnelles aussi étendues, confirmera toujours la doctrine que j'ai établie dans ce travail : ces guerres se termineront de manière honteuse et dégradante pour ceux qui tenteront de les mener.

Entre Saint-Pétersbourg et Riga, sur la Dvina occidentale, se trouvent Narva et Reval, qui sont de bons points d'appui pour les escadres russes. La côte est ici haute et dangereuse pour les gros navires ; ils ne risquent pas de rester dans la partie supérieure du golfe de Finlande, d'où les vents d'est les repousseraient très loin de leur objectif. Ainsi, les Russes n'ont rien à craindre de ce côté et encore moins sur toute l'étendue de la Finlande à Riga ; ils y ont toujours cinquante mille soldats cantonnés.

Le territoire occupé par les Russes de Riga le long de la Dvina est quelque peu meilleur que celui de la Finlande, cependant, il est également plein de lacs, de forêts, de marais, etc., et, par conséquent, peu cultivé et peu peuplé. Sur toute cette frontière, il n'y a que deux points par lesquels l'ennemi pourrait pénétrer au cœur du pays ; l'un d'eux est proche de Riga, et de là l'ennemi pourrait avancer jusqu'à Saint-Pétersbourg ; l'autre, situé dans les environs de Pskov, constitue la clé de Novgorod et de Moscou. La perte de Pskov, situé sur le lac Peïpous, entraînerait la perte des provinces baltes. Si Charles XII parvenait à s'emparer de Pskov, il empêcherait les Russes de se maintenir sur la Neva en Ingemanland ; en agissant contre la ligne opérationnelle Moscou – Novgorod, il obligerait les Russes à reculer derrière la haute Volga. Pskov serait un point très important pour les Russes, s'il leur fallait craindre un fort ennemi de ce côté ; mais ce n'est pas le cas ici, car les Prussiens, malgré leur puissance, même

s'ils n'avaient rien à craindre de l'Allemagne, n'oseraient jamais avancer jusqu'à la Dvina. Les principales forces de la Prusse sont concentrées à l'ouest de l'Oder ; c'est là qu'il faut bien sûr les craindre, uniquement sur terre, car le roi de Prusse ne possède pas de flotte.

Tout d'abord, les Russes peuvent envoyer une flotte qui ravagera la côte de Memel à Stettin. Ensuite, ils peuvent envahir frontalement la Prusse-Orientale et l'occuper avant que l'ennemi ait le temps de rassembler ses forces. Enfin, ils peuvent envoyer un corps important, composé principalement de troupes légères, pour agir contre la ligne opérationnelle prussienne de Königsberg à la Vistule ; il peut même traverser la Vistule et s'étendre jusqu'à la Warta. Ce type de troupes n'a besoin ni de bases ni de magasins.

Smolensk est fortifié, mais trop insuffisamment pour offrir une résistance sérieuse ; c'est le point le plus important de toutes les frontières russes ; il est situé à seulement quarante milles de Moscou, qui est un nœud de communication entre Saint-Pétersbourg et le sud. Si Moscou tombait, l'Empire russe serait anéanti. À l'époque où les Polonais menaient encore avec succès des guerres contre la Moscovie, ils envahissaient la Russie par Smolensk. Leurs succès étaient continus et si éclatants qu'ils ont même placé leur candidat sur le trône russe.

Si Charles XII, qui régnait en Pologne, au lieu de se diriger vers Poltava, avait conquis Smolensk et s'était avancé de là vers Moscou, une seule victoire lui aurait suffi pour s'emparer de ce centre important et de tout son empire. Cependant, il n'aurait pas pu annexer et intégrer les terres russes aux possessions suédoises pour les mêmes raisons pour lesquelles je considère impossible pour la Suède de maintenir les provinces situées au-delà de la mer Baltique. Une seule défaite aurait suffi à effacer tous les fruits de la récente victoire, et il faut toujours s'y attendre lorsqu'on agit sur une ligne opérationnelle aussi longue.

Lorsque je parlais des frontières de la Turquie, j'avais déjà décrit l'espace qui s'étend de Smolensk à Kiev, puis vers la mer Noire. J'ajouterais à cela la remarque suivante : quelles que soient les ambitions de la Russie de participer aux affaires de l'Allemagne, elle ne peut y intervenir que comme une force auxiliaire et n'opérer en Allemagne que pendant quelques mois de l'année. Il lui est absolument impossible de conserver une quelconque conquête à l'ouest de la Vistule, peu importe jusqu'où sa flotte pénètre ; après l'acquisition de nouvelles terres par le roi de Prusse en Pologne, les grandes réussites pour les Russes deviennent encore plus difficiles. Les nouvelles acquisitions ont relié la Prusse à d'autres provinces de la maison de Brandebourg et les communications avec elle sont assurées de manière fiable par une nouvelle forteresse construite près de Marienwerder sur la Vistule. Jetons un coup d'œil à la carte, et nous verrons que les Turcs et les Prussiens sont les seuls adversaires capables de se rapprocher des frontières russes ; de ce fait, l'Autriche est fortement intéressée par la surveillance de ces deux puissances, et une étroite alliance entre l'empereur et la tsarine russe semble représenter pour les deux des avantages considérables.

COMMENTAIRES HISTORIQUES DE NAPOLÉON SUR LE SYSTÈME ROGNIAT

Napoléon a exprimé ses pensées sur l'art militaire de manière la plus cohérente et approfondie dans son analyse du livre de Rogniat.

Rogniat est un ingénieur militaire qui a servi dans l'armée française, opérant sur le théâtre espagnol de la guerre, et qui, en 1813, a dirigé toute la section du génie de la « Grande Armée » en Allemagne. L'année suivante, après Waterloo, au moment où les Bourbons décidèrent de réorganiser complètement l'armée française, Rogniat publia son ouvrage *Réflexions sur l'art militaire*. Les conclusions tirées de la grande épopée des campagnes révolutionnaires et napoléoniennes apparaissent chez Rogniat dans une lumière étonnamment déformée. Nous avons devant nous un représentant typique de sa profession, toujours ancré dans la vision du XVIII^e siècle, scolaire, lecteur de *L'Esprit des lois* de Montesquieu, qui n'a pas remarqué que le système des cinq jours avait fait son temps et qui ne retient de toutes les guerres de Napoléon que les échecs subis par les Français en Espagne et en Russie. Ne comprenant pas l'esprit de la stratégie napoléonienne de destruction, Rogniat lui reproche un manque de méthode et exige que la guerre se réduise à un déplacement de ligne fortifiée en nouvelle ligne fortifiée, avec une attaque immédiate pour la renforcer ; Rogniat demande la mise à disposition d'une armée de réserve spéciale pour occuper et fortifier l'arrière. Il ne s'agit pas d'une anticipation de la nécessité de préparer des renforts à grande échelle pour l'armée en opération, mais d'une peur des « Cosaques » et des bandes espagnoles du fait d'un officier de l'arrière qui, depuis son point de vue, veut couvrir tous les problèmes de l'art militaire. De courts extraits de son ouvrage, précédant le texte de Napoléon, caractérisent suffisamment ce logisticien systématique, qui n'est pas sans intelligence.

Le travail de Rogniat, parvenu à l'île de Sainte-Hélène jusqu'à Napoléon, ne pouvait que provoquer l'indignation de Napoléon face à une telle incompréhension du caractère des guerres qu'il avait menées ; Napoléon l'a couvert de notes et a dicté à ses compagnons 17 observations, occupant au total 183 pages dans l'édition en six volumes de ses *Commentaires*. Nous présentons ici la plus importante, la septième observation, consacrée à la question de la guerre offensive. Aux conceptions de Rogniat sur la guerre méthodique, Napoléon répond par tout un programme sur l'histoire de l'art militaire — un exposé très bref, mais vif et instructif, des campagnes des plus grands chefs militaires, y compris les siennes.

Voici toute la pensée de Napoléon : tout comme il est impossible de créer un cours de grammaire dont l'étude permettrait à chacun de se comparer à Homère ou à Corneille, il est également impossible d'écrire un manuel dont la connaissance ouvrirait à tous la voie de la victoire. Ces connaissances ne peuvent être acquises que par un travail personnel dans le domaine de l'histoire militaire.

Contre cette disposition, on cite parfois des fragments de phrases lancées par Napoléon lors de certaines occasions et notées sur le vif par l'un de ses entourages. Ainsi, dans les mémoires de Saint-Cyr, il est indiqué que le 8 septembre 1813, Napoléon déclara qu'il écrirait un jour un livre dans lequel il exposerait de manière si exhaustive les principes fondamentaux de l'art militaire que celui-ci deviendrait compréhensible pour chaque officier et que, dès lors, on pourrait étudier l'art militaire comme n'importe quelle autre science. Mais se référer à de tels fragments de phrases constitue, sans aucun doute, une méthode non scientifique, un abus. Ils expriment non pas une idée précise, mais des sentiments, une réaction à une agitation extérieure. En particulier, la phrase mentionnée a été prononcée par Napoléon au moment où il reçut la nouvelle que l'armée qu'il avait envoyée sur Berlin, sous le commandement du maréchal Ney, avait été complètement battue à Dennewitz. Comprendre cette remarque, faite

à un tel instant, non pas comme un reproche au maréchal qui aurait besoin d'exercices pour ne pas être battu, mais comme une justification de vues sur l'importance de la théorie dans l'art militaire, ne peut que convenir à ceux qui ne saisissent pas la réalité historique.

À propos de l'importance de l'histoire militaire en tant que base de toute pensée militaire, Napoléon y est parvenu en 1807, lorsqu'il était à Finckenstein, le 19 avril, en projetant le programme d'études de l'école militaire. Il écrivait :

« Un professeur d'histoire de l'art militaire français familiarise avec les plans de diverses campagnes adoptés à différentes époques de notre passé, tant pour les conquêtes que pour les guerres défensives; avec les raisons des succès et des échecs; avec les travaux et mémoires où l'on peut trouver une description détaillée des faits et des conditions de ce qui s'est passé. Cette partie de l'histoire intéresse tout le monde ; elle est très importante pour les militaires et sera également très utile pour les hommes d'État. À l'école d'ingénierie militaire, on enseigne à travers des démonstrations l'art du siège et de la défense des forteresses ; mais on ne peut pas montrer l'art de mener une grande guerre, car celui-ci n'est pas encore créé, si tant est qu'il puisse jamais l'être. La chaire d'histoire, où l'on étudiera comment nos frontières étaient défendues par de grands commandants dans diverses guerres, ne peut être que bénéfique. »

« J'ai beaucoup étudié l'histoire, et souvent, faute de directeur, je perdais beaucoup de temps à lire inutilement. »

« Sans une telle chaire, les militaires, par exemple, ne pourront pas longtemps avoir la possibilité d'étudier et d'utiliser les erreurs ayant causé des échecs et de réfléchir aux dispositions qui auraient permis de les éviter. Toutes les guerres révolutionnaires auraient pu fournir de nombreuses leçons utiles, mais pour les en extraire, il faut souvent gaspiller beaucoup de travail et de recherches vaines. Cela se produit non pas parce que les faits ne sont pas décrits dans tous leurs détails ; ils ont été écrits sous les angles les plus divers et partout, mais personne n'a travaillé à faciliter les recherches et à encadrer cette étude dans les limites du bon sens. »

L'extrait ci-après de Napoléon a formé le programme d'une nouvelle discipline — l'histoire de l'art militaire — et a eu une influence puissante sur la pensée militaire. Napoléon se justifie en affirmant que ni en Russie ni en Espagne il ne s'est livré à des aventures. De là, les professeurs de stratégie ont conclu que le commandant devait être une personne très prudente, évitant tout risque et, avant tout, soucieuse de la sécurité de sa ligne opérationnelle. Les historiens de l'art militaire ont suivi servilement la pensée de Napoléon, époque à laquelle le concept d'évolution était encore étranger, et ont commencé à établir que tous les grands chefs militaires agissaient selon un même manuel de stratégie, celui qui était alors en vigueur dans l'école. De ce point de vue, l'extrait de Napoléon exprime beaucoup plus clairement toute la sagesse qui, pendant longtemps, a constitué l'intégralité du contenu de la chaire d'histoire de l'art militaire.

L'absence de perspective historique poussait souvent à suivre des idées déjà dépassées de Napoléon. Ce n'est qu'en 1866 que Moltke osa enfreindre la règle de Napoléon mentionnée ci-dessous : sur un même théâtre d'opérations, il ne peut y avoir qu'une seule armée. Les Autrichiens, lors de la même campagne, restèrent fidèles à la lettre de Napoléon, en confiant à Benedek le commandement d'une armée composée de 8 corps et de 3 divisions de cavalerie. Ils oublièrent que l'idée principale de Napoléon réside dans la nullité de toutes les règles, car à la guerre, il faut agir en fonction des circonstances. Il en va de même pour la proposition de Rogniat rejetée par Napoléon selon laquelle on devrait disposer d'une armée de réserve comme réserve stratégique. L'idée de Rogniat était erronée pour son époque, mais l'avènement des chemins de fer lui donna un nouveau sens.

Napoléon et son codificateur Jomini sont des représentants de la méthode purement historique de connaissance de la stratégie. À la fin de toutes ses observations critiques sur le livre de Rogniat, sous le n° 41, figure la conclusion suivante : « Menez la guerre offensive

comme Alexandre, Hannibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène et Frédéric ; lisez et relisez l'histoire de leurs 83 campagnes et façonnez votre pensée à partir de celle-ci ; c'est le seul moyen de devenir un grand commandant et de percer les secrets de l'art ; votre conscience, ainsi éclairée, rejettéra les règles contraires aux principes auxquels les grands hommes se sont tenus ».

Le volume de notre recueil ne permettait pas d'inclure tout le travail de Napoléon sur le travail de Rogniat, qui consacre beaucoup d'espace à la tactique. Voici quelques pensées de Napoléon tirées de ses observations générales :

N° 40. «Il ne faut avoir qu'une seule armée, car l'unité de commandement est l'exigence la plus importante en temps de guerre. Il faut garder l'armée rassemblée et concentrer autant de forces que possible sur le champ de bataille, en profitant de chaque opportunité ; la fortune est une femme, et si vous n'en profitez pas aujourd'hui, ne vous attendez pas à ce qu'elle se présente demain».

N° 42. «... Efforcez-vous d'avoir toutes les chances de succès lorsque vous envisagez de vous engager dans une grande bataille, surtout si vous avez affaire à un grand commandant, car si vous êtes vaincu, il est au moins préférable d'être proche de vos magasins et forteresses ; le malheur sera pour le vaincu».

N° 47. «... Selon les circonstances».

N° 49. «... Il vaut mieux centraliser, concentrer, rapprocher ses forces, ses canons, ses machines de guerre, que de les disperser».

En réponse à la proposition de Rogniat selon laquelle l'armée défensive devrait toujours occuper une position de flanc pour retarder l'avancée de l'ennemi, Napoléon remarque :

N° 50. «Alexandre, Hannibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, Frédéric le Grand auraient eu beaucoup de mal à répondre à cette question, représentant un problème de géométrie transcendante ayant de nombreuses solutions. Seul un novice pourrait penser qu'elle est simple et facile ; Euler, Lagrange, Laplace auraient passé de nombreuses nuits avant de la traduire en équations et de déterminer les inconnues.»

COMMENTAIRES DE NAPOLÉON Ier SUR LA GUERRE OFFENSIVE

I. Texte de Rogniat

«Dans les pays despotiques, la guerre implique uniquement les armées, qui, en général, se battent sans enthousiasme, et donc très mal, sauf dans les cas où elles sont animées par l'esprit du fanatisme, auquel elles cèdent exclusivement. Le peuple ne manifeste aucun intérêt pour la guerre, pourvu que ses coutumes et sa religion ne soient pas affectées ; parfois, il rêve même secrètement de renverser le trône qui l'opprime et tend les mains aux ennemis de son tyran comme à ses libérateurs. Les républiques, au contraire, se protègent par la fidélité de leurs citoyens : la guerre prend un caractère national, les armées sont soutenues et recrutées par l'ensemble de la population, chacun prend les armes et combat avec ferveur pour le bien le plus précieux — la liberté politique.

Dans le premier cas, une seule bataille suffit pour renverser un empire, car le régime despotique, essentiellement militaire, est soutenu uniquement par l'armée. Dès que celle-ci s'effondre, le trône s'effondre également, et le vainqueur érige un nouveau trône sur les ruines de l'ancien, sans que la nation n'oppose de résistance ; elle représente un troupeau d'esclaves qui a simplement changé de maître... Les républicains, en revanche, lors de la défense, manifestent une telle force de caractère et de volonté que toutes les victoires de l'ennemi s'y brisent et se dispersent... »

«Les Russes peuvent vaincre les Turcs et les chasser des limites de l'Europe, mais pas les soumettre, car on ne peut pas conquérir une armée. Le succès des conquêtes en Europe est encore retardé par une autre raison, non moins puissante que le patriotisme populaire, à savoir la politique des monarques, qui ne leur permet pas de regarder sans jalouse les succès de leurs voisins...».

«Ainsi, notre méthode d'approvisionnement en nourriture impose la nécessité de créer des établissements pour la cuisson du pain ou des biscuits, les produits les plus difficiles à fabriquer. Notre méthode de guerre consomme des fournitures militaires, qu'il faut continuellement renouveler ; nos fortifications doivent être construites solidement pour pouvoir résister au feu de l'artillerie ; les conquêtes sont rendues difficiles par le patriotisme populaire et par le système d'équilibre politique adopté en Europe. Tout cela impose une exigence-loi : il faut pénétrer dans le pays ennemi progressivement, en assurant l'arrière et les communications, en échelonnant les dépôts de nourriture et de munitions, en surveillant la sécurité des flancs, en soumettant à notre autorité la population des zones que nous laissons derrière nous, à l'aide de troupes de réserve ; il faut, en un mot, mener une guerre méthodique.

Cette manière de faire la guerre soulève une exigence qui n'a pas encore été pleinement assimilée, à savoir la présence de deux armées, l'une active et l'autre de réserve. L'armée active doit comprendre toutes les meilleures unités, capables, par leur discipline, leur courage et leur expérience, de combattre avec succès sur le champ de bataille ; ce sera l'armée des champs de bataille. À cette armée, avancée en premier, revient l'invasion du territoire ennemi, l'attaque des armées adverses, leur défaite ou leur repoussement et la conquête d'espace. Mais cette armée connaît en permanence de nouveaux besoins ; elle doit être ravitaillée, recevoir des renforts pour remplacer les hommes et les chevaux qu'elle perd quotidiennement à cause des balles ou des maladies, et surtout, elle doit continuellement reconstituer ses munitions consommées au combat ; comme je l'ai déjà dit, l'armée, pour ne pas surcharger et ne pas trop étirer ses colonnes de marche, peut ne disposer que de provisions suffisantes pour une seule bataille...».

Les dépôts et magasins de munitions et de vivres doivent être protégés contre les factions ennemis et les tentatives de la population des zones conquises par des fortifications, dont la défense peut être confiée aux recrues. Mais cela ne suffit pas ; de plus, il faut maintenir la domination sur le pays pour en extraire les produits nécessaires à la constitution des dépôts ; il est particulièrement important de veiller à ce que les communications entre les dépôts et l'armée en campagne ne soient jamais interrompues et que les transports puissent approcher régulièrement. Ces deux tâches ne peuvent être accomplies que par des troupes opérant hors des fortifications, formant une armée de réserve ; elle maintient le pays sous notre contrôle et élimine toutes les factions ennemis qui pénètrent dans l'arrière de l'armée en campagne... »

«...Mais la tâche principale de l'armée de réserve consiste, en cas d'échec, à soutenir et à assurer la retraite de l'armée en activité, à préparer pour elle une ligne de défense où elle pourrait se rassembler à nouveau, se reformer, se renforcer en hommes, chevaux et armes, arrêter la poursuite ennemie sous la double protection des obstacles créés par la nature et l'art, et restaurer son courage et son énergie. C'est cette ligne défensive, sans laquelle il est impossible de concentrer un plan de guerre rationnel, que j'appelle la base opérationnelle...».

«Examinons maintenant la question de savoir jusqu'à quel point une armée en campagne peut s'éloigner de sa base opérationnelle sans mettre son existence en péril. Il ne faut pas perdre de vue que l'armée en campagne ne peut se contenter que du pain, qui est fabriqué dans les boulangeries installées à la base ; ce mode d'approvisionnement limite généralement ses mouvements dans des frontières connues, dont l'étendue peut être approximativement calculée ; cela détermine la distance recherchée de l'armée par la nécessité de satisfaire ses besoins les plus urgents, à savoir : la nourriture».

«... Normalement, nos soldats portent sur eux de quoi se nourrir pendant quatre jours ; mais il est plus pratique de les approvisionner pour huit jours, en remplaçant le pain par des biscuits secs, qu'ils transportent dans des étuis en cuir spéciaux faisant partie de leur équipement. Sept ou huit livres de biscuits devraient suffire à un soldat pour huit jours, à condition qu'il reçoive une livre de viande au lieu d'une demi-livre, ce qui ne posera jamais de problème, puisque des troupeaux avec le nombre souhaité de bovins suivront les colonnes en campagne. Ainsi, nous doublerons la réserve de nourriture portée sans surcharger les soldats ; ils se nourriront mieux et, en même temps, les opérations de l'armée seront moins contraintes par le manque de ravitaillement...».

«... Supposons que nous voulions envahir un État voisin avec une armée en activité de 120 000 hommes, répartis en quatre corps. Tout d'abord, nous disposons dans deux ou trois forteresses situées près de la frontière que nous envisageons d'attaquer, de dépôts de combat et de vivres, d'hôpitaux et de toutes sortes de magasins, puis nous concentrons soudainement sous ces forteresses les troupes destinées à former les quatre corps de l'armée en activité ; nous fournissons aux soldats des biscuits pour huit jours et avançons immédiatement, sans donner à l'ennemi le temps de se préparer à la défense. Nous franchissons la frontière et, avec trois colonnes, nous nous dirigeons vers l'ennemi. Bien sûr, le succès complet serait atteint si nous réussissions, par une marche forcée, à pénétrer soudainement au centre du dispositif ennemi, attaquer, poursuivre les unités adverses dans toutes les directions, les empêchant de se regrouper et, ainsi, disperser dès le début de la guerre les unités éparpillées, sans se soumettre aux aléas du combat. Mais nous ne pouvons pas compter sur le fait que l'ennemi soit assez maladroit pour se laisser surprendre. Ainsi, il est plus probable que nous rencontrerons ses corps d'armée rassemblés, prêts soit à engager un combat destiné à résoudre le différend, soit à contester notre espace par des ruses de guerre défensive, sans exposer le destin de l'armée. Dans les deux cas, nous avançons sans hésitation contre l'ennemi, car l'offensive a été engagée exclusivement parce que nous estimons que la supériorité des forces est de notre côté.

Cependant, à la frontière, nous remplaçons l'armée des champs de bataille par des unités de réserve et de garnison, des recrues, sur lesquelles un travail intensif quotidien est

effectué pour l'armement, l'habillement et l'entraînement ; toutes ces jeunes cohortes nouvellement formées, en raison de leur inexpérience, sont incapables de participer directement au champ de bataille, et à partir d'elles nous formons une armée de réserve. Sans tenter d'établir une proportion stricte entre l'effectif de cette armée et celui de l'armée en activité, car elle dépend en grande partie des difficultés rencontrées dans les localités où il faut laisser des garnisons, nous supposerons néanmoins qu'elle comptera 60 000 hommes, constituant deux corps d'armée. Ces unités suivent les traces de l'armée en activité, protègent ses convois, nettoient son arrière des groupes ennemis, tiennent et désarment la population des villes et des villages et surveillent, assiègent ou mettent sous contrôle les forteresses ennemis.

Si une armée en campagne, après huit jours d'opérations importantes, de marches rapides et continues, de combats et de succès contre l'armée ennemie, atteint une rivière traversant sa ligne d'avancée à 120 ou 160 kilomètres de la frontière, il est temps pour elle de s'arrêter pour se reposer, se regrouper et préparer une nouvelle base opérationnelle. À ce moment-là, les provisions qu'elle a capturées devraient être épuisées, les communications avec les dépôts, en raison de leur éloignement, commencent à devenir difficiles, et il lui est nécessaire de renouveler ses stocks de combat et de rassembler un grand nombre de retardataires, qui se trouvent toujours à l'arrière après des marches nocturnes et des manœuvres de rotation. Dans sa nouvelle base choisie, elle commencera immédiatement à renforcer certains points.

Voici justement le cas pour ériger des forteresses temporaires, que j'ai décrites au chapitre IX de ce traité. Ces fortifications sont établies en deux semaines et elles suffiront à protéger contre toute attaque notre mag 64 zines et divers établissements, à sécuriser les ponts sur la rivière choisie pour notre nouvelle base, et à créer les points d'appui nécessaires en cas d'échec. Ce type de fortification mixte représente un intermédiaire entre la fortification à long terme et la fortification de campagne, bien qu'il soit encore très peu répandu, mais il répond le mieux aux besoins urgents et temporaires des armées. Pendant le temps nécessaire, il remplit la fonction des fortifications à long terme, dont la construction est si lente et liée à de grandes dépenses, et qui possède une résistance et une fiabilité supérieures aux fortifications de campagne. En deux semaines, chaque corps érigera un camp fortifié à l'un des points importants où les principales routes traversent la rivière, et de cette manière, en peu de temps, nous disposerons de quatre forteresses temporaires capables d'assurer notre nouvelle base. Simultanément, nous y transporterons les dépôts de munitions et y concentrerons les vivres, et nous y établirons également des arsenaux, hôpitaux, administrations des vivres et magasins, et nous y déplacerons l'armée de réserve...

...Dans ces conditions, je suppose que notre armée en activité, à la recherche de nouvelles batailles, rencontrera l'armée ennemie, qui se sera positionnée pour nous livrer bataille à la plus grande distance possible, à 120 ou 160 verstes de notre nouvelle base opérationnelle ; il s'agit de l'hypothèse la moins favorable pour nous. L'ennemi ne peut tenter de se déplacer entre notre armée en activité et notre base opérationnelle, en interrompant nos communications avec les dépôts, souvent appelés ligne d'opération ; la prudence ne lui permettrait pas de prendre une telle décision, car il se retrouverait alors entre nos deux armées, l'une en activité et l'autre en réserve, dont l'une agirait contre son arrière et l'autre attaquerait simultanément de front ; c'est une situation dans laquelle la moindre défaite entraîne une destruction totale, puisqu'il est privé de toute possibilité de retraite. De plus, ce mouvement imprudent ne saurait être réalisé que si notre armée en activité le permet, cette dernière ayant toujours la possibilité de résister à la marche de l'ennemi cherchant à pénétrer dans son arrière. Par conséquent, l'ennemi ne nous attaque que de front ou sur un flanc. Si la bataille est perdue, dans les deux cas, notre retraite est assurée : l'armée de réserve envoie en rencontre de l'armée en retraite quelques légions, qui détruisent les petites unités ennemis cherchant à pénétrer nos lignes opérationnelles ; l'armée de réserve nous tend la main après

quatre, au maximum cinq, marches de retraite, ce qui n'est ni trop difficile ni trop long pour provoquer une chute du moral dans l'armée, et nous atteignons notre base opérationnelle.

À notre arrivée, nous renforçons l'armée en activité grâce à la réserve, en y intégrant ses soldats pour compléter les légions en service et combler les pertes ; les cadres de l'armée de réserve, ainsi dissous dans l'armée active, sont envoyés à la frontière pour recruter de nouvelles recrues et former une nouvelle armée de réserve sur notre base opérationnelle initiale. Dans les entrepôts de ces quatre forteresses temporaires, nous puisons les canons, caisses de munitions et fournitures militaires nécessaires pour remplacer l'équipement utilisé ou perdu ; nous y trouvons également des provisions abondantes pour nos troupes. En un mot, en un instant, nous restaurons et réorganisons tout notre personnel et notre matériel... »

II. Texte de Napoléon

La Macédoine sous les successeurs d'Alexandre, l'Asie sous Mithridate, le royaume parthe sous la dynastie des Arsacides, la Prusse sous Frédéric le Grand, la Russie et l'Espagne récemment n'ont-elles pas été des monarchies despotiques ? L'Achaïe et l'Étolie à l'époque de Paul-Émilien, les Pays-Bas en 1786, Venise en 1797, la Suisse en 1798 n'ont-elles pas été des républiques ? Les peuples, comme les individus, traversent différentes étapes de la vie — l'enfance, l'apogée et la vieillesse. Tout gouvernement qui est né et survit sans l'intervention d'une puissance étrangère est national. La propriété, les lois civiles, l'amour de la patrie et de la religion représentent les fondements sur lesquels reposent les gouvernements les plus divers par leur nature. Si un jour une armée victorieuse entrat à Londres, tout le monde serait étonné de la faible résistance que les Anglais opposeraient.

Lorsque les Russes prendront possession de Constantinople, ils disposeront d'autant de musulmans qu'ils le souhaitent ; il suffit de garantir leur propriété et de faire preuve de tolérance envers leur religion. En Espagne, les Maures se sont soumis à tout, même à l'Inquisition. Pour les expulser, il a fallu un ordre direct de Ferdinand et d'Isabelle ; tous les moyens indirects pour les faire survivre ont échoué. Aujourd'hui, l'armée turque ne vaut guère : dès que la Russie, qui domine en Crimée, en Transcaucasie et sur les rives de la mer Caspienne, étendra sa domination à Constantinople, les Turcs ne tiendront ni en Asie mineure, ni en Syrie, ni en Égypte.

Le patriotisme des peuples et la politique des cours européennes n'ont empêché ni le partage de la Pologne, ni la liquidation de plusieurs nations, et ils n'empêcheront pas non plus l'effondrement de l'Empire ottoman. Marie-Thérèse, contre son gré, entra dans un complot contre la Pologne, située aux portes de l'Europe, pour la protéger des invasions des peuples septentrionaux. À Vienne, on craignait tous les inconvenients liés à l'expansion de la Russie ; néanmoins, une immense satisfaction provenait de l'enrichissement par plusieurs millions d'âmes et de l'augmentation des revenus de la trésorerie de beaucoup de millions. Autrefois comme aujourd'hui, cela ne plaisait guère à la dynastie régnante d'Autriche, mais, en fin de compte, elle consentira au partage de la Turquie ; elle se réjouira à l'idée que ses possessions territoriales se soient étendues par l'incorporation de la Serbie, de la Bosnie et des anciennes provinces illyriennes, dont Vienne fut autrefois la capitale. Que feront l'Angleterre et la France ? L'une d'elles prendra l'Égypte, une faible récompense... Un éminent homme d'État disait : « Chaque fois que j'apprends qu'une escadre orthodoxe a jeté l'ancre devant les murs du Sérapéum, j'ai l'impression d'entendre un cri annonçant la mort de l'Empire du Croissant ».

Toute guerre offensive est une guerre d'invasion, toute guerre bien conduite est une guerre méthodique. La guerre défensive n'exclut pas l'attaque, tout comme la guerre offensive n'exclut pas la défense, bien que son objectif soit de franchir la frontière et d'envahir le pays ennemi. Les principes de la guerre sont les préceptes suivis par les grands commandants dont l'histoire célèbre les exploits éclatants : Alexandre le Grand, Hannibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, Eugène de Savoie, Frédéric le Grand.

Alexandre le Grand mena huit campagnes, au cours desquelles il parcourut l'Asie et une partie de l'Inde. Hannibal en fit dix-sept : une en Espagne, quinze en Italie et une en Afrique. César en fit treize : huit contre les Gaulois et cinq contre les légions de Pompée. Gustave-Adolphe en fit trois : une en Livonie contre les Russes et deux en Allemagne contre la maison régnante d'Autriche. Turenne en fit dix-huit : neuf en France et neuf en Allemagne. Le prince Eugène de Savoie en fit treize : deux contre les Turcs, cinq en Italie contre la France, six sur le Rhin ou en Flandre. Frédéric le Grand en fit onze : en Silésie, en Bohême et sur les rives de l'Elbe. Une histoire soigneusement rédigée de ces quatre-vingt-trois campagnes constituerait un traité complet sur l'art militaire ; les principes à suivre dans la guerre défensive et offensive en ressortiraient d'eux-mêmes.

En 334 av. J.-C., Alexandre le Grand franchit les Dardanelles avec une armée d'environ 40 000 hommes, dont un huitième était composé de cavalerie ; il traversa le fleuve Granique après un combat, affrontant l'armée de Memnon, le Grec commandant au nom de Darius sur la côte asiatique, et il passa toute l'année 333 à établir sa domination en Asie Mineure ; il fut aidé par les colonies grecques bordant les côtes de la mer Noire et de la mer Méditerranée : Sardes, Éphèse, Tarente, Milet, etc. Les rois perses permettaient à leurs provinces et villes de vivre selon leurs propres lois ; l'Empire perse constituait une fédération d'États, mais non une nation unifiée, ce qui facilita sa conquête. Puisqu'Alexandre le Grand ne cherchait qu'à s'emparer du trône du monarque, il s'adapta facilement à ses prérogatives, sans affecter ni les coutumes, ni les mœurs, ni les lois de ces peuples : dans leur situation, ils ne subirent aucun changement.

En 332 avant J.-C., Alexandre rencontra Darius, qui, à la tête d'une armée de 60 000 hommes, occupait une position sur la rivière Issos, près de Tarse en Cilicie ; il la battit, entra en Syrie, prit Damas, où étaient conservées les richesses du grand roi perse, et assiégea Tyr. Cette métropole du commerce mondial le retint pendant neuf mois. Après un siège de deux mois, il prit Gaza, traversa le désert en sept jours, entra à Peluse et Memphis et fonda Alexandrie. Il ne rencontra aucun obstacle, car les intérêts de la Syrie et de l'Égypte avaient traditionnellement été liés à la Grèce, car les tribus arabes détestaient les Perses, une haine qui puisait ses racines dans la religion et, enfin, parce que les troupes grecques des satrapes passèrent du côté des Macédoniens. Moins de deux ans plus tard, après deux batailles et quatre ou cinq sièges, la côte de la mer Noire, de l'extrême Caucase jusqu'à Byzance, et la mer Méditerranée jusqu'à Alexandrie, toute l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte avaient été conquises par Alexandre le Macédonien.

En 331 avant J.-C., Alexandre traversa de nouveau le désert, se reposa à Tyr, traversa la Syrie, entra à Damas, franchit l'Euphrate et le Tigre et, à la bataille d'Arbelles, défit Darius qui l'attendait avec une armée encore plus puissante que celle qui avait été déployée sur le fleuve Issos. Babylone lui ouvrit ses portes. En 330 avant J.-C., il franchit les gorges de Suse, prit la ville elle-même, puis Persépolis et Pasargades, où se trouvait le tombeau de Cyrus. En 329 avant J.-C., il remonta une fois de plus vers le nord et entra à Ecbatane, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, se vengea de Bessus, le meurtrier méprisable de Darius, pénétra en Scythie et défit les Scythes. Lors de cette campagne, il ternit sa gloire en faisant tuer Parménion. En 328 avant J.-C., il franchit l'Amou-Daria, reçut de Macédoine 16 000 recrues et soumit les peuples voisins. La même année, il tua Clitus de sa propre main et souhaita que les Macédoniens reconnaissent en lui une dignité divine, ce qu'ils refusèrent. En 327 avant J.-C., il traversa l'Indus, battit Porus lors d'une vraie bataille, le fit prisonnier, mais le traita comme un roi. Il prévoyait de traverser le Gange, mais ses troupes refusèrent. Pendant l'année 326 avant J.-C., il navigua sur quatre-vingts navires le long de l'Indus ; arrivé à l'océan, il envoya Nearchus avec la flotte le long des côtes de l'Inde jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. En 325 avant J.-C., il mit soixante jours à traverser le désert de Gedrosie, entra en Carmanie, puis retourna à Pasargades, Persépolis et Suse et épousa Statira, la fille de Darius. En 324 avant J.-

C., il repartit vers le nord, traversa à nouveau Ecbatane etacheva sa vie à Babylone, où il fut empoisonné.

Les guerres menées par Alexandre le Grand étaient méthodiques et dignes de la plus grande louange. Aucun des convois qui le suivaient n'a été intercepté, et la force de son armée ne cessait de croître. Ses forces les plus faibles se trouvaient sur le fleuve Granique, c'est-à-dire au tout début ; sur l'Indus, elles avaient déjà triplé, sans compter les troupes placées sous la responsabilité des commandants des provinces conquises, qui comprenaient des Macédoniens — invalides ou affaiblis, mais enrôlés, venus de Grèce ou recrutés parmi des mercenaires grecs servant dans les troupes des satrapes, ou enfin des étrangers levés sur place parmi les indigènes. Alexandre le Grand mérita la gloire dont il jouit depuis tant de siècles parmi tous les peuples. Mais s'il avait été vaincu à Issos, où la disposition de bataille de l'armée de Darius bloquait sa retraite, le flanc gauche appuyé contre les montagnes et le flanc droit sur la mer, tandis que les Macédoniens étaient positionnés avec le flanc droit vers les montagnes et le flanc gauche vers la mer, et avaient le passage cilicien dans leur dos ! Mais s'il avait été vaincu à Arbèles, avec le Tigre, l'Euphrate et les déserts derrière lui, sans aucune forteresse, à 3 600 verstes de Macédoine ! Mais s'il avait été vaincu par Poros, avec l'Indus derrière lui !

En 218 av. J.-C., Hannibal partit de Carthage, traversa l'Èbre et le Pô, inconnus jusqu'alors pour les troupes carthaginoises, puis le Rhône et les Alpes, et après sa première campagne s'établit parmi les Gaulois cisalpins, qui étaient des ennemis éternels des Romains, parfois vaincus par eux, mais plus souvent victorieux, cependant jamais soumis. Pour cette traversée de 1600 verstes, il mit cinq mois, sans laisser aucune garnison ni aucun dépôt à l'arrière ; il ne maintint aucune communication ni avec l'Espagne, ni avec Carthage, qu'il ne rétablit que par la mer Adriatique après la bataille du lac Trasimène. Aucun homme n'avait encore réalisé un projet d'une envergure aussi grande. L'entreprise d'Alexandre était beaucoup moins audacieuse et plus facile à réaliser, avec de meilleures chances de réussite. Néanmoins, la guerre offensive de Hannibal était méthodique. Les Cisalpins, qui occupaient Milan et Bologne, étaient, aux yeux d'Hannibal, devenus Carthaginois. S'il avait laissé des garnisons et des dépôts derrière lui, il aurait affaibli son armée et compromis le succès de ses opérations, devenant vulnérable partout. En 217 av. J.-C., il traversa les Apennins, battit l'armée romaine sur le champ de bataille du lac Trasimène, contourna Rome et atteignit la côte sud de la mer Adriatique, d'où il établit la communication avec Carthage.

En 216 av. J.-C., Hannibal a été attaqué par 80 000 Romains, qu'il a écrasés à Cannes. S'il avait poursuivi, il aurait été à Rome au bout de six jours, et Carthage serait devenue maîtresse du monde. Mais même ainsi, la victoire apporta d'énormes résultats : Capoue ouvrit ses portes, un grand nombre de villes du sud de l'Italie suivirent le vainqueur et se détournèrent des intérêts de Rome. Les principes d'Hannibal étaient que toutes ses troupes restent regroupées, que la garnison se trouve uniquement dans un lieu destiné à loger les otages, les grandes machines, les prisonniers éminents et les malades, et qu'en matière de communication, il se fiait entièrement à la bonne volonté de ses alliés. Il resta seize ans en Italie, sans recevoir le moindre soutien de Carthage, et ne la nettoya qu'en vertu des ordres de son gouvernement afin de se hâter de défendre la patrie. À Zama, la chance l'abandonna, et Carthage cessa d'exister. S'il avait été défait à la Trébie, au lac Trasimène ou à Cannes, aurait-il pu lui arriver pire que la catastrophe qui suivit Zama ? Il fut battu aux portes de sa propre capitale et pourtant ne put sauver son armée d'une destruction totale.

Lorsque César, en 58 av. J.-C., c'est-à-dire cent quarante ans après Hannibal, entreprit sa première campagne, il avait 41 ans. À cette époque, 300 000 personnes — les tribus habitant la Helvétie — quittèrent leur pays pour s'installer sur les rives de l'océan. Ils comptaient 90 000 hommes armés et traversèrent la Bourgogne. La population d'Arausio appela César à l'aide. César partit de Vienne, forteresse de la province romaine, remonta le Rhône et à Chalon traversa la Saône ; il rattrapa l'armée des Helvètes à une journée de marche d'Arausio et la battit dans une bataille dont l'issue resta longtemps incertaine. Après avoir forcé les Helvètes

à retourner dans leurs montagnes, il traversa à nouveau la Saône, prit Besançon, traversa le Jura et marcha à la rencontre de l'armée d'Arioviste. Il la rencontra à quelques journées de marche du Rhin, la battit et l'obligea à se retirer en Germanie. La bataille contre l'armée d'Arioviste eut lieu à 360 verstes de Vienne, et celle contre les Helvètes à 280. Pendant cette campagne, César maintint constamment réunis ses six légions composant son armée. Les soins relatifs à l'approvisionnement, il les confiait à ses alliés, mais dans son camp, il avait toujours des vivres pour un mois, et autant dans la forteresse ; il y plaçait, à l'imitation d'Hannibal, des otages, des magasins et des hôpitaux ; guidé par ces mêmes principes, il mena également sept autres campagnes en Gaule.

En hiver de l'année 57, les Belges mobilisèrent une armée de 300 000 hommes, qu'ils confierent au roi de Soissons, Galba. César, averti par ses 69 alliés, qui habitaient les environs de Reims, se porta rapidement sur les lieux et campa sur la rivière Aisne. Galba, désespérant du succès de l'attaque du camp de César, traversa l'Aisne et se dirigea vers Reims, mais César contrecarrera cette manœuvre, et les Belges se dispersèrent. Les villes de leur coalition se soumirent une à une. Les tribus des Genava le surprinrent sur la Sambre, dans les environs de Maubeuge ; César n'eut pas le temps de mettre ses troupes en ordre de bataille : sur les huit légions dont il disposait alors, six étaient occupées à construire des fortifications de camp, et deux étaient encore en arrière avec le train de bagages. Ce jour-là, la fortune ne lui fut pas favorable ; un détachement de cavalerie de Trèves le quitta et répandit partout des nouvelles de la destruction de l'empire romain ; cependant, la victoire resta de son côté.

En l'an 56, César se rendit, sans s'arrêter, à Nantes et Vannes, en envoyant de puissants détachements en Normandie et en Aquitaine. À cette époque, son dépôt le plus proche se trouvait à Toulouse, à 520 verstes de distance, séparé par des montagnes, de grandes rivières et des forêts.

En l'an 55, il mena la guerre dans les profondeurs des Pays-Bas, où 40 000 barbares traversèrent le Rhin pour s'emparer des terres gauloises. Il les battit, tuant la plupart d'entre eux et dispersant loin les survivants. À Cologne, il traversa de nouveau le Rhin, traversa la Gaule, embarqua à Boulogne et débarqua en Angleterre.

En l'année 54, il traversa à nouveau la Manche avec ses cinq légions et revint en Gaule à l'équinoxe. À l'automne, ayant appris que son subordonné Sabinus avait été anéanti avec 15 cohortes près de Trèves et que Quintus Cicéron était assiégié dans le camp de Tongres, il rassembla 8 à 9 mille hommes, marcha, battit Ambiorix qui venait à sa rencontre, et délivra Cicéron.

En l'an 53, il réprima la révolte des tribus des Sansa, Chartres, Trèves et Liège et traversa de nouveau le Rhin.

Les Gaulois commençaient déjà à s'agiter, et des révoltes éclataient partout. En hiver de l'année 52, ils prirent tous les armes, même les tribus si fidèles d'Aedui participèrent à la guerre. Le joug romain devint insupportable pour les Gaulois. On conseilla à César de se retirer dans la province romaine ou même de battre en retraite au-delà des Alpes : il ne suivit aucune de ces suggestions. Il disposait alors de dix légions. Il traversa la Loire et en plein hiver assiégea Bourges, prit cette ville sous les yeux de l'armée de Vercingétorix et mit Clermont-en siège : ici il échoua, perdit des otages, des magasins et des réserves de chevaux qui étaient concentrés à la forteresse de Nevers, qui lui servait de base ; Nevers fut pris par les tribus d'Aedui. Sa situation était des plus critiques. Son adjoint Labenius eut des affrontements avec les tribus de Paris ; il le rappela à ses côtés et, après avoir regroupé son armée, assiégea Alésia, où l'armée gauloise s'était enfermée. Il consacra cinquante jours à renforcer ses lignes de contravallation et de circonvallation. La Gaule mit sur pied une nouvelle armée, encore plus puissante que celle qu'elle avait perdue ; seules les tribus de Reims restèrent fidèles à Rome. Les Gaulois approchèrent pour lever le siège ; pendant trois jours, les assiégés avec les renforts arrivés fournirent tous les efforts possibles pour percer les positions romaines. César triompha d'eux, Alésia tomba, et les Gaulois se soumirent.

Au cours de cette lutte majestueuse, toute l'armée de César était rassemblée dans son camp, et il n'avait aucun point vulnérable. Il a tiré profit de cette victoire pour rattacher de nouveau à lui les tribus d'Audène, parmi lesquelles il a passé l'hiver ; en même temps, il a entrepris successivement plusieurs expéditions vers des lieux situés à quatre cents lieues les uns des autres ; ces expéditions étaient menées à tour de rôle par différentes parties de ses troupes. Enfin, en 51, il assiégea Cagor, où les derniers Gaulois périrent. La Gaule devint une province romaine ; leur tribut enrichissait chaque année Rome de 8 millions.

Pendant les campagnes de la guerre civile, César triompha en suivant la même méthode et les mêmes principes ; mais en exposant sa vie à bien plus de dangers. Avec un seul légion, il franchit le Rubicon, captura à Corfinium trente cohortes et, en trois mois, chassa Pompée d'Italie. Quelle rapidité, quelle rapidité d'action, quel courage ! Pendant que les navires nécessaires pour traverser la mer Adriatique et poursuivre son rival en Grèce étaient préparés, il franchit les Alpes et les Pyrénées, traversa la Catalogne à la tête de 900 cavaliers, à peine suffisants pour son escorte, s'approcha de Lérida et, en quarante jours, soumit à lui les légions de Pompée commandées par Afranius. D'un seul coup, il parcourut la distance séparant l'Èbre de la Serra Morena, pacifia l'Andalousie et retourna pour entrer solennellement dans la ville de Marseille, qui venait de se rendre à ses troupes. Enfin, il arriva à Rome, y agissant pendant dix jours en tant que dictateur, puis partit pour prendre le commandement de douze légions que Antoine avait regroupées à Brindisi.

En 48 avant J.-C., César, avec 25 000 hommes, traverse la mer Adriatique ; pendant plusieurs mois, il immobilise toutes les forces de Pompée, jusqu'à ce que Marc Antoine, ayant traversé la mer Adriatique et bravé la flotte ennemie, le rejoigne, puis avec les forces réunies, il se dirige vers Dirachium, une forteresse base de Pompée, et l'assiège. À ce moment-là, Pompée campait au bord de la mer à quelques milles de Dirachium. Alors César, jugeant l'assaut sur Dirachium insuffisant, assiège également le camp ennemi. Profitant des sommets des collines environnantes, César y établit vingt-quatre forts et forme ainsi une position de contrescarpe de 24 verstes de long. Pompée, s'appuyant sur la mer, recevait vivres et renforts par son flotte qui dominait la mer Adriatique ; il utilisa sa position intérieure, attaqua et infligea une défaite à César, qui perdit trente enseignes et plusieurs milliers de soldats, l'élite de ses vétérans. Il semblait que la chance de César vacillait : il ne pouvait plus espérer obtenir des renforts, la mer lui était inaccessible, tous les avantages étaient du côté de Pompée. Il traverse alors 200 verstes, porte la guerre en Thessalie et défait l'armée de Pompée à Pharsale. Presque abandonné de tous, Pompée, malgré sa domination maritime, s'enfuit et demande de l'aide sur les rivages d'Égypte, où il trouve la mort de la main d'un lâche assassin.

Quelques jours plus tard, suivant les traces de Pompée, c'est César qui arrive là-bas, entre à Alexandrie, et se retrouve dans le palais et l'amphithéâtre adjacent entouré par la population de cette immense ville et l'armée d'Achille. Mais après neuf mois de dangers constants et de combats incessants, dont la défaite d'au moins l'un aurait entraîné sa mort, il a vaincu les Égyptiens.

À cette époque, Scipion, Labenius et le roi Juba, avec quatorze légions, les restes du parti de Pompée, dominaient en Afrique. Ils possédaient de nombreuses escadres qui contrôlaient la mer. Caton suscita à Utique la haine dans tous les coeurs. César, avec une petite quantité de troupes, débarqua à Hadrumète, subit plusieurs revers dans des combats, mais ensuite son armée au complet le rejoignit, et il battit à Thapsus Scipion, Labenius et le roi Juba. Caton, Scipion et Juba se suicidèrent. Ni les forteresses, ni les nombreuses escadres, ni le serment et le devoir civique de la population n'ont pu sauver les vaincus de la pression et de l'énergie du vainqueur.

En l'an 45, les fils de Pompée, ayant rassemblé en Espagne les restes des troupes qui s'étaient battues à Pharsale et à Thapsus, se retrouvèrent à la tête d'une armée plus nombreuse que celle de leur père. César partit de Rome, atteignit Guadalquivir après vingt-trois jours et battit Sextus Pompée à Munda. On dit qu'ici, lorsqu'il fut presque vaincu et que

ses anciennes légions semblaient vaciller, il songea à mettre fin à ses jours ; Labénius resta sur le champ de bataille ; la tête de Sextus Pompée fut apportée aux pieds du vainqueur.

Six mois plus tard, le 15 mars, César fut assassiné au Sénat romain. S'il avait été vaincu à Pharsale, à Thapsus ou à Munda, il aurait connu le même sort que le grand Pompée, Métellus, Scipion ou Sextus Pompée. Pompée, tant aimé des Romains et surnommé le Grand alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans, Pompée qui avait brillamment achevé dix-huit campagnes, triomphant sur trois continents et élevé si haut la gloire du nom romain, termina sa carrière après sa défaite à Pharsale ; et pourtant il dominait encore la mer, tandis que son rival ne possédait pas de flotte.

Les principes de César étaient les mêmes que ceux d'Alexandre et d'Hannibal : garder ses forces concentrées, ne jamais être vulnérable à aucun point, se diriger rapidement vers les points importants, s'appuyer sur les moyens moraux, sur le charme des succès de son armée, sur la crainte qu'elle inspire, ainsi que sur les moyens politiques pour assurer la fidélité de ses alliés et maintenir l'obéissance des peuples conquis.

Gustave-Adolphe traversa la mer Baltique, s'empara de l'île de Rügen, de la Poméranie, puis dirigea ses troupes vers l'Elbe, le Rhin et le Danube. Il livra deux batailles, remportant la victoire à la fois à Leipzig et à Lützen, mais c'est dans cette dernière bataille qu'il trouva la mort. Cette courte carrière militaire, en raison du courage et de la rapidité des manœuvres, de la discipline et de l'intrépidité des troupes, laissa de grands souvenirs. Gustave-Adolphe était inspiré par les principes d'Alexandre, d'Hannibal et de César.

Turenne a mené cinq campagnes avant la paix de Westphalie, huit entre la paix de Westphalie et la paix des Pyrénées, et cinq de la paix des Pyrénées jusqu'à sa mort en 1675. Ses manœuvres et marches lors des campagnes de 1646, 1648, 1672 et 1673 étaient basées sur les principes d'Alexandre, de Hannibal, de César et de Gustave-Adolphe.

En 1646, Turenne quitte Mayence, descend le long de la rive gauche du Rhin jusqu'à Wesel, où il traverse sur la rive droite, remonte le long de la rive droite jusqu'à la rivière Lahn, rejoint l'armée suédoise, traverse le Danube et le Lech et accomplit ainsi une marche de 800 verstes à travers un pays ennemi. Arrivé au Lech, il concentre toutes ses troupes et, à l'instar de César et d'Hannibal, laisse la garde des communications aux soins de ses alliés, ou bien renonce temporairement à la liaison avec ses réserves, à la conservation des communications, ne laissant à sa disposition que la forteresse-magasin.

En 1648, Turenne traverse le Rhin à Oppenheim, se rend à Hanau, rejoint l'armée suédoise, se dirige sur la rivière Reide et se retire ensuite vers le Danube, qu'il traverse à Dillingen, près de Zusmarshausen, bat Montecuccoli, traverse le Lech près de Rhein et l'Inn près de Freising. La cour bavaroise quitte Munich en panique. Alors il transfère son quartier général à Mühldorf, impose une contribution et ravage tous les biens de l'électeur pour le punir de sa perfidie.

En 1672, Turenne, sous le commandement général de Louis XIV, dirigeait la conquête des Pays-Bas. Il descendit le long de la rive gauche du Rhin jusqu'au point où il se divise en plusieurs bras, le traversa et s'empara de seize forteresses : son avant-garde atteignit Naarden. On ne sait quel sort l'empêcha de prendre Amsterdam. Les Hollandais, reprenant leurs esprits après le coup soudain qui les frappait, ouvrirent les écluses ; le pays fut inondé ; l'armée française, affaiblie par la mise en garnison des forteresses conquises, ne fit plus rien. Le roi retourna à Versailles, laissant le commandement au maréchal de Luxembourg. Turenne, avec une troupe détachée, traversa le Rhin et se dirigea pour porter secours aux archevêques de Münster et de Cologne, alliés du roi. Le long de la rive droite, il remonta jusqu'au Main et y retenait une armée de 40 000 hommes du Grand Électeur tant que l'armée du duc de Lorraine ne s'y rejoignit pas, après quoi Turenne dut se réfugier derrière le Rhin, offrant à l'ennemi la possibilité de marcher sur Strasbourg, où le prince de Condé arriva juste à temps pour détruire le pont, ce qui fit échouer une nouvelle fois le plan du Grand Électeur ; celui-ci se dirigea vers Mayence, où il établit un pont sur le Rhin à portée de canon de la forteresse et

inonda la rive gauche avec de petites troupes. En hiver, Turenne traversa le pont de Wesel sur la rive droite, battit le Grand Électeur, le repoussa jusqu'à l'Elbe et le força le 10 avril à signer une paix séparée avec la France. De telles marches audacieuses et longues étonnèrent la France ; mais elles furent critiquées par des hommes médiocres jusqu'à ce qu'elles trouvent leur justification dans le succès.

En 1674, Montecuccoli prit l'initiative et traversa la rive gauche du Rhin dans le but d'y transférer les opérations militaires. Turenne ne se laissa pas influencer par cette initiative, traversa lui-même le Rhin et força Montecuccoli à regagner la rive droite.

Turenne a campé à Viliptete afin de protéger Strasbourg, qui se trouvait à huit verstes derrière lui, et le pont d'Otgenheim, situé à seize verstes à droite. Montecuccoli bivouaquait de l'autre côté de la rivière Kintzig, à six verstes de l'armée française, en s'appuyant sur la forteresse d'Offenburg, où se trouvait sa garnison. La situation de Turenne était difficile; pour lui, il aurait été préférable de livrer bataille plutôt que de risquer de perdre le pont d'Otgenheim et les voies de retraite, ou le pont de Strasbourg.

Si Montecuccoli avait franchi en un seul passage nocturne de six heures jusqu'à Ottingen et dirigé sa ligne d'opérations vers Fribourg, il aurait réussi à franchir le pont d'Ottingen avant que l'armée française ne puisse arriver pour le défendre. Cependant, Montecuccoli n'entreprit rien, avançait à tâtons et se contenta de s'étirer vers la gauche. Il pensait que quelques démonstrations suffiraient à forcer l'ennemi à abandonner le camp de Wittenet et à révéler Strasbourg. Turenne ne céda pas à cela et ne fit qu'aggraver sa position en s'étirant vers la droite. Cependant, il comprit enfin combien sa situation était risquée : il abandonna le pont d'Ottingen et le fit amener à Altenheim, se rapprochant ainsi de huit lieues de Strasbourg et de son camp à Wittenet. Mais le pont était encore trop loin de Strasbourg ; il fallait le placer à quatre lieues de la ville.

Montecuccoli changea son plan : il décida de traverser le Rhin en dehors de Strasbourg. À cette fin, il ordonna aux habitants de Strasbourg, qui s'étaient tous vendus à lui, de préparer le pont dans son intégralité et se mit en route pour le recevoir. Turenne occupa les îles, construisit un viaduc et éleva des fortifications sur la rivière Renche. Montecuccoli, se voyant coupé d'Offenburg et du corps de Caprara, dut abandonner son plan.

Au cours de cette campagne, Turenne commet une grande erreur qui aurait conduit à la perte de son armée s'il avait eu affaire au prince de Condé : cette erreur consistait à avoir construit un pont à seize lieues de Strasbourg, au lieu de le placer à faible distance de la ville. Cependant, il montra sa supériorité inégalée sur Montecuccoli : 1) en l'obligeant à se soumettre à son initiative et à renoncer à la sienne ; 2) en l'empêchant d'entrer dans Strasbourg ; 3) en interceptant le pont préparé à Strasbourg ; 4) en séparant l'armée de Montecuccoli du corps de Caprara à Rench, ce qui força l'ennemi à retraverser la Forêt-Noire, couronnant ainsi le succès de Turenne dans cette campagne.

Lors de la campagne de 1697, le prince Eugène de Savoie vainquit les Turcs, et la bataille de Zenta conduisit à la paix. En 1701, à la tête de 30 000 hommes, il entra en Italie par Trente, traversa l'Esch à Caprie, pénétra à Brescia et repoussa Catin au-delà de l'Ohio. À Chiari, il battit Villeroi. En 1702, il capture Crémone par une attaque surprise, mais à Luzzara, il perdit la bataille contre Villeroi. En 1704, il opéra en Flandre et remporta la bataille de Höchstädt.

En 1705, il mena la campagne d'Italie contre Vendôme ; il subit un échec à Cassano. En 1706, il partit de Trente le long de la rive gauche de l'Èsse, la traversa sous les yeux de l'armée française, remonta le cours de la rive gauche du Pô et, en exposant son flanc à l'ennemi, traversa le Tanaro, affrontant le duc d'Orléans. Près de Turin, il rejoignit le duc de Savoie, contourna toutes les fortifications françaises et attaqua, perçant leur aile droite entre la Stura et la Dora. Cette marche était un sommet d'audace.

En 1707, il pénétra en Provence et assiégea Toulon. En 1708, il opéra sur le Rhin, livra bataille à Oudenarde et assiégea Lille pendant quatre mois. En 1709, il remporta la bataille de

Malplaquet. En 1712, il prit Le Quesnoy et assiégea Landrecies. Le maréchal Villars sauva la France à Denain. Le traité de paix de 1714 mit fin à cette guerre. Pendant la guerre de 1716 contre les Turcs, le prince Eugène remporta la victoire à Peterwardein; il assiégea et prit Belgrade et força la Sublime Porte à conclure la paix. En 1733, il commença sa vingt-quatrième campagne; son âge avancé cependant entraîna son indécision; il ne voulut pas, lors de la dix-huitième bataille, risquer sa gloire : sous ses yeux, il permit au maréchal Berwick de prendre Philipsbourg.

Frédéric le Grand, lors de ses invasions en Bohême et en Moravie, de ses campagnes sur l'Oder et sur les rives de l'Elbe et de la Saale, mettait souvent en pratique les principes des grands commandants ; il comptait surtout sur la discipline, le courage et la tactique de son armée.

Napoléon a mené quatorze campagnes : deux en Italie, cinq en Allemagne, deux en Afrique et en Asie, deux en Pologne et en Russie, une en Espagne et deux en France.

Lors de la première campagne italienne de 1796, il partit de Savone, franchit les montagnes par l'endroit le plus accessible, là où se terminent les Alpes et où commencent les Apennins, coupa l'armée autrichienne de celle de Sardaigne, prit possession de la forteresse de Cherasco, située à la confluence du Tanaro et de la Stura, à 80 verstes de Savone, et y installa ses magasins. Il força le roi de Sardaigne à lui céder la forteresse de Tortone, située à 30 verstes à l'ouest de Cherasco en direction de Milan, s'y établit, traversa le Pô près de Piacenza, capture la forteresse de Pizzighettone, située sur l'Adda, à 100 verstes de Tortone. Ensuite, il se dirigea vers le Mincio, où il prit possession de Peschiera, située à 120 verstes de Pizzighettone, et continua jusqu'à la ligne de l'Adige, où il s'empara sur la rive gauche des remparts et des forts de Vérone, qui lui donnaient accès aux trois ponts en pierre de cette ville et à Porta-Legnago, lui fournissant encore un nouveau pont sur le fleuve. Dans cette position, il resta jusqu'à la prise de Mantoue, qu'il investit et assiégea. Entre son campement près de Vérone et Chambéry, sa base initiale sur le territoire français, il disposait de quatre forteresses situées successivement, abritant hôpitaux et magasins et nécessitant une garnison totale de seulement 4 000 hommes ; à cet effet, les convalescents et les recrues étaient suffisants : ainsi, sur cette ligne de 400 verstes, il possédait une forteresse-entrepot tous les quatre passages. Après avoir pris Mantoue, lorsqu'il se dirigea vers le territoire de l'Église, sa base sur le Pô devint Ferrare et, ensuite, en sept ou huit passages, sa deuxième base au pied des Apennins fut Ancône. Au cours de la campagne de 1797, Napoléon traversa le Piave et le Tagliamento, fortifiant alors Palmanova et Osoppo, situées à huit passages de Mantoue. Il franchit les Alpes juliennes, rétablit les anciennes fortifications de Klagenfurt, situées à cinq passages d'Osoppo, et prit position sur la rivière Semering. Il se trouvait à 320 verstes de Mantoue, mais sur cette ligne opérationnelle, il disposait de trois forteresses étagées, c'est-à-dire d'un point d'appui tous les cinq ou six passages.

En 1798, Napoléon marqua le début des opérations en Orient par la prise d'Alexandrie, renforça cette grande ville et en fit le point central de ses dépôts et de toute l'organisation en cours de création. En se dirigeant vers Le Caire, il ordonna la construction d'un fort à El-Ramani, sur le Nil, à 80 verstes d'Alexandrie, et arma la citadelle ainsi que plusieurs forts au Caire. Ensuite, il fit ériger un fort à Salgeh, à 120 verstes du Caire, là où la route vers Gaza entre dans le désert. L'armée, bivouaquant près de ce village, se trouvait à quinze étapes d'Alexandrie et possédait sur cette ligne d'opérations trois points d'appui fortifiés.

Au cours de la campagne de 1799, Napoléon parcourut 320 verstes dans le désert, osa de Saint-Jean-d'Acre et déploya son corps d'observation sur le Jourdain, à 75 milles verstes de sa base principale, Alexandrie. Il éleva un fort à Katib, dans le désert, à 80 verstes de Salée, un autre à El-Arish, à 120 verstes de Katib, et un troisième à Gaza, à 80 verstes d'El-Arish. Sur cette ligne opérationnelle de mille verstes, il avait huit points d'appui suffisamment fortifiés pour résister à l'ennemi qu'il fallait garder à l'œil. Et en effet, au cours de ces quatre campagnes, aucun convoi ni aucun courrier n'a été intercepté. En 1796, quelques individus

isolés furent tués autour de Tortone ; en Égypte, quelques dahabs furent capturés sur le Nil, entre Rosette et Le Caire. Mais de tels cas n'eurent lieu qu'au tout début des opérations. Les régiments de chameaux qu'il avait formés étaient si bien acclimatés au désert qu'ils maintenaient la sécurité constante des communications entre Le Caire et Saint-Jean-d'Acre, ainsi que dans le Haut et le Bas Égypte. Avec une armée de seulement 25 000 hommes, il occupait alors l'Égypte, la Palestine et la Galilée, ce qui représentait approximativement un triangle de 480 000 verstes carrées. De son quartier général près de Saint-Jean-d'Acre à son état-major à Désé dans le Haut-Égypte, il y avait une distance de 1 200 verstes.

La campagne de 1800 a été construite sur les mêmes principes. Lorsque l'armée opérant sur le théâtre allemand est arrivée sur l'Inn, elle a pris Ulm et Ingolstadt, ce qui lui donnait deux grandes forteresses pour les entrepôts. Dans la trêve de Parsdorf, on a omis de demander la cession de ces points. Napoléon considérait ces points comme tellement importants pour assurer le succès des opérations en Allemagne que leur transmission est devenue une condition sine qua non (indispensable — note du traducteur) pour la reprise de la trêve.

À Nuremberg, l'armée gallo-batavienne assurait l'aile gauche sur le Danube, tandis que l'armée des Grisons couvrait l'aile droite dans la vallée de l'Inn. Lorsque l'armée de réserve descendit du Grand-Saint-Bernard, Napoléon établit la première base à Ivrea. Même après Marengo, il estimait que l'Italie ne serait reconquise que lorsque toutes les forteresses de ce côté du Mincio seraient occupées par ses troupes ; il permit à Melas de se diriger vers Mantoue uniquement à condition que toutes lui soient remises.

En 1805, après avoir pris Ulm avec l'armée autrichienne forte de 80 000 hommes, Napoléon se dirigea vers Lech, rétablit les anciennes murailles d'Augsbourg, les arma et transforma cette ville, qui lui fournissait tant de ressources, en sa base. Il aurait également rétabli Ulm, mais ses fortifications avaient été démantelées et la région présentait de grandes difficultés. D'Augsbourg, il passa à Braunau et s'assura de l'occupation de cette importante forteresse par le pont sur l'Inn. Il s'agissait de la seconde base qui lui permit d'atteindre Vienne ; la capitale elle-même était protégée contre toute attaque imprévue. Ensuite, il se dirigea vers la Moravie et prit la citadelle de Brünn, qui fut immédiatement armée et approvisionnée ; située à 160 verstes de Vienne, Brünn devint son point d'appui pour les opérations en Moravie. À une étape de ce point, il livra la bataille d'Austerlitz. Depuis ce champ de bataille, il pouvait soit battre en retraite vers Vienne pour traverser le Danube, soit descendre le long de la rive gauche jusqu'à Linz et traverser la rivière par le pont situé dans cette ville, protégée par de solides fortifications sur les collines environnantes.

En 1806, Napoléon installa son poste de commandement à Bamberg et concentra son armée sur la rivière Reidenitz. Le roi de Prusse, se dirigeant vers le Main, pensait couper sa ligne d'opérations à Mayence et ainsi arrêter sa marche. À cette fin, il y envoya les corps de Blücher et du duc de Weimar, mais la ligne de communication de l'armée française ne se dirigeait plus vers Mayence ; elle allait du fort de Kronach, situé à la sortie des montagnes de Saxe, jusqu'à la forteresse de Forchheim, située sur la Reidenitz, et de là vers Strasbourg. Par conséquent, Napoléon n'avait rien à craindre d'un mouvement offensif des Prussiens et se mit en marche avec trois colonnes : la gauche, composée des V^e et VII^e corps d'armée commandés par le duc de Montebello et le duc de Castiglione, passa par Cobourg ; la colonne centrale, composée des I^e et III^e corps commandés par le maréchal Bernadotte et le prince d'Ansbach, avec la garde et la cavalerie de réserve, avançait vers Kronach et Scheßlitz ; Napoléon suivait cette colonne ; la droite, composée des IV^e et VI^e corps commandés par le duc de Dalmatia et le prince de Moscou, passait par la région de Bayreuth en direction de Hof. L'armée prussienne, déjà en marche vers le Main pour soutenir son avant-garde entre Weimar et Neugersdorf, s'arrêta. Elle se trouva coupée de l'Elbe et de Berlin, perdant toutes ses ressources ; le danger de sa situation ne lui apparut pleinement que lorsqu'il devint désespéré ; et, malgré sa proximité de Magdebourg, au centre de son royaume et à deux passages de l'Elbe, elle fut

néanmoins défait, coupée et ne put se sauver par la retraite. De cette vieille armée frédéricienne, aucun homme ne s'échappa, à l'exception du roi et de quelques escadrons qui atteignirent difficilement la rive droite de l'Oder : 100 000 hommes, ainsi que des centaines de canons et de drapeaux, furent les trophées de ce jour.

En 1807, possédant Küstrin, Glogau et Stettin, Napoléon traversa la Vistule à Varsovie et fortifia Prague, qui lui servait à la fois de fortification avancée et de base. Il fonda Modlin et mit Thorn en état de défense. L'armée prit position sur la rivière Passarge pour couvrir le siège de Dantzig, qui devint ensuite sa base et son point d'appui pour les opérations précédant la bataille de Friedland, qui mit fin à la guerre. Si les opérations militaires avaient continué, la distance entre l'armée et le point d'appui le plus proche aurait diminué, car la forteresse de Pillau aurait été prise avant que l'armée ne traverse la Memel.

En 1808, lorsque l'armée française avançait vers Burgos, les Français avaient capturé la plupart des forteresses du nord de l'Espagne — Saint-Sébastien, Pampelune, Figueras, Barcelone.

En 1809, les premiers coups de canon retentirent près de Ratisbonne : Augsbourg devint pour Napoléon un centre opérationnel. Comme les Autrichiens avaient démolî les fortifications de Braunau, Napoléon choisit comme point d'appui la forteresse de Passau, située à la confluence de l'Inn et du Danube, offrant de grands avantages, car elle assurait simultanément des ponts sur les deux rivières. Il la renforça et équipa le pont de Linz de fortifications de première classe. L'armée de Napoléon, arrivée à Vienne, disposait, indépendamment des communications à travers la Bavière, d'une voie de communication assurée avec l'Italie via le château de Graz et la forteresse de Klagenfurt.

En 1812, Dantzig, Thorn, Modlin et Prague étaient des forteresses de Napoléon sur la Vistule ; Velau, Kowno, Grodno, Vilna et Minsk étaient ses dépôts dans la région du Niémen ; Smolensk était sa principale base pour avancer vers Moscou. Lors de cette opération, il disposait d'un point d'appui fortifié tous les huit passages. Dans les maisons où se trouvaient les relais de poste, 77 avaient été munis de meurtrières et des tranchées avaient été creusées tout autour : chacun d'eux était protégé par une compagnie de soldats et un canon, ce qui assurait si bien le service de communication que pendant toute la campagne, aucun message ni convoi n'a été capturé. Même pendant la retraite, à l'exception de quatre jours, période durant laquelle l'amiral Tchitchagov fut repoussé derrière la Bérézina, les communications de l'armée avec ses points de base restaient toujours libres.

En 1813, Königstein, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg et Hambourg étaient des points d'appui de Napoléon sur l'Elbe. Mersebourg, Erfurt et Würzburg étaient positionnés en échelons sur le chemin du Rhin.

Lors de la campagne de 1814, Napoléon disposait partout de forteresses, et tout le monde aurait compris l'importance des forteresses flamandes si Paris n'avait pas été livré de manière perfide : et même après sa chute, si le VIe corps n'était pas passé du côté de l'ennemi, cela n'aurait pas empêché Napoléon de marcher sur Paris. Les Alliés auraient été obligés de quitter la capitale, car leurs généraux, sans aucun doute, n'auraient jamais osé livrer bataille sur la rive gauche de la Seine en ayant dans leur arrière un aussi vaste ville qu'ils n'occupèrent que pendant trois jours. La trahison de quelques ministres et représentants de l'autorité civile facilita l'entrée de l'ennemi à Paris : mais l'occupation temporaire de la capitale ne devint tragique pour les Alliés uniquement à cause de la trahison du maréchal.

Les plans des quatorze campagnes de Napoléon répondent aux véritables principes de la guerre. Ses guerres sont audacieuses, mais méthodiques ; rien ne le prouve mieux que la défense de la rivière Écha en 1796, au cours de laquelle la dynastie autrichienne perdit plusieurs armées, et la défense de la rivière Passargi en 1807, visant à protéger le siège de Dantzig.

Peut-être que quelqu'un a besoin d'un exemple de guerre offensive construite sur de faux principes ? Telle fut la campagne de 1796 en Allemagne. Pendant que l'armée française

du Sambre-et-Meuse, forte de 50 000 hommes, prenait possession de la citadelle de Wurtzbourg et s'installait sur le Regnitz, l'aile gauche et le centre de l'armée du Rhin-Moselle traversaient encore le Neckar et, avec 50 000 hommes, se dirigeaient vers Neresheim, tandis que son aile droite, forte de 20 000 hommes sous le commandement de Ferino, avançait le long des pieds des Alpes tyroliennes vers le Vorarlberg ; chacune de ces trois groupes d'armée, séparés les uns des autres par des montagnes et de grandes rivières, avait sa propre ligne de communication avec la France ; ainsi, la défaite de l'un d'eux entraînait un danger redoutable pour les deux autres. Les flancs sont les points faibles de l'armée envahissante, c'est pourquoi il faut toujours chercher à appuyer, si ce n'est les deux flancs, au moins l'un d'eux sur un État neutre ou sur un obstacle naturel important. Contrairement à ce premier principe de la guerre, l'armée française, en se divisant en trois groupes distincts, s'était créée six flancs, alors qu'avec une manœuvre correcte, il aurait été facile de soutenir solidement ses deux ailes. La colonne centrale combattu à Neresheim, avec son aile gauche dans le vide et son aile droite ne s'appuyant même pas sur le Danube, car elle n'avait pas réussi à prendre la forteresse abandonnée d'Ulm, la seule occupation qui aurait pu ordonner cette campagne. Ainsi, ce groupe était suspendu dans l'espace, à 320 verstes du Rhin, sans aucun point d'appui sous forme de base intermédiaire. L'archiduc retira la majeure partie des forces qu'il avait déployées contre l'armée du Sambre-et-Meuse et l'aile droite commandée par Ferino et se dirigea vers Neresheim. Ayant échoué ici en raison de l'énergie et du courage des Français, il traversa à nouveau le Danube et le Lech, laissant 25 000 hommes face à l'aile gauche et au centre de l'armée du Rhin-Moselle, qui venait de le battre à Neresheim, et partit frapper et poursuivre vers le Rhin l'armée du Sambre-et-Meuse.

Lors de cette campagne, le commandant de l'armée du Rhin commis encore une grave erreur : il laissa dans son arrière deux grandes forteresses sans les entourer, Philippsbourg et Mannheim, pour lesquelles un détachement de seulement 4 000 hommes fut laissé pour la surveillance. Il aurait fallu les assiéger étroitement afin de les priver de tout contact avec l'archiduc, de toute information sur le cours de la guerre et de toute communication avec les environs ; un tel blocus aurait été une approche pour prendre ces forteresses. Pour cette négligence, il subit une sévère punition ; dès que les garnisons de ces forteresses apprirent les succès de l'archiduc, elles chassèrent immédiatement les troupes qui les surveillaient derrière le Rhin, appelèrent les paysans à la guerre et interceptèrent les communications ; elles faillirent même prendre par surprise Cologne et le pont de Strasbourg. Jamais les principes de la guerre et de la prudence n'avaient été autant négligés que lors de cette campagne. Le plan établi à Paris avait des défauts, mais son exécution présentait encore plus de lacunes. Que fallait-il faire ? 1) Les trois groupes de troupes auraient dû être unis sous le commandement d'une seule personne. 2) Il fallait avancer en colonne, avec seulement deux ailes, dont l'une devait toujours s'appuyer sur le Danube. 3) Il fallait préalablement prendre possession de quatre forteresses ennemis sur le Rhin ou, au moins, commencer les travaux de siège devant deux d'entre elles ; sécuriser Ulm pour avoir une base principale sur le Danube, à la sortie de la Forêt Noire.

La campagne offensive, dans laquelle les règles les plus importantes de l'art militaire ont également été violées, était portugaise. L'armée anglo-portugaise était composée de 80 000 hommes, dont 15 000 appartenaient à la milice, stationnée près de Coimbra et s'appuyant sur Porto. L'armée française, composée de 72 000 hommes, ayant pris Ciudad Rodrigo et Almeida, est entrée au Portugal ; elle a attaqué l'ennemi occupant des positions sur les hauteurs de Bussaco. Les deux adversaires avaient des forces égales, mais les positions à Bussaco étaient très fortes : l'armée française a subi un échec et le lendemain a contourné les positions ennemis en direction de Coimbra. Ensuite, l'ennemi se retira vers Lisbonne, brûlant et dévastant le pays en chemin.

Le général français suivait l'ennemi de près, sans laisser de forces pour surveiller la division de 15 000 miliciens portugais qui se trouvait à Porto ; il abandonna tout son arrière et

Coimbra, qui était sa base, où il laissa 5 000 blessés et malades. Il n'était pas encore arrivé à Lisbonne que la division portugaise s'empara de Coimbra et lui coupa toute retraite. Il aurait dû laisser un détachement de 6 000 hommes pour défendre et renforcer Coimbra et pour contenir la division portugaise à Porto.

Il est vrai que dans ce cas, il ne se serait approché de Lisbonne qu'avec 60 000 hommes, mais cela aurait été suffisant, en supposant que le commandant de l'armée anglaise ait eu l'intention de s'embarquer sur des navires ; si, au contraire, il avait eu l'intention de rester au Portugal, comme on pouvait s'y attendre d'après toutes les données, alors les Français ne devaient pas avancer au-delà de Coimbra ; ils devaient occuper une bonne position devant la ville, ou même à quelques passages de celle-ci, se fortifier, occuper Porto avec une troupe séparée, organiser l'arrière, établir des communications avec Almeida et attendre la prise de Badajoz et la sortie de l'armée d'Andalousie sur le Tage.

Arrivé au pied des fortifications de Lisbonne, le général français s'est montré insuffisamment décisif, alors qu'il connaissait pourtant à l'avance l'existence de cette ligne de fortifications, car l'ennemi travaillait dessus depuis trois mois. L'opinion générale est que s'il les avait attaquées le jour de son arrivée, il les aurait prises ; mais deux jours plus tard, cela était déjà impossible. L'armée anglo-portugaise avait été renforcée par un grand nombre de bataillons de milice ; ainsi, le général français a perdu 5 000 hommes blessés et malades ainsi que ses lignes de ravitaillement, sans obtenir aucun avantage. Arrivé à Lisbonne, il s'est rendu compte qu'il ne disposait pas d'une quantité adéquate de munitions pour l'artillerie ; il n'avait pas planifié correctement son opération.

La campagne offensive de Charles XII en 1708 et 1709 allait également à l'encontre de tous les principes de la guerre. En septembre 1707, ce monarque, à la tête de 45 000 hommes, quitta son camp d'Alt-Ranstedt, près de Leipzig, et traversa la Pologne ; 20 000 hommes, sous le commandement du comte de Lewenhaupt, débarquèrent à Riga ; 15 000 hommes se trouvaient en Finlande. Par conséquent, il pouvait concentrer 80 000 des meilleures troupes du monde. Ayant laissé 10 000 hommes à Varsovie pour protéger le roi Stanislas, il arriva en janvier 1708 à Grodno, où il passa l'hiver. En juin, il traversa les forêts de Minsk, approcha de Borisov, dépassa la résistance de l'armée russe qui occupait la rive gauche de la Bérézina, battit 20 000 Russes retranchés derrière des marais, traversa le Dniepr à Mogilev et, le 22 septembre, près de Smolensk, il défait un détachement russe de 16 000 hommes. Il se trouvait à la frontière de la Lituanie ; il devait entrer sur le territoire russe originel : le tsar effrayé lui proposa de conclure la paix. Jusqu'à ce moment, la marche de Charles XII respectait toutes les règles, et ses communications étaient assurées. Il dominait la Pologne et Riga et se trouvait à seulement dix étapes de Moscou, qu'il aurait probablement atteinte si, à ce moment-là, il n'avait pas quitté la grande route de Moscou pour se diriger vers l'Ukraine afin de rejoindre Mazepa, qui n'amena finalement que 6 000 hommes. En conséquence de cette marche, sa ligne opérationnelle partant de Suède exposait son flanc à la Russie sur 1 600 verstes. Il ne put la tenir et fut privé de la possibilité de recevoir des renforts. Le général Lewenhaupt, avec 16 000 hommes et 8 000 chariots, traversa le Dniepr à Mogilev douze jours après Charles XII ; il avait à peine le temps de faire quatre marches vers l'Ukraine lorsqu'il fut attaqué par le tsar russe à la tête de 40 000 hommes. Lewenhaupt se battit courageusement les 7, 8, 9 et 10 octobre, mais perdit finalement son convoi et 11 000 hommes, ne rejoignant son monarque en Ukraine qu'avec seulement 5 000 hommes, qui avaient eux-mêmes besoin de ravitaillement. En mai 1709, le tsar disposait de grands magasins à Poltava, ce qui amena Charles XII à assiéger cette ville, mais en juin le tsar arriva avec une armée de 60 000 hommes pour lever le siège. Le roi ne disposait que de 30 000 hommes, y compris les cosaques ukrainiens : il attaqua l'armée russe et fut défait. L'anéantissement de son armée fut total ; le roi, ayant traversé le Dniepr avec environ mille hommes, parvint à peine jusqu'en Turquie.

Si Charles XII voulait marcher sur Moscou, il agissait en conséquence jusqu'à son arrivée aux environs de Smolensk ; et sa ligne opérationnelle vers la Suède, via Riga jusqu'au

Dniepr près de Mohilev, était couverte par la Dvina ; mais s'il avait l'intention de passer l'hiver en Ukraine pour y lever des Cosaques, il n'aurait pas dû traverser le Niémen à Grodno et traverser la Lituanie. Il aurait dû partir de Cracovie, atteindre le bas du Dniepr et transmettre ses communications avec la Suède par la route de Cracovie et ensuite sous la protection de l'Oder et de la Vistule ; espérer maintenir les communications avec ses terres le long d'une ligne de 1600 verstes le long de la frontière russe et couvrant son flanc était impossible ; en revanche, garder le chemin vers Cracovie, protégé par la Lituanie, le Niémen et la Vistule, était facile. D'autre part, si le général Lewenhaupt, qui commandait une troupe si importante et escortait un transport aussi crucial, le suivait à une distance de douze marches, alors, par conséquent, il n'organisait pas la guerre comme Hannibal, c'est-à-dire sans aucune communication avec la Suède ; en conséquence, l'arrivée du général Lewenhaupt était incluse dans son plan.

À cette première erreur, qui aurait dû conduire à la perte de Charles XII, il ajouta une seconde en attaquant l'armée russe près de Poltava. Il se trouvait à seulement 48 verstes du Dniepr ; par conséquent, en deux étapes, il aurait pu placer cette rivière entre lui et le tsar et se retrouver en Volhynie et en Podolie. Pourquoi donner bataille ? Même s'il avait été victorieux près de Poltava, à quoi aurait-il encore pu prétendre, disposant dans son armée de seulement 18 000 Suédois et se trouvant à quarante étapes de Moscou ? Il ne pouvait plus songer à infliger un coup décisif à l'ennemi ; par conséquent, tout plaiddait pour profiter de la saison favorable et de la peur qu'il inspirait encore aux Russes, afin de traverser le Dniepr en mai et retourner en Pologne. Il aurait dû livrer bataille de manière à s'assurer une retraite, de même que disposer de navires et d'un fort sur le Dniepr, à 48 verstes de Poltava ; mais il n'était pas un organisateur de guerre et n'en comprenait pas les mécanismes, il était seulement un soldat courageux et intrépide. Dès qu'il quitta la grande route de Moscou, il perdit immédiatement sa ligne de communication et ne reçut plus de nouvelles de Suède ; il n'apprit la catastrophe ayant frappé le général Lewenhaupt que de sa part. On affirme que de nombreux officiers de son état-major avaient perçu l'erreur de sa manœuvre et, ne pouvant l'empêcher de poursuivre sa marche vers l'Ukraine, insistaient avec persistance pour qu'il attende l'arrivée à Smolensk du général Lewenhaupt et de son précieux convoi.

Après ce bref aperçu des campagnes des plus grands généraux, nous avons jugé superflu de faire des remarques sur les soi-disant systèmes d'art militaire. Pendant la guerre de Hanovre, un grand nombre de forteresses furent construites, devant servir de bases opérationnelles pour les armées françaises ; les armées étaient affaiblies par l'affectation de garnisons, ce qui ne fit que faciliter et magnifier les succès du prince Ferdinand de Brunswick. Lorsque les généraux fortifient les capitales, ils disposent de toutes les ressources et richesses, ainsi que de toute leur influence ; il y a des caves et des bâtiments publics qui peuvent être utilisés comme dépôts militaires. Ces villes avaient presque toujours été fortifiées autrefois et conservaient des vestiges de murs en pierre, de douves et autres ouvrages utiles. Les forteresses à fortifications de terre, en revanche, ne sont pas protégées contre une attaque imprévue, à moins qu'elles ne disposent d'une garnison aussi nombreuse que celle d'un camp fortifié. Quel travail colossal il faudrait accomplir pour construire des blockhaus capables de protéger les dépôts de l'armée contre les intempéries, les bombes et les obus.

Si l'armée de réserve est composée de recrues non entraînées, elle s'avérera totalement inutile et ne pourra pas servir de soutien autour duquel pourraient se regrouper et se maintenir les armées en opération ayant subi une défaite, et elle ne pourra pas non plus maintenir le contrôle sur le territoire conquis. Ce système crée des points vulnérables pour l'ennemi, qui, à sa guise, peut modifier ses lignes opérationnelles à l'intérieur de ses limites.

Le vainqueur doit maintenir les provinces conquises dans l'obéissance au moyen de moyens moraux, de la responsabilité des communautés et de la méthode d'organisation du gouvernement. Les otages sont l'un des moyens les plus puissants ; Mais ils doivent être pris en grand nombre, choisis parmi des personnes influentes, et la population doit être

fermement convaincue qu'en cas de violation de la confiance placée en eux, la conséquence immédiate sera l'exécution des otages.

L'unité de commandement est l'exigence la plus fondamentale de la guerre. Il ne devrait jamais y avoir deux armées dans un même théâtre. Les troupes modernes n'ont pas plus besoin de pain et de biscuits que les Romains : pendant le marche, donnez-leur de la farine, du riz ou des légumes, et elles ne souffriront pas. Il est absolument erroné de supposer que les généraux de l'Antiquité ne prenaient pas une grande attention à leurs provisions ; des "Commentaires de César" on voit à quel point cette préoccupation était prise en compte au cours de plusieurs de ses campagnes. Mais ces généraux ont maîtrisé l'art de ne pas être esclaves, d'obtenir l'indépendance de leurs fournisseurs ; cet art caractérise tous les grands généraux. Le système auquel les Français se sont tenus pendant les campagnes de Hanovre représente l'art de placer de grandes armées de telle sorte que de petites armées puissent les combattre et ne rien accomplir, malgré les moyens énormes disponibles.

Les généraux se guident par leur expérience ou par leur génie. La tactique, les manœuvres, les sciences de l'ingénierie et de l'artillerie peuvent être apprises dans les manuels à peu près de la même manière que la géométrie; mais la connaissance des domaines supérieurs de la guerre ne s'acquiert qu'à travers l'expérience et l'étude de l'histoire des guerres et des batailles des grands généraux. La grammaire peut-elle nous apprendre à composer un chant de l'« Iliade » ou à écrire une tragédie de Corneille ?

NÉGATION CRITIQUE DE MEDEM

Le premier professeur russe de stratégie et d'histoire de l'art militaire mérite pleinement notre attention. Les témoignages de ses élèves, Piotr Kononovitch Menchikov et Dmitri Alexeïevitch Milioutine, sont enthousiastes. Milioutine le décrit ainsi :

«Le baron Medem était déjà à cette époque un homme âgé, avec une forte surdité et une toux légère persistante. Malgré ces handicaps physiques, il ne possédait pas un talent particulier pour la parole. Et pourtant, ses conférences étaient extrêmement captivantes. Il parlait avec enthousiasme, avec amour pour le sujet. Lorsqu'il racontait une des campagnes classiques de Napoléon, il savait intéresser ses auditeurs, donner du sens à chaque fait; il incitait les auditeurs eux-mêmes à discuter de sa signification et à tirer des conclusions instructives. Encore plus captivantes étaient pour nous ses conférences sur la stratégie, bien qu'il faille dire qu'avec ce terme, le baron Medem ne présentait pas tant la théorie que l'histoire et la littérature de la stratégie. Son point de départ était que nulle théorie ne peut enseigner l'art de faire la guerre; que toutes les tentatives d'énoncer une telle théorie se limitaient à indiquer l'importance ou l'influence de l'un des nombreux «éléments» déterminant le succès en guerre. De ce point de vue, il analysait les écrits célèbres sur la stratégie, en commençant par Lloyd et Bülow, qui écrivaient encore au siècle dernier, et passant progressivement aux œuvres de l'archiduc Charles, des généraux Ronné, Baron Jomini, Napoléon Ier, Decker, Wagner, pour finir par la grande œuvre récemment parue du général Clausewitz (*Vom Kriege*), qui était étudiée plus en détail que toutes les autres. Les conférences du baron Medem sur la stratégie, malgré la sécheresse apparente du sujet, malgré les défauts de sa voix et sa toux, étaient si captivantes, on peut dire passionnantes, que nous, les auditeurs, étions enthousiasmés et avions du mal à nous retenir d'exprimer notre admiration à haute voix.»

Dans la figure de Medem, nous voyons l'un des contemporains de Clausewitz, représentant de cette génération qui cherchait à comprendre l'expérience des guerres révolutionnaires et napoléoniennes et qui donna à la pensée stratégique une ampleur et une profondeur considérables. Nous présentons ici une critique sévère de l'enseignement de Jomini, très en vogue alors en Europe et bénéficiant d'une position particulière en tant que fondateur de l'académie russe et personnalité mondiale respectée à la cour de Russie. Avec une logique irréprochable et une immense compréhension de l'histoire militaire, Medem démontre que les principes de Jomini ne sont rien d'autre que des règles adaptées à certains cas et même nuisibles dans d'autres circonstances. Alors que pour de nombreux écrivains postérieurs il semblait que Jomini ait été trop loin en accordant à la politique un droit de parole dans l'élaboration du plan de guerre, Medem souligne avec fermeté l'ambiguité de la pensée de Jomini, qui reconnaît l'importance de la politique pour la prise de la décision stratégique principale mais refuse d'admettre son influence sur le développement ultérieur de la pensée stratégique lors de la prise de décisions stratégiques secondaires.

Nous apprécierons le courage civil et l'audace de pensée de Medem si nous comparons ses conférences sous le régime sévère de Nicolas avec ce qui était dispensé 20 à 85 ans plus tard depuis la chaire académique de stratégie, à l'époque du début libéral du règne d'Alexandre II : « À mon avis, toute la politique de guerre consiste à infliger le maximum de dommages à l'ennemi dès qu'on le voit. Quant aux relations politico-militaires entre les puissances alliées et leurs armées, les conditions contraires à la discipline et aux règles de l'art militaire et du service militaire ne doivent pas être tolérées. » Ou : « Les convictions de la guerre consistent à détruire l'ennemi jusqu'à ce qu'il accepte les exigences de la politique. » « En créant des sciences particulières de la politique de guerre et de la politique militaire, comme la géographie militaire, on peut encore obscurcir des vérités plus stratégiques. » « En

pénétrant dans l'essence de la question, il semble impossible de découvrir la politique dans la guerre. » « Ces deux sujets sont totalement opposés l'un à l'autre. Quelle politique peut exister là où l'on se bat à mort ? On peut imaginer combien il est difficile de créer une science en se basant sur le fait que la politique fait partie des considérations militaires les plus élevées. Sur un fondement aussi instable, on peut dire qu'elle ne peut pas s'établir et doit s'effondrer d'elle-même. »

Nous avons présenté ces fleurs luxuriantes de l'éloquence professorale pour confirmer notre opinion selon laquelle le niveau stratégique de la pensée a fortement chuté dans la deuxième moitié du siècle. Les personnes ayant survécu à la révolution et à l'époque napoléonienne comprenaient bien que là où les hommes se battent à mort, la politique non seulement peut exister, mais doit exister, car si elle fait défaut, la guerre perd son sens, et un combat insensé n'est possible qu'avec des yeux ivres.

Les positivistes — dans notre recueil est présenté leur écrivain le plus remarquable, Leval — ont toujours cherché à exclure l'influence de la politique sur la stratégie, car, en la permettant, il faut reconnaître la contingence de toutes les positions stratégiques. La politique peut être différente, et sur cette base le positiviste ne peut construire qu'un château de cartes, mais pas un système scientifique solide. C'est également pour cette raison que Jomini s'en est inspiré, acceptant, sous la pression des idées de Clausewitz, la « politique militaire », qui n'aït prise en compte qu'une seule fois pendant la guerre, lors de l'élaboration du plan de campagne.

Medem n'appartient pas au nombre des penseurs lâches, qui mettent volontairement des œillères pour ne pas voir ces phénomènes qui les empêchent de créer un système cohérent. Il a préféré le refus ; il s'est familiarisé avec tous les travaux sur la stratégie existant à son époque, favorisait Clausewitz, mais rejettait tous ces travaux en tant qu'enseignements prétendant à la rigueur scientifique, en avançant une série de faits qui les contredisent. La critique de l'enseignement de Clausewitz par Medem se fonde sur la contradiction réellement présente dans son ouvrage *De la guerre*, où Clausewitz reconnaissait la stratégie de la destruction et la stratégie des objectifs limités ; mais il n'a pas réécrit son ouvrage sous cet angle et y a inclus, prétendument, une règle absolue, adaptée toutefois non à toutes les situations, mais seulement à la stratégie de destruction : « Toutes les considérations du chef militaire doivent avoir pour objet principal le combat, qui est le seul moyen d'atteindre le but de la guerre ».

Si nous comparons le travail de Medem avec la meilleure histoire de la stratégie du XXe siècle de Kemmerer, nous devons reconnaître que malgré tous les avantages que procure à ce dernier une perspective historique plus large, une plus grande distance par rapport aux événements, de nombreuses œuvres critiques, etc., Kemmerer ne surpassé pas Medem en termes de précision des caractéristiques et des évaluations, ni en capture de l'essence de l'enseignement de chacun des auteurs stratégiques.

Le cours de stratégie donné par Medem consistait à familiariser son auditoire avec les classiques militaires, et à cet égard, il a anticipé, avant 90 ans, l'idée d'une véritable compilation de classiques. Bien qu'il ne donnât aux auditeurs que le développement stratégique, en leur présentant, dans toute leur unidimensionnalité, divers systèmes stratégiques, en les appliquant aux faits de l'histoire militaire, et, après une étude attentive, en les rejetant ; bien qu'il n'ait lui-même jamais cherché à créer sa propre doctrine positive, nous présentons Medem comme le représentant le plus éminent de la pensée stratégique russe.

MEDEM

I. Sur les premières œuvres du général Jomini

Après Bülow vient dans la littérature sur la stratégie le général Jomini. Décrivant et comparant les actions de deux des plus célèbres commandants de l'époque moderne — Frédéric II et Napoléon — il s'est fixé pour objectif de tirer de ces actions les règles générales de la stratégie.

Le général Jomin a commencé par analyser les guerres de Frédéric II. Ce qui l'a le plus frappé dans celles-ci, c'est d'abord que ce souverain, bien que bien plus faible que son ennemi, réussissait toujours à concentrer ses forces au lieu où il envisageait de livrer bataille, forces suffisantes pour engager un combat décisif ; ensuite, que la disposition de ses forces, par rapport à celles de ses adversaires, favorisait particulièrement cette concentration rapide.

Constraint de résister à des attaques de différents côtés, Frédéric II se trouvait comme à l'intérieur d'un cercle dont la circonference était occupée par ses adversaires, ce qui lui permettait de déplacer plus facilement ses troupes d'un point à un autre et de les concentrer rapidement là où le besoin se faisait sentir. Cette circonstance donna au général Jomini la première idée de l'avantage des lignes intérieures, et cette idée lui sembla l'un des principaux principes de toutes les actions de Frédéric.

Ensuite, en examinant les premières actions de Napoléon, le général Jomini constata que leur caractéristique distinctive était la volonté constante de devancer l'ennemi dans le mouvement offensif, l'action toujours coordonnée des forces principales et leur direction rapide vers les points décisifs du théâtre de la guerre, dans le but de terminer la guerre en une seule bataille ou, du moins, d'obtenir des résultats très importants.

Ainsi, deux types de règles se sont constitués, qui ne semblaient pas tout à fait compatibles entre eux. Le système des lignes intérieures exigeait la division des troupes en parties, tandis que les campagnes de Napoléon démontraient manifestement l'utilité d'agir avec des forces combinées. Le général Jomini entreprit de fusionner ces deux types de règles, et de leur combinaison mutuelle résulta la conclusion suivante : « Il faut toujours tendre à concentrer ses forces sur les points décisifs du théâtre de la guerre ; et là où la nature du théâtre de la guerre l'empêche, ou où l'ennemi, agissant lui-même selon une ligne opérationnelle double ou triple, nous oblige à un partage similaire, il faut toujours préférer les lignes intérieures à l'extérieur, afin de pouvoir concentrer nos forces plus rapidement que l'ennemi au point jugé le plus avantageux pour livrer la bataille selon des considérations stratégiques ».

Mais afin de rendre ces règles plus précises et claires, il est nécessaire de montrer encore quels points du théâtre de la guerre sont les plus décisifs, ou où il est précisément plus avantageux de livrer bataille d'un point de vue stratégique.

Cela a également été déduit par le général Jomini des opérations militaires de Frédéric et de Napoléon de la manière suivante :

- 1) La détermination du point le plus avantageux pour concentrer des actions décisives dépend du positionnement des forces ennemis.
- 2) Contre un ennemi dont le front d'action est trop étendu, ou qui opère non pas sur une seule mais sur plusieurs lignes opérationnelles, il faut diriger ses forces principales vers les points moyens ou centraux ; car, en battant l'ennemi à ces endroits, les troupes de ses deux flancs seront séparées et contraintes à des retraites désastreuses dans des directions opposées.
- 3) Contre un ennemi dont les forces sont regroupées, il est préférable de se concentrer sur un des flancs de son front d'action, à savoir celui à partir duquel il est plus rapide et plus pratique d'atteindre ses communications avec la base des opérations, ou à partir duquel il est plus

rapide et plus pratique de le pousser contre un obstacle insurmontable, comme par exemple : la mer, un grand fleuve sans pont, ou les frontières d'une puissance neutre forte.

Telles sont les principales règles que le général Jomini a tirées des actions de deux des plus habiles commandants militaires des temps modernes. La manière de tirer ces règles est la meilleure et la plus conforme à l'objectif, car l'auteur fonde ses conclusions non sur des faits isolés choisis arbitrairement par lui, mais sur un examen pur et impartial de toutes les campagnes des temps modernes. De plus, il ne formule aucune règle de manière théorique, mais les tire toutes sans exception de l'expérience pratique, ou, mieux encore, en conduisant le lecteur vers les règles, il l'amène lui-même imperceptiblement à les extraire du déroulement des opérations militaires.

Les écrits du général Jomini devaient naturellement exercer une influence importante et même provoquer un bouleversement dans la manière de penser des militaires. Dans ses ouvrages, se reflète clairement le caractère distinctif des guerres modernes, c'est-à-dire la volonté constante et résolue d'atteindre l'objectif de la guerre par des moyens eux aussi résolument décisifs, à savoir : les batailles. Ainsi, les batailles non seulement sont redevenues une fois de plus, depuis l'Antiquité, l'élément de suprême importance, mais elles sont désormais devenues le fondement principal et exclusif de toute la stratégie. Ce fondement devait paraître à tous infiniment meilleur que celui des auteurs précédents ; car le sort de presque toutes les guerres se décide bien plus souvent par les batailles que par les opérations de communication ou par d'autres moyens stratégiques, lesquels, dans la plupart des cas, peuvent être qualifiés de secondaires et ne conduisent que rarement à des résultats décisifs.

Ces qualités importantes des écrits du général Jomini ont été la raison de leur large diffusion à travers toute l'Europe ; et en vérité, aucune œuvre n'a été étudiée avec autant d'avidité partout, aucune n'a contribué autant à la diffusion des connaissances utiles sur les opérations militaires, aucune n'a autant favorisé l'éradication de nombreux préjugés nuisibles issus de l'ancienne manière de faire la guerre et des anciens écrits. Si nous voyons que, dans les dernières décennies des guerres révolutionnaires, la majorité des chefs militaires ayant combattu contre Napoléon a déjà commencé à éviter une dispersion excessive des forces, que le système de cordon a complètement disparu, que le devoir de protection des communications a commencé à être considéré dans tous les cas comme plus important que le devoir de concentration des forces pour le combat, et ainsi de suite, cela est arrivé, bien sûr, en partie grâce à l'expérience elle-même, mais aussi en grande partie sous l'influence considérable des écrits du général Jomini.

Ayant ainsi rendu aux célèbres créations de celui-ci la justice qui leur est due, il ne faut pas non plus oublier que l'on y prête attention à un seul élément matériel, c'est-à-dire à l'art de diriger le plus grand nombre possible de troupes vers les points où il est prévu de décider par le combat le sort de la guerre ou de l'armée ennemie.

Ce qui soulève non seulement la gêne due à l'ampleur excessive de la stratégie, mais pose également la question suivante : les règles dérivées d'un seul élément, certes très important, de la stratégie peuvent-elles être universelles et absolues ? Ne faudra-t-il pas parfois, par nécessité, prendre en considération d'autres éléments stratégiques, et cela ne conduira-t-il pas parfois à dévier des règles générales mentionnées ci-dessus ? De plus, dans la guerre, ne pourrait-il pas se produire par hasard une situation où un élément quelconque (comme, par exemple, les moyens d'approvisionnement des troupes en matériels militaires et en vivres) acquiert une importance primordiale, ce qui rendrait plus avantageux d'agir selon des règles fondées sur cet élément plutôt que selon des règles fondées sur la force matérielle ?

Pour résoudre cette question, analysons séparément les actions de Frédéric et de Napoléon et essayons de trouver leurs motifs afin de vérifier, premièrement, si les actions mentionnées étaient l'exécution de règles fondamentales, prédéterminées et inconditionnelles de la stratégie, ou le résultat nécessaire des circonstances dans lesquelles ces chefs militaires

ont agi. Deuxièmement, avec le changement des circonstances, ces commandants auraient-ils modifié le mécanisme de leurs actions ?

Dans ces campagnes où Frédéric II agissait par des lignes intérieures, cette disposition était pour la plupart le résultat non pas d'un arbitraire, mais d'une direction concentrique des forces ennemis. Bien sûr, il y eut aussi des cas où Frédéric, sans nécessité et par son propre arbitraire, préféra les lignes intérieures aux extérieures ; mais à cela, il fut probablement poussé par des raisons importantes. Tâchons de les découvrir.

Ses troupes avaient un grand avantage sur l'ennemi tant par leur éducation que par leur capacité à exécuter des manœuvres tactiques très habiles ; de plus, Frédéric lui-même était un tacticien excellent. Tout cela le poussait non seulement à rechercher des batailles, mais aussi à les considérer comme le moyen le plus sûr et le plus fiable pour obtenir des avantages décisifs sur l'ennemi.

Le théâtre des opérations militaires n'était pas vaste ; l'ennemi, avançant depuis la Saxe, la Lusace ou depuis la Vistule, pouvait atteindre en quelques étapes les possessions prussiennes et infliger ainsi à Frédéric des coups décisifs. Contrecarrer l'ennemi dans ce cas par des retraites lointaines, des mouvements sur les communications ou d'autres moyens stratégiques semblables, exigeant un espace local considérable ou un temps prolongé pour infliger un dommage important à l'ennemi, était en partie impossible pour lui et en partie ne promettait pas beaucoup de bénéfices. Par conséquent, dans de telles circonstances, il devait nécessairement utiliser les moyens les plus décisifs et les plus rapides vers l'objectif, c'est-à-dire vaincre ou contenir plusieurs armées proches du centre de l'État. Ces moyens ne pouvaient être autres que les batailles.

Ainsi, nous voyons que pour Frédéric, les batailles n'étaient pas seulement les plus fiables, mais le plus souvent aussi le seul moyen de s'opposer avec succès à l'ennemi ; et là où une telle condition existe, il y a déjà une raison de préférer un dispositif favorable à une concentration plus rapide de la force matérielle, c'est-à-dire de préférer les lignes intérieures aux lignes extérieures.

Mais à cette raison, on peut en ajouter une autre, non moins importante, à savoir : la manière d'agir des adversaires de Frédéric. Tout d'abord, la plupart des généraux qui agissaient contre lui ne savaient pas éviter le combat, ou ne comprenaient pas l'avantage d'éviter la bataille au moment où Frédéric se dirigeait vers eux avec des forces concentrées, ou lorsqu'il plaçait dans le combat sa seule espérance. Deuxièmement, ils n'avaient pas l'unité dans leurs actions, car chacune de leurs armées avait son propre commandant indépendant des autres. Troisièmement, la difficulté d'approvisionner les troupes et une peur excessive pour leur communication rendaient leurs mouvements très lents et prudents, même lorsque les armées avaient devant elles des forces ennemis insignifiantes. Frédéric, se précipitant avec des forces concentrées contre l'une des armées ennemis, pouvait presque être certain qu'il entrerait sans perte de temps dans un combat décisif et qu'après la bataille, il aurait même le temps de rencontrer une autre armée ennemie avant qu'elle n'acquière des avantages significatifs.

Il est tout à fait naturel que, dans toutes ces circonstances favorables à ses lignes intérieures, il ait été avantageux pour Frédéric de se positionner selon ces lignes, et qu'il ait donc agi habilement, adoptant parfois cette disposition indépendamment de l'orientation concentrique des armées ennemis.

Il ne reste plus qu'à examiner si Frédéric II aurait agi différemment si une ou plusieurs des circonstances ayant motivé ses actions avaient changé.

Supposons, par exemple, que ses troupes, par leur composition et leur formation, soient bien inférieures à celles de ses adversaires, ou que leur nombre soit si réduit qu'elles ne puissent obtenir la victoire même en se concentrant, ou supposons en général que quelque circonstance que ce soit rende pour Frédéric l'engagement dans une bataille décisive désavantageux.

Alors la principale raison de l'alignement sur les lignes intérieures disparaîtrait également : car pourquoi préférer un tel alignement dont le seul avantage est un regroupement rapide des forces pour le combat, alors que les circonstances commandent d'éviter la bataille ? Les actions de Frédéric lui-même en sont la meilleure preuve. Après la défaite de Hochkirch, ses forces étaient très faibles ; de plus, l'hiver approchait, période pendant laquelle il pouvait espérer recruter son armée. Oser un second combat dans ces circonstances aurait signifié s'exposer à un grand danger, car la perte de la bataille aurait pu entraîner également la perte des moyens de reconstituer ses forces. Les Autrichiens, avec une partie de leurs troupes, assiégeaient la forteresse de Neisse, dont la prise leur aurait permis d'espérer passer l'hiver en Silésie du Sud-Ouest, privant ainsi Frédéric des moyens auxiliaires que cette province procurait. Dans de telles circonstances, Frédéric n'avait pas de meilleure option que, tout en évitant un combat décisif, de libérer Neisse. Pour mettre cela en œuvre, il laissa une partie de son armée près de Dresde et, avec le reste, contournant le flanc droit de l'ennemi, se précipita rapidement vers Neisse afin, en menaçant le corps assiégeant d'une attaque, de le contraindre à lever le siège. Cette manœuvre, couronnée d'un succès complet et ayant forcé les Autrichiens à se retirer dans leur propre État pour y passer l'hiver, était excentrique, conduisait les troupes de Frédéric sur les lignes extérieures et laissait aux Autrichiens l'alignement intérieur entre Neisse et Dresde.

Donneons encore un autre exemple. Après la bataille de Kunersdorf, les forces numériques de Frédéric étaient si faibles que même s'il les avait réunies, il n'aurait pas pu espérer réussir dans un combat décisif contre les deux armées nombreuses de Daun et de Saltykov : par ailleurs, la défaite à Kunersdorf avait privé Frédéric d'une grande partie de son artillerie, avait ébranlé le moral des troupes et l'avait mis dans la nécessité d'éviter temporairement le combat, essayant par d'autres moyens de redresser sa situation. Le moyen utilisé à cette fin consistait à faire progresser l'armée du prince Henri à travers Görlitz sur les communications et les dépôts de Daun, c'est-à-dire un mouvement excentrique qui éloignait le prince Henri de Frédéric et qui allait complètement à l'encontre des règles des lignes intérieures. Ce mouvement fut également couronné du plus brillant succès, contraignant Daun à reculer et sortant ainsi Frédéric de cette situation dangereuse dans laquelle il se trouvait à peine. On pourrait objecter ici que la retraite de Daun n'était pas une nécessité, mais le résultat d'une prudence excessive et de la peur de perdre ses dépôts ; à une telle objection, on peut répondre aisément par la pensée de Napoléon, selon laquelle « le sublime de l'art militaire réside dans ces détours fondés sur la connaissance du caractère et des habitudes d'action du commandant de l'armée ennemie et dans la prévision infaillible des mesures qu'il prendra ».

Supposons maintenant un autre changement dans les circonstances qui servaient de motifs aux actions de Frédéric. Par exemple, si ses possessions avaient été incomparablement plus vastes, alors pour atteindre l'objectif principal de la guerre, l'ennemi aurait dû consacrer plus de temps et étendre ses lignes opérationnelles beaucoup plus loin ; et par conséquent, les actions contre ses communications deviendraient un enjeu beaucoup plus important, pouvant même, selon les circonstances, parfois se transformer en moyens décisifs et les plus sûrs pour le vaincre. Peut-on attendre que, dans de telles conditions, Frédéric préférera toujours le sort incertain de la bataille à d'autres méthodes pour nuire à l'ennemi ? N'est-il pas plus probable que ce commandant, étant numériquement beaucoup plus faible que ses adversaires, chercherait à profiter de chaque occasion favorable pour nuire à l'ennemi en évitant le combat, en se retirant ou en agissant sur ses communications ? La réalité de tels moyens lui était bien connue ; il l'avait expérimentée sur lui-même lors de la deuxième guerre de Silésie, lorsque le comte de Traun et le prince de Lorraine l'avaient contraint, par ces seuls moyens, à quitter la Bohême avec de grandes pertes. Dès que nous admettons qu'il pouvait parfois être plus avantageux pour Frédéric de chercher le succès en évitant le combat et en agissant sur les communications, nous devons également convenir que les lignes intérieures ne sont pas

toujours utiles ; car agir sur les communications conduit naturellement aux lignes extérieures et exige même, pour la plupart, leur présence nécessaire.

Ajoutons encore un troisième changement dans les circonstances : supposons, par exemple, que les adversaires de Frédéric soient capables de mouvements rapides et lointains ; qu'ils sachent se retirer à temps pour éviter le combat ou attaquer rapidement et résolument. Alors, la partie vers laquelle Frédéric se dirigeait avec ses forces principales pourrait, en se retirant, le détourner des points qui lui servaient de soutien pour ses actions, tandis que les autres divisions ennemis, agissant sur d'autres lignes, pourraient, en renversant et même en anéantissant les forces faibles laissées contre eux, se précipiter résolument vers les points de soutien mentionnés ou même dans le dos de l'armée principale de Frédéric, le mettant ainsi dans une situation extrême. N'est-il pas évident qu'alors le succès dépendrait avant tout de l'habileté à éviter le combat là où l'ennemi est plus fort et à forcer à un engagement décisif là où il est plus faible ? En d'autres termes, le succès dépendrait moins de l'orientation des lignes d'opération que de l'art des commandants, des moyens de se retirer sans subir de dommages importants, des caractéristiques du terrain, de l'étendue du théâtre de guerre et d'autres facteurs similaires. Pour expliquer et confirmer ce qui vient d'être dit, nous donnerons deux exemples.

Lorsque Frédéric se précipita contre Soubise, laissant en Lusace pour ralentir et retenir l'armée de Daun une partie des forces sous le commandement du duc de Bevern, alors il se retrouva, en raison de l'esquive initiale de Soubise d'engager le combat, dans une position extrêmement dangereuse. Il lui était impossible de suivre la retraite de Soubise, car ce mouvement l'éloignerait considérablement de Berlin et de l'armée du duc de Bevern ; revenir vers cette dernière signifierait ouvrir la voie à Soubise vers Berlin. Le roi fut contraint de s'arrêter et de rester inactif pendant plus de six semaines, craignant chaque jour de recevoir la nouvelle de la défaite du duc de Bevern face aux forces de Daun infiniment supérieures et du mouvement de l'armée de ce dernier vers Berlin ou vers l'Elbe derrière Frédéric. Si dans ces circonstances Soubise avait continué à éviter le combat et n'avait pas osé livrer la bataille de Rossbach, et si en même temps Daun avait agi ne serait-ce qu'un peu plus rapidement et avec plus de décision, la situation du roi serait rapidement devenue non seulement très dangereuse, mais même presque sans espoir.

En 1813, après l'armistice, les troupes françaises étaient disposées sur des lignes intérieures, et Napoléon, profitant de cela, se porta deux fois de front avec ses forces principales contre l'armée séparée de Blücher. Ce dernier sut habilement éviter le combat à chaque fois ; en revanche, les maréchaux français Oudinot, Macdonald et Ney engagèrent la bataille alors qu'ils auraient dû l'éviter, c'est-à-dire lorsque Napoléon avec les forces principales était éloigné d'eux et qu'ils faisaient face à un ennemi supérieur. Cela eut pour conséquence la défaite des corps français isolés à Großbeeren, Katzenbach et Dennewitz. Enfin, lorsque Napoléon attaqua pour la troisième fois Blücher, laissant Murat avec cinquante mille hommes contre l'armée de Bohême, cette dernière, en battant Murat, se dirigea résolument vers Leipzig (point situé dans l'arrière-garde des Français, sur leur unique communication avec la France) et contraignit ainsi Napoléon à se replier dans cette ville et à se retirer de la majeure partie de la Saxe. Ainsi, tous les avantages se trouvèrent du côté de ceux qui opéraient sur les lignes extérieures. Ils n'auraient pu être du côté de Napoléon que si Blücher s'était laissé battre séparément et si Oudinot, Ney et Macdonald avaient évité toute bataille décisive ; mais cela aurait supposé chez les Français seuls la capacité ou la possibilité d'éviter le combat. Une telle hypothèse, indépendante de la direction des lignes opérationnelles, ne peut pas être admise ; car chez les deux adversaires, il faut supposer la même connaissance et des circonstances similaires. Le général Jomini, souhaitant démontrer que l'échec des opérations de Napoléon en 1813 sur les lignes intérieures ne contredit en rien l'utilité générale de ces lignes et qu'il résulte uniquement de causes particulières et extérieures, dit, entre autres, ce qui suit :

1) «que les principales raisons de l'échec étaient les erreurs susmentionnées des maréchaux français». Il est impossible de ne pas être d'accord avec cela ; mais, en supposant chez ces maréchaux la capacité d'éviter le combat, il faut par équité présumer la même chose chez les alliés, et dans ce cas, on ne voit toujours pas quel avantage Napoléon aurait eu en concentrant ses forces contre Blücher ou contre l'une quelconque des autres armées ennemis;

2) «que la position géographique des frontières de la Bohême a facilité aux adversaires d'agir depuis cette province sur les communications et dans le dos des Français». Cela est également vrai ; mais cette circonstance n'était pas accidentelle, ni propre à cette seule campagne, car les lignes extérieures procurent presque toujours un avantage semblable, en enveloppant essentiellement la disposition ennemie d'un côté et même des deux côtés, par exemple : dans une position avantageuse semblable se trouvait pendant la guerre de Sept Ans l'armée russe, ayant pris possession de la Vistule, et même Soubiz, lorsqu'il arriva à Leipzig, et en 1812 les généraux le comte Witgenstein et Tchitchagov.

Ainsi, il semble que nous ayons montré que l'utilité des lignes intérieures n'est pas inconditionnelle ; qu'elles sont la plupart du temps avantageuses seulement pour celui qui cherche un combat décisif ou qui est contraint, par nécessité, d'y voir son seul salut ; et que même dans ces cas, pour pouvoir tirer un avantage adéquat de la disposition intérieure, d'autres conditions complètement externes sont nécessaires, à savoir : premièrement, que le terrain ou l'indécision des commandants ennemis, ou enfin, certaines autres circonstances, nous permettent aux points où nous avons des forces faibles, de retenir l'ennemi sans entrer dans un combat décisif ; et deuxièmement, que dans ce point où nous concentrons nos forces principales, l'ennemi, en raison de la nature du terrain, de la composition de ses armées, de la position à proximité de l'arrière d'un point géographique extrêmement important ou pour d'autres raisons quelconques, soit privé de tous moyens pour éviter le combat. Il est évident que dans de telles conditions, la capacité d'éviter le combat revêt une importance extrême, et que tout l'avantage des lignes intérieures repose, pour ainsi dire, sur l'hypothèse que l'ennemi ne possède pas cette capacité. C'est pourquoi nous voyons que dans toutes les guerres où, pour une des parties, il était dangereux d'engager un combat décisif et où en même temps elle avait la possibilité d'éviter le combat sans dommage important pour elle-même, les lignes extérieures se sont avérées presque toujours plus avantageuses que les lignes intérieures : en raison de leur commodité supérieure pour agir sur les communications ennemis. Ainsi, à une époque récente, les Espagnols ont agi de cette manière de 1807 à 1814 ; les Russes en 1812 ; Frédéric après la bataille de Kunersdorf. Et en 1813, après l'armistice, la supériorité significative des alliés en cavalerie, offrant aux ennemis davantage de moyens pour éviter le combat, fut l'une des principales raisons du succès des actions sur des lignes extérieures. Mais l'exemple le plus convaincant de cela nous est donné par les anciens.

Pendant la deuxième guerre punique, non seulement les Romains, mais aussi les Carthaginois, creusaient quotidiennement leur camp. Il ne fallait pas plus de deux heures pour aménager ces fossés ; attaquer alors une armée dans un camp fortifié signifiait la même chose qu'aujourd'hui assiéger une place forte. En partant deux heures avant l'ennemi, ou en utilisant la nuit pour marcher, ou en faisant des déplacements par des directions où l'on ne risquait pas de rencontrer l'ennemi, il était facile de passer d'un camp fortifié à un autre, sans avoir besoin d'engager le combat, comme l'a démontré Fabius Maximus, qui a marché pendant plusieurs mois tout près d'Hannibal, lequel, malgré tous ses efforts, ne pouvait le contraindre au combat. Dans de telles circonstances, tout avantage des lignes intérieures disparaît, parce que la concentration des forces ne peut mener à aucun résultat. On peut affirmer que dans ces circonstances, les lignes extérieures sont manifestement plus utiles que les lignes intérieures, car, sans s'exposer au moindre risque de défaite complète, elles permettent d'encercler l'ennemi de différents côtés et de restreindre progressivement son champ d'action. Cette stratégie n'échappa pas à la clairvoyance des Romains. Après de nombreuses défaites,

lorsqu'ils se rendirent compte qu'il leur fallait éviter un affrontement décisif contre Hannibal, ils adoptèrent une stratégie fondée sur des lignes extérieures : pour cela, ils entouraient l'espace occupé par ses troupes de trois, parfois quatre armées, et avançaient progressivement de camp en camp, évitant tout combat décisif, avec pour seul objectif de réduire toujours davantage le champ d'action de l'ennemi, diminuant ainsi ses moyens de subsistance et de renfort pour son armée. En suivant cette stratégie de manière continue, au cours des six dernières années de la deuxième guerre punique, les Romains non seulement rendirent vaines toutes les tentatives d'Hannibal de forcer l'une des armées séparées à combattre avec ses forces principales concentrées, mais ils le contraignirent enfin et l'encerclèrent dans un espace si étroit que sa situation avant le départ pour l'Afrique devint extrêmement difficile.

Passons maintenant aux règles tirées des actions de Napoléon.

Ce commandant, dans toutes les guerres jusqu'en 1813, avait en vue la conquête des capitales et de pays entiers ; son objectif n'était pas d'obtenir certains avantages plus ou moins importants, mais de priver complètement l'ennemi de tous les moyens de poursuivre la guerre, un objectif qui nécessitait nécessairement des actions des plus décisives. De plus, il bénéficiait d'un avantage sur le plan tactique, découlant à la fois de son propre art et de la force morale de ses troupes, fruit de nombreuses victoires et actions réussies.

Avec un tel objectif et de tels moyens, il est tout à fait naturel que Napoléon doive chercher des batailles et, pour ce faire, garder toujours la partie principale de ses forces en concentration ; il est également naturel qu'il doive non seulement attendre de chaque bataille les résultats les plus décisifs, mais aussi s'efforcer de mettre l'ennemi dans l'impossibilité d'éviter le combat. Cela était le plus facilement réalisé en dirigeant ses actions autour de l'armée ennemie, directement vers sa ligne de retraite ou, en d'autres termes, en concentrant les forces principales sur le point stratégique le plus avantageux pour la manœuvre.

Une telle manière d'agir est presque toujours avantageuse là où les circonstances et les moyens le permettent ou même exigent des mesures les plus résolues. Mais ici, il ne s'agit pas de décider si ces règles sont utiles dans des cas particuliers, mais précisément de savoir si elles peuvent être considérées comme générales, inconditionnelles pour tous les cas et pour tous les types de guerres, et si elles peuvent servir de guide aussi utile pour le défenseur que pour l'attaquant.

Celui qui mène une guerre défensive est généralement beaucoup plus faible que celui qui attaque et doit donc souvent éviter des actions décisives au début de la guerre, afin de gagner du temps, de rassembler et d'unir de nouvelles forces et d'affaiblir l'ennemi par de petites guerres ou autres moyens. Exiger qu'il agisse dans de telles circonstances selon les règles mentionnées ci-dessus et cherche immédiatement le combat décisif, sans presque aucune chance de victoire, reviendrait à le conduire pour la plupart à une destruction certaine. Cela est si clair que nous jugeons inutile de présenter d'autres preuves, et nous passerons donc à la question : est-il toujours possible et toujours utile pour celui qui agit de se diriger offensivement avec des forces concentrées rapidement vers les points les plus décisifs du théâtre de la guerre ?

Un point stratégique décisif, selon les circonstances de la guerre, peut se trouver à une distance plus ou moins grande de nous ; l'atteindre peut, dans un cas, représenter des difficultés incomparablement plus importantes que dans un autre ; parfois il peut nécessiter de laisser derrière nous des forces considérables pour protéger nos communications, surveiller les fortifications ennemis et autres, et parfois cela peut ne pas être nécessaire. Il est évident que la possibilité de se diriger directement vers ce point ne dépend pas seulement de notre volonté, mais principalement des moyens dont nous disposons par rapport à ceux de l'ennemi et de toutes les circonstances susmentionnées : en entreprenant de telles actions décisives, il faut avant tout s'assurer que nos forces, une fois le point choisi atteint, seront suffisamment puissantes pour que nous puissions espérer la victoire.

Ainsi, une marche directe vers un point reconnu comme décisif, bien qu'elle puisse être possible et utile en cas de supériorité numérique ou de circonstances favorables, peut être dangereuse et même audacieuse en cas de forces moindres et dans d'autres circonstances.

Les actions de Napoléon ne se distinguent pas seulement par le fait qu'il savait deviner les points décisifs du théâtre de la guerre et se concentrer principalement sur eux, mais surtout par le fait que toutes ces actions étaient adaptées à ses moyens et circonstances. À titre d'exemple, en voici quelques-unes. Lorsque, en 1800, il se lança à travers le Grand Saint-Bernard vers Marengo en réaction aux communications de Melas avec l'Autriche, il avait déjà à sa disposition la Suisse et tous les passages menant de là en Italie ; par conséquent, en cas de défaite, il aurait un repli garanti par le Saint-Gothard ou le Simplon. Mais si la Suisse et les passages mentionnés avaient été aux mains de l'ennemi, et que Napoléon n'avait eu que le passage du Grand Saint-Bernard, un tel mouvement vers ce même point (Marengo), même si toutes les autres conditions étaient inchangées, aurait été totalement peu habile, mais seulement courageux ; car, en coupant les communications de l'ennemi, il se serait exposé au même sort ; de plus, l'ennemi, se trouvant alors près de ses fortresses, disposerait amplement de toutes les nécessités militaires, tandis que Napoléon aurait été privé de tout moyen de reconstituer ses provisions. Lorsque Napoléon, en 1805, se dirigea vers Ulm, il disposait de deux cent cinquante mille hommes, tandis que Mack n'en avait que quatre-vingt mille ; de surcroît, il existait sur le Danube plusieurs points fortifiés approvisionnés qui, en cas de besoin, permettaient à Napoléon d'avoir sur ce fleuve une base d'opérations. Lorsque, en 1797, il se dirigea d'abord vers Villach et Klagenfurt, puis vers Vienne même, bien que la force numérique de ses troupes ne corresponde pas à la difficulté et à l'importance de cette entreprise, d'autres circonstances la rendaient possible et même avantageuse, à savoir : les forces ennemis initialement rencontrées par Napoléon étaient relativement faibles, et un assaut rapide permettait non seulement de les renverser, mais aussi de les empêcher d'être réunies aux renforts qui arrivaient et ainsi d'atteindre les environs de Vienne sans obstacles significatifs ; la menace ou l'occupation temporaire de la capitale suffisait selon lui pour incliner l'Autriche à un traité favorable à la France. Si ces circonstances, qui étaient en réalité les principales raisons de son succès, n'avaient pas existé, il aurait été impossible, ou du moins très dangereux, de se lancer avec une armée faible directement vers Villach et Klagenfurt, même en supposant que ces points aient conservé leur importance stratégique décisive. Lorsque, en 1812, Napoléon se préparait à une avancée vers le cœur de la Russie, il ne négligea pas non plus d'adapter ses moyens à l'ampleur de l'opération, et il lança presque toutes les forces de l'Europe occidentale, totalisant plus d'un demi-million de soldats, contre la Russie.

Ayant ainsi montré que les moyens et les circonstances ne permettent pas toujours d'agir rapidement directement sur les points décisifs d'un théâtre de guerre, nous tenterons de démontrer également que la simple atteinte d'un tel point, en supposant sa possibilité, ne conduit pas toujours à des avantages décisifs. Si notre adversaire a l'intention et les moyens d'éviter, au début de la guerre, une bataille générale, il ne restera pas inactif pendant que nous avançons vers le point stratégique que nous avons choisi : il se retirerait soit derrière lui, soit changerait sa ligne d'opérations. Dans ce cas, si le point n'avait qu'une importance manœuvrière, c'est-à-dire dépendant de la disposition des forces ennemis, le profit de le conquérir serait négligeable ; s'il avait une importance géographique ou politique, les avantages seraient proportionnés à ce degré d'importance et donc ne seraient pas toujours décisifs. En 1812, Napoléon se dirigea initialement avec ses forces principales vers Vilna, au centre de notre disposition étirée, afin de la percer et ainsi séparer la 1re armée de la 2e ; mais nous savions prévenir la réalisation de ce plan par un retrait rapide. Ayant appris que la 1re armée se trouvait à Drissa, Napoléon se dirigea vers Polotsk afin de priver cette armée de l'accès aux provinces intérieures de la Russie et de la séparer du prince Bagration ; puis, avec le même objectif, vers Vitebsk ; et enfin, lorsque le général Barclay de Tolly fit un mouvement

de Smolensk vers Rudne, il se précipita sur Smolensk avec l'intention de nous couper la route directe vers Moscou et vers les provinces du sud. Tous ces points stratégiques manœuvriers ont réellement été atteints et occupés par Napoléon ; mais à ce moment-là, ils avaient déjà perdu toute leur importance manœuvrière en raison de notre retraite ou du changement de disposition de nos troupes. Ainsi, l'atteinte successive des quatre soi-disant points décisifs ne lui procura aucun avantage particulier, alors que son armée à Smolensk ne dépassait plus deux cent mille hommes. Il se dirigea de Smolensk vers Moscou, espérant que sa prise obligerait la Russie à la paix ; mais au lieu de cela, la prise de la capitale ne démontra que le fait que le sort des États dirigés par des souverains tels que l'empereur Alexandre, et le sort du peuple russe, ne peut être décidé par la simple prise d'un quelconque point stratégique, aussi important soit-il géographiquement et politiquement.

Ayant ainsi terminé l'examen des principales règles exposées dans les premiers écrits du général Jomini, il ne nous semble pas superflu de noter que beaucoup d'entre elles sont complètement opposées aux règles de Bulow. La raison en est la différence des fondements adoptés par ces deux auteurs. Le désir d'agir sur les communications (fondement de Bulow) conduit naturellement à des mouvements excentriques, à des lignes extérieures et à une répartition des forces ; tandis que le désir de résoudre la guerre par la bataille (fondement de Jomini) conduit à des lignes intérieures et à la concentration des forces. Le premier type d'action implique la possibilité d'éviter un combat décisif et la destruction séparée des unités ; le second implique l'impossibilité d'éviter le combat décisif. Il est évident qu'aucune de ces conditions ne peut être considérée comme immuable, car dans certaines guerres et circonstances, il est possible d'éviter le combat sans risque, alors que dans d'autres, ce n'est pas le cas ; mais d'autre part, il ne fait aucun doute que le sort de presque toutes les guerres se décide par les batailles, tandis qu'en évitant le combat et en agissant sur les communications, il est rare d'obtenir des résultats décisifs. Par conséquent, les règles de Jomini sont facilement applicables à la plupart des guerres, tandis que le système de Bulow, dans son sens strict, ne peut être appliqué que très rarement et seulement dans des circonstances particulières.

II. La dernière œuvre du général Jomini sur la stratégie

On peut également rattacher à la catégorie des ouvrages que nous examinons maintenant la création la plus récente du général Jomini (Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre).

Il existe une différence remarquable et importante entre celui-ci et les deux œuvres précédemment examinées. Le général Jomini s'est principalement fondé sur ses propres idées, y a ajouté de nouvelles idées personnelles, et a emprunté à d'autres ouvrages uniquement ce qui pouvait facilement s'accorder avec ses règles ; en revanche, Xyländer et Wodoncour se sont principalement appuyés sur les idées d'autrui, et n'ont ajouté les leurs qu'à titre de compléments.

Dans sa nouvelle composition, le général Jomini examine d'abord diverses causes politiques qui servent de prétexte à la guerre et démontre que son objectif doit être déterminé par la politique, et que le plan général des actions doit être conçu en fonction de cet objectif et, de manière générale, de toutes les circonstances politiques.

Ensuite, l'auteur dit que, en élaborant le plan général d'une guerre, c'est-à-dire en déterminant pour elle un système global d'actions militaires, il faut tenir compte du caractère du peuple avec lequel nous faisons la guerre ; du caractère de son chef militaire ; de la situation géographique et des ressources du territoire ennemi, de la composition et de l'organisation interne des forces adverses, et ainsi de suite. La réflexion générale sur tous ces sujets est regroupée sous le nom de politique militaire.

Admettant ainsi que tous les objets mentionnés ci-dessus ont une influence importante sur la détermination du plan général de la guerre et du système général d'actions, et qu'ils

peuvent donc les modifier, l'auteur ajoute que l'exécution même d'un plan général de guerre déjà déterminé n'est pas soumise à cette influence ; elle peut être soumise à des règles générales et permanentes et doit constituer l'objet exclusif de la stratégie, ou, comme il le dit, de la stratégie purement militaire.

Ainsi, en libérant la stratégie purement militaire de toute influence des circonstances politiques et d'autres sujets regroupés sous le terme général de politique militaire, le général Jomini commence à exposer les règles elles-mêmes.

Il affirme que la règle principale de la guerre offensive et défensive, conformément à ses écrits précédents, est de diriger les forces principales de l'armée vers le point décisif du théâtre de guerre. En prenant cette base, il reconnaît naturellement comme générales et absolues toutes les autres règles découlant de la prise en compte d'un seul élément matériel, par exemple : qu'il est plus avantageux d'agir sur une seule ligne opérationnelle que sur deux ; que les lignes intérieures sont toujours plus avantageuses sur l'extérieur, et ainsi de suite.

Il reconnaît que les points décisifs du théâtre de la guerre ne sont pas seulement les points manœuvrables qu'il a précédemment acceptés, mais, à l'instar de l'archiduc Charles, également ceux dont l'importance est déterminée par les circonstances locales. Lors de la définition même des points décisifs manœuvrables, l'auteur ajoute aux conditions précédentes une nouvelle : il exige que l'on puisse se diriger vers ces points sans mettre en danger ses communications et, par conséquent, il considère nécessaire de prendre en compte non seulement l'élément matériel, mais aussi la sécurité des retraits et le ravitaillement en provisions.

L'auteur emprunte aux écrits d'autrui l'idée de la nécessité d'une base et de la conservation des messages avec celle-ci ; de plus, certaines règles concernant l'organisation même de la base ; et enfin, l'idée que, dans un terrain favorable et d'autres circonstances avantageuses, il est parfois possible de s'écartier avantageusement parallèlement aux frontières, c'est-à-dire d'utiliser le second type de déviation excentrique de Bülow.

De cette revue, il apparaît que l'auteur prouve l'universalité et l'invariabilité des règles de la stratégie purement militaire principalement en rejetant l'influence directe des circonstances politiques et de tous les objets qu'il regroupe sous le nom général de politique militaire.

Cette pensée, par son importance, exige un examen plus approfondi, car il est évident qu'en l'acceptant, beaucoup de ce que nous avons dit auparavant serait contredit.

Pour ce faire, expliquons d'abord quelle limite l'auteur établit entre le plan général de la guerre ou le système général d'actions et l'exécution stratégique d'un tel plan. Bien qu'il ne l'explique pas en détail lui-même, le contenu de sa stratégie militaire montre clairement que, par exécution du plan général de la guerre, il entend : le choix des points vers lesquels diriger les actions ; la détermination du nombre et des lignes opérationnelles à utiliser ; comment disposer les bases et assurer les communications, et ainsi de suite, en un mot, toutes les considérations stratégiques pouvant survenir pendant la campagne même. Il s'ensuit que le plan général de guerre ou le système général d'actions ne doit inclure que ce qui peut être calculé et envisagé avant le début de la campagne, à savoir, quel est l'objectif de la guerre : agir de manière offensive ou défensive ; agir de façon décisive ou lente et méthodique ; viser des batailles décisives ou les éviter, en essayant de nuire à l'ennemi principalement par d'autres moyens, tels que des actions contre ses communications ou de petites guerres, et ainsi de suite.

De cela, il est clair que la pensée de l'auteur consiste essentiellement en ce qui suit : « Au début d'une guerre, il est nécessaire de tenir compte de toutes les circonstances de la politique diplomatique et militaire et, sur cette base, de déterminer le plan principal de la guerre et le système général d'actions ; lors de l'exécution même du plan principal, et donc, dans toutes les considérations stratégiques particulières, il ne faut plus prêter attention aux circonstances mentionnées ci-dessus, mais agir toujours selon des règles constantes et

immuables de la stratégie purement militaire, c'est-à-dire que dans toutes ces considérations particulières, par exemple, lors du changement en cours de campagne de la ligne d'opérations ou de l'objet des actions ; lors de la concentration des troupes ou de leur division en parties ou sur plusieurs lignes ; lors de l'établissement d'une nouvelle base, et ainsi de suite, il n'est plus nécessaire de tenir compte ni du caractère et de la disposition du peuple du pays dans lequel la guerre se déroule, ni du caractère et des qualités du commandant ennemi, ni même de la disposition du théâtre de guerre et des ressources de la région ».

Autant qu'il nous semble, cette pensée se contredit elle-même, car ce que l'auteur entend par l'exécution du plan général de la guerre est, comme il est évident, une série non pas d'actions tactiques quelconques, mais de considérations stratégiques particulières. Chacune d'elles dépend à son tour autant des circonstances immédiates de la politique militaire que le système général de la guerre dépend de l'examen dans son ensemble de toutes les principales circonstances de la politique diplomatique et militaire. À cet égard, la principale différence entre les considérations stratégiques particulières pendant la campagne et le plan général préliminaire de la guerre réside seulement dans le fait que les premières sont moins influencées par la politique diplomatique et tout ce qui concerne les moyens de l'ennemi, pris dans leur ensemble et dans le théâtre de la guerre considéré dans sa globalité ; tandis que sur les considérations stratégiques particulières, c'est-à-dire sur l'exécution du plan préliminaire, exerce une influence incomparable tout ce qui se rapporte particulièrement à elles, par exemple, la topographie de la région ou de la province où s'effectue une considération stratégique ; les moyens de la région, le caractère de sa population et son attitude à notre égard ; la composition et les qualités de la partie des forces ennemis à laquelle se rapporte directement notre considération ; le caractère et la mentalité du chef de ces troupes, et ainsi de suite.

Même si nous supposons que cette conclusion nous est injuste et acceptons, bien entendu, l'idée de l'auteur selon laquelle les circonstances de la politique militaire n'ont aucune influence directe sur les considérations stratégiques privées, ces dernières resteront néanmoins dépendantes du système d'action général initialement établi ; et comme ce système peut varier selon les circonstances, les règles des considérations privées sont donc également sujettes à changement. Par exemple, la règle de diriger toujours les forces principales vers le point décisif du théâtre de la guerre n'est applicable que là où le système général d'action exige d'agir avec détermination et de rechercher des batailles générales ; mais elle sera souvent nuisible là où, en raison du système général d'action, il est prévu de gagner du temps, d'éviter autant que possible un combat décisif et de s'efforcer principalement de nuire à l'ennemi par des actions sur les communications et par d'autres moyens similaires.

Ayant ainsi montré qu'il est impossible de concevoir des règles de considérations stratégiques qui ne soient pas influencées par les circonstances de la politique militaire et indépendantes du système global de la guerre, nous avons obtenu le plein droit de considérer la stratégie purement militaire du général Jomini sur les mêmes bases que celles sur lesquelles toutes les œuvres antérieures ont été examinées, c'est-à-dire en tenant compte de toutes les circonstances possibles et de l'influence de divers éléments.

Dans cette considération, nous remarquons avant tout que l'auteur, bien qu'il ait adopté, comme auparavant, l'élément matériel comme principal fondement, prend néanmoins en compte le lieu et les actions sur les communications, ce qui non seulement augmente le nombre de ses règles, mais rend aussi son ouvrage beaucoup plus complet et plus facile à appliquer.

En outre, nous remarquons que toutes les règles, principalement fondées sur la considération d'une seule force matérielle, avec peu de différences, sont les mêmes que celles déjà exposées dans les anciens ouvrages du général Jomini ; dont les règles, par leur essence, sont ensuite moins importantes ou semblables à certaines règles d'autres auteurs ; en un mot,

nous constatons que toutes les règles les plus importantes présentées dans la Stratégie Militaire Pure avaient déjà été examinées par nous auparavant, chacune à sa place, et par conséquent, pour l'ouvrage dans son ensemble, nous pouvons attribuer le même jugement que nous avions fait sur la stratégie de Xylander, c'est-à-dire que les règles, dont chacune ne peut être considérée isolément comme inconditionnelle, resteront toujours conditionnelles, quelle que soit l'ordre dans lequel elles sont exposées et quel que soit le moyen par lequel elles sont reliées entre elles.

Mais à cela il faut ajouter que les règles du général Jomini, bien qu'elles ne puissent être considérées comme absolues, serviront néanmoins dans de très nombreux cas de guide très utile pour les actions militaires, car elles se fondent principalement sur la considération de l'élément stratégique primordial, dont dépend en effet presque toujours la résolution des opérations de guerre.

Pour cette raison, sans risquer d'être accusé de partialité, on peut dire que si l'on devait toujours agir selon certaines règles fixes et immuables, il faudrait sans aucun doute préférer aux autres les règles du général Jomini, car elles nous conduiraient plus souvent à une action plus avantageuse et meilleure, et ne nous entraîneraient vers l'erreur que dans de rares cas.

RAISONNEMENT DE WILLISEN

Comme un bloc de marbre contient en lui tout le luxe de formes que le ciseau du sculpteur peut en extraire, ainsi les lois de la logique renferment toutes les réalisations scientifiques que l'esprit humain atteindra jamais. Depuis Descartes, la raison humaine analyse les lois de sa pensée et cherche à y trouver la clé de toutes les sciences. Le rationalisme aspire à une science pure a priori. C'est la méthode scientifique privilégiée du XVIII^e siècle. Dans l'art militaire, la domination de la raison est particulièrement marquée par l'œuvre tactique de Puységur, qui proclamait que la théorie de la guerre existe indépendamment de la pratique et que c'est uniquement par son étude que l'on peut atteindre le niveau d'exigence imposé par la situation en temps de guerre.

Dans la pensée de Willisen, le rationalisme a déjà pris le caractère d'une métaphysique, d'une aspiration à comprendre le fondement de tous les fondements dans l'art militaire. Willisen, au cours des trente années suivant la publication des œuvres de Clausewitz, contestaient leur position dominante dans la pensée militaire allemande. Willisen est le contraire complet de Clausewitz ; avec ce dernier, le grand public ne se familiarisa qu'à travers sa collection posthume d'écrits, tandis que Willisen conquit immédiatement, dès sa première brillante conférence à l'Académie militaire de Berlin, non seulement son auditoire, mais gagna également une large reconnaissance pour ses réalisations scientifiques parmi les intellectuels et savants civils allemands ; la bourgeoisie allemande des années 1840 accordait à Willisen une préférence absolue par rapport aux représentants de l'école de Clausewitz. Lorsque, pendant les turbulences de la révolution de 1848, il fallut désigner un commandant pour diriger les contingents allemands chargés de défendre les droits du Schleswig et du Holstein contre les prétentions du Danemark, l'opinion publique réclama que le commandement soit confié à Willisen, encore jeune, mais déjà célèbre dans le monde entier comme savant militaire. Ce n'est qu'après son commandement infructueux en 1849 que l'étoile de Willisen commença à s'effacer quelque peu et que l'enseignement de Clausewitz eut plus de place pour se répandre en Allemagne. Cependant, encore dans les années 1870, le nombre d'admirateurs de Willisen était immense — citons à titre d'exemple un écrivain important comme Rüstow.

Le point de vue personnel de la rédaction de ce recueil est complètement contraire à la méthode spéculative de Willisen. Dans la théorie de l'art militaire, nous ne voyons pas une science pure a priori, mais une science empirique a posteriori, une science de second ordre, voire pas une science au sens strict du terme, car la théorie militaire ne dispose pas de la précision absolue et apodictique ni de la force de conviction que Kant exigeait pour une «véritable» science. Malgré cette différence fondamentale de points de vue, nous ne pouvons que recommander aux lecteurs de se familiariser attentivement, au moins avec l'extrait des écrits de Willisen présenté ici. Aucune méthode d'étude de l'art militaire, prise isolément, ne permet de l'appréhender dans son ensemble. Il est nécessaire d'utiliser les acquis de toutes les méthodes afin d'examiner le sujet le plus largement possible.

Si l'on ne peut pas fonder toute la théorie militaire sur la raison, et encore moins sur la métaphysique, d'autre part, chaque scientifique contient toujours une part de rationalisme ; nous sommes tous, même au XX^e siècle, en partie des élèves de Descartes, nous cherchons tous à comprendre en profondeur, nous ne nous contentons pas d'étudier des phénomènes superficiels, et nous sommes en partie aussi des métaphysiciens.

Il est remarquable de constater le chemin qui a poussé Lloyd et Willisen à l'étude théorique de la stratégie : tous deux s'apprêtaient à écrire des travaux historiques proprement militaires. Lloyd se proposait de décrire, à partir de ses propres matériaux, la guerre de Sept Ans, et Willisen fut invité à l'Académie militaire de Berlin pour la chaire d'histoire de la guerre russo-polonaise de 1831, alors la plus contemporaine et attirant donc l'attention générale. Et

ces esprits militaires exceptionnels, face à l'immense océan de faits représentant les événements de chaque guerre, ont ressenti le besoin d'élaborer certains critères, de se créer une certaine échelle afin de mesurer les faits de guerre, de choisir parmi eux les phénomènes ayant une importance historique et de leur attribuer une évaluation correcte. Ainsi, Lloyd a écrit son étude sur les principes de l'art militaire, comme introduction à un travail sur la guerre de Sept Ans qui ne fut jamais réalisé ; et Willisen accomplit le cours qui lui était confié en écrivant l'ouvrage « Application de la théorie de la grande guerre à la campagne russe-polonaise de 1831 ». Cet ouvrage se compose de deux parties : la première, comme une introduction, est la « théorie de la grande guerre », purement stratégique, occupant 205 pages, et est suivie d'une deuxième partie très mince, l'histoire de la guerre de 1831, qui semble n'être qu'un exemple, une illustration stratégique des principes exposés dans la partie théorique. Nous sommes, bien sûr, désormais éloignés de ce type de présentation de l'histoire militaire en tant qu'illustration servant à clarifier les affirmations théoriques. Aujourd'hui, nous plaçons nos réflexions non pas comme des phares devant guider le travail historique militaire de nos futures recherches, mais à la fin, comme conclusions, synthèses, remarques de l'ensemble de l'ouvrage. Nous présentons les faits, puis nous nous efforçons d'en révéler les origines et l'influence exercée. Mais, bien entendu, chaque grand historien militaire, au début de son travail, effectue déjà, au moins partiellement, ce travail de réflexion que Lloyd et Willisen ont exposé dans leurs introductions. Il ne peut s'empêcher d'établir préalablement un certain point de vue, car sinon il se perdrait dans l'amoncellement du matériau ; une certaine partialité se reflète déjà dans le choix des faits, dans l'orientation de l'intérêt du chercheur vers tel ou tel aspect des événements. Et si ce travail n'est pas effectué, si l'historien reste totalement impartial et ne se réfère à aucune conception du monde, n'a aucun point de vue défini, alors le travail historique militaire se réduit à la rédaction d'un protocole de guerre totalement inutile, à l'accumulation de matières brutes, encombrant en grande quantité les méninges de ceux qui travaillent à l'art militaire. De telles évaluations stratégiques — les œuvres d'apprentis historiens — ne peuvent représenter que la première étape de l'exploitation des archives ; ce ne sont que des couleurs étalées par un enfant, avec lesquelles le maître, connaissant la mesure et imprégné d'une certaine idée, créera le tableau.

En étudiant les écrivains classiques les plus proches de nous en matière de stratégie, un représentant si important de la pensée militaire positive comme Leval, dont les idées et les méthodes continuent de marquer l'orientation principale de la pensée militaire française, nous constatons que le rationalisme n'a nullement disparu dans le passé ; il s'est allié à l'expérience, ce qui l'a considérablement renforcé, et il attaque de nouveau les pauvres empiriques qui construisent leur conception de l'art militaire exclusivement sur le passé militaire.

Soixante-dix ans séparent l'œuvre de Willisen de celle de Lloyd, et ces années ont été très riches en événements, tant dans l'histoire de l'Europe que dans le développement de la pensée philosophique. Du matérialisme de Lloyd, nous ne trouvons chez Willisen aucune trace. Willisen est très expérimenté dans la métaphysique allemande de la première moitié du XIXe siècle, et cette métaphysique se ressent particulièrement dans les fondements de son enseignement. Nous avions l'intention d'exclure de notre recueil les huit premiers paragraphes de la « théorie de la grande guerre », rédigés dans un langage qui devient aujourd'hui presque inaccessible à notre pensée. Des mots comme nature, propriétés, solution, semblaient apparemment avoir dans la métaphysique allemande un sens différent de celui que nous leur attribuons. Les œuvres métaphysiques sont presque impossibles à traduire ; il faut les lire dans la langue dans laquelle elles ont été écrites, et cela, après avoir élaboré au préalable un lexique métaphysique particulier. Cependant, nous avons conservé cette introduction philosophique obscure, car il aurait été cruel de couper le début de l'œuvre de Willisen : dans les travaux scientifiques modernes, on peut se permettre de jeter l'introduction, car le centre de gravité réside dans les données factuelles de l'expérience et

leur interprétation ; dans la science a priori pure, à laquelle on aspirait dans le second quart du XIXe siècle, tout le centre de gravité réside dans la justification, dans ces axiomes sur lesquels repose toute leur construction logique. C'est pourquoi nous nous joignons à la demande de Willisen, adressée au lecteur — endurer ces huit premiers paragraphes, d'autant plus qu'ils contiennent la justification d'une idée capitale, souvent répétée : « de la connaissance à la compétence, il reste toujours un saut, mais néanmoins à partir de la connaissance, et non de l'ignorance ». L'inclination pour la métaphysique n'a non seulement pas empêché, mais a par la suite conditionné la rigueur et la clarté de la pensée de Willisen, qui se manifeste selon la croissance de la construction logique et l'éloignement du fondement purement métaphysique.

Willisen est un représentant extrêmement brillant et profond d'une méthode parfaitement définie d'étude de l'art militaire, une méthode qui, peut-être, plaît à beaucoup aujourd'hui. Il nous semble qu'il n'est pas possible d'aborder la stratégie avec cette méthode plus profondément et mieux que ne l'a fait l'esprit de Willisen, et c'est pourquoi l'exemple de Willisen est important pour nous afin de comprendre ce que l'on peut attendre de la stratégie à partir d'une approche théorique.

Si nous comparons l'enseignement de Clausewitz et celui de Willisen, c'est avant tout la masse informe qui attire notre attention, composée des pensées d'or de Clausewitz et de l'extraordinaire cohérence de Willisen. Ni Clausewitz lui-même, ni ses disciples les plus talentueux n'ont réussi à mettre son enseignement en système, à l'unir autour d'un quelconque schéma. Les 126 chapitres de l'ouvrage *De la guerre* sont autant de pousses obstinées qui surgissent directement de la vie, possèdent leur propre justification et refusent de jouer le rôle des blocs avec lesquels on pourrait construire une structure unifiée autour d'une seule idée. C'est pourquoi Clausewitz est si difficile à comprendre ; les fondements de son enseignement sont la réalité dans toute son ampleur. Clausewitz ne veut pas couper une seule racine que son enseignement a plongée dans le sol de la réalité, et au lieu d'une stratégie schématisée, il nous dévoile le flux de la vie dans toute son étendue. L'absence de rupture entre la réalité concrète et l'enseignement de Clausewitz explique son informité, mais également sa force vitale étonnante. Il a résisté à un siècle d'expérience et présente aujourd'hui pour l'art militaire un intérêt au moins aussi grand que lors de sa parution.

Willisen, au contraire, dirige tous ses efforts vers la création d'un monolithe logique. Toute son enseignement représente le développement d'un schéma logique unique, dont on peut déjà juger par l'extrait présenté, et la clarté et la cohérence de sa pensée, la rigueur scientifique implacable, l'infexibilité de ses définitions et de ses évaluations séduisent involontairement le lecteur. Au lieu d'un terrain instable sur lequel la théorie de l'art militaire est généralement construite, Willisen crée l'illusion d'une véritable solidité scientifique, de cette science rigoureuse de première catégorie dont d'autres écrivains militaires ne rêvent même pas.

Nous avons dit : « illusion », et nous allons essayer de prouver cette affirmation. Le lecteur, même sans consulter l'extrait cité, est indirectement familier avec la célèbre grille de Willisen des quatre combinaisons, qui sont : attaque et défense stratégiques, attaque et défense tactiques. Les idées de ce schéma sont rabâchées par de nombreux auteurs militaires qui n'ont jamais entendu parler de Willisen. L'idéal pour Willisen est la combinaison de l'attaque stratégique et tactique, et le cas le plus défavorable est la combinaison de la défense stratégique et tactique, car dans cette configuration, le commandant de division risque tout et ne peut espérer obtenir aucun résultat. Toutes ces brillantes conclusions de Willisen ne sont que le résultat de la définition qu'il donne à la défense : au lieu de partir de la réalité, Willisen comprend la défense à partir de son essence métaphysique, la percevant comme une résistance purement passive ; le concept de défense active lui est inconnu, car toute activité fait sortir la défense des limites métaphysiques d'une action orientée vers l'auto-préservation. Il est clair qu'une interprétation aussi extrême de la notion de défense permet de la rendre

presque inapte en tant que forme d'activité militaire. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, Willisen a adopté une position complètement opposée à celle de Clausewitz, et il est intéressant de noter que, sur cette question, la plupart des successeurs de Clausewitz ont finalement partagé le point de vue de Willisen. Cependant, Willisen lui-même a été sévèrement puni pour son rejet métaphysique de la défense, car la seule bataille (en 1849) à laquelle il a participé en tant que chef militaire devait être menée sous une forme purement défensive. Les circonstances auraient permis à Willisen de résister à la pression des Danois et de maintenir sa position jusqu'à l'arrivée des renforts. Mais comment exiger de la ténacité dans la défense de la part d'un penseur qui a passé toute sa vie à critiquer la lâcheté de la défense et à en démontrer l'absence de fondement ! Willisen donna un ordre de retraite et de sortie du combat aussi infondé que celui donné par Bülow en 1914 lors de la bataille de la Marne. L'éloignement de la vie réelle ne passe pas sans conséquence.

Le détachement de la vie s'explique, avant tout, par le caractère unilatéral de la théorie de Willien. Pour ne pas entraîner dans le cercle de l'étude des stratégies tout ce qui existe entre le ciel et la terre, depuis « l'art du soulier jusqu'aux domaines supérieurs de toutes les sciences », Willisen a consciemment exclu de la stratégie tout élément de politique, qui détermine le caractère et les traits principaux de la guerre. C'est justement cet élément qui constitue la force de l'enseignement de Clausewitz, tout en en déterminant en même temps le caractère informe. Les considérations de Willisen contre la reconnaissance de l'influence de la politique ont ensuite été largement complétées, développées et aiguillonnées par Leval. Nous verrons ci-dessous que même le positiviste Leval, tout comme le métaphysicien Willisen, s'est détaché de la vie et a déformé de manière unilatérale le caractère de la stratégie.

Dans la vie, il n'existe pas de défense — de riposte ayant pour unique but l'auto-préservation — que Willisen repoussait ; et la réalité contemporaine, qui mêle dans chaque opération de manière si étroite les actions défensives et offensives, conduisant le combat à une alternance incessante de ces formes, pousse à s'opposer totalement à toute distinction nette de l'activité militaire entre défense et attaque.

Il est très intéressant et instructif de considérer la définition donnée par Willisen de l'activité stratégique comme une activité visant à assurer l'approvisionnement de sa propre armée et à priver l'ennemi de ravitaillement. Cette définition, comme toutes celles qui émanent de la plume de Willisen, n'est pas unilatérale, mais très profonde, et peut donner des résultats fructueux lorsqu'on l'applique à l'analyse de nombreuses questions stratégiques.

Nous devons être justes envers Willisen et par conséquent nous devons souligner la multitude de mérites positifs de sa pensée : il est loin de rejeter, comme Lloyd et surtout Bülow, l'importance du combat ; un chapitre particulier de sa « théorie de la grande guerre » démontre l'inutilité du meilleur mouvement stratégique si celui-ci n'est pas couronné par une offensive tactique. Willisen pensait de manière très claire et profonde lorsqu'il esquissait des idées de préparation du théâtre de guerre contre la France en construisant des forteresses sur le Rhin et en choisissant des directions appropriées pour la construction de chemins de fer. Si nous analysons l'histoire de la préparation conceptuelle de la bataille de la Marne, nous devons reconnaître que l'idée principale a été conçue par Willisen. Il voulait renforcer le Rhin moyen et supérieur et laisser le Rhin inférieur non protégé et non occupé, ce qui provoquerait les armées françaises à avancer le long de la frontière néerlandaise, à traverser le bas Rhin et ensuite effectuer un large encerclement avec leur aile gauche contre l'armée prussienne concentrée derrière le Rhin, au niveau du Main. Cette manœuvre devait obliger les Français à exposer toutes leurs lignes de communication et leur aile, affaiblir leurs forces autant que possible au moment du combat décisif et créer les conditions d'une destruction complète des armées françaises en cas du moindre succès tactique des Prussiens. Cette conception ne peut être démentie pour sa génialité. On peut établir très précisément, à partir de plusieurs articles parus dans des revues militaires françaises des années 1870, qu'après la catastrophe de 1870, lorsque l'idée de défense fortifiée contre une nouvelle invasion allemande est devenue

centrale en France, les ingénieurs militaires français se sont inspirés de ce plan de Willisen : en l'absence du Rhin sur le territoire français, les Français ont décidé d'élever une barrière artificielle à la frontière sous forme d'une série de fortifications reliées par des ouvrages forts ; cette sorte de Grande Muraille devait provoquer les Allemands à la contourner par la Belgique, avec un encerclement ultérieur par l'aile droite. Les Français gardaient la possibilité d'avancer en Lorraine via la ligne de leurs fortifications et d'attaquer les Allemands contournant les fortifications, dans des conditions favorables, avec la possibilité, en cas de succès, de couper complètement les voies de retraite allemandes par des directions plus courtes. Depuis les années 1880, cette idée a commencé à décliner dans la préparation de la guerre en France, mais la Marne elle-même représente comme une copie insuffisamment énergique et faible du plan de Willisen, transposé du terrain allemand au terrain français.

En général, en étudiant les travaux de Willisen, on y trouve bien plus d'avantages qu'on pourrait s'y attendre d'une simple spéculation. Mais n'oublions pas que Willisen était un homme très cultivé, très versé dans l'histoire militaire et qu'il a lui-même réalisé plusieurs recherches historiques remarquables sur les guerres contemporaines. Dans ces conditions, tous les accomplissements de Willisen ne peuvent être attribués à la méthode qu'il a adoptée ; parfois, la métaphysique ne faisait que colorer et s'ajuster aux conclusions qu'il obtenait par voie expérimentale ou historique. Certains auteurs gardent leur métaphysique pour eux-mêmes et ne publient que des travaux prétendument basés sur une recherche impartiale des faits. Willisen, à notre avis, procédait à l'inverse et conservait pour lui les points d'appui de sa pensée qu'il avait obtenus par l'observation de la réalité.

À notre avis, une petite dose de métaphysique est indissociable de tout travail scientifique ; mais, bien sûr, elle doit rester dans les limites des brouillons de l'auteur comme un certain outil permettant de choisir le point de vue à partir duquel on peut appréhender les faits plus profondément et plus pleinement. Dans le passage de Willisen que nous renvoyons au lecteur, on peut découvrir une manifestation de ce mode de pensée d'une intensité presque géniale.

THÉORIE DE LA GRANDE GUERRE

Pour étudier l'art militaire, il existe deux voies, dont la somme des réalisations représente à la fois les règles pour l'application pratique et les normes pour distinguer le bien du mal ; c'est la voie purement théorique et la voie inductive basée sur l'expérience, ou, comme nous l'avons dit, la voie de la théorie pure et la voie de la théorie expérimentale, c'est-à-dire la voie purement théorique et la voie pratique-théorique. Bien sûr, les deux voies doivent conduire aux mêmes conclusions, car la vérité doit être exprimée ici et là, et à un même objet correspond une seule vérité. De plus, nous avons déjà établi que, dans les deux voies, il est essentiellement nécessaire de suivre le processus uniquement pour obtenir une certitude totale des conclusions obtenues par vérification pratique, mais pour comprendre les fondements de l'enseignement, il est d'abord nécessaire de se tourner vers la théorie pure. Tant que nous nous y consacrerons, il faudra faire preuve de patience.

Il est impossible de rendre les fondations aussi attrayantes et agréables à l'œil que les étages supérieurs, et pourtant, qui tenterait de construire sans fondation ? Dans un bâtiment achevé, on oublie volontiers la fondation, et ses habitants n'ont pas besoin de s'en préoccuper. Mais celui qui souhaite devenir architecte reconnaîtra rapidement l'importance imposante des bases et leur accordera du temps avec amour.

L'exigence de prêter une attention particulière précisément aux premiers germes rencontrant une reconnaissance générale apparaît dès qu'il est compris que, sans eux, non seulement un aperçu clair de l'ensemble est impossible, mais que les détails individuels ne peuvent être correctement compris et évalués que lorsque l'on a en tout moment la possibilité d'embrasser l'ensemble et lorsque notre pensée perçoit très clairement le lien de cette question particulière avec les fondements mentionnés de la théorie scientifique.

Pour notre recherche théorique, nous choisissons une forme dans laquelle, au moyen de phrases courtes, nous indiquerons les cadres dans lesquels se développeront les raisonnements et les preuves. Ces phrases forment en même temps les titres des paragraphes et faciliteront la vue d'ensemble et l'assimilation de la théorie dans son ensemble.

Notion de l'art

Tout art, y compris l'art militaire, dans ses manifestations extérieures est infiniment varié, mais dispose de moyens limités ; c'est précisément pour cette raison que l'art est un art, qu'en lui le limité produit ou crée l'infini.

Il est toujours nécessaire de commencer par définir l'objet de la recherche. Certes, les définitions ont une valeur limitée ; cependant, une bonne définition est souvent très féconde. Cette définition est-elle ainsi ? En tout cas, elle dépasse largement la limite étroite de la définition habituelle de l'art, qui dit qu'il est l'incarnation du beau, et qui entraîne inévitablement une seconde question encore plus difficile, à savoir : qu'est-ce que le beau ? Si la tâche de l'art se limitait uniquement à incarner le beau, alors les arts militaires, mathématiques, culinaires et beaucoup d'autres ne pourraient pas être appelés ainsi, mais la langue, qui dans ses secrets aux bases inconnues implique généralement plus que ce que les locuteurs expriment, leur a donné le nom d'arts. La définition donnée est capable de tous les accueillir en son sein.

Ainsi, la différence essentielle entre les différents arts peut se réduire au fait que, dans certains, l'infini a principalement un caractère intérieur, tandis que, dans d'autres, il a un caractère extérieur. L'expression — créer l'infini à partir de ce qui est limité — indique

simultanément l'incomplétude constante des données ; cette insuffisance des données est ce qui caractérise le plus l'expression artistique. Pour la créativité, au-delà de ce qui peut être connu, doit encore venir en aide l'inspiration divine. Puisqu'elle pénètre tous les arts, tous se trouvent ainsi au même niveau. Portons notre regard sur les arts, et nous ne trouverons pas de limites à leurs œuvres, tant extérieurement par la quantité que intérieurement par l'idée. Puis descendons aux moyens — là tout est limité, peu et insignifiant : couleurs, minéraux, pierre, chiffres, forces mécaniques et physiques, soumises aux lois des grandeurs limites, qui ne peuvent en aucun cas créer le beau et l'infini. Et pourtant, tant le beau que l'infini sont mis en mouvement par des objets si limités et si constants dans leur ensemble, qui constituent même la base nécessaire — le terreau nourricier de l'art. Le cerveau et la pensée infinie sont indissociables ; si l'on trace une frontière entre eux, ils deviennent morts, et nous ne pouvons rien dire sur l'endroit où leur vie s'est perdue.

Il en va de même de la relation entre les moyens et les créations artistiques ; l'extérieur et l'intérieur s'entrelacent constamment. Leur pénétration mutuelle constitue l'absolu concret — la vie elle-même.

L'art est la créativité d'un génie, soumise à la loi

La créativité dans l'art est exclusivement l'affaire du génie, d'une inspiration pure, et pourtant elle est soumise à des lois et à des règles. La créativité d'un maître est parfois réellement inconsciente. Dans ces cas, il ne fait que manifester inconsciemment la loi, qui reste néanmoins une loi.

La disposition, qui donne son titre à ce paragraphe, renferme certains des débats les plus anciens et les plus importants dans le domaine de la philosophie de l'art.

Ce différend ne pourra jamais être résolu tant que l'on considérera comme vrai uniquement la première ou la deuxième affirmation de la proposition donnée, et tant que nous comprendrons l'expression — la vérité ne peut être qu'une — de sorte qu'elle ne peut se trouver qu'en un seul point et se concentrer en une seule pensée. L'art, comme la vie, est un enchevêtrement éternel et incompréhensible et une interaction entre le limité et l'illimité, le matériel et l'immatériel. La vie se réduit-elle au sang, aux nerfs? Le mouvement à l'obéissance mécanique des membres? La pensée au cerveau? Les sentiments au cœur? Bien sûr que non. — Mais retirez-les, et où iront les nobles matières qu'ils ne créent pas, mais sans lesquelles elles ne peuvent exister. Retirez à l'art ses lois susceptibles de calcul, ses relations qui peuvent être exprimées en chiffres, puis voyez ce qui reste du beau, de la totalité infinie de la création. C'est ainsi qu'il devient clair comment doit être doué le véritable artiste. Il doit tout savoir, mais l'inspiration créatrice descend sur lui d'en haut.

Utilisation naturelle de ces moyens

Toute manifestation artistique ne dépasse pas les limites de l'utilisation correcte et légitime des moyens auxquels elle doit recourir pour résoudre ses tâches, c'est-à-dire des limites de l'utilisation tracées par l'essence et la nature de ces moyens.

La vérité de cette assertion découle de tout ce qui précède. La régularité est une condition externe nécessaire à la création, tout aussi indispensable que l'inspiration intérieure, c'est-à-dire divine. Une justification parfaite des lois externes et leur stricte observation peuvent conduire directement au domaine suprême de l'art. Pour les bases purement mécaniques, c'est généralement le point culminant de la créativité qu'elles peuvent atteindre. En même temps, cela explique comment il est possible, par une application stricte, de l'effort et de la conscience professionnelle, de créer quelque chose de tout à fait acceptable

même sans génie, et pourquoi les soi-disant « génies », sans connaissances ni application, produisent parfois des œuvres déplorables. Ce soi-disant « génie » est une liberté perverse, c'est-à-dire arbitraire, et face à la création d'un faux génie, ce ne sont pas les limites humaines qui reculent avec dégoût, comme on a souvent voulu nous le faire croire, mais les meilleurs sentiments civiques. Mais une application accrue et une obéissance parfaite à la loi dans ses manifestations les plus élevées sont impossibles sans amour pour l'œuvre ; et l'amour mérite une réponse, une grâce, en l'occurrence l'inspiration créative. Par ce chemin, nous nous rapprochons tous de la perfection de l'artiste. Mais le renoncement aux lois, la paresse, qui n'instruit en rien, et l'entêtement, qui refuse d'obéir, se combinent en un flot avec d'autres vices, et le soi-disant génie, par son orgueil, s'engage dans la plupart des cas vers la folie.

La science et l'art

Les prescriptions, règles et lois qui peuvent être établies pour travailler dans le domaine de l'art constituent sa science ; selon ce qui a été dit ci-dessus, l'art ne peut exister sans la science.

Ce qui, dans le domaine connu de l'activité et de la créativité humaines, peut faire l'objet d'une étude constitue sa science. Puisque désormais beaucoup de choses sont connues dans la pratique de chaque art, et que, dans la plupart des cas, il est possible d'en connaître encore davantage, chaque art possède sa propre science, qui, en fin de compte, est aussi infinie que l'art lui-même.

Qui oserait dire de lui-même qu'il sait tout ce qui peut être appris dans le domaine de tel ou tel art ? Et ici, on débat pour savoir si ceci ou cela est une science ou un art ; ce débat est tout aussi futile et naît du même incompréhension ou demi-compréhension que les débats mentionnés ci-dessus sur la question de savoir s'il est possible d'apprendre un art ou non, et si la capacité créative est le résultat d'efforts accomplis ou exclusivement d'un don, d'une intuition ou d'une inspiration. La réponse correcte est toujours la suivante — oui et non, et les deux ensemble.

Il y a toujours un saut du savoir à la compétence, mais tout de même à partir du savoir, et non de l'ignorance

Tout travail dans le domaine de l'art découle de sa science. L'écart insurmontable, qu'il faut franchir à chaque fois jusqu'à ce que la tâche soit résolue, n'existe pas entre l'ignorance et la compétence, mais entre la connaissance et l'exécution, entre la théorie et la créativité, du fini à l'infini.

Lorsqu'il s'agit de l'expression artistique, nous attribuons à l'inspiration ce pour quoi nous n'avons pas de données solides et, par conséquent, nous reconnaissions également le dernier saut.

En étant entièrement et toujours d'accord avec cela, il faut cependant reconnaître l'absolue nécessité d'une base solide, d'un fondement, servant de point de départ pour le saut, et constituant ce point d'appui externe que demandait Archimète. Ce fondement, ce point d'appui solide, dans ce cas, est la connaissance. Quant au débat sur la valeur relative de la connaissance dans le résultat final de la création, il est tout à fait vain, car il ne doit jamais y avoir de pénurie de connaissance. Ici, comme dans tout organisme vivant, la partie est toujours en même temps un tout. Les difficultés liées à la notion d'unité organique ont toujours servi et servent encore de prétexte à de nombreux débats. Cela montre à quel point la science et l'art, la théorie et la pratique, sont des branches d'un même tout, qui ont mutuellement besoin les unes des autres, se complètent, et en aucun cas et en aucune

circonstance ne se contredisent. Comment donc le fondement et son développement ultérieur — l'intention et sa réalisation — pourraient-ils se contredire lorsqu'ils tendent vers un seul et même objectif ? Seule la pseudo-science pouvait offrir des occasions fréquentes d'accusation, ayant été historiquement accueillie avec paresse.

Un objectif clair de l'art

En réalité, la science indique seulement les moyens et les chemins qui mènent là où l'art aspire. La solution ne peut être trouvée qu'après une définition précise de la tâche de l'art. Ce n'est qu'alors qu'elle peut être pleinement exacte et appropriée, donnant ni plus ni moins que ce que la tâche exige. Ce n'est que dans ces conditions que la tâche sera résolue de manière magistrale. Tout ce qui est pleinement approprié répond aux exigences de l'art, tandis que tout ce qui est inapproprié est également un affront à la beauté. C'est sur ce chemin que l'on commet le plus souvent des erreurs contre l'art, car qu'est-ce qui se rencontre plus souvent que l'inadéquation ? Dans cette première exigence réside dans la plupart des cas la partie la plus difficile de la tâche, car il n'est pas facile de cerner de manière aussi précise la mission de tel ou tel art comme cela est requis ici. Qui ne connaît pas les célèbres travaux consacrés exclusivement à la définition des frontières entre les arts apparentés, ce qui n'est rien d'autre qu'une tentative de clarifier la mission de chacun d'eux individuellement. La principale différence entre les arts réside dans la diversité des moyens dont ils disposent pour créer et résoudre leurs tâches. C'est particulièrement le cas de la différence entre la poésie et la sculpture, entre la peinture et l'architecture, et ainsi de suite ; un art utilise certains moyens pour résoudre ses tâches, tandis qu'un autre en utilise d'autres.

La tâche et les moyens de sa résolution

Lorsque la tâche est fermement établie, la question suivante est d'évaluer les moyens disponibles pour la résoudre et d'identifier, à partir de leur nature, les lois et règles qu'il convient de suivre dans le travail. La solution de la tâche ne peut résider que dans l'utilisation des moyens conformément à leur nature.

Strictement parlant, la nature des moyens doit être connue avant que la tâche puisse être donnée. Si la tâche est posée de manière si générale qu'il soit possible d'indiquer un moyen de la résoudre, quels que soient les moyens disponibles, si tant est que l'art puisse la surmonter, ce n'est que dans ce cas qu'il est possible de se renseigner *a posteriori* sur les moyens. Nous verrons plus loin que nous posons notre tâche exactement de cette manière générale. Bien entendu, la solution d'une tâche relevant de l'art ne peut dépasser les limites des moyens disponibles dans ce cas, et encore moins se situer en dehors des limites de leur usage naturel. L'art qui résisterait à la nature de ses moyens et chercherait à résoudre sa tâche hors de leurs limites, refusant de s'y conformer, serait de la folie. La majorité des absurdités qui se manifestent de nos jours dans tous les arts trouve son origine dans l'incompréhension des conséquences induites par la nature des moyens, dans l'environnement de laquelle ou par le biais desquels se réalisent les différents arts. Nous pensons à la plastique picturale et à la peinture plastique, à la poésie picturale et à la peinture poétique. Le même type de transgressions peut être trouvé dans certaines branches de l'art militaire. Elles consistent, par exemple, en l'utilisation dévoyée de différents types d'armes, dans l'emploi incorrect des forces — en concentrant de grandes forces sur des objectifs mineurs ou de petites forces sur des objectifs majeurs — dans l'importation de concepts de fortification pour le regroupement tactique des troupes, dans des subtilités de la soi-disant logistique, dans l'effort de fausser et de mélanger la nature des armes, dans le désir de créer une artillerie légère en parallèle avec

la cavalerie lourde, et ainsi de suite. Toutes ces démarches, dans leur ensemble, naissent de l'incompréhension de la nature des moyens avec lesquels l'art est étroitement lié.

Résultats

Il découle de ce qui précède que, pour que nous puissions poursuivre notre recherche, nous devons clairement définir la tâche de cet art que nous avons à étudier. Ensuite, il est nécessaire de reconnaître correctement la nature des moyens dont nous aurons à nous servir, car ce n'est qu'à partir de celle-ci que peuvent apparaître les lois et les règles qui régissent la création. Ce n'est qu'alors, lorsque toutes ces données seront éclairées, qu'une obéissance libre aux lois de l'art, vers laquelle tendent toutes les aspirations et qui offre une assurance solide de succès, puisque ce dernier dépend du côté conceptuel, est possible.

Dans ces mots, tout ce qui précède a été résumé, et la possibilité de relier cette pensée en un seul assemblage philosophique logique fonde également la possibilité de tout le travail entrepris par nous. Le refus de la nécessité d'une telle étude des fondements profonds de l'art peut représenter soit une tromperie intentionnelle, soit une justification par commodité. Cette justification représente une construction purement spéculative et philosophique. La suite relève du domaine de la raison pure. Chaque particularité scientifique est toujours une affaire de raison, mais cette dernière doit toujours commencer par une position purement hypothétique, et dans la mesure où elle sera vraie et correcte, les conclusions en tirées par la raison seront également vraies et correctes. Par conséquent, la base de chaque science, y compris les mathématiques, est la philosophie supérieure. Le système de Copernic représente un système clair et scientifique de la raison, mais, en tant que tel, il repose sur une hypothèse non démontrée. Si les sciences positives, et même les mathématiques, ont une telle base purement spéculative, combien plus encore une fondation spéculative doivent avoir des sciences vivantes telles que les sciences de l'art. Tout cela constitue une justification du précédent et, en même temps, une preuve que ces justifications plus profondes peuvent être laissées facilement sans explications supplémentaires, sans nuire à la pratique; c'est pourquoi elles sont présentées ici plutôt comme des indications que comme des conclusions démontrées. Dans ce domaine, on ne peut se passer de la foi, mais un point d'appui peut être choisi soit sur les épaules d'autrui, soit sur des bases propres déjà existantes mais inconscientes. Comme le degré de solidité et d'inébranlabilité de toute construction dépend de l'état de ses fondations, ainsi dans notre travail, tout ce qui suit n'a qu'une garantie similaire. Selon la diversité des points de vue, cette garantie paraîtra soit très faible, soit très fiable; de la même manière, la philosophie paraît à certains une absurdité, tandis qu'elle représente pour d'autres la seule connaissance véritable. La philosophie en général, par essence, ne conteste pas les opinions qui la nient, d'une part parce qu'elle se situe naturellement au-dessus d'un tel débat, et d'autre part parce qu'elle est, à l'avance, la gagnante de ce débat, car pour contester la philosophie, il faut devenir philosophe soi-même. Il en va naturellement de même dans le débat sur la justification philosophique d'une doctrine particulière, puisque chacun qui accepte une doctrine doit accepter également sa justification; cette justification se révèle toujours philosophique, et seule la philosophie peut la découvrir et la déterminer. Cependant, ce n'est pas une invention d'une justification arbitraire, qui résonne dans les discours accusateurs auxquels la philosophie est éternellement sujette, à peu près comme « un rêve », et dans le meilleur des cas appelée « esprit ». La philosophie n'invente jamais, elle ne fait que découvrir. De ce fait, elle est naturellement plongée dans des recherches éternelles. Les adversaires de la philosophie, au lieu d'en voir l'essence dans ces recherches, la voient éternellement dans ce qui est trouvé, ce qui, certes, ressemble très souvent à de l'invention. Puisque ces recherches ont le droit d'être appelées philosophie, les théories qui conduisent

finalement à des résultats faux ont également le droit à ce nom ; mais ces résultats ne peuvent déjà plus être appelés philosophie.

Le but de l'art militaire est la victoire

La tâche de l'art militaire consiste exclusivement à la victoire au sens large du terme, ce qui ne signifie rien d'autre que l'atteinte de l'objectif militaire découlant directement du combat.

Il est vrai que de telles définitions n'apportent pas beaucoup de choses. Elles ont de la valeur, surtout pour l'expérience d'un traité scientifique, dans la mesure où elles facilitent la distinction précise et la présentation claire et éliminent la confusion si fréquente causée par l'utilisation arbitraire du même mot pour désigner des concepts différents. Cette définition transforme la théorie de l'art militaire en un enseignement sur la victoire, comme elle doit l'être pour chacun, puisque jusqu'à présent personne n'a jamais formulé d'exigences sur l'enseignement de la manière d'être vaincu. Mais même à une exigence aussi étrange, le bon enseignement de la victoire serait la meilleure réponse ; l'expérience a déjà prouvé à tous égards que s'écartez de cet enseignement dans ses actions serait toujours le meilleur moyen d'être vaincu. En même temps, il devient clair à quel point cette définition intègre facilement dans la théorie toutes les formes d'activités militaires, puisque toutes les voies doivent y être pleinement abordées, même si, en dernier recours, elles n'ont pas de rapport direct avec la victoire. La théorie, naturellement, commence par l'appel du recrutement et se termine par la destruction de l'ennemi ; par conséquent, elle inclut tout l'enseignement de l'organisation et de la structure des armées. Mais comme chacun est autorisé à se limiter selon son propre désir, cette partie est ici exclue ; pour cette limitation, en plus du choix et de la commodité de l'auteur, il existe d'autres motifs. L'enseignement que nous cherchons à développer commence réellement avec le commencement de la guerre et en traite également uniquement de manière générale. Il est facile de voir que l'enseignement de la guerre, sans une telle limitation, s'étendrait facilement à toutes les branches de la science de l'État, car il n'y a aucune partie de la vie de l'État qui ne soit affectée par la guerre. La guerre est en interaction la plus étroite avec la politique et les finances, et ce qu'on appelle l'éducation et la préparation à la guerre couvre naturellement toute la vie du peuple. Chacun reculerait avec horreur devant un tel élargissement des tâches de son étude ; et la profondeur du travail serait inévitablement réduite proportionnellement à l'augmentation de l'ampleur de celui-ci. Nous nous abstiens ici de donner des exemples qui pourraient confirmer notre affirmation ; mais avec d'autant plus de certitude, nous invoquerons notre droit de limiter notre travail au cadre de notre appréciation.

Les armées sont les moyens de la guerre, son instrument et son matériau

Le meilleur moyen, c'est-à-dire l'instrument et le matériau pour résoudre les tâches de l'art militaire, est toujours l'armée. Le principal instrument avec lequel l'art militaire travaille est l'armée ; le principal matériau sur lequel et contre lequel il agit est encore l'armée, mais seulement l'armée ennemie.

Puisque, conformément à la phrase précédente, toute la théorie doit se construire autour de la manière la plus appropriée de traiter les armées, comme outil et matériau, il est inévitable de se confronter à tout moment à la question de savoir si ce moyen est organisé de la manière dont il devrait l'être. Chaque fois que je souhaite atteindre un objectif précis, la question se pose de savoir si les moyens disponibles sont les meilleurs pour atteindre cet objectif. Il serait arbitraire de nier la formulation de cette question, mais cette négation est

doublement permise là où le but de la recherche concerne exclusivement l'activité pratique, qui doit naturellement utiliser les moyens tels qu'ils se trouvent à sa disposition. La tâche de l'art, qui est toujours pratique, consiste précisément à obtenir le résultat souhaité avec les moyens disponibles. Enfin, l'étude de l'organisation des troupes peut déjà être mise au second plan, car bien que certaines améliorations particulières dans l'organisation moderne soient souhaitables, il n'est pas facile d'apporter des changements substantiels susceptibles d'influencer le déroulement des opérations principales. Seules de grandes inventions pourraient donner un autre visage à la bataille. Mais même elles n'affecteraient pas la partie de l'art qui exerce la principale influence sur le résultat de la guerre, à savoir l'art de la formation et du mouvement des masses. Les défaites et les victoires depuis le début de tous les temps et des guerres sont précisément liées à cette partie de l'art, et non à des manifestations individuelles de virtuosité ou à de meilleures armes ou à des réorganisations en formation. La situation ne change de manière significative que dans les cas où la barbarie et la lâcheté complète rencontrent le summum de la culture militaire, ou lorsque l'absence totale de discipline est opposée à un ordre strict. De telles anomalies se rencontrent exclusivement en dehors des conditions européennes, lesquelles nous souhaitons ici uniquement considérer.

La nature des armées, c'est-à-dire leurs propriétés

Les armées sont le principal instrument et le principal matériau de l'art militaire, ses moyens fondamentaux. Par conséquent, l'étude de la nature de l'armée est le chemin qui mène à la construction d'une science de l'art militaire, à la création de sa théorie.

Nous avons déjà établi fermement que le chemin vers l'objectif de notre travail ne peut être que l'étude de la nature des choses liées à notre art, en tant que moyens de résoudre ses problèmes. Elle doit déterminer comment les manipuler pour atteindre cet objectif. Mais la nature des choses n'est rien d'autre que la somme de leurs propriétés, et donc notre étude se concentre avant tout sur ces propriétés, cherche à les classifier et à les énumérer, puis se pose la question des règles de traitement et d'action qui découlent de leurs propriétés individuelles; enfin, l'étude dirige son attention vers la vérification de l'absence de contradictions entre les conclusions individuelles ; dans ce dernier cas, il est nécessaire de peser et d'équilibrer artificiellement les résultats, ce qui doit conclure tout enseignement théorique.

Le besoin de ravitaillement comme première et principale caractéristique de l'armée

Parmi les diverses caractéristiques de l'armée, deux propriétés se distinguent clairement en premier lieu, qui la traversent complètement et en épisent la nature de manière la plus complète, et qui se manifestent à tout moment de l'existence de l'armée. L'examen de ces deux propriétés de l'armée devrait occuper la majeure partie de l'étude théorique de la science militaire. L'armée représente avant tout un agrégat de personnes et d'animaux, et sa première et omniprésente caractéristique réside dans d'énormes besoins, dont la satisfaction quotidienne ou périodique conditionne son existence. Par conséquent, le besoin d'approvisionnement est la première et la plus importante caractéristique de l'armée. Il n'est pas pour rien que le vieux proverbe dit que la base de l'armée est son estomac.

Le besoin d'approvisionnement est une caractéristique si envahissante des armées qu'aucun moment de la vie d'une armée ne se déroule en dehors de son influence. L'existence des armées est intimement liée aux exigences découlant de cette caractéristique. Ainsi, le vieil adage selon lequel la base d'une armée est son estomac correspond parfaitement à la réalité.

Bien sûr, la base fondamentale sur laquelle toute l'armée est construite mérite d'être considérée comme l'une des caractéristiques les plus importantes. Dans la mesure où ces paroles sont indiscutablement vraies, il est tout aussi correct de fonder sur cette grande caractéristique des armées l'argumentation d'une des principales sections de l'étude de la guerre.

Comme le besoin en approvisionnement constitue la première grande et inévitable caractéristique de l'armée, qui l'accompagne à tous les moments de son existence, il en découle une série de règles et de directives concernant les armées et leur utilisation, et celles-ci doivent autant former l'une des principales parties de l'enseignement sur la guerre, que cette caractéristique de besoin en approvisionnement, dont elles découlent, est la caractéristique principale des armées.

Si cela n'était pas le cas, alors cette propriété ne ferait pas partie des propriétés principales. Mais si cette propriété couvre de manière exhaustive toute la vie de l'armée, alors les règles que la science en déduira pour l'utilisation pratique de l'art seront fondées. La nécessité inévitable de cette propriété, qui est restée inchangée dans toutes les armées et en tout temps, explique la réalité éternelle, la légitimité de ces règles, ainsi que l'immuabilité d'un certain nombre de règles essentielles et des principes scientifiques de l'art depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Et, en effet, comme la nature des armées change peu par rapport à cette propriété, un des domaines les plus importants de la théorie de la guerre est également peu sujet au changement ; et si ce domaine était en même temps la partie la plus importante de l'art, c'est-à-dire la partie dont dépend presque toujours la décision des grandes guerres, alors l'art resterait éternellement plus ou moins le même. Mais chaque époque, et en particulier les temps présents, s'efforce d'affirmer et est souvent fière que l'art se situe aujourd'hui à un niveau complètement différent de celui des précédentes. Cette auto-glorification est particulièrement caractéristique du dernier siècle — l'époque de Frédéric le Grand, de la Révolution et de notre temps, où nous vivons avec des perspectives formées à partir des principes des deux périodes précédentes.

La doctrine des communications. Stratégie

Toute cette partie de la théorie, qui se développe à partir de l'étude la plus proche de la propriété mentionnée, nous l'appelons l'enseignement des besoins de l'armée en approvisionnement ou, en tenant compte des moyens et des voies par lesquels ils sont satisfaits, l'enseignement des communications, ou, pour désigner plus commodément ce concept en un seul mot, la stratégie.

La division et la fragmentation en parties d'un tout qui, en fin de compte, est indissociablement lié, présentent de grandes difficultés et suscitent de sérieux doutes, mais elles restent néanmoins absolument nécessaires, car la recherche ne peut progresser que d'une étape à l'autre.

Une telle division ouvre la possibilité d'une approche méthodique de l'ensemble et nous donne un schéma qui facilite de manière frappante la possibilité de saisir en un coup d'œil tout à tout moment de notre travail. Son immense utilité pratique réside dans le fait qu'elle permet de vérifier très facilement que rien d'essentiel n'a été omis dans l'ordre adopté ; les idées exprimées sont perçues à l'avance de manière claire. Il ne nous reste plus qu'à démontrer la légitimité de regrouper toute la vaste représentation esquissée sous un seul mot, incarnant déjà certaines notions — la stratégie. Depuis que Bülow a donné au mot «stratégie» une signification qu'on ne lui attribuait pas auparavant, et qu'il s'est répandu largement, comme on le sait, aucun terme militaire n'a été soumis à autant d'interprétations et de déformations. Certains ont élargi à tel point le concept de « stratégie » qu'il ne restait finalement rien entre ciel et terre qui, avec une certaine habileté, ne puisse être inclus dans ce

cercle de cette science sans limites. Sous le mot « stratégie » se rassemblait toute la théorie de la guerre, mais puisque la guerre n'est rien d'autre que la continuation de la politique par d'autres moyens, il s'ensuit que la stratégie englobe également la notion entière de l'État menant la guerre, et puisque la guerre doit être préparée en temps de paix, la stratégie s'étend aussi à toute la période de paix. Qu'est-ce donc dans l'État qui ne relève pas de la stratégie, allant de l'artisanat de cordonnier aux recherches scientifiques les plus élevées dans tous les domaines ? D'autres, à leur tour, font semblant de ne pas comprendre quel groupe particulier de notions peut être défini sous le mot « stratégie », ou bien la science de la conduite de la guerre en général ne peut être fragmentée en parties distinctes comme cela est indiqué ici, ou encore cette division est accusée d'être arbitraire à tous égards, insuffisamment claire et, à tout le moins, complètement inutile. Au final, la conduite de la guerre apparaît comme une affaire de bon sens, sans théorie ni science, et, par conséquent, ne peut être décomposée en sections.

Il y aura encore de nombreuses occasions de revenir sur les différentes manières d'utiliser le mot et le concept de « stratégie ». Nous nous sommes arrêtés ici sur ce mot, car il est entré de manière si décisive dans le lexique mondial qu'il est impossible de s'en passer, bien que certains aient avancé à son encontre des objections assez fondées. Le triomphe du mot « stratégie » face à de tels obstacles sur son chemin équivaut à son soutien par des forces surnaturelles. Les protestations de certains contre la stratégie apparaissent d'autant plus absurdes que, même dans les cas où elles rencontrent un succès totalement inattendu, le mot stratégie, existant réellement et désignant plus ou moins efficacement un concept connu, est écarté et il faut immédiatement le remplacer par un autre. Notre choix du mot « stratégie » s'est fait conformément à la conquête réalisée par ce terme dans la langue, ce qui permet toujours de préciser une idée claire ; le concept de « stratégie » se relie à la notion de communications ou de direction de grandes masses en dehors du combat. Mais comme la direction de grandes masses en dehors du combat ne peut être analysée que sous l'angle des communications, la définition selon laquelle la stratégie est l'étude des communications englobe tout ce qui est jamais exprimé de manière utile, claire et précise par ce mot. Enfin, même si ce n'était pas le cas, chacun devrait avoir le droit d'exprimer un concept par n'importe quel mot, et on ne peut exiger que le concept lui-même soit clair, précisément défini et englobant, ce à quoi cette définition semble répondre à tous égards. Malgré ma disposition totale à accepter l'une des meilleures définitions antérieures, je n'ai pas trouvé de définition pour laquelle on puisse dire plus de bien que pour celle que j'ai choisie.

Capacité de combat comme deuxième propriété majeure des armées. Tactique

Les armées, en plus du besoin en approvisionnement dont dépend toujours leur existence, possèdent une deuxième grande et omniprésente caractéristique. Cette caractéristique est l'activité, la capacité d'agir dans la guerre, la capacité de porter des coups — la capacité de combat. C'est cette qualité qui permet aux armées d'agir sur le champ de bataille. La capacité de combat, tout comme le besoin en approvisionnement, est étroitement liée à l'objectif ultime de l'art militaire — la victoire, et par conséquent, cette caractéristique dicte également un nouveau second ensemble de règles et d'instructions pour l'administration et l'utilisation de l'armée, qui constitue le deuxième chapitre principal de la science de l'art militaire supérieur.

Tout comme la recherche la plus proche sur le besoin des armées en approvisionnement doit suivre une voie sur laquelle la victoire dans sa manifestation la plus élevée, c'est-à-dire l'anéantissement complet de l'ennemi, doit s'offrir à nous, de même la recherche la plus proche sur la deuxième propriété fondamentale susmentionnée des armées

doit suivre la même voie. Puisqu'il est admissible et possible d'anéantir l'ennemi par une attaque dirigée contre sa propriété de besoin en approvisionnement, de même il paraît réalisable de l'anéantir par une attaque dirigée contre sa deuxième propriété — la capacité de combat. L'ennemi qui n'est plus capable de se battre est anéanti et vaincu dans la même mesure que l'ennemi qui n'a plus rien à manger et qui ne peut recevoir de renforts. Si ici nous voyons la deuxième voie par laquelle les problèmes de l'art peuvent être résolus, il doit également être permis de distinguer une nouvelle fois le deuxième département fondamental de la théorie militaire, la théorie qui régit cette partie de l'art.

Cette deuxième partie de l'enseignement sur les propriétés, qui se développe à partir de son examen le plus proche, nous l'appelons l'enseignement sur la capacité de combat, l'enseignement sur le combat ou la tactique.

Pour justifier cette désignation choisie, nous renvoyons à ce qui a été dit ci-dessus pour justifier la désignation de la première grande partie de la théorie par le mot « stratégie ». La large diffusion du terme « tactique » et des bases internes suffisantes servent de justification pour que, dans certains cas, cela puisse également être considéré comme le droit naturel de chaque auteur à exercer son jugement arbitraire.

Satisfaction de cette division

Les deux propriétés mentionnées ci-dessus englobent toute l'essence des armées et définissent toute leur existence à tout moment de leur existence. Toutes les autres propriétés qui pourraient encore être découvertes dans les armées ne représenteront toujours que des dérivations des deux branches principales, des particularités secondaires des propriétés principales.

Tout ce qui est généralement inclus dans le contenu de la théorie de l'art militaire ne touche que les notions auxquelles conduit inévitablement l'étude des propriétés principales mentionnées ci-dessus, et, par conséquent, celles qui en dépendent inévitablement. Si la stratégie expose l'enseignement des communications, dont l'essence tient compte de toutes les conditions du terrain, et dans laquelle les conditions politiques, statistiques et topographiques ont une importance essentielle, comment pourrait-il ne pas exister une voie d'étude directe qui couvre toutes ces notions, les incluant le plus complètement possible dans son champ d'examen ? Si les communications sont les routes par lesquelles les armées reçoivent ce qui leur est nécessaire quotidiennement et périodiquement pour leur subsistance, comment l'enseignement des communications pourrait-il ne pas toucher à l'essence même de l'approvisionnement et ne pas former une branche qui étudie toute la théorie de l'approvisionnement des armées ?

Une telle extension du concept d'enseignement sur les communications n'est en aucun cas arbitraire. On peut plutôt dire qu'elle s'est développée jusqu'à de telles dimensions de la manière la plus naturelle et la plus incontestable, et j'ai choisi, certes seulement pour le titre, le mot déjà forgé stratégie, en ayant à l'esprit de rencontrer une reconnaissance volontaire de ce terme.

De la même manière, si la tactique expose l'enseignement sur la capacité de combat et sur le combat, auquel se réfère inévitablement toute la préparation au combat — l'organisation pacifique des troupes, l'armement et l'équipement, puis l'élément moral si important pour cette partie de l'art militaire et, enfin, le terrain et la fortification comme moyens ou matériel pour le combat —, comment pourrait-il ne pas exister une voie de recherche immédiate si nécessaire, qui étudierait jusqu'à la profondeur possible tous ces concepts couverts, selon ce qui précède, par la théorie de la tactique. Dans ce travail, conformément à notre intention initiale, seule la partie la plus importante de la théorie supérieure de la conduite de la guerre est développée théoriquement et toutes les

ramifications secondaires sont, au moins temporairement, rejetées ; l'objet de son étude est uniquement la guerre réelle, et toutes les données préparatoires sont prises en forme prête, comme déjà connues et existantes. Mais il faut noter à ce propos que toutes les branches mentionnées ci-dessus ont un centre commun dans la stratégie, car autrement des objections pourraient apparaître par la suite contre les énoncés exhaustifs et globaux des principaux chapitres d'étude auxquels nous nous sommes arrêtés.

Offensive et défense. Fonctions

Ainsi, tout d'abord, tout l'enseignement se divise en deux grandes sections, la stratégie et la tactique ; cette division repose sur deux propriétés éternelles et principales des armées. Un enseignement clarifie la relation de la notion d'art par rapport à la propriété globale du besoin de l'armée en approvisionnement, tandis que l'autre examine sa relation avec la propriété tout aussi globale de la capacité de combat des armées.

Puisque les armées, tout au long de leur existence, vivent dans le cercle de ces propriétés, et puisque, à tout moment, elles nécessitent un approvisionnement et possèdent une certaine capacité combative, elles représentent donc une source vivante d'énergie et travaillent continuellement à atteindre les objectifs de l'art dans les limites de la régularité dictée par leurs propriétés, et leur activité, à chaque instant de leur existence, est tournée d'une part vers la préservation de soi, et d'autre part vers la destruction de l'ennemi. De la même manière que deux propriétés constamment et inévitablement inhérentes aux armées peuvent justifier la division de tout l'enseignement en deux sections principales, il serait tout aussi justifié, sur cette base, que la direction duale inévitable de leur activité serve de fondement. Le côté de l'activité de l'armée qui est tourné vers la préservation de soi est essentiellement immobile, résistant, défensif ; le côté tourné vers la destruction de l'ennemi est impulsif, offensif, attaquant. Ainsi, à partir de l'activité ou des fonctions qui incombent toujours à chaque armée, la théorie devrait être divisée en enseignement sur l'art de la préservation et en enseignement sur l'art de la destruction, sur la défense et l'attaque, sur la protection et l'assaut, sur la défense et l'offensive.

La classification des fonctions de l'armée en défensives et offensives, par rapport aux propriétés des armées, constitue une base moins respectable pour diviser toute la théorie simplement parce que les propriétés des armées, manifestes, ont droit à la primauté. Les fonctions des armées, leurs activités, ne sont que la conséquence des propriétés, et de plus, postérieures à elles. Mais, comme l'activité des armées occupe la deuxième place, elle pourrait servir de point de départ tout aussi satisfaisant que leurs propriétés pour tout ce qui suit, et il deviendra bientôt évident que pour la théorie dans son ensemble, le choix de la répartition à privilégier est totalement indifférent.

La vie des armées est constamment imprégnée et déterminée par leurs propriétés et leurs fonctions

Ainsi, la vie des armées, c'est-à-dire leur activité dans le domaine de l'art, est une interaction constante de leurs propriétés et de leurs fonctions. Chaque propriété de l'armée possède des fonctions doubles, et chaque fonction a des propriétés doubles. Cette entrelacement en constitue le schéma complet de toute la théorie.

À tout moment de leur existence, les armées manifestent un besoin d'approvisionnement et de capacité de combat, et à chaque instant elles cherchent toujours à assurer leur auto-préservation et à détruire l'ennemi. Les armées s'efforcent de satisfaire leurs besoins en approvisionnement et de compliquer l'approvisionnement de l'ennemi, elles

cherchent à préserver et renforcer leur propre capacité de combat et à affaiblir ou détruire celle de l'ennemi. La propriété du besoin d'approvisionnement suscite toujours une double activité, dont une partie est dirigée vers l'auto-préservation, et l'autre vers la destruction de l'ennemi ; il en va de même pour la dualité de la capacité de combat ; un œil est toujours tourné vers la conservation et le renforcement des forces propres, et l'autre vers la destruction des forces ennemis.

Parmi les deux propriétés et les deux fonctions des armées, à tout moment, seule une de chaque paire se détache au premier plan

La vie des armées, à chaque instant de leur existence, représente un tout composé de leurs propriétés et fonctions ; mais en même temps, seuls deux d'entre elles peuvent se démarquer nettement, c'est-à-dire une propriété et une fonction.

À chaque instant de leur existence, les armées ont besoin d'approvisionnement et possèdent des capacités de combat ; leurs activités sont également toujours orientées d'une part vers l'autoconservation, vers la défense, et d'autre part vers la destruction de l'ennemi, vers l'attaque. Bien que cela soit une vérité indéniable, l'activité des armées, découlant de leur besoin d'approvisionnement, peut à chaque moment particulier être dirigée soit principalement vers leur propre survie, soit principalement vers la destruction de l'ennemi ; par conséquent, les armées se trouvent soit principalement en position de défense stratégique, soit principalement en position d'offensive stratégique. L'activité des armées, résultant de leurs capacités de combat, est également à chaque fois principalement dirigée soit vers l'autoconservation, soit vers la destruction de l'ennemi ; par conséquent, les armées se trouvent également soit principalement en position de défense tactique, soit principalement en position d'offensive tactique. Cependant, l'activité d'une armée, en ce qui concerne le besoin en approvisionnement, peut être dirigée vers l'autoconservation et, en même temps, en ce qui concerne les capacités de combat, vers la destruction de l'ennemi. Ainsi, avec un croisement de ces propriétés et fonctions des armées, un moment de défense stratégique et d'offensive tactique peut se produire simultanément, et inversement, une offensive stratégique et une défense tactique.

Schéma de la théorie dans son ensemble

Toute la théorie peut être résumée dans le schéma suivant.

I. Doctrine des propriétés :

- a) Sur les besoins de l'armée en approvisionnement. — Sur les communications. — Stratégie.
- b) Sur la capacité de combat. — Sur le combat. — Tactique.

II. Doctrine de l'activité, — sur les fonctions :

- a) Sur les fonctions de préservation — défense.
- b) Sur les fonctions de destruction — offensive.

Pour plus de clarté, il semble judicieux de présenter tout le schéma dans son ensemble. À condition que les propriétés de l'armée soient prises comme base pour la division, le schéma présenterait l'image suivante (fig. 1).

Si l'on met les fonctions au premier plan et les propriétés en second lieu, ce qui est possible si la première question porte sur le type d'activité nécessaire pour atteindre l'objectif, et que la question des moyens et de leurs propriétés est ensuite abordée en second, alors le schéma suivant tout aussi global est créé (fig. 2).

La continuation de ce schéma permet de représenter de manière claire ce qui a été mentionné ci-dessus, à savoir : exprimer tous les cas possibles dans lesquels une armée pourrait se trouver à n'importe quel moment de son existence. Chaque position possible représente la combinaison d'une propriété et d'une fonction, d'où le schéma suivant découle naturellement des précédents (fig. 3).

À quel point ce schéma correspond à la vie se voit dans le fait que, du passé historique, on pourrait facilement extraire des milliers et des milliers d'exemples de positions d'armées, qui correspondent entièrement aux cas indiqués dans ces schémas ; même toute position de chaque armée, à n'importe quel moment de sa vie, c'est-à-dire de son activité, peut être correctement et de manière exhaustive représentée au moyen de l'une des combinaisons exprimées dans le schéma. La véracité de ceci a la justification scientifique suivante : les combinaisons doivent inévitablement être exhaustives si elles reposent sur l'essence et les fonctions de tous les éléments impliqués dans leur sens le plus large et le plus profond, ce qui exclut la possibilité de créer à partir d'elles une position vitale sur une base nouvelle. Si, dans un domaine quelconque du travail, il est possible d'agir uniquement dans deux directions et qu'il n'existe que deux propriétés dans lesquelles s'exprime l'essence de tous les moyens utilisés dans ce domaine, alors peuvent exister soit des combinaisons résultant de deux types d'activités (fonctions) selon deux propriétés, soit des combinaisons résultant de deux propriétés, ne se manifestant que sous forme de deux fonctions. Dans tous les cas, seules quatre combinaisons sont possibles, et puisque en réalité seules les possibilités réelles peuvent avoir lieu, ces combinaisons doivent couvrir toute la réalité.

Exemples

Quelques exemples confirmeront le mieux tout ce qui a été dit ici. Nous les choisissons parmi les campagnes de 1809 et 1813.

En avril 1809, lorsque l'armée autrichienne affronta pour la première fois l'ennemi, sa position, sur le plan stratégique, était partout défensive, car elle n'avait aucune tendance offensive contre les communications ennemis. L'armée autrichienne abandonna apparemment son plan initial — une offensive depuis la Bohême, craignant trop une attaque directe sur Vienne, qu'elle ne considérait réalisable que de manière immédiate. Sur le plan tactique, toutefois, sa position jusqu'au 20 avril était offensive, et elle attaqua à Hausen et sur la rivière Abens. Mais le 21, elle permit partout à l'ennemi de l'attaquer, et à partir de ce moment elle passa également à la défense tactique et resta en position de défense stratégique et tactique jusqu'à la bataille de Ratisbonne. Cependant, après le passage à Ratisbonne, l'armée autrichienne à Cham se trouva momentanément en position d'offensive stratégique et de défense tactique face à l'avancée des masses principales de l'ennemi vers l'Inn. Cela ne dura que jusqu'à son retrait en Bohême, après quoi elle se dirigea vers Vienne pour la protéger, en défendant à la fois sur le plan stratégique et tactique. Lors des batailles de Marchfeld, sa position, en ce qui concerne la protection de la Hongrie, était une offensive stratégique, tandis qu'en ce qui concerne la Moravie et la Bohême, elle était défensive stratégiquement. Sur le plan tactique, l'armée autrichienne continua à se maintenir en défense, laissant systématiquement l'initiative de l'attaque à l'ennemi.

Lors de la campagne de 1813, Napoléon à Dresde se trouvait sur tous les fronts en position de défense stratégique, et seule la marche à travers Zittau vers la Bohême aurait pu le placer en position stratégiquement offensive par rapport à l'armée principale des alliés. Mais Napoléon cherchait ici tout le temps principalement à protéger ses propres forces plutôt qu'à attaquer les forces ennemis ; cependant, sur le plan tactique, il passait toujours à l'offensive. Le mouvement de l'armée principale des alliés d'abord vers Dresde, puis vers Leipzig, les a placés en situation de prise d'initiative stratégique décisive ; en revanche, sur le champ de

bataille, elles occupaient principalement une position défensive. L'armée de Silésie, avant son mouvement vers Wartenburg, menait une défense stratégique, et ce n'est que dans le cadre tactique que sa position changeait, devenant tantôt offensive, tantôt défensive.

Ces exemples sont maintenant présentés uniquement pour montrer que, dans le schéma que nous avons proposé, il est toujours possible de trouver une expression correcte et parfaitement adaptée (correspondante) pour toute position de l'armée. Nous reviendrons bientôt à ces exemples pour en tirer encore de nouvelles conclusions.

Signification du schéma

Sans prétendre exagérer l'importance de ce schéma, nous devons néanmoins affirmer qu'il exerce une influence décisive sur toute la théorie.

Bien sûr, en conséquence, l'art représente quelque chose de complet et d'indivisible, mais quel ensemble ne se compose pas de parties ! Bien sûr, la créativité dans l'art repose, en fin de compte, également sur des représentations qui ne se prêtent pas à la recherche par la raison et à travers la raison. Mais cela signifie-t-il qu'il faut ignorer l'étude des éléments susceptibles d'interprétation ? Et ne sont-ils pas ces mêmes représentations à partir desquelles toute réflexion peut et doit commencer, pour ensuite, grâce à l'effort du génie et du caractère, passer à l'action ?

Bien que l'art soit indivisible, ses théories peuvent être fragmentées, mais seulement dans la mesure où cela est nécessaire pour une meilleure étude scientifique de l'ensemble initialement et intrinsèquement unifié. La subdivision, qui maintient toujours la conscience de l'intégrité de la représentation donnée, n'entraîne en aucun cas une fragmentation complète — sur des parties qui ne se touchent plus entre elles. Au contraire, elle considère comme obligatoire de maintenir constamment la pensée, comme c'est le cas ici, que l'on parle exclusivement d'un seul tout. En effet, une idée du tout en tant que tel ne peut être obtenue qu'à travers ses parties, et une idée des parties ne peut l'être qu'à travers le tout.

Ainsi, les parties ici ont le lien interne le plus étroit, et les divisions ne sont entreprises non pas pour démembrer, mais pour une union vivante et consciente. Tout ce que nous savons sur un composé organique quelconque, nous l'avons connu uniquement par une opération de division similaire, mais dans tous les cas, l'étude par parties n'est qu'un moyen et non un objectif, et elle doit en être de même ici.

Résultats pratiques des combinaisons de schémas

Pour ceux qui voient dans la schématisation des tableaux que nous avons fournis, sous l'hypothèse qu'ils ne s'écartent pas de la vie, quelque chose de très utile, la poursuite de leur développement ne sera pas un simple jeu d'esprit. Nous indiquerons les résultats inévitables qui en découlent si l'on considère chaque combinaison individuelle comme une activité ; il sera alors clair quelles combinaisons doivent être appliquées et lesquelles doivent être évitées. Nous présentons ici la fin de l'un des schémas déjà existants et le poursuivons (fig. 4).

Si nous comprenons la défense uniquement comme une riposte, c'est-à-dire une pure passivité qui lui est intrinsèquement propre, alors tous les résultats mentionnés découleront inévitablement des moments actifs des armées. En revanche, si la défense tend vers autre chose, elle doit se transformer en attaque et, par conséquent, cesser d'être ce qu'elle est. La stratégie défensive n'a pas d'autres objectifs que d'assurer ses propres communications, la tactique défensive — que de maintenir ses positions. Dans ce cas, les résultats du point culminant de l'activité militaire, c'est-à-dire la victoire ou la défaite d'une bataille, ne peuvent représenter que les unités mentionnées. Une bataille gagnée dans une situation visant

uniquement à assurer ses propres communications et se contentant de repousser l'ennemi — c'est-à-dire un succès purement défensif — n'a d'autre conséquence que de me permettre de rester sur ma position et, par conséquent, ne conduit pas à une décision. Mais dans les mêmes conditions, une bataille perdue — c'est-à-dire une bataille où j'ai été attaqué et battu tant stratégiquement que tactiquement — met en jeu mon existence. Ensuite, une bataille gagnée que je mène uniquement dans le but d'assurer mes communications ; une telle bataille, même si j'attaque tactiquement, ne me mène à la victoire que sur le champ de bataille, car, étant dans une position défensive stratégique, je ne peux l'exploiter. Ce fut le cas de la majorité des batailles durant la guerre de Sept Ans. En revanche, si mon attaque est repoussée, cela ne me nuira pas particulièrement, à condition que l'ennemi reste en position de défense tactique. Cependant, si l'ennemi, à la suite d'une victoire, passe à l'offensive, la situation ne sera plus celle dont il est question ici et relèvera du scénario précédent, où l'on supposait que je me défends à la fois stratégiquement et tactiquement. Enfin, si je me trouve dans la situation décrite par la troisième combinaison, c'est-à-dire que j'attaque stratégiquement et défends tactiquement, aucun résultat positif ne peut en découler, car la défense tactique, qui se limite à la protection, empêche le plein développement de l'offensive stratégique.

Cette position représente un mouvement sans coup, c'est-à-dire lorsque l'épée reste levée dans les airs. Mais cette position stratégiquement favorable élimine les conséquences d'une défaite tactique, car elle empêche l'adversaire, qui est présumé se défendre stratégiquement, d'utiliser stratégiquement ses avantages. Enfin, l'exact inverse de la première combinaison est le résultat de la quatrième combinaison, c'est-à-dire l'offensive stratégique et tactique, car elle en représente le complet opposé. La victoire apporte les résultats les plus grands ; en cas de défaite, au mieux, il faut recommencer à zéro. Par conséquent, en jugeant selon ces résultats, nous devons reconnaître qu'il existe une combinaison absolument bonne et une combinaison absolument mauvaise, ainsi que deux combinaisons dont les résultats se neutralisent facilement, leurs éléments paralysant mutuellement leur efficacité. Les combinaisons de positions dans lesquelles Napoléon se trouvait en 1805 et 1806 avaient une efficacité si écrasante qu'elles représentaient, à la fois stratégiquement et tactiquement, le plus haut degré d'offensive. Pour les adversaires de Napoléon, elles étaient également si destructrices parce que les combinaisons dans lesquelles ils étaient confinés représentaient, au sens étroit du terme, une défense stratégique et tactique.

En 1809, la position à Wagram aurait paralysé de la même manière les victoires de Napoléon si ses adversaires étaient restés dans une posture stratégique défensive, et de la même manière la bataille de Prusse-Éylau a paralysé la victoire stratégique de Napoléon. De la même façon, la bataille de Leipzig s'est révélée fatale pour le grand souverain, car ses adversaires ont réussi à passer à une combinaison d'offensive stratégique et tactique, tandis qu'il est resté dans la position opposée, c'est-à-dire en posture de défense stratégique et tactique. De la même manière, la position d'offensive stratégique de l'armée principale des alliés a paralysé les conséquences de la défaite de Dresde, et de la même manière la victoire à Dresde a paralysé les conséquences du mouvement stratégiquement victorieux de l'armée principale.

Par conséquent, s'il existe une méthode d'action pour laquelle la victoire sur le champ de bataille ne m'apporte aucun avantage, sauf celui de ne plus reculer, et où la défaite me conduit à la destruction totale, alors cette méthode est tellement inappropriée que je ne peux y recourir qu'en commettant une grave erreur ou en raison de malheurs qui me frappent ; étant dans une telle situation, il faut s'efforcer à tout prix d'en sortir. Mais il existe également une combinaison d'actions opposées, où, en cas de victoire, le plus grand succès m'attend, et en cas d'échec, rien ne menace, si ce n'est un retour à la situation initiale ; elle est sans aucun doute la plus souhaitable, et je dois déployer tous mes efforts pour que cette situation se maintienne, et si j'en suis sorti, je dois tenter d'y revenir le plus rapidement possible. Parmi

ces deux combinaisons extrêmes de schémas, l'une conduit aux conséquences les plus défavorables et l'autre aux plus favorables, tandis que les combinaisons intermédiaires sont celles dans lesquelles stratégie et tactique se paralySENT mutuellement. Un examen approfondi du schéma en général donne lieu à des observations très intéressantes, et pour celui qui en fera sien les conclusions, de sorte qu'elles deviennent sa véritable possession intérieure, l'étude du schéma offre l'espoir ferme d'avoir trouvé un guide qui, en toutes situations, lui indiquera clairement où et vers quoi il doit tendre. L'importance d'une telle incitation constante à suivre la bonne et meilleure voie dans notre domaine de travail ne peut être niée, pas plus que dans tout autre domaine d'activité. Mais si quelqu'un devait réduire cette tentative de représenter les relations essentielles découvertes à un exercice d'esprit inoffensif mais inutile, il faudrait, en tout cas, protester contre cela. Il est probablement connu de tous que parfois un mot précis suffit à déclencher toute une série de pensées fructueuses. Mais puisque le plus précieux est d'avoir devant soi, dans la forme la plus concise, ces expressions qui nous introduisent immédiatement et directement au cercle des idées les plus importantes et déterminantes et qui indiquent même le chemin pour parvenir toujours à la bonne décision !

Conclusion

Après avoir clairement couvert l'ensemble de la théorie et ses facteurs les plus importants, nous pouvons passer aux détails particuliers. Il faut d'abord examiner quelles conclusions peuvent être tirées de l'étude des particularités. Elles doivent d'abord être comparées et modifiées en fonction des hypothèses fournies par l'examen des autres aspects de l'art ; ensuite, elles doivent être regroupées en un tout et, enfin, une théorie complète doit être élaborée, dont le développement constitue notre objectif.

Aucune théorie complexe ne peut être déduite d'une autre manière. Toutes ces notions, qui se révèlent toujours immédiatement lorsque l'art passe à la pratique, la théorie ne peut discuter qu'une par une, séparément et successivement.

Mais, en fin de compte, la théorie doit souligner comment chaque conclusion particulière est modifiée sous l'influence de l'ensemble. Ces changements, par leur nature, doivent en pratique se rencontrer dans un nombre infini de cas et représentent la tâche de la partie appliquée de l'art ; c'est là que sa théorie rencontre les plus grands obstacles et difficultés. Mais la théorie, dans ce cas, ne renoncera pas et ne s'écartera pas de son objectif, car l'application de l'art ne doit pas se réduire à un mouvement à l'aveugle, au tâtonnement ou au choix aléatoire d'une des voies également douteuses — pour la pratique, il doit toujours y avoir un calcul vital des fonctions ; la valeur et le mérite de chacune d'elles individuellement doivent être connus.

Lors du développement des départements de théorie de l'art militaire, la stratégie, de manière similaire, devient en avant de la tactique, selon laquelle l'enseignement sur les propriétés précède celui sur les fonctions, c'est-à-dire selon le droit de priorité. Les armées manifestent le besoin de ravitaillement avant celui de capacité de combat, et cette première propriété, malheureusement, se révèle toujours plus durable et plus stable. Cette propriété s'éveille dès le premier instant de l'existence de l'armée et ne la quitte pas une seule seconde jusqu'à sa disparition; la capacité de combat, au contraire, naît plus tard et quitte l'armée plus tôt, souvent bien avant sa disparition complète.

LE POSITIVISME DE LEVAL

L'écrivain militaire le plus caractéristique de la seconde moitié du XIXe siècle est le général français Leval. Ses travaux ont exercé une influence extrêmement forte sur la pensée militaire française et ont également eu un impact important sur d'autres auteurs, y compris russes. Leval fut le premier, à une époque où Fayol n'existe pas encore et où le taylorisme intéressait seulement un cercle restreint, à proclamer la nécessité d'une organisation scientifique du travail militaire, de la mécanisation et de l'industrialisation de l'art militaire. Selon lui, avec la guerre des masses, la production en usine devait remplacer dans l'art militaire la créativité des maîtres. La pensée de Leval repose sur la philosophie d'Auguste Comte, mais tandis que nos successeurs de Comte, G.A. Leer et N.P. Mikhnevich, n'étaient positivistes qu'au titre de leurs ouvrages, ou dans certains chapitres introductifs isolés, sans lien interne avec l'ensemble de leurs travaux, Leval est apparu comme un véritable créateur — d'abord de la tactique positive, puis de la stratégie positive. Ses travaux suscitent un vif intérêt pour nous aujourd'hui, car nous faisons face aux mêmes slogans que Leval plaçait comme un tremplin à chaque page de ses écrits : rationalisation, industrialisation, mécanisation, méthodes scientifiques d'organisation, lutte contre l'empirisme, et ainsi de suite. L'esprit puissant de Leval a déployé des efforts colossaux pour fonder exclusivement sur l'expérience et la logique tant la tactique que la stratégie. De nombreux chercheurs de notre science militaire sont aujourd'hui animés du même désir de rationaliser l'art militaire, auquel Leval a consacré toute sa vie, et il s'agit peut-être de l'écrivain français le plus instructif pour nous.

Leval, jeune colonel de l'état-major général du deuxième empire, avait déjà réussi, en 1869, à se forger une réputation par son premier travail scientifique. Il était consacré à un sujet très modeste : le mouvement des corps d'armée en campagne. C'était une question où les avantages des nouvelles méthodes scientifiques de Leval se manifestaient le plus clairement. Presque chaque ligne des manuels de tactique modernes, lorsqu'il est question des déplacements en campagne, trouve ses racines dans le brillant rapport présenté par Leval. On pensait autrefois que marcher, parler, manger, dormir — étaient des fonctions si simples qu'elles ne nécessitaient aucune approche scientifique ; et le XX^e siècle, par exemple, crée la science de la respiration... En observant de près les mouvements en campagne, qui se déroulaient entièrement selon les coutumes anciennes, Leval remarqua toute une série de pratiques nuisibles. À l'époque de Frédéric le Grand, avant le départ, la marche était précédée par un genre de "marche générale" : tout le monde pliait les tentes, se positionnait sur la première ligne, puis commençait le déploiement de l'armée. Cette méthode assurait une protection maximale contre la désertion, car il était extrêmement difficile de se cacher quelque part sur l'ancienne place du bivouac et de se détacher ; elle était tout à fait rationnelle pour son époque, bien qu'elle signifiait que les unités à l'arrière de la colonne de marche restaient avec leurs sacs pendant trois à quatre heures, attendant leur tour pour avancer sur la route. La Révolution française mit dans les rangs de l'armée des soldats complètement différents ; la question de la lutte contre la désertion passa au second plan ; cependant, l'ancienne méthode de lever simultané de toutes les troupes était maintenue ; Murat saluait ses masses de cavalerie lorsque tous les cavaliers étaient en selle, et ensuite, les divisions devant partir en dernier ne descendaient même pas de cheval pendant plusieurs heures en attendant leur tour de mouvement. Tout cela nous semble, à nous, les gens du XX^e siècle, contre nature, mais ni Napoléon ni personne d'autre, avant Leval, ne prêtait attention à ces détails. Leval, ayant pour objectif la tactique des mouvements de campagne, la recherche de méthodes permettant d'effectuer les marches les plus longues en un temps le plus court, avec le moins de fatigue pour les troupes et en maintenant à tout moment leur état de préparation au combat, a découvert toute l'incohérence de la réunion préalable des troupes et la

possibilité totale de créer une colonne en marche grâce à un calcul élémentaire de la profondeur de la colonne et du moment de départ de chaque unité.

Leval a également réussi à expliquer les causes de l'étirement de chaque partie lors de la marche. Les rails n'ont pas de longueur fixe, car cette dernière augmente ou diminue avec la variation de température ; c'est pourquoi les rails aux jonctions ne sont pas posés bout à bout, mais avec un certain écart. Les colonnes militaires en marche n'ont également pas de longueur déterminée ; les difficultés connues, qu'il faut surmonter en mouvement, par exemple lors d'une montée, se répercutent immédiatement sur la longueur de la colonne. Pour éviter les arrêts dans le mouvement, qui se répercutent péniblement sur ceux qui suivent au milieu et à l'arrière de la colonne, il faut laisser des intervalles ou des distances spécifiques aux jonctions entre les différentes parties. Grâce à des expériences et observations précises, Leval est parvenu à déterminer les distances nécessaires pour un déplacement fluide sur des routes moyennes entre les différentes parties.

Il menait de vastes expériences et observations afin de déterminer comment l'augmentation de tout l'équipement affecte la fatigue du fantassin, quelle vitesse de marche du fantassin est la plus économique, comment la montée influe sur les efforts fournis par le fantassin, quelle largeur de déplacement est la plus avantageuse pour maintenir la possibilité de ventilation de la colonne et le mouvement des cavaliers le long de la colonne, dans quelle mesure le fantassin en tête de colonne se fatigue moins que celui se trouvant au milieu, et ainsi de suite. Le tacticien s'est muni d'un dynamomètre, d'un podomètre, a commencé à compter le pouls des soldats, a sollicité à son aide toute la sagesse de la médecine et, en conséquence, a jeté les bases pour le chapitre sur les déplacements en campagne, qui occupe encore aujourd'hui une place honorable dans tous les manuels militaires sur le terrain.

La tactique de combat réussissait moins à Leval, car il se heurtait ici à des phénomènes qui étaient extrêmement difficiles à mesurer à l'aide d'un dynamomètre. Déjà dans le domaine du mouvement de campagne, les fuyards, qui se retiraient après la bataille et parcouraient jusqu'à cent kilomètres par jour, se débrouillaient sans les combinaisons de petites et grandes haltes inventées par Leval, prenaient leur nourriture loin du moment du mouvement de campagne que Leval avait déterminé comme le plus favorable sur le plan médical, et restaient parfois complètement sans sommeil, bouleversant en partie les calculs du créateur de la tactique positive. Dans la mesure où les phénomènes de l'attaque d'infanterie elle-même sont irrationnels, la logique de Leval s'arrêtait devant eux comme si elle se trouvait dans une impasse.

Ayant constitué pour lui-même dans la tactique un grand nom et tiré de la guerre de 1870 une profonde hostilité au « peut-être » français, qui diffère du camouflage russe par des phrases retentissantes sur l'importance de l'inspiration et de l'intuition, sur la supériorité du talent sur le calcul, et ainsi de suite, Leval se mit au travail sur la stratégie. Ci-dessous, nous fournissons la traduction d'environ la moitié de sa très caractéristique « Introduction à la partie positive de la stratégie », esquissant les vues de Leval sur l'art militaire et la science militaire. Nous avons publié dans la traduction la philippique dirigée par Leval contre l'idée d'un lien étroit entre la politique et la stratégie. Leval se laissait ici guider par ses sentiments personnels, par l'hostilité envers Gambetta, qui avait pris en main la dictature de la défense de la France pendant la seconde moitié de la guerre de 1870. Mais la déclaration de l'indépendance de la stratégie par rapport à la politique était également nécessaire pour Leval afin d'ouvrir un terrain plus large à ses méthodes positives de travail scientifique. L'intention, l'art, Leval l'attribue à la partie créative, spéculative de la stratégie, qui ne l'intéresse pas.

Il concentre toute son attention sur la partie technique de la stratégie ; dans son esprit, la croissance des masses étouffe la créativité, diminue l'importance des plans réussis et met en avant la technique d'exécution. La guerre future se dessine pour Leval comme un affrontement frontal d'armées de millions d'hommes, où tout dépend de l'ordre, de l'organisation de la structure technique, ce qui constitue selon lui un front solide capable de remporter la

victoire ; le maniement habile à la manière napoléonienne passe, à son avis, au second plan dans notre époque industrielle.

Le refus catégorique de Leval de reconnaître un quelconque rôle à la politique dans la stratégie conduit avant tout au fait que Leval suppose seulement qu'il travaille sur la stratégie ; en réalité, ses méthodes positives ne lui permettent de développer que la tactique — certes, la tactique de masses de millions. Le véritable raisonnement stratégique est totalement absent chez Leval. Il emprunte à la technique ferroviaire l'idée des horaires, transpose dans les horaires le travail de l'arrière pour l'approvisionnement — c'est très bien, cela a été volontiers adopté par tous les états-majors, mais cela reste de la tactique, et non de la stratégie d'approvisionnement.

La stratégie des marches de Leval est particulièrement intéressante. Refusant d'aborder l'histoire, considérant l'évolution de l'art militaire que nous traversons seulement comme un élément d'industrialisation, Leval concentre toute son attention sur la technique de la stratégie ; mais la technique et toutes les méthodes positives de Leval ne peuvent lui garantir une formulation correcte de la mission ni le choix du bon objectif. Leval part de l'idée d'un combat de masses d'un million de soldats français et allemands sur un espace restreint entre des secteurs occupés par des forts – des avant-postes construits à la frontière franco-allemande. La mission est la suivante : le mouvement d'une armée d'un million d'hommes sur un front d'environ 100 kilomètres, suivi de sa concentration sur un front de 50 kilomètres. Cette mission offre à Leval une vaste arène pour le positivisme : dans un tel entassement, chaque pouce de route doit être utilisé pour le mouvement de l'artillerie lourde et l'approvisionnement, afin que les troupes ne manquent pas de munitions et ne meurent pas de faim. L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de campagne ne peuvent être autorisées à emprunter des routes assez larges ou continues ; elles doivent déjà, durant la marche, se déplacer par des chemins en colonne – partiellement à travers champs, partiellement par des sections inutilisées de chemins secondaires, sans direction continue et inutilisables pour l'approvisionnement. À travers ce terrible amas, les corps de réserve doivent progresser ; eux-mêmes, au cours de la bataille, doivent conserver la possibilité d'effectuer des mouvements de manœuvre à l'arrière. Ces tâches sont résolues par Leval avec une intelligence considérable. Il ne se détache pas de la réalité de l'expérience et, étant commandant de corps, il oblige son corps à avancer lors des manœuvres sur une bande de quatre kilomètres de largeur, laissant les routes existantes libres pour l'approvisionnement de l'armée et l'artillerie lourde. L'expérience donne des résultats satisfaisants : un peu plus lentement, causant certains dégâts aux clôtures, construisant des passerelles, le corps peut effectuer des déplacements de marche en terrain moyen même sans routes.

La guerre mondiale a créé des fronts dix fois plus larges que ceux prévus par Leval, et l'infanterie, au lieu d'être chassée des routes, les a utilisées à sa disposition en bien plus grande abondance qu'en 1870. Au lieu de marcher en colonnes sur des chemins, de nombreuses unités suivaient confortablement le champ de bataille en automobiles. La gymnastique rigoureuse de la technique et des marches des armées de millions d'hommes, préconisée par l'enseignement de Leval, n'a pas trouvé d'application directe, mais bien sûr, les états-majors français, habitués à un travail beaucoup plus difficile, ont facilement fait face aux conditions plus légères de la guerre mondiale et, près de Verdun, lorsque l'arrière fut limité presque comme Leval l'avait imaginé, l'état-major français s'est montré à la hauteur.

Nous pouvons observer les puissantes traces de l'influence du matérialisme positif de Léval même sur la pensée d'auteurs tels que Foch, bien que chez ce dernier se dessinent déjà d'autres tendances et inclinations. Et pourtant, nous devons reconnaître que Léval, avec son approche matérialiste — positive, apportait une clarté étonnante et récoltait une riche moisson dans une catégorie de questions militaires, tandis que dans une autre catégorie, il se révélait incroyablement impuissant. Cela s'explique par le refus de Leval de tenir compte des données historiques et politiques et nous indique les limites de la logique strictement positive.

Le positivisme de Comte est derrière nous, mais il est parfois utile de se tourner vers lui pour ne pas répéter ses erreurs.

INTRODUCTION A LA PARTIE POSITIVE DE LA STRATÉGIE

I. Étude de la stratégie

La croissance constante des forces armées dans tous les États pousse l'opinion publique à s'intéresser à la manière dont elles seront déplacées et utilisées en cas de conflit armé.

L'amélioration continue des armements donne encore plus d'importance à cette question. Certains estiment qu'ils sont au seuil de la découverte de nouvelles façons de mener des opérations ; tout le monde est inquiet face à un avenir inconnu, qu'il est si difficile de prévoir.

Les manœuvres impliquant de grandes forces, récemment organisées en Russie et en France, ont révélé des difficultés dans la conduite des masses, suscité de nombreux doutes et posé de nombreuses questions.

Lorsque l'étirement des forces organisées sans aucune limite conduit à leur dispersion, lorsque la discussion des questions militaires est transférée à la tribune publique et s'y embrouille, et enfin lorsque les théories les plus étranges sont propagées, il faut craindre une diminution de la puissance militaire ; cette menace doit être prévenue.

Ici, nous avons justement un cas où il convient de ramener la réflexion aux méthodes exactes de la science militaire, d'imprégnier de positivisme le domaine de l'enseignement militaire supérieur et de placer l'imagination et la fantaisie dans des limites très étroites.

Au moment où tant de personnes discutent avec un tel manque de compréhension des questions militaires fondamentales, il peut être utile de discuter de la branche la plus élevée mais la moins connue du savoir militaire — la stratégie — et de montrer ce qu'elle représente actuellement, et surtout ce qu'elle doit devenir, ainsi que de rétablir son importance décisive dans les questions liées à la direction des opérations.

On pourrait même y voir une nécessité. Au cours des six derniers mois, rien n'a été fait pour préciser la stratégie ; au contraire, tant les écrivains idéalistes que les écrivains frivoles y ont introduit toute une série de questions accessoires, dans lesquelles elle s'est enlisée, embrouillée et comme dénaturée. Le romantisme, l'histoire universelle, la politique, la diplomatie, la philanthropie, la physiocratie, le socialisme, et ainsi de suite, y ont apporté des principes et des aphorismes qui la poussaient davantage vers la métaphysique que vers le réalisme.

Ce mouvement va dans la direction opposée à l'évolution qui a lieu dans l'art et la littérature, et cette contradiction est assez curieuse. On a mélangé à la stratégie tout, absolument tout, sauf les connaissances techniques. Les écrivains, les considérant certes nécessaires, semblaient néanmoins juger superflu de rappeler leur nécessité inévitable. Mais l'opinion publique, voyant que la question n'était pas débattue entre les doctrinaires militaires, en a conclu qu'elles étaient inutiles et qu'il était possible de raisonner sur la stratégie sans aucune préparation.

En incluant autant d'accessoires dans la stratégie, ils l'ont transformée en une sorte d'encyclopédie, dans laquelle une partie essentielle, c'est-à-dire la conduite des opérations, semblait étouffée parmi les informations les plus diverses.

Cela a conduit à une confusion bien connue. La question principale et dominante — la pratique — a été négligée. On a commencé à errer parmi les thèses, les rêves de concepts ambitieux ; à force de courir après des chimères, la réalité a été oubliée.

Essayons de purger la stratégie de ces excroissances parasites, sous lesquelles le squelette est caché, cette partie positive de celui-ci, qui est le fondement de la science supérieure de la guerre.

II. Romantisme stratégique

Le romantisme a gâché la stratégie. Il l'a détournée du chemin solide de la science et l'a transformée en un art fantastique, paradoxal et indéterminé, basé sur un terrain instable, en une sorte de rue où chacun peut, à sa guise, tracer tous les monogrammes qu'il veut.

À son époque, Ésope a démontré que la manie de la médecine est la plus répandue, car chacun est prêt à aider son voisin avec un conseil en cas de maladie. De nos jours, il y a plus de stratégies : presque tous, à de rares exceptions près, se lancent dans les questions militaires.

Il ne manque ni de talents ni d'esprit, mais la compétence fait défaut.

L'instinct belliqueux du Gaulois le pousse vers toutes les affaires militaires, mais en même temps lui inspire un net dégoût pour l'étude des questions qui y sont liées. Le bourgeois moderne est essentiellement un milicien. Cela ressort de tous les jugements portés dans les parlements sur les lois concernant l'armée. Le bourgeois aime l'aspect glorieux de la guerre et déteste les détails. Il est fou de l'uniforme militaire et maudit l'instruction de parade.

En même temps, il est antimilitariste et a une aversion pour la discipline ; il est emporté par l'imagination. Il ne ressent pas en lui les modestes vertus d'un soldat, mais il aime s'imaginer qu'il possède les qualités d'un chef.

Raisonner sur la guerre est pour lui une grande tentation enivrante. Il est prêt à louer, mais il critique encore plus volontiers. Il critique tout ce qui se fait, ainsi que tout ce qui ne se fait pas. Nous avons déjà vu : il discrédite les professionnels. Ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les opérations et les plans de campagne imaginaires. Il inventerait volontiers une stratégie théorique, si elle n'existe pas déjà.

Depuis le jour où Monsieur Prudhomme entra dans les rangs de la garde nationale, il fut inspiré par des idées stratégiques. Le nombre de absurdités belliqueuses auxquelles lui et ses nombreux partisans songeaient est incalculable. Cela s'explique : les gens sont attirés par le domaine de la fantaisie ; les généralisations séduisent, les concepts élevés tentent, il est facile de chevaucher des chimères, et l'on peut volontiers passer plusieurs heures dans le domaine des rêves. Là, il n'y a ni limites ni obstacles ; on peut librement couper et construire des châteaux en l'air, sans se préoccuper des possibilités pratiques, sur lesquelles on regarde avec mépris.

Dans le domaine de l'imaginaire, tout projet semble réalisable. À en juger par les apparences, la direction paraît être une tâche facile ; on suppose qu'il suffit d'avoir des idées, et que ce sont surtout les personnes étrangères à la profession militaire qui regorgent d'idées stratégiques.

Depuis longtemps, Clausewitz a fait la remarque suivante :

«Quand vous lisez les récits des grands généraux sur leurs campagnes, quand vous voyez qu'ils mettent en mouvement des centaines de milliers de personnes avec une telle facilité, comme si cela ne concernait que leur propre personne, quand vous entendez leurs explications, et que même des conclusions tirées des considérations les plus simples guident leurs actions, parfois attribuées au simple instinct, alors rien ne semble plus simple que de commander une armée». Beaucoup de gens sont en effet convaincus qu'il n'y a rien de plus facile. Cependant, un nombre très limité de grands généraux semblent indiquer que la tâche est plus difficile qu'on ne le pense.

Les écrivains militaires, adoptant un point de vue différent, soutenaient souvent l'idée que la stratégie est accessible à tous. Jomini n'a-t-il pas écrit les mots suivants :

«La stratégie se compose de frontières géographiques immuables, dont l'importance relative varie en fonction du déploiement des forces ennemis, un déploiement que seules quelques combinaisons peuvent toujours présenter, car les forces ennemis peuvent être dispersées ou concentrées au centre, ou sur l'un des deux flancs. Il n'y a rien de plus simple que de soumettre de tels éléments simples aux règles découlant du principe fondamental de la guerre. À cet égard, la science militaire n'a jamais été aussi clairement définie que la stratégie moderne.» (*Grandes opérations*. Introduction).

Cette thèse est absolument contestable. La stratégie n'est en aucun cas rigide ou définie. Dans le passé, cela ressort clairement de l'énorme nombre de combinaisons infructueuses qui ont eu lieu, et à l'avenir, la tâche sera encore beaucoup plus difficile en raison des masses énormes qu'il faudra déplacer.

C'est une évidence en soi, et pourtant beaucoup se lancent courageusement dans une discussion stratégique. Apparemment, il est impossible de résister à cette tentation. Cela indique la quantité énorme de travaux superflus et laborieux, qui introduisent dans la stratégie du roman et remplacent le raisonnement, le calcul, la science et même l'histoire par des artifices brillants ou des traits plus ou moins spirituels.

Depuis 1870, la manie de la stratégie a pris des proportions colossales. Nos échecs représentaient des gisements abondants à exploiter. Les critiques, les accusations et la calomnie se sont abattues sur ceux qui accomplissaient modestement leur devoir. Ceux qui avaient fait peu, et surtout ceux qui n'avaient rien fait, se déchaînaient. Chacun d'eux aurait sauvé la patrie, si seulement on avait écouté ses propositions. Chacun avait son propre plan, et chacun offrait ses conseils.

La vieille histoire du rhéteur qui donnait à Éphèse des cours d'art militaire et enseignait ce qu'il ne connaissait pas lui-même reste vraie jusqu'à présent.

Un certain prédicateur s'exprimait ainsi : « En sortant dans une zone inoccupée, les francs-tireurs, décrivant un grand arc, se précipiteront en éventail sur le flanc de l'ennemi et, formant un fer à cheval, l'attaqueront par l'arrière. Ces unités, étendues sur une vaste étendue, ne représenteront certes qu'un cordon, mais ce cordon formera un immense front enveloppant, et de cet enveloppement se formeront progressivement des tenailles ».

Un autre affirmait : « Pour les savants en combinaisons, ce n'est pas le moment. Une seule énergie suffit. L'une des armées, se déplaçant sous le couvert des forêts, avec un mouvement large et enveloppant, couperait la ligne opérationnelle ennemie, tandis que l'autre armée, ayant soudainement traversé la rivière, l'attaquerait de front. L'ennemi se retrouverait pris au dépourvu et pris entre deux feux, il ne pourrait échapper à la destruction ».

Rappelons ces tirades éloquentes, elles contiennent tout — souvenirs, réminiscences, fantaisie, à l'exception des notions pratiques. Les faiseurs de projets et de plans considéraient comme réalisables les créations de leur esprit et ne remarquaient pas que leurs doigts, qui se promenaient magnifiquement sur la carte, ne représentaient ni un pont, ni un réseau, ni un étau. Entre leur conception et toute possibilité de la réaliser se trouvait un abîme, qui est resté infranchissable.

Le troisième écrivait : « L'ennemi nous tombe soudain dessus, attaque, nous repousse et nous inflige continuellement de nouvelles pertes. Nous ne devons pas tolérer cela. Nous devons échanger nos rôles avec lui, et alors il n'y aura aucun doute quant au succès. »

Ces phrases bruyantes et dénuées de sens rappellent les leçons d'escrime de Monsieur Jourdain : il s'agit de frapper, mais de ne pas recevoir de coups. Cette recette à la Molière a de nouveau été sérieusement recommandée, sans indiquer le moyen d'y parvenir.

Il y a un demi-siècle, Clausewitz critiquait assez sévèrement cette stratégie romantique :

«Il est très facile de concevoir un projet de contournement de l'ennemi par la droite ou par la gauche. L'idée de concentrer l'armée afin d'avoir en tous lieux la supériorité sur un ennemi dispersé, la pensée de compenser un plus petit nombre par la rapidité des

mouvements, tout cela est aussi facile à concevoir qu'à exprimer. Par conséquent, nous n'avons pas à nous émerveiller d'une telle découverte, et l'on ne peut que dire de ces idées si simples qu'elles sont très simples.» (Livre I)

Avant notre guerre fatale, deux écrivains spirituels, s'emparant de l'idée de Klau Zevitsa, ont introduit dans «La Grande Duchesse» une scène où les fabricants de plans de campagne donnent un conseil si ordinaire : couper et avaler comme un sandwich de lycéen. On beaucoup ri d'eux, mais la leçon n'a profité à personne et n'a corrigé personne.

Il a fallu les rencontrer suffisamment aussi dans la vie... La réorganisation de l'armée, la défense du pays, les opérations futures et les systèmes de guerre ont fourni une nourriture inépuisable pour la manie toujours croissante de la stratégie. L'idéologie militaire représente une source remarquable de divertissement constant, un champ illimité où l'on s'amuse à confronter les masses humaines entre elles, et où celui qui élabore les plans de campagne croit exercer sa puissance. Par ces batailles imaginaires, les gens s'enivrent et s'emplissent de l'ivresse de la victoire, tout comme les fumeurs d'opium s'enivrent et s'emplissent de l'ivresse de la passion.

Dans de telles thèses, tout est le produit de la spéculation, et rien ne découle du positivisme. Tout le monde a du mal à préciser, tandis qu'en généralisant, sans généraliser vraiment, chacun peut se croire en quelque sorte général.

Une partie de la stratégie, qui est un art, est assez accessible. Tout le monde se sent bien dans ce domaine brumeux. Les projets, plans et critiques représentent une jument malléable. Elle se plie, s'étire, se transforme en boule, s'aplatit et accepte docilement les formes les plus variées. Rien n'est déterminé en elle, toutes sortes de coïncidences sont acceptables et toutes les hypothèses sont permises. Chacun peut raisonner à sa manière, même l'extravagance ne rencontre pas d'objections, car aux extrêmes, on peut admettre l'impossible.

Si l'on croit les décadents, les idées vagues et les principes universels sont considérés comme négligeables dans tous les cas. Beaucoup de gens, n'ayant pas la moindre notion de choses militaires, se lancent sans sourciller dans des questions militaires de haut niveau, exprimant leur opinion sur un fusil de commerce ou sur la poudre sans fumée au moment où les spécialistes s'abstiennent encore de donner leur avis.

D'autres écrivains expliquent ce que représenterait la guerre à l'avenir, comment les masses seront utilisées, comment les combats se dérouleront sur terre et en mer, et indiquent ce qui se passera en 1893 ou en 1900.

Ces livres spirituels de genre léger sentent l'apocalypse. Ils rappellent plus ou moins la prophétie du prêtre de Dortmund sur la bataille de trois jours à l'intersection de Bulo. Lire ces livres procure le même plaisir que lire un roman, mais c'est tout.

Ce type de littérature se distingue par son caractère abstrait, ses citations, passant à des cas particuliers, mal généralisés, et une grande tendance aux expressions techniques : point stratégique, transports stratégiques, gare ferroviaire stratégique, chemin de fer stratégique et même tramway stratégique, position clé, ligne opérationnelle, et ainsi de suite, et autres semblables.

Ces concepts déformés, devenus si courants de nos jours, ont également été critiqués de manière préventive par le même Clausewitz. Il disait : « Les expressions : position dominante, position de couverture, position clé et autres similaires représentent, dans la plupart des cas, des mots dépourvus de tout sens. Certains stratèges savants préfèrent utiliser ces expressions sombres pour masquer la banalité trop évidente de leurs combinaisons militaires ; l'interprétation de ces termes est un sujet favori qu'ils développent avec leurs élèves. » (Tome I, p. 403).

Il est vrai que les termes pompeux imprègnent le travail d'une marque d'érudition, mais en réalité ils ne signifient rien, car leur sens est essentiellement temporaire et relatif.

Dans ces récits brumeux, où ne pénètre pas le moindre éclat de lumière, tout prétend à la profondeur, mais en réalité, seul le vide est proposé. Ces concepts militaires ressemblent à des pièces de théâtre, fruits d'une pensée étrangère à l'art scénique et, par conséquent, impossibles à mettre en scène.

Dans le théâtre municipal comme dans le théâtre opératoire, des exigences similaires sont imposées : il faut rester ancré dans la pratique et, avant tout, bien connaître le métier. En l'absence de ces conditions fondamentales, l'échec est inévitable.

Mais dans le premier cas, l'auteur ne nuit qu'à lui-même ; dans le second, en présentant un mirage comme une réalité, il nuit à l'affaire publique et, en suscitant des espoirs chimériques, déçoit jusqu'au désespoir.

De tels croquis mènent à des conclusions très dangereuses. Si les décisions stratégiques semblent si faciles qu'elles sont à la portée de tous, pourquoi échappent-elles aux professionnels militaires ? Sont-ils des incapables ou des traîtres ? Cette réflexion, courante en temps d'incertitude, trouve un certain crédit grâce aux arguments assidus des romanciers de la stratégie. Voilà la triste conséquence du désir de transformer en jeu d'imagination des questions sérieuses de guerre.

III. Histoire dans la stratégie

L'histoire, qui représente l'une des bases de la stratégie, lui causa presque autant de tort que le romantisme, car elle la détournait du chemin rationnel, technique et positif et la poussait vers l'empirisme.

Un compte rendu exact des faits, une recherche conscientieuse des causes et des conséquences et une représentation photographique précise des événements — une telle histoire constitue une source précieuse d'enseignement. Lorsque l'histoire s'écarte de cette voie, elle perd non seulement toute valeur éducative, mais devient une source d'erreurs. Cela est particulièrement vrai dans le domaine militaire.

On peut dire qu'il n'existe aucun ouvrage d'histoire universelle qui relate avec précision et exactitude les événements militaires. La plupart des écrivains partent de certaines convictions, voient tout sous un angle particulier ; ils sont influencés par leur environnement et décrivent et évaluent les événements non pas comme des juges impartiaux, mais comme des représentants d'une partie intéressée.

Dans de telles conditions inévitables, l'histoire présente la même falsification que le romantisme. L'imagination y laisse une empreinte plus faible, mais les passions — elles y sont tout autant. Ce devant quoi l'un s'incline est condamné par un autre. Selon la main qui tient la plume, les mêmes faits sont présentés de manière complètement opposée.

Chez les savants les plus érudits et les écrivains les plus conscientieux, on peut trouver des descriptions d'opérations militaires présentant des tableaux tout à fait différents, et l'esprit se trouve confus dans la recherche de la vérité.

L'incompétence militaire des historiens, du point de vue de la recherche, rend leurs travaux stériles. Ils se trompent souvent, car les sujets dont ils parlent et les termes qu'ils utilisent leur sont étrangers. Ils louent et critiquent au mauvais moment, élevant des petites choses momentanément favorisées par le sort et condamnant des décisions brillantes que les circonstances ont modifiées.

Seuls des militaires très instruits pouvaient écrire des chroniques militaires et expliquer et évaluer des événements purement militaires. Mais de tels individus sont très rares, d'où tant d'erreurs commises. La plupart des historiens n'ont pas la possibilité de former une opinion propre ; ils utilisent des points de vue plus ou moins reconnus et les modifient parfois à leur guise. C'est une autre manière de faire naître la romance stratégique. Thiers est le représentant principal de ce genre. Son style brillant masque la pauvreté des

faits, atténue les erreurs et justifie l'audace des jugements. Ses évaluations représentent une fausse piste pour l'étude de l'histoire militaire.

Son succès littéraire et ses prétentions de stratège avaient de nombreux adeptes. Il faut maintenant souvent corriger les inexactitudes que les historiens suivants ont présentées comme des traditions fiables.

L'incompétence dans le jugement des faits conduit à des contradictions dans le récit et à une distorsion généralement inconsciente de la vérité historique. Mais elle prend une signification encore beaucoup plus grave lorsqu'on passe du récit des événements à leur évaluation. Or, la valeur de l'histoire réside exclusivement dans son élément nécessaire : la critique. La critique oblige à remonter aux causes, à en tirer des conséquences et à émettre des jugements. Les difficultés sont grandes et les tentations dangereuses...

Un écrivain incompétent critique les spécialistes ; c'est inévitable, et des jugements incorrects en eux-mêmes ne sont pas très graves ; il y aura quelqu'un de mieux informé qui les corrigera ou les annulera complètement.

Le mal réside dans le fait que l'auteur, après avoir décrit et évalué les opérations militaires, en ayant donné son appréciation à ceux qui les ont dirigées et indiqué ce qu'il aurait fallu faire, en arrive à la conclusion que, en cas de besoin, il pourrait lui-même devenir un chef, et, par conséquent, la critique historique devient la raison pour laquelle un si grand nombre de stratégies se trouvent maintenant en dehors des cadres de l'armée.

S'appuyant sur des indications douteuses, bien qu'émanant de grands généraux, beaucoup pensent que l'étude de l'histoire militaire suffit pour pénétrer les secrets de la stratégie. Mais une seule histoire militaire, en plus mal comprise, conduit à la tradition, que l'on appelle routine, et elle tue immédiatement à la fois la réflexion et le raisonnement.

Chez les historiens, l'empirisme domine presque exclusivement. Ils tirent de l'attraction pour des faits militaires plus ou moins fiables, plus ou moins homogènes, pris en plus ou moins grand nombre, et les subdivisent en deux rubriques. La première inclut les événements ayant une fin heureuse, et il est conseillé d'agir dans le futur selon leur esprit ; la seconde concerne les événements au dénouement désastreux, et la prudence recommande de ne pas suivre leur exemple. L'histoire, en fin de compte, n'est qu'une balance. Une coupe contient tout ce qui a mené au succès, l'autre tout ce qui a causé l'échec. La conclusion est la suivante : agissez de telle manière, évitez telle chose ; ainsi nous enseigne le passé et telles doivent être les règles pour l'avenir. Commence alors l'imitation servile.

Réduite à de telles limites misérables, la stratégie semblait représenter l'art le plus facile et accessible à tous, un instrument sur lequel on peut jouer sans l'avoir étudié au préalable.

Beaucoup pensent souvent qu'ils se tiennent sur un terrain solide s'ils peuvent appuyer leurs affaires ou leurs paroles par celles d'un des grands généraux. Ses actions et ses paroles étaient justes en leur temps. Mais si les circonstances ont maintenant changé, elles ne valent plus rien. Pour parvenir à une conclusion, il est nécessaire de mener une recherche très délicate sur la situation, ce qui est impossible pour une personne étrangère à la profession militaire.

Il est très dangereux de puiser dans l'histoire des exemples pour des combinaisons militaires sans un examen attentif, et pourtant cela arrive très souvent. Dans ce cas, on part du principe que l'histoire se répète constamment. D'un point de vue militaire, il n'y a pas de plus grande illusion. Et combien d'erreurs ont été commises lorsque des exemples ont été reproduits de manière totalement inappropriée, mal interprétés ou transmis de façon inexacte.

Mais cela n'arrête pas les imitateurs. Copier est plus facile que créer.

Le désir des conteurs de se transformer en stratégies représente sans aucun doute un phénomène très étrange. Nous ne le rencontrons dans aucune autre profession.

En peinture, en musique, en poésie, en littérature, il existe un grand nombre de critiques d'art, parmi lesquels se trouvent d'excellents. Il y a une différence entre la critique et la création. Nous percevons, ressentons, soulignons les défauts et les erreurs, tout en étant conscients que nous ne sommes pas capables de produire une œuvre équivalente à celle que nous condamnons. Personne n'oserait le faire, et même l'idée ne vient à l'esprit de personne. Pourtant, le résultat d'une telle tentative serait seulement un mauvais tableau, une pièce de musique ratée ou un livre médiocre, qui ne causeraient de tort à personne, sauf à la personne ayant signé cette œuvre.

La situation est différente avec les opérations militaires, où le sort de la patrie est en jeu. On s'y engage sans apprentissage artisanal, sans connaissances techniques.

Cette anomalie est, sans aucun doute, le résultat du double caractère de la stratégie. On ne remarque généralement pas son aspect scientifique et on n'y voit qu'une partie strictement créative ; chacun s'imagine avoir le talent d'un maître, d'un créateur, d'un artiste.

En littérature, en art, en politique, il arrive parfois de rencontrer des excuses pour émettre des jugements sur des questions peu étudiées. En stratégie, personne ne s'excuse lorsqu'il aborde les questions les plus complexes : cela est considéré comme tout à fait naturel. En accord avec cela, on passe des paroles aux actes.

Avons-nous oublié à quel point M. Thiers était heureux et satisfait lorsqu'il visitait les camps, passait en revue les troupes et donnait des instructions sur les travaux de fortification ; il s'imaginait commandant de l'armée.

Louvois se comportait de la même manière, et Louis XIV se moquait des prétentions militaires de son secrétaire d'État lorsqu'il voyait ce dernier prendre le rôle de commandant de régiment. En 1691, lors du siège de Mons, le ministre préféré modifia la position de l'une des principales avant-postes. En s'en apercevant, le roi dit à sa suite : « Est-ce le fait de Louvois ? Il s'imagine être un « grand général » et tout savoir. » (Journal de Danjou, 11 avril).

Beaucoup d'autres avaient la même opinion d'eux-mêmes. Les talents militaires méconnus embrouillent beaucoup d'esprits. Ils rêvent de ce qu'ils ne connaissent pas, l'inconnu les attire, et ils ne peuvent résister à une telle tentation. Une véritable légion de stratégies de salon et de guerriers de bureau s'est répandue.

Néanmoins, ils envahissent seulement un domaine de la stratégie, le moins réel et le plus séduisant : l'art des combinaisons.

Il est plus facile de gouverner par l'imagination que par la raison. Dans un projet, c'est l'audace qui séduit, non la solidité. La plupart des gens aiment l'apparence extérieure et ne s'intéressent pas au fond. Les grandes et audacieuses entreprises semblent belles au premier abord ; la recherche de voies pratiques est en revanche un travail lourd et peu visible. Seules les personnes de métier savent combien la seconde partie est essentielle. Les autres ne s'en soucient pas du tout. Comment pourraient-elles le savoir ? Elle n'est jamais mentionnée dans l'histoire.

On peut admettre que l'histoire transmet dans une certaine mesure les intentions, mais elle est tout à fait insuffisante lorsqu'elle raconte leur accomplissement, auquel elle imprime l'empreinte évidente des particularités du cas particulier.

Il a été très justement remarqué : il est facile de comprendre la guerre, mais difficile de la mener. Cet aphorisme trace une frontière exacte entre deux parties de la stratégie : les combinaisons et l'exécution. Partout et toujours, l'idée théorique ne se manifeste que dans son application à la réalité ; le concept ne peut être évalué que par son exécution. C'est une loi positive, et si elle ne couvre pas entièrement la stratégie, elle en constitue en tout cas un guide.

Les personnes dotées d'une grande énergie lui accordent une attention énorme et accordent peu d'importance aux combinaisons. Ils placent l'exécution puissante et habile bien au-dessus de l'intention.

Cette estimation peut être exagérée. L'influence des combinaisons se reflète beaucoup plus dans les échecs que dans les succès. Il est rare qu'un projet réussi et satisfaisant garantisse la victoire, mais un mauvais conduit inévitablement à la catastrophe.

L'exécution favorise le succès d'une bonne combinaison et vient à l'aide de la médiocrité ; mais elle est impuissante lorsque le projet est mauvais, voilà ce qu'il faut comprendre.

Passer par le petit col du Saint-Bernard pour descendre dans la vallée d'Aoste en Italie est une idée judicieuse. En juin 1691, le général lieutenant La-Ognet tenta de l'exécuter ; ce projet se solda par un échec assez retentissant. En 1800, Bonaparte s'empara de cette idée ; le projet aurait pu de nouveau ne pas porter beaucoup de résultats si le secret de l'opération avait été divulgué. La rapidité d'exécution, dans ce cas, assura le succès.

Le plan de campagne de 1796 en Allemagne, élaboré par le Directoire et divisant nos forces en trois groupes face à un adversaire tel que l'archiduc Charles, était profondément défectueux, et l'exécution la plus brillante n'aurait pu éviter l'échec ; celui-ci a eu lieu malgré tous les talents de Jourdan et Moreau.

En 1806, le magnifique projet de Napoléon était sans aucun doute l'un des éléments de son succès ; cependant, l'adversaire conservait la possibilité d'en atténuer l'ampleur par sa manœuvre. La grandeur de la victoire s'explique principalement par l'exécution excellente sous tous les rapports.

L'invasion de la Bohême en 1866, effectuée par des colonnes séparées de l'armée prussienne, est considérée comme une combinaison incorrecte, car elle comportait le risque de tomber sur une armée autrichienne déjà concentrée. La détermination et la rapidité d'exécution corrigent l'erreur contenue dans le plan de campagne.

Notre projet, élaboré au début de la campagne de 1870, n'était en substance pas erroné. La répartition des forces françaises en deux groupes (en Alsace et sur la Sarre), reliés par un troisième, situé dans les Vosges, offrait la possibilité d'agir contre le front ou le flanc de l'ennemi et de porter un coup puissant soit par l'aile droite, soit par l'aile gauche ; c'était, sans aucun doute, une disposition judicieuse. L'exécution, en revanche, ne valait rien ; les qualités élevées des troupes n'ont pas pu remédier à la situation.

La combinaison qui poussait l'armée de Châlons à venir en aide à Metz assiégée était irrationnelle. La politique a imposé la réalisation de ce plan ; mais même une exécution parfaite n'aurait pu empêcher son échec. Des militaires professionnels auraient facilement pu le prévoir.

En 1870, la délégation turque semblait être inspirée par des idées qui avaient donné un résultat si médiocre lors de la campagne de 1796 sur le théâtre allemand. À l'instar du Directoire, elle a divisé les forces françaises, alors qu'une concentration rapide de celles-ci était le seul espoir de sauver Paris. Le manque de plan ne pouvait être compensé par la qualité de l'exécution, et l'échec était inévitable.

Ces exemples sont suffisants pour montrer à quel point les concepteurs de plans de campagne se trompent lorsqu'ils se basent sur des souvenirs historiques. En essayant d'imiter le passé, on peut facilement s'imaginer que reproduire un plan est une affaire pratique. D'où une stratégie théorique ou fantaisiste, d'où des erreurs pour lesquelles il faut payer cher.

IV. Deux parties de la guerre

Une idée ne peut se manifester qu'en se réalisant et en s'incarnant dans la réalité. Par conséquent, il existe deux catégories : le concept et l'exécution, la pensée abstraite et la mise en œuvre.

Le double caractère non élucidé de la stratégie a néanmoins été décrypté et même esquisisé par des écrivains éminents.

Chez Fochier, il est écrit : « une fois la décision de combattre prise, il faut passer aux moyens qui permettraient de la réaliser avec succès. Certains de ces moyens peuvent être prévus, d'autres ne se révéleront que le jour même du combat ». (Sur les batailles).

Apparemment, il considérait ainsi qu'une partie de la stratégie était positive, sinon scientifique, et l'autre partie était spéculative ou créative.

Le maréchal Puysegur affirmait de son point de vue : « Je pense que, en dehors de toute guerre, en dehors de toute armée, il est possible d'étudier, uniquement par la recherche, toute la théorie de la guerre de manœuvre. Cette théorie, je l'appelle l'art militaire libre. L'armée n'est qu'un mécanisme, qui est mis en mouvement et conduit au combat par cet art. C'est précisément cet art qui nous apprend à établir un plan de guerre ». (*L'Art militaire*. Préface).

L'art militaire libre ! Mais c'est une stratégie théorique, un art de combinaisons, et le mécanisme en est la partie positive ou scientifique.

Chez tous les écrivains, nous rencontrons la même pensée, plus ou moins obscure, car elle réside dans l'essence même de la stratégie.

La guerre ne se déroule pas seulement dans le cerveau, comme le pensent certaines personnes. Le cerveau est plutôt un organe de conception que créatif. Il faut fournir au cerveau toutes sortes de données, qui sont positives. La raison, le jugement et l'induction traitent ces données, ce qui aboutit à une combinaison, un projet d'opération (partie théorique). Ensuite, pour déterminer dans quelle mesure cette idée est réalisable dans la vie, l'intervention du calcul est nécessaire (partie positive).

Selon la phase, la nature et les conditions de la tâche changent. Dans le domaine de la théorie, la raison et la volonté prédominent ; l'action y a principalement un caractère spirituel. C'est un art accompagné d'imprévus, de caprices, d'élan et d'infini.

Ensuite, il faut quitter ces hauteurs où règne la liberté totale, et descendre sur terre, où tout constitue un obstacle, passer de l'imaginaire au réel, mettre en mouvement des unités séparées, impulser les masses, surmonter la résistance, satisfaire toutes les exigences, prévoir, calculer. Ici, l'art pâlit, et la science entre en scène avec toute sa précision et son positivisme.

Cette distinction est essentielle, et ses conséquences se manifestent particulièrement dans la manière d'aborder les questions militaires et dans la méthode du parcours d'étude qui mène à la connaissance.

La stratégie représente un tout, composé d'intentions et d'applications à des cas particuliers, de valeurs matérielles et morales, de logique et de calcul, de raisonnement et de positivisme. Elle a un caractère dual, ou plutôt, elle se compose de deux parties. Elle se rapporte à la fois à l'art et à la science.

Napoléon Ier l'exprime ainsi : « Achille était le fils d'une déesse et d'un mortel : c'est l'image du génie militaire. À la partie divine appartiennent tout ce qui découle des considérations morales, du caractère, du talent, des intérêts de votre adversaire, de l'opinion publique et de l'esprit du soldat, qui est victorieux et fort, vaincu et faible, selon la manière dont il se perçoit. À la partie terrestre appartiennent les armes, les fortifications, les positions, les formations de combat, en un mot tout ce qui concerne les questions matérielles. » (*Commentaires de Napoléon*. Tome VI).

Marmon distinguait apparemment aussi bien les deux parties de la stratégie lorsqu'il écrivait : « La partie positive de la guerre se résume toujours au calcul du temps et de la distance, mais la partie morale, qui concerne la connaissance du cœur humain, dépend de l'inspiration, de ce don mystérieux de la nature que peu possèdent et que personne ne peut enseigner ».

C'est une représentation plus claire de la stratégie ; sa bifurcation, pour ainsi dire, permet d'y accéder plus facilement. L'art et la science s'y unissent, mais ne se confondent pas. Leurs méthodes ne sont pas identiques et leurs moyens sont différents.

L'art n'admet ni lois absolues, ni principes absolus. Il permet les solutions les plus diverses, s'appuyant parfois sur l'inspiration ou sur l'expérience pour tirer le meilleur de

l'imprévu. Son champ d'activité est aussi illimité que celui de l'imagination. Les décisions, les pensées et les plans dépendent exclusivement du talent du chef, et seulement de lui. Ce talent ne peut être remplacé par rien.

La science de la guerre cherche à répondre aux exigences, à préparer, à anticiper et à réduire la partie où dominent les aléas. Ses méthodes — organisation, gestion, amélioration des équipements, mécanisation, comme on le dit dans le milieu — ne dépendent pas de l'audace des entreprises et s'accordent avec elle. Pour réussir, il est nécessaire de prendre en compte les deux catégories — éléments moraux et matériels — et de donner à chacun sa juste valeur.

Certains peuples accordaient plus ou moins de préférence à la première ou à la deuxième partie de la stratégie, en fonction de leurs inclinations intellectuelles et guerrières. Certains aimait les grandes entreprises, poursuivaient des objectifs audacieux et éloignés qui stimulaient l'imagination, et accordaient peu d'attention aux mesures organisationnelles, aux questions de sécurité ou de prudence. La part chevaleresque prévalait chez eux. D'autres agissaient de manière plus ordonnée, choisissant la meilleure approche pour des objectifs limités, en réglementant tout soigneusement. Chez eux, le côté pratique se manifestait particulièrement.

La victoire couronnait successivement les deux méthodes d'action. La première attirait davantage l'attention et offrait plus de gloire, mais les succès durables et les gains sérieux appartenaient à la seconde.

La différence entre les deux branches de la stratégie a été encore plus accentuée en raison de l'amélioration de l'armement et de l'augmentation des effectifs des armées. La partie spéculative de la stratégie tend à diminuer, tandis que la partie positive tend à croître.

Clausewitz pressentait cette évolution des idées ; il fut l'un des premiers à remarquer la tendance à minimiser la stratégie théorique. Il affirmait que « la science consiste exclusivement en connaissance, tandis que l'art exige des capacités créatives ».

Les guerres modernes ont pleinement justifié son point de vue. Le maréchal de campagne Moltke a montré bien plus de scientificité que d'art, la mécanisation chez lui l'emportait sur le plan conceptuel.

Le côté poétique de la guerre s'estompe progressivement. Son charme brillant cède la place au mécanisme. L'art se détourne de l'idéal et tend de plus en plus vers le réalisme ; c'est une conséquence découlant de la technique.

La conduite de la guerre subit une évolution significative. Les opérations à grande échelle, la surprise à grande échelle et les frappes éclair ne peuvent plus être exécutées. La masse remplace l'ampleur. Tout pousse dans ce sens, il n'y a pas d'erreur possible.

Le côté positif de la stratégie va vers le profit, tant en pratique que dans le domaine des idées. C'est dans cette direction qu'il faut orienter l'étude afin d'élever le niveau de la science militaire, un élément dont l'importance croît avec l'augmentation des effectifs des armées.

V. La partie théorique de la stratégie

L'art militaire, en particulier sa partie spéculative ou divinatoire, séduit. Il est facile d'y accéder, il semble ne pas exiger un travail assidu et paraît accessible à chacun. Un art dont la nature échappe à la discipline offre à tous une liberté totale de pensée. Il se prédispose à des doctrines floues, aléatoires, parfois même contradictoires, et les hypothèses les plus opposées ne paraissent pas invraisemblables. On peut adopter un point de vue, le défendre, prononcer des jugements, sans disposer d'érudition, et pourtant avoir l'air d'une personne compétente en matière militaire.

Ainsi s'explique la préférence accordée à la stratégie théorique, car sa façade séduisante permet de ne pas approfondir. En considérant cette façade stratégique de

l'extérieur, en touchant seulement aux intentions et aux plans grandioses, on pourrait dans une certaine mesure penser que la stratégie théorique est le lot de natures particulièrement douées, qu'elle est accessible uniquement aux personnes exceptionnelles, que les méthodes d'enseignement ordinaires n'ont pas leur place ici et, en fin de compte, selon les mots de Napoléon, elle représente une série d'intuitions et de visions où la connaissance est superflue et où les dons naturels seuls suffisent.

Cette idée n'est pas nouvelle ; à son époque, elle avait déjà été réfutée par le général Guibert :

«Condé, Luxembourg, Eugène, Katina, Vandamme et Villars savaient déplacer les masses. Les grands hommes que je viens de mentionner n'ont introduit ni nouvelle organisation, ni nouvelle tactique dans l'armée. Ils ne nous ont légué aucun principe. Il se peut même qu'ils aient souvent agi davantage par instinct que par réflexion. À cette époque, la science du commandement était considérée presque entièrement comme un don inné, comme un cadeau du ciel. On imaginait à peine alors la nécessité de l'apprentissage et de la recherche.» (Tome I, p. 72).

Certains ne sont pas allés plus loin et, de nos jours encore, professent la même foi. Ils croient que l'homme militaire est entièrement fait de dons naturels. L'école, qui renouvelle maintenant l'ancien, prend encore sous sa protection les idées innées. Certains y croient et se nomment spontanéistes ou innéistes afin de souligner leur appartenance aux connaissances intuitives. Ces mots de fabrication récente ne sont pas suffisamment heureux ni précis, et, apparemment, une vie courte leur est destinée.

Presque tous les philosophes ont rejeté la doctrine des idées innées. Ils considèrent ce système comme un stratagème de personnes incapables de comprendre et de s'expliquer, et qui laissent donc leur raison errer et se perdre dans le vide.

Aristote a dit : « L'esprit, qui n'a pas encore connu, n'est rien, il est comme une feuille de papier blanche sur laquelle rien n'est écrit ».

La même idée se dégage de la plume de Clausewitz : « Il est indéniable qu'il n'existe aucun domaine dans lequel l'esprit humain puisse travailler sans disposer d'une richesse connue d'idées ; ces idées, ou du moins la majeure partie d'entre elles, ne naissent pas spontanément dans le cerveau humain, il doit les conquérir, et alors elles forment sa connaissance. » (Introduction).

Le philosophe et le militaire affirment la même chose. Une coïncidence significative...

La supériorité est-elle innée ? Oui, si l'on entend par là la force d'esprit et les capacités naturelles dont une personne est dotée. Non, si l'on entend qu'une personne est déjà née capable de résoudre toutes les tâches d'une quelconque profession.

La vieille aristocratie se trompait en imaginant que l'origine donne tout ; souvenons-nous de la réponse du marquis Dorante dans la comédie de Molière « Le Bourgeois gentilhomme » : « Nous, les gens de bonne naissance, avons le privilège de tout savoir, sans jamais rien apprendre ».

En général, on parle beaucoup de génie. Beaucoup se considèrent comme des génies, mais en réalité, rares sont ceux qui en possèdent. Le génie est sans aucun doute un don naturel, car ses prérequis sont une grande intelligence et un esprit très polyvalent. C'est une forme exceptionnelle et intense de supériorité humaine. Il se manifeste par la prévoyance et des capacités qui, dans la plupart des cas, dépassent les dimensions normales.

Nous rabaisserions le génie si nous cherchions à ne voir en lui que l'inspiration soudaine, la révélation imprévue ou l'illumination fulgurante. L'attrait de tout ce qui est merveilleux nous fait supposer des causes surnaturelles dans les événements importants.

À la guerre, les données ayant la plus grande importance réelle ne peuvent pas être évaluées matériellement. Un chef militaire doté de chance, les devine grâce à sa perspicacité, tire des conclusions à leur sujet à partir de signes insignifiants ou les découvre par un moyen secret quelconque.

Certaines choses nous restent inconnues, mais ce n'est pas une raison de voir là le surnaturel. Si nous en savions plus, nous aurions moins de raisons de nous étonner. La campagne italienne de 1796 fut facilitée pour Napoléon par les voyages incognito qu'il avait entrepris auparavant dans les Alpes maritimes, jusqu'à Gênes, et par sa maîtrise de la langue italienne. Sans aucun intermédiaire, il se retrouva seul à connaître les particularités privées, et les événements ultérieurs firent interpréter cette connaissance comme une inspiration et une clairvoyance.

Attribuer les succès de Napoléon à son immense intelligence, à sa perspicacité, à son art, à son énergie et à son érudition serait trop simple, et c'est pourquoi on préfère voir dans sa pensée une sorte d'ubiquité ou de divinité.

Surtout, cela est vexant quand il faut admettre que la plupart des grands chefs étaient des hommes cultivés.

«Croire, ce qui est si répandu à notre époque, qu'un commandant doit naître et qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre pour se développer et devenir un chef militaire, est l'une des nombreuses erreurs de notre siècle, l'une des idées reçues auxquelles recourent les prétentieux et les indifférents pour éviter l'effort rigoureux menant à la perfection. Oui, le génie naît sans aucun doute avec nous, mais le grand homme doit en outre se former ; le génie n'est pas un bâtiment, mais seulement sa fondation.» (Archiduc Charles. *Principes de stratégie*. Préface).

Il n'y a pas de manque d'exemples.

Hannibal a été élevé par son père, le brillant général Hamilcar, qui l'a tôt engagé dans le travail sur ses plans et a rapidement développé son esprit. Il a participé à la guerre d'Espagne sous le commandement de son beau-frère Hasdrubal, de sorte que son génie naturel s'est développé par l'étude et l'expérience. Il s'intéressait à tout et travaillait sans repos. C'est ce que dit Polybe.

Un des écrivains militaires les plus remarquables de notre époque dresse presque le même portrait de Condé.

«Pour mieux éclairer les traits caractéristiques de Turenne, on a souvent affirmé que son vaillant rival était devenu général subitement et qu'il s'était immédiatement révélé comme un vainqueur. Il faut rejeter cette chimère : le général improvisé en un instant n'existe que dans l'imagination ; le génie de Condé, donné par Dieu, a été fécondé par l'enseignement, et de plus par un enseignement persistant sous une bonne direction ; cinq ans de pratique lui ont donné la maturité. Il a mûri rapidement, comme un fruit favorisé par le soleil. Dès ses premiers exploits, il a atteint l'apogée et a su se maintenir en hauteur, sans descendre sur une ligne descendante. Ses talents étaient les mêmes à Seneffe que sous Rocroi.» (*Histoire des princes de Condé*, Tome IV, p. 249).

Il est bien connu que Bonaparte étudiait les campagnes militaires : il ne se contentait pas de lire les ouvrages d'histoire militaire, mais il tenait la plume à la main, notant, critiquant et faisant des extraits. Pour maîtriser l'art militaire, il travaillait seize heures par jour. Il se familiarisa avec la gestion des armées en 1795, année qu'il passa entièrement au département topographique du Comité de salut public. La diligence extraordinaire de Napoléon développa son jugement et lui permit de se familiariser de près avec les questions militaires.

Par la suite, discutant en 1809 avec Rederer, Napoléon lui disait : « Si l'on a l'impression que j'ai toujours une réponse prête et que rien ne me surprend, c'est parce que, avant d'entreprendre quoi que ce soit, je réfléchis longtemps et prévois tout ce qui peut arriver. Ce n'est pas un génie qui me souffle subitement, en secret, ce que je dois dire et faire dans des circonstances qui sont inattendues pour les autres ; non, c'est le résultat de ma réflexion et de mes méditations. Je travaille toujours ».

Dans une autre conversation, il a ajouté : « Je suis convaincu que pour être un bon général, il ne suffit pas seulement d'avoir beaucoup de talent, mais aussi de vastes connaissances. Le sens de l'observation et la rapidité de décision des grands chefs militaires

prouvent seulement qu'ils se sont extraordinairement bien approprié les connaissances dont ils avaient besoin. »

Il existe une différence entre les qualités et les aptitudes du commandement. On pourrait presque la résumer en deux mots : pouvoir et savoir. Certains pourraient, mais ne savent pas, d'autres savent, mais ne peuvent pas. Un vrai chef allie en lui qualités et aptitudes.

En réalité, on pourrait se passer de la démonstration d'une telle évidence.

Les qualités innées sont préférées aux capacités acquises. Les premières sont données par la nature, tandis que les secondes ne proviennent que de l'apprentissage, et cela est moins favorable.

Il nous reste encore un reste de la vision du monde chevaleresque, que rien n'a pu effacer et qui comprend le mépris pour le travail. La plupart s'émerveillent des personnes qui se lancent dans des aventures sans savoir où elles vont, sans évaluer correctement leurs adversaires, comptant entièrement sur leur courage et leur étoile; ceux qui organisent, combinent et préparent sont regardés de manière plus froide.

Tout le monde est charmé par Condé quand il jette sa bâton de maréchal dans les rangs ennemis et ordonne à ses troupes de le reprendre. Un geste magnifique, une inspiration splendide, ne nécessitant ni travail ni préparation. Heureusement, Condé savait aussi autre chose.

Une ancienne tradition d'ignorance repose sur le mensonge. L'étude de tous les événements militaires ne laisse aucun doute à ce sujet. Les seuls dons naturels ne suffisent pas à former un chef militaire. Les partisans des idées innées s'efforcent en vain de remettre l'inspiration au premier plan. Il n'y a plus d'inspiration, si jamais elle a existé. On lui fait confiance, mais elle trompe. On l'appelle — elle ne vient pas. L'inspiration est une divinité fantastique et insaisissable, qui ne répond qu'aux appels des personnes instruites ; et lorsque le commandement manque des compétences appropriées, compter sur une illumination soudaine s'avère être un mythe, et il ne reste qu'à subir l'échec. Malheureusement, nous l'avons vu trop souvent.

VI. Élément moral

Conformément à l'hypothèse selon laquelle les combinaisons militaires naissent soudainement dans un cerveau particulièrement doué, l'amour de tout ce qui est merveilleux pousse également les armées à ne voir que des éléments moraux ou, du moins, à leur attribuer la prépondérance.

Pas d'éducation chez les supérieurs, pas d'éducation chez les subordonnés — on ne peut nier la logique de cette absurdité. Pour éviter la nécessité d'apprendre à faire la guerre, beaucoup disent : dans la guerre, les forces morales sont tout.

Les questions morales et sociales influencent intensément l'essence de la guerre et affectent beaucoup moins sa conduite.

Dans presque toutes les campagnes, le rôle de l'élément moral se manifeste avec une clarté totale. Une plus ou moins grande tension influence considérablement le résultat. Leur impact est réel, indéniable et fondamental. Il se fait sentir partout, indépendamment des réorganisations, des tactiques et des armes.

Par nature, les éléments moraux ne se soumettent pas à la raison et encore moins au calcul. Parfois, les forces morales s'élargissent, et parfois elles s'affaiblissent soudainement. Les traiter relève d'opérations très délicates. Jomini rattache l'élément moral à la politique militaire ou à la philosophie de la guerre.

Les facteurs moraux n'ont jamais vraiment changé de manière significative. Le courage, la discipline, le patriotisme, le dévouement et le mépris de la mort ont toujours existé. On les retrouve sous la même forme dans le bataillon sacré de Thèbes, chez les braves de Léonidas à

Thermopyles, chez les triarii romains, parmi les tercio espagnols et chez les grognards de l'ancienne garde impériale.

Ces soldats ont toujours été formidables. Ils resteront de sérieux soldats tant qu'ils existeront, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par la police.

La nature des éléments moraux ne peut pas changer. Puisque ce qui est nécessaire, c'est le respect des éléments moraux et leur soutien autant que possible, il serait fatal de supposer qu'à la guerre — ils sont tout, et que l'on peut compter uniquement sur eux.

Nous avons vu des mercenaires, en particulier chez Hannibal, et même des esclaves qui se battent pas moins bien que les citoyens, animés d'un grand amour pour leur patrie ; nous avons également vu des forçats qui se comportaient aussi bien sous le feu que des hommes honnêtes.

La passion pour l'extrême nous fera errer. Reconnaissions donc que sans facteurs moraux, ou du moins sans certains d'entre eux, il est impossible d'accomplir beaucoup, mais que ceux-ci seuls ne suffisent pas pour répondre aux exigences sérieuses de la guerre. Ils donnent l'impulsion, mais ne fonctionnent pas d'eux-mêmes, et la guerre, en fin de compte, est le triomphe d'une force matérielle bien employée.

Il ne faut pas placer l'éducation au-dessus des exploits militaires, mais le manque d'éducation militaire a toujours conduit les peuples à la ruine.

Portons notre attention sur la note suivante de Jomini : « Une armée magnifique, capable de bien manœuvrer, bien disciplinée, mais dépourvue de dirigeants habiles et de réserves populaires préparées, a conduit en 15 jours la Prusse à sa chute sous les coups de Napoléon. » (*Grandes opérations*. Introduction, p. 49).

De nos jours, nous avons également vu de beaux soldats qui ont été vaincus parce qu'ils étaient mal dirigés. Par conséquent, seule la bravoure, la qualité et les éléments moraux ne suffisent pas.

La connaissance est maintenant plus utile que jamais.

La large diffusion de nouvelles inventions tend de plus en plus à éliminer les différences matérielles entre les armées ; les progrès de la civilisation tendent de plus en plus à atténuer les différences morales entre les nations ; la supériorité reviendra à ceux qui sont les mieux entraînés, les plus habiles, les mieux instruits ; mais les balances du destin réagiront toujours, bien sûr, si sur une des coupelles est placé le génie d'un leader.

VII. Instabilité des principes de l'art militaire

Il serait erroné d'affirmer que les principes de l'art militaire n'existent pas ; cependant, ces principes n'ont pas de valeur absolue. La valeur des principes dépend de leur application, et c'est là l'une des principales difficultés de l'art militaire.

Les principes de l'art militaire, pour ne pas constituer des obstacles, doivent nécessairement être flexibles. Divers auteurs leur ont donné des formes différentes, selon leur point de vue ou les circonstances. Certains affirment que les principes sont indéniables, incontestables, tandis que d'autres les jugent douteux et susceptibles de critique. En conséquence, un certain nombre de contradictions se sont créées, ébranlant nos convictions.

Nous donnerons quelques exemples pour illustrer ce qui a été dit.

1. Supériorité numérique au point décisif. — « Le principe fondamental de toutes les combinaisons consiste à porter le coup combiné le plus brutal possible avec la masse de ses forces au point décisif. » (*Grandes opérations*. Tome III, p. 337).

C'est ce que dit Jomini. On disait avant lui que Dieu est du côté des grands bataillons. Maintenant que chacun en possède, on commence à penser que, le grand jour venu, Dieu sera du côté des bons bataillons. Une très vieille vérité, exprimée par Végèce dans les premières lignes de ses « Institutions militaires » : « Dans tous les types de combat, la victoire restera

plutôt du côté de l'art et de l'expérience que de la supériorité en nombre et en bravoure, mal dirigées.»

Le nombre n'est pas tout. Clausewitz affirme également : « Il ne faut pas penser que tout est déjà gagné si vos avantages consistent uniquement en une supériorité numérique, car en lien avec d'autres circonstances, il peut facilement s'avérer que posséder de tels avantages rapporte encore très peu. » (Tome I, p. 45).

La supériorité numérique à un point décisif ne garantit pas toujours le succès. Des facteurs moraux peuvent compenser un effectif réduit. Une manœuvre réussie, l'approche rapide des renforts, la surprise, l'enveloppement d'un flanc, la concentration inattendue des feux d'artillerie, certains avantages du terrain au moment opportun peuvent rendre, sur un secteur donné, la force inférieure en nombre plus puissante.

Par conséquent, la supériorité numérique au point décisif n'est pas un principe.

2. Se diviser pour vivre, se concentrer pour combattre. — Dans l'idéal de la guerre, il s'agit d'être concentré, car la dispersion des forces crée une situation préoccupante et peut même s'avérer fatale. Avec une bonne tactique d'approvisionnement et une ligne de chemin de fer à disposition, l'armée n'a nul besoin de se disperser pour survivre. Elle doit plutôt se diviser en factions pour se déplacer et manœuvrer.

L'affirmation ci-dessus ne représente pas une cohérence et n'est pas nécessaire dans tous les cas. Par conséquent, ce n'est pas un principe.

3. Ne jamais choisir un point de concentration dans une zone où l'ennemi pourrait prévenir.

4. Ne jamais permettre que les colonnes de marche soient séparées par des obstacles insurmontables. — En 1866, les Prussiens firent les deux, envahissant la Bohême et reportant la concentration jusqu'à ce qu'ils atteignent la Haute-Elbe. Le succès leur fut favorable. Par conséquent, leur décision n'était pas erronée. La force et la rapidité d'exécution compensèrent les défauts qui semblaient caractériser la combinaison.

Il est également impossible d'y discerner des principes constants.

5. L'offensive à tout prix. «L'offensive présente en général plus d'avantages, surtout en stratégie. En tactique, l'initiative est toujours équilibrée.» (Jomini. *Grandes opérations*. Introduction, pp. 71 et 72).

Cependant, Clausewitz, grand partisan de l'offensive, écrivait : « Il semble que nous ayons suffisamment confirmé notre affirmation à tous ceux qui nous précèdent, à savoir que la défense est une forme plus forte de guerre que l'offensive. » (Tome II, p. 21).

En ce qui concerne la question de savoir s'il faut privilégier l'attaque ou la défense, beaucoup ont écrit comme si ces deux formes étaient incompatibles avec la guerre. Leur mélange ou leur alternance est nécessaire ; c'est en cela que réside l'art de la guerre. Les séparer conduit à un système, à des préjugés, à la médiocrité.

Ils reconnaissent les avantages de l'objectivité, c'est-à-dire garder le contrôle et définir les actions militaires eux-mêmes, plutôt que de suivre la subjectivité, ce qui implique de se soumettre à la volonté de l'ennemi.

On peut atteindre l'objectivité par les deux moyens, c'est-à-dire à la fois par l'attaque et par la défense. Lorsque les Anglais, immobiles et bien positionnés, attendaient nos soldats qui se précipitaient en avant et les arrêtaient par leurs tirs, ils se défendaient. Cependant, ils étaient objectifs, car ils nous faisaient toujours tomber dans la même manœuvre erronée.

En 1796, Bonaparte se déplace vers le plateau de Rivoli, dans la direction suivie par les Autrichiens ; ces derniers sont obligés d'attaquer cette position. Il prend le combat que son manœuvre a rendu inévitable. Ainsi, dans ses actions, l'offensive se combine avec la défense, une forme à laquelle peu s'étaient consacrés jusqu'à présent ; toutefois, elle peut rendre des services brillants.

Ainsi, on ne peut pas non plus appeler l'attaque un principe, puisque l'on peut parvenir à des résultats réussis par d'autres moyens.

6. Agir sur les lignes extérieures. — Le testament de Napoléon : « Ne jamais attaquer de front des positions que vous pouvez prendre en contournant. » (Commentaires, Tome VI, p. 265).

Il a réussi cette manœuvre en 1800, 1805 et 1806, mais dans d'autres cas, la situation était différente. La capture de la ligne opérationnelle ou de communication ennemie est une idée très tentante. Couper l'artère qui alimente l'armée équivaut presque à la détruire. Il faut agir sur les lignes extérieures, ou, pour envelopper ou contourner l'ennemi, il faut se déplacer sur la ligne d'enveloppement, qui est la plus longue. Cependant, celui qui veut couper l'ennemi risque lui-même d'être coupé. Celui qui contourne est lui-même contourné.

Comme le note l'archiduc Charles, cette bonne règle en soi n'a de valeur qu'en fonction de son application.

Un tel projet n'est pas obligatoire ; il est difficile de le considérer comme un principe, car il est confronté à un autre, et en fait à la règle inverse.

7. Opérer selon des lignes intérieures, qui sont les plus courtes. — Depuis une position centrale, on peut, selon le système de la navette de tisserand, porter des coups tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, en s'abattant de toutes ses forces sur des parties distinctes de l'ennemi.

Cette approche a des preuves éclatantes dans la campagne du maréchal Berwick dans les Alpes du Sud et dans la campagne de Napoléon en 1796 dans le duché de Milan.

Cependant, les lignes intérieures n'ont sauvé Napoléon ni en 1813 sur l'Elbe, ni en 1814 en Champagne, ni en 1815 en Belgique.

En 1870, l'armée du Rhin n'a pas réussi à utiliser sa position centrale pour défaire ses adversaires par petits groupes, rassemblés à droite et à gauche des Vosges, et leur a permis à la fois ici et là de la vaincre.

«Ainsi, en stratégie, celui qui est encerclé, à forces égales, se trouve toujours dans une position plus avantageuse que celui qui encercle.» (Général Dragomirov).

Jomini partage le même avis, Bulow soutient le contraire. Les deux ont raison. Lorsque vous vous trouvez à l'intérieur d'un cercle et que l'avantage numérique est du côté de l'ennemi, vous risquez d'être enfermés et détruits. La position intérieure a à la fois ses bons et ses mauvais côtés. À ce sujet, Clausewitz s'abstient de donner des indications précises. Il dit :

«L'avantage restera du côté de la partie dont la direction se révélera la plus habile». (Tome III, p. 57). Par conséquent, cela ne peut également être reconnu comme un principe.

8. «Posséder des hauteurs donne la maîtrise sur les vallées, ce principe n'a jamais été plus vrai que dans ce cas (Waldkirch)», telle est l'expression de la pensée de l'archiduc Charles (campagne de 1796, chapitre XXIX).

Jomini proteste : « Cette opinion a longtemps été reconnue comme une vérité, mais nous ne pouvons pas la considérer comme un principe... On peut en venir à la conclusion que dans tous les cas où vous aurez de fortes masses disposées dans une grande vallée, vous serez assuré de dominer les montagnes qui l'entourent... En tactique, ce principe trouvera plus souvent une justification que dans la stratégie, mais dans l'un comme dans l'autre cas, il ne doit pas être considéré comme irrévocable. » (*Grandes opérations*).

On pourrait multiplier le nombre d'exemples de ce genre et tous les présenter. Mais ceux-ci suffisent déjà à montrer à quel point les doctrines spéculatives sont fragiles et combien elles méritent peu d'être appelées principes.

VIII. Les secrets de la guerre

Outre ce que l'on appelle des principes, il existe de nombreuses observations provenant de grands chefs militaires, sanctifiées par la tradition, érigées au rang de panacée stratégique et appelées les secrets de la guerre.

Maurice de Saxe affirme que « tout le secret de la guerre réside dans les jambes ».

Cependant, Jomini le contredit : « Le secret de la guerre ne résidera jamais dans les jambes, il se trouve entièrement dans la tête, qui les met en mouvement. L'armée effectuera vainement des marches forcées ; si leur direction est erronée, elles ne la sauveront pas de la destruction ». (*Grandes opérations*).

Selon l'archiduc Charles : « L'art de la grande guerre consiste à amener l'ennemi, par la force ou par la manœuvre, à s'écartier des principes de la stratégie, et à ne jamais s'en écarter soi-même ». (*Principes de la stratégie*).

«Le secret le plus important de la guerre réside dans la maîtrise des communications.» (Adresse de Napoléon à Jomini lors de la déclaration de guerre en 1806. *Grandes opérations*. Tome II).

Toute la théorie de la guerre se résume en une seule règle : « Être plus fort au point décisif ».

«Lancer toute la masse de ses troupes sur l'ennemi dispersé : c'est là ce que Bonaparte considère comme le secret immédiat de la victoire.»

«Cela s'applique au système de guerre de la même manière qu'au siège. Concentre le feu sur un point, ne te disperse pas, mais concentre les attaques. C'est, dit le général Rogniat, le principe fondamental de l'art militaire.»

Si chacun de ces remèdes recommandés représente tout le secret et tout l'art de la guerre, c'est la meilleure preuve de leur instabilité. Ils ont sans doute une certaine valeur en tant qu'indications ou conseils, et il est approprié, dans une certaine mesure, de s'y référer, mais on ne devrait pas leur accorder plus d'importance.

IX. Les règles de la guerre

De la même manière, un nombre considérable d'instructions, d'aphorismes et de règles provenant de grands chefs militaires ou d'écrivains célèbres est rassemblé. En général, ils résument l'évaluation d'une situation connue, ou une approche connue d'une affaire, ou enfin un avis sur une question particulière. Les auteurs eux-mêmes ne se rendaient parfois pas compte des limites auxquelles leur pensée s'appliquait, et donnaient parfois une interprétation contradictoire de celle-ci.

En incluant dans la doctrine, ces règles étaient prescrites avec une précision et une immobilité dont elles n'avaient jamais fait preuve, et elles donnaient une rigidité qui nuit à l'art.

Les preuves abondent.

Napoléon écrit dans ses mémoires : « Les généraux qui chercheront à conserver leurs troupes fraîches pour le jour suivant la bataille seront presque toujours battus. En cas de nécessité, il faut savoir envoyer au combat tous, jusqu'au dernier homme, car le lendemain d'une victoire complète, il n'y a aucun ennemi à vaincre ».

Cependant, il n'a pas voulu engager la garde à la bataille de Borodino.

Une passion intense entrave le raisonnement. Nous vénérons Napoléon, qui dit que l'on doit avant tout concentrer ses forces sur un point décisif. Mais on loue Napoléon tout autant lorsqu'il s'exprime de manière plus pragmatique : « D'abord, on engage le combat partout, et ensuite on verra. »

Selon l'archiduc Charles : « Il faut engager le combat uniquement si vous y êtes contraint par le cours des événements militaires, ou si vous avez un espoir fondé de remporter la victoire ». (*Campagne de 1796*. Chapitre XV).

Mais le but de la guerre est le combat, et chacun nourrit toujours l'espoir de le gagner. Néanmoins, il arrive parfois que des avantages se présentent à repousser l'affrontement ou à le déplacer sur un autre terrain. La décision, bien sûr, dépend de notre jugement, de notre tact et des circonstances, mais en aucun cas de règles quelconques.

Jomini énonce une autre règle, également d'une précision limitée : « J'ai entendu Napoléon dire à Varsovie qu'à la guerre, il ne connaît que trois choses : marcher quarante verstes par jour, combattre et ensuite disposer les troupes en quartiers pour leur permettre de se reposer. » (*Grandes opérations*, tome III).

C'est absolument faux. Dans certaines circonstances connues, certaines unités effectuaient des marches forcées, mais Napoléon n'a jamais obligé ses armées dans leur ensemble à parcourir quarante verstes par jour. Il comprenait toute l'impossibilité de telles marches. D'un autre côté, il n'était absolument pas du genre à laisser ses troupes se reposer après une bataille. Personne n'a surpassé Napoléon dans la manifestation d'activité et d'énergie lors de la poursuite, ce qui lui permettait de récolter tous les fruits de la victoire.

Cette affirmation, souvent citée comme un exemple de pensée forte, est fausse sur tous les points. La suivante est légèrement meilleure : « En résumé, mon plan de campagne est un combat, et ma politique est un succès. » (Jomini).

Ces mots ont été prononcés par Napoléon en 1812 à Vitebsk, et ils se référaient exclusivement à la campagne en Russie. On a tenté de les transformer en règle, mais on s'est trompé.

La bataille n'est pas un plan, c'est un objectif, et le plan réside dans les moyens qui mènent à sa réalisation. Réduire toute la politique à la réalisation du succès... bien sûr, c'est inévitable. C'est ainsi que tous les gouvernements ont agi, aussi médiocres qu'ils aient été. Personne n'a jamais présenté l'échec comme l'objectif de sa politique.

Ces sentences, ces idées exposées succinctement, en raison des particularités de chaque cas particulier, ne peuvent constituer des recettes. Le respect dû aux grands hommes militaires ne peut aller si loin sans se transformer en fétichisme.

On cite particulièrement souvent les paroles de Napoléon, en raison de la grandeur de ses succès, et on élève au rang de règles de guerre des phrases retentissantes qui étaient pour lui une habitude. Napoléon, combinant brillamment les effets théâtraux et se préoccupant peu de la précision, aimait frapper l'imagination, créer des images concises jusqu'à la caricature afin qu'elles s'imprègnent plus profondément dans les esprits. Son discours légendaire, incisif et plein de contrastes, ressemblait aux prophéties d'un oracle et paraissait mystiquement profond. Sa pensée se cachait souvent derrière un voile de mystère, et on pouvait l'interpréter de différentes manières. Nous avons déjà donné des exemples de cela.

X. Le bon sens dans la stratégie

Dans les chapitres précédents, nous nous sommes consacrés à souligner le caractère instable de ces principes contradictoires, de ces recettes conditionnelles, de ces règles, sentences à l'occasion, de ces aphorismes éphémères, qui jusqu'à présent formaient le champ de la stratégie spéculative.

Nous n'y trouvons rien de complètement faux, mais rien de clair ou de précis non plus. Les points d'appui disparaissent ici. Une doctrine fondée sur l'empirisme ou des suppositions conserve cette incertitude propre à l'art. Elle est prête à se confier à quiconque la réclame, mais elle n'inspire aucun respect. Elle offre une liberté presque totale à l'inspiration ; un joli mot sous lequel se cache parfois une imagination ignorante.

Les événements ayant une structure similaire et une issue complètement opposée confirment et réfutent en même temps les recettes. De là naît la tendance à conclure que les recettes, en elles-mêmes, sont à la fois bonnes et mauvaises, comme la langue dont, selon Ésope, l'évaluation dépend de l'usage qu'on en fait.

La raison est perplexe. Elle se pose la question de savoir si elle s'est laissée abuser par les mots, et si la somme de ces idées inexactes et diverses constitue réellement une doctrine dont le suivi des indications pourrait conduire à des résultats fructueux.

Un doute naît, avec toutes ses conséquences désagréables.

En présence d'inconstance, de variabilité et de contradictions, il serait logique de tenter de corriger les défauts de la doctrine. On pourrait suivre la même voie que celle empruntée par la tactique positive.

La stratégie représente un vaste domaine de recherche et de développement. Les travaux sur l'organisation, la mobilisation, la concentration et l'approvisionnement des troupes indiquaient la possibilité de restreindre et de préciser la formulation des questions. Il serait pratique d'appliquer la même approche dans d'autres domaines. Le désir d'améliorer et de perfectionner devrait englober tous les esprits, et si un changement général survenait, un résultat significatif serait sans aucun doute atteint.

Il avait été atteint dans la tactique, on pourrait aussi y parvenir dans la stratégie.

Il s'est produit à peu près le contraire. La tâche présentait des difficultés particulières. Les affirmations contradictoires, contestées par la théorie, et les systèmes changeants de l'ancienne école constituaient un labyrinthe dans lequel il était difficile de ne pas se perdre sans l'aide d'Ariane.

La moderne Ariane est la recherche scientifique. C'est elle qui pourrait désormais nous fournir le fil conducteur. Mais, à quelques exceptions près, tout le monde lui a tourné le dos. Le travail en a découragé beaucoup et les a fait reculer.

Au lieu de se lancer dans un travail colossal, presque tout le monde a commencé à tout nier. Il a été déclaré que la guerre n'a pas besoin d'autant de théories et de dissertations et qu'elle peut se contenter de deux ou trois principes fondés sur le simple bon sens. Cela signifie tourner en rond ou bouillonner dans le vide. Pour masquer l'insignifiance d'un tel raisonnement, on a fait appel à la phrase de Napoléon : « En guerre, tout est simple et découle du bon sens ».

Grâce à cette formule, chacun peut se considérer capable de résoudre des questions liées aux opérations. Si elle reflétait la vérité, il n'y aurait pas besoin de connaissance ni d'apprentissage. Les partisans des idées innées seraient glorifiés.

Cet aphorisme semble en quelque sorte sanctifier l'intervention de personnes complètement étrangères dans la stratégie. Il devait connaître un grand succès, et il l'a eu, d'autant plus que les limites auxquelles s'applique cette maxime ont été mal comprises.

Napoléon voulait dire que les desseins stratégiques doivent en leur essence se distinguer par leur simplicité et leur rationalité. Tout plan complexe, visant simultanément plusieurs objectifs, est voué à l'échec. Tout plan qui ne repose pas sur une évaluation saine des circonstances et un jugement correct mène à la déception. Simplicité et bon sens, que peut-il y avoir de plus logique que cette interprétation d'eux ; toute autre interprétation est inacceptable.

En matière militaire, tout semble simple, les combinaisons se trouvent facilement, seulement un minimum de connaissances est nécessaire. En pratique cependant, c'est le contraire : tout s'avère compliqué, et le bon sens ne parvient pas toujours à trouver un moyen vraiment simple d'agir.

Tout d'abord, les partisans du simple bon sens oublient que Napoléon écrivait également : « Parmi les questions que doit résoudre le commandant en chef, beaucoup

représentent des problèmes nécessitant des calculs dont seuls Newton ou Euler sont capables».

En réalité, la guerre est difficile à comprendre, complexe et souvent pleine des exigences les plus contradictoires. Clausewitz, ayant étudié cette question en profondeur, a exprimé son opinion, ayant presque valeur de sentence, de la manière suivante :

«Bien que tout soit simple à la guerre, les choses les plus simples sont très difficiles ; les difficultés accumulées provoquent une friction telle que personne, sans avoir été à la guerre, ne peut se faire une idée exacte.» (Introduction).

Ainsi, le simple bon sens ne suffit pas, pour lequel il existe suffisamment d'exemples.

Dans la Grande Armée impériale, on faisait monter sur des chevaux en même temps des corps entiers de cavalerie de quatre ou cinq divisions, ce qui représentait de 8 à 12 mille cavaliers. Il est indéniable que cela semblait très simple de donner un signal général, mais, selon les témoignages d'observateurs, les chevaux des dernières escadrons restaient sous les cavaliers pendant six heures avant que ce fût leur tour de se mettre en route sur la route. Cela, bien sûr, allait à l'encontre du bon sens, mais il fallut un demi-siècle pour le comprendre.

En observant la durée de la mise en colonne de marche du régiment, il était facile de dire : le septième régiment montera à cheval trois heures après le premier, le neuvième quatre heures et demie plus tard, et ainsi de suite. Ce calcul très simple était longtemps considéré comme trop compliqué. Cependant, cette méthode n'est pas difficile.

Pour chacune de ses campagnes, Napoléon reformait son armée dans les moindres détails, rassemblant les troupes petit à petit de partout. Il poursuivait le travail organisationnel même pendant l'opération. Il déployait d'énormes efforts pour satisfaire à tous les besoins des unités improvisées. Les complications étaient si grandes que de nombreux malentendus survenaient, malgré la puissance de sa volonté.

Une organisation anticipée, des méthodes établies et connues, un fonctionnement préparé et une mobilisation planifiée semblent plus complexes, alors qu'en réalité, elles constituent des actions beaucoup plus simples. Napoléon lui-même le reconnaissait dans ses commentaires, en indiquant le système qu'il aurait voulu appliquer s'il avait eu la liberté.

Ces deux exemples, choisis parmi tant d'autres, montrent comment on peut se tromper en se guidant uniquement par le simple bon sens, qui, comme on le sait, est ce qui se rencontre le moins dans le monde. En matière militaire, les apparences sont trompeuses. Prévoir, calculer à l'avance, prendre en compte les imprévus et être prêt à les affronter semble difficile. On pense qu'il est plus simple de laisser passer les événements, puis de les démêler. Mais lorsqu'aucune préparation n'a été faite, l'improvisation avance par des pas lents, difficiles et imparfaits. Par conséquent, ce système se révèle à la fois plus complexe et contraire au bon sens.

À certains, même les principes du simple bon sens semblaient être un fardeau scientifique trop fatigant. L'incertitude des doctrines et la nécessité d'efforts intellectuels considérables ont déçu de nombreux officiers et les ont conduits à un scepticisme complet.

Berenhorst semble être le fondateur de cette école hostile à la science. Il niait l'utilité de la stratégie théorique. À son avis, la pensée a peu d'importance. L'essentiel réside dans la détermination à agir et dans l'énergie à exécuter.

Selon Jomini, autrefois ces idées étaient très répandues : « Beaucoup de militaires nient l'existence de principes, ne croient même pas que des règles de guerre existent ; ils sont convaincus que tout l'art se réduit à la pression exercée sur l'ennemi ». (*Grandes opérations*. Introduction, p. 7).

Il n'y a pas longtemps, on pouvait lire dans une revue militaire : « La méthode d'attaque contre l'ennemi ne peut absolument pas être normée par le règlement. Lorsqu'il s'agit de s'emparer d'une position ennemie, elle est conquise de la manière jugée possible, en s'inspirant des circonstances existantes. Celui qui vise la fin trouvera les moyens de

l'atteindre, et le règlement a raison lorsqu'il dit : dans tous les cas, la volonté ferme de victoire est la meilleure garantie du succès ».

Ils pensent encore comme à l'époque de Jomini, malgré les événements et les leçons qui en découlent et qui nous séparent de cette époque.

La valorisation des dons naturels entraîne, comme conséquence inévitable, la sous-estimation du savoir. La combinaison des deux donnerait un leader parfait ; malheureusement, ils entretiennent un antagonisme entre eux.

Les partisans des idées innées ne veulent pas reconnaître les avantages incontestables de l'éducation ; tout comme les disciples de Spencer, ils s'irritent à la simple vue des livres et persécutent le savoir écrit.

À bas les principes, les formules et les savants ; à bas le ballast superflu. La guerre s'apprend sur le terrain ouvert et à l'air pur. Pas besoin de systèmes, pas besoin de méthodes et, surtout, pas besoin de science. La santé et une bonne vue sont la seule doctrine des héros de tous les temps. Foncer tête baissée. Quoi qu'il arrive. S'ils se précipitent en avant, ils feront de leur mieux, là-bas, ils s'arrangeront. Et en attendant, il est inutile de se tracasser avec une montagne de dissertations...

Ainsi prêchaient des génies éblouissants, pleins de force et d'énergie, mais pas de cerveaux brillants. Avec Montaigne, ils pensent que « l'insouciance et la paresse représentent un oreiller confortable sur lequel on peut dormir sans fatiguer son esprit ».

À la négation des connaissances, ils ajoutent encore le culte du hasard et le culte de la chance, qui favorisent certains et en défavorisent d'autres. En observant comment le succès est parfois attribué à des personnes qui ne le méritent pas du tout, et comment de très bonnes intentions se terminent de manière très déplorable, ils en sont venus à la conclusion que la Fortune joue un grand rôle dans les événements militaires et que, dans la guerre, on peut avoir un rôle important même sans disposer de connaissances particulières.

Alors ils en vinrent à une négation générale, condamnant le travail intellectuel comme étant relaxant et nuisible. Ils commencèrent même à nier l'art militaire comme une matière controversée. Ils voulaient réduire le travail militaire à un simple artisanat, consistant exclusivement en action, tempérament et détermination. C'est ici qu'émerge l'erreur, qui a déjà été fatale pour nous tant de fois et qui consiste à reconnaître que l'on peut apprendre la guerre uniquement par la pratique, mélangée à tort avec l'expérience.

XI. Pratique et expérience

Les résultats n'ont jamais justifié l'égalité illusoire entre la pratique et l'expérience. C'est par les fruits que l'on reconnaît l'arbre, et les fruits se sont révélés horribles. Malgré les avertissements des déceptions, nous avons traversé plusieurs périodes de retour à la pratique pure, et chaque fois, elle ne fournissait pas l'expérience que l'on espérait en tirer.

À l'apparition d'une nouvelle récidive, il faut opposer l'échec des tentatives précédentes, les considérations de la raison et les faits.

Ils assurent que la connaissance du métier ne s'acquiert que par la pratique, et que le contact avec les troupes est la meilleure, sinon la seule, école pratique. Ensuite, ils ajoutent : on ne peut apprendre à faire la guerre qu'à la guerre.

Telles sont les deux bases sur lesquelles s'appuient les opposants à l'éducation.

La réfutation de ce théorème peut être trouvée chez tous les grands auteurs militaires. Ils estiment tous que la pratique pure, non éclairée par aucun savoir, est une guerre à travers laquelle nous errerions avec un bandeau sur les yeux.

«C'est un préjugé très répandu parmi ceux qui ont gravi toute l'échelle des grades et prétendent posséder une connaissance fondamentale de la science militaire». (Archiduc Charles. Chapitre XIV).

Marmon développe la même idée : « Il y a des choses qui ne s'acquièrent qu'avec le temps, qui ne s'apprennent qu'à la pratique et qui ne peuvent être devinées ; mais une habitude trop prolongée d'obéir diminue plutôt qu'elle ne développe la capacité de commander. » (*Institutions militaires*).

Et en effet : la vie dans le même environnement, les instructions monotones écoutées quotidiennement et la répétition de la même manière des mêmes choses tuent toute initiative, paralysent la détermination au lieu de la renforcer, restreignent l'horizon des pensées au lieu de l'élargir, dispersent l'attention sur des détails au lieu de favoriser la généralisation, et créent ainsi tout ce qui est directement opposé à l'essence du commandement.

« La pratique, — écrit le maréchal Puységur, — aussi souvent qu'elle se répète, n'est pas un moyen sûr de devenir habile dans les questions de guerre, si elle n'est pas éclairée par une théorie fondée sur des principes ». (*L'art militaire*).

Ryustov explique les raisons : « Il existe une science et un art auxquels le commandant en chef ne peut se soustraire sans nuire à la cause. Mais cela diffère nettement des règles et principes que l'on peut étudier sur le terrain d'entraînement ». (*L'art militaire au XIXe siècle*. Tome I, p. 209).

La pratique représente un des moyens d'apprentissage, mais elle n'est ni le seul ni le meilleur moyen ; tout le monde le comprend très bien, et c'est ce qui explique la tendance à éléver la pratique au niveau de l'expérience.

À ce sujet, on cite l'autorité de Napoléon : « La connaissance des domaines supérieurs de l'art militaire s'acquiert exclusivement par l'expérience et l'étude de l'histoire des guerres et des batailles des grands commandants ». (*Commentaires*. Tome VI, p. 91).

La deuxième partie est souvent négligée. L'histoire est l'expérience des autres, et ils veulent se baser uniquement sur leur expérience personnelle, c'est-à-dire la seule qu'ils reconnaissent comme bonne.

Avoir de la pratique, cela signifie reproduire les mêmes techniques, participer à des cas analogues, accomplir à plusieurs reprises les mêmes actions et conserver à leur sujet un souvenir plus ou moins fugace. Bien sûr, il est inutile de rappeler que le maréchal Bugeaud parlait de la mule du maréchal saxon. Tout le monde s'en souvient.

L'expérience représente autre chose. C'est l'application de l'esprit aux événements considérés dans leurs causes, leurs moyens et leurs conséquences. Le travail, la réflexion et l'approfondissement critique se rencontrent rarement, et un écrivain humoristique a pu dire : « Il n'est pas surprenant de voir des gens qui ont utilisé tous leurs membres, mais n'ont jamais eu recours à l'usage de leur cerveau ».

L'expérience est excellente, mais à condition qu'elle existe réellement, et qu'en pratique elle est incapable de nous la fournir.

En raison de cela, l'affirmation selon laquelle on ne peut apprendre à faire la guerre qu'à la guerre est une exagération. Elle a été réfutée à de nombreuses reprises. Si quelqu'un participe à une guerre sans chercher constamment à explorer, à analyser et à comprendre, il épuisera son énergie et sa santé, mais n'acquerra aucune expérience.

« Il n'est pas nécessaire de mener la guerre en permanence ; par conséquent, il ne faut pas imaginer que l'on ne peut apprendre qu'à l'expérience, bien que ce soit sur celle-ci que se fondent aujourd'hui les capacités de la plupart des militaires. Elle ne procure en réalité qu'une opportunité de se perfectionner et n'apporte presque aucun avantage si elle n'est pas accompagnée de l'étude des principes. Car « la guerre est une science qui peut être étudiée, comme tout le reste, et il est impossible de la comprendre si l'on ne commence pas par l'étude des principes ». (Follard)

Le maréchal Puységur exprime la même idée : « Je suis loin de penser qu'il faut attendre la guerre pour apprendre comment la mener correctement ; au contraire, je crois que les plus grands chefs militaires, qui se sont formés exclusivement par la pratique, ont été obligés de commettre un nombre suffisant d'erreurs qu'ils auraient pu éviter s'ils avaient

préalablement étudié les règles et les principes des différents services de la guerre. » (*L'art de la guerre*. Préface).

Après vingt ans de campagnes, le 1er septembre 1813, le maréchal Soult écrivait au ministre de la Guerre : « J'ai de nouveau dû constater avec tristesse le manque général d'instruction chez les généraux, commandants de corps et officiers. La faible attention accordée aux formations et l'indifférence avec laquelle les colonnes s'engagent au combat sont souvent la cause des échecs des opérations les plus soigneusement planifiées »...

Selon Guvion-Saint-Cyr, Napoléon reconnaissait qu'il manquait au général l'expérience militaire, la pratique du combat et les vertus militaires les mieux développées. Le général a encore besoin d'un complément d'éducation, qu'il est impossible d'acquérir dans le feu de l'action et qui ne peut être obtenu que par l'étude et la réflexion.

Il existe de nombreux faits qui confirment ce point de vue. Tous les faits disent la même chose, et de manière parfaitement cohérente. L'histoire du premier empire en est remplie. Peu de généraux, habiles en stratégie, étaient des personnes éduquées : Davout, Desaix, Gouvion-Saint-Cyr, Jomini. Et ils étaient rares.

Au contraire, il y avait beaucoup de personnes pleines d'action, d'énergie et d'élan, dont les débuts étaient marqués par des exploits brillants. Leur courage attirait l'attention sur eux, et ils atteignaient les postes les plus élevés, restant les mêmes qu'au début de leur carrière. Après un si grand nombre de campagnes, la pratique de la guerre ne leur avait rien appris. Ils n'avaient acquis aucune expérience. Ils étaient d'excellents exécutants sous la direction de quelqu'un, mais leur incapacité se manifestait immédiatement dès qu'ils devenaient eux-mêmes des chefs. Toujours de formidables combattants, ils n'ont jamais atteint le niveau des hommes dotés de planification.

Toutes les caractéristiques de ces généraux, tracées par Napoléon, tournent autour de ces deux idées. Comme exemples typiques, nous en donnerons les suivants.

Voici le portrait de Lann. « Il est intelligent, prudent, courageux devant l'ennemi et se distingue par son sang-froid impassible. Il avait un peu d'instruction, mais la nature avait tout fait pour lui. » Napoléon, observant son développement, exprimait souvent son étonnement. « Sur le champ de bataille, il surpassait tous les généraux de l'armée française lorsqu'il s'agissait de manœuvrer avec 25 000 fantassins. Il était encore jeune, et probablement qu'il se serait encore développé par la suite; peut-être serait-il même devenu habile dans la grande tactique, qu'il ne comprenait pas encore. »

Napoléon utilise généralement l'expression « grande tactique » au lieu de stratégie. Si le maréchal Lannes n'y comprenait rien à la suite de tant de campagnes, cela constitue une preuve éclatante que la pratique seule ne suffit pas.

Napoléon s'exprime encore plus vivement lorsqu'il évalue son principal lieutenant, ami et gendre : « Murat est un imbécile, mais quels élans et quel courage ! Il n'a fait que guerroyer toute sa vie ; Murat est à la fois un imbécile et un héros. » (Conversation de Napoléon avec Rederer, 11 février 1809).

Il a pu lui donner le trône, mais pas la capacité de comprendre la guerre. Il ne l'a jamais comprise, malgré les répétitions d'attaques de Napoléon.

Ces personnes, si fortes dans le rôle de subordonnés et merveilleusement courageuses au combat, montraient dans la plupart des cas de l'indécision et une incroyable faiblesse lorsqu'elles se retrouvaient dans le rôle de chefs indépendants.

C'est un manque de caractère et de volonté, c'est une indifférence fatale, c'est une sorte de tendance à se fondre parmi les gens, qui pourtant avaient un bon tempérament, résultant d'une éducation insuffisante. Ils ne savaient pas et c'est pourquoi ils n'osaient rien.

Un commandement ferme et résolu est le résultat de la conviction dans la justesse de ses actions, dans le fait de suivre le véritable chemin et non de marcher au hasard, et cette conviction ne s'acquiert que par des travaux scientifiques réussis, grâce auxquels les qualités

naturelles se développent peu à peu. Les capacités doivent croître avec les grades ; cette axiome est très souvent ignorée par les gens.

Clausewitz n'a pas manqué de le souligner : « L'histoire ne cite aucun grand chef militaire ou commandant en chef exceptionnel qui ait été d'une intelligence limitée. Mais il existe de nombreux cas où des personnes dont l'horizon intellectuel ne s'est pas élargi proportionnellement à leur avancement dans la hiérarchie se sont révélées assez médiocres à des postes élevés, bien qu'elles aient montré des qualités remarquables dans des fonctions inférieures. » (Introduction.)

Tels étaient les résultats de l'étude philosophique de Clausewitz sur les guerres napoléoniennes, qui comportaient un grand nombre de tels cas. On aurait pu penser que de tels faits ne se répéteraient pas à l'avenir. Malheureusement, ce ne fut pas le cas ; de ce que nous avons dû apprendre ou lire avec tristesse sur le passé, nous avons pu, avec douleur dans l'âme, constater de nos propres yeux que cela s'était produit chez nous également lors des dernières guerres.

Nous avons tiré les leçons des erreurs du Premier Empire et, après plusieurs années de lutte, nous nous sommes consacrés à l'enseignement. La période de 1818 à 1840 est une période de travaux scientifiques sérieux qui ont élevé le prestige de l'armée française.

Il existe de nombreuses raisons, y compris la guerre d'Algérie, qui ont de nouveau conduit à un mépris envers l'éducation et à une trop grande croyance en la supériorité des qualités naturelles, ce qui a entraîné des coups terribles. Il ne faut pas avoir peur de rappeler ces faits à la nouvelle génération afin qu'elle ne les oublie pas à son tour.

Lorsque le conflit de 1870 éclata, nous n'étions pas prêts, et sur le plan des idées, notre manque de préparation était bien plus grand que sur le plan matériel.

La tête n'était particulièrement pas à la hauteur. Les généraux, qui avaient acquis une si belle réputation et s'étaient rapidement distingués en Afrique, en Crimée et en Italie, se sont révélés insuffisamment fermes, indécis et incapables de gérer les troupes lors des grandes batailles, cherchant par habitude comment appliquer habilement leur technique de frappe, et ne trouvaient pas de combinaisons offensives.

Ils se distinguaient par l'abondance de leurs dons naturels. Tous deux possédaient de l'élan, du courage, de l'enthousiasme, des qualités chevaleresques, de la fidélité, en un mot, toutes les caractéristiques attrayantes. Ils avaient déjà beaucoup combattu, et leur service prolongé inspirait confiance. Tout le monde croyait en leur expérience, bien qu'ils n'en aient pas, et dans la conduite des opérations, ils ont commis de nombreuses erreurs grossières. Notre admiration suivait une fausse piste. Nous ne voyions que la façade brillante, alors qu'il leur manquait les fondations, c'est-à-dire la connaissance de la guerre, malgré le fait qu'ils l'aient pratiquée tout au long de leur carrière.

Nous connaissons maintenant les qualités de leurs adversaires et nous reconnaissions que ces derniers étaient inférieurs tant en termes de dons naturels que d'expérience pratique. Cependant, ils ont triomphé. Ils étaient mieux éduqués, étudiaient l'art militaire, ils connaissaient mieux leur métier que nous et savaient quoi faire et comment le faire. Quant à nous, nous essayons de nous en sortir, bien ou mal, et le plus souvent, nous nous en sortons mal plutôt que bien ; le résultat était des défaites.

Après ces grandes catastrophes, nous avons compris leurs causes. Toutes les forces ont été mobilisées pour les éliminer. Un grand élan intellectuel s'est produit. Les esprits étaient plongés dans un travail frénétique, et tous, avec un enthousiasme ardent, se sont tournés vers la connaissance.

Cela a donné d'énormes succès. Le chemin était bon et fructueux. Certes, il exigeait des efforts, mais l'avenir appartient aux assidus. Cela ne faisait pas partie des calculs des partisans des idées innées. Profitant d'un moment de calme, lorsque l'acuité du grand chagrin avait été atténuée par le temps, ils ont de nouveau commencé à rappeler, certes d'abord avec prudence, l'école célèbre : main ferme et œil sûr. Ils ont ravivé les doutes, et beaucoup ont commencé à

se demander si tout n'était pas exagéré, et si l'éducation avait vraiment la valeur qu'on lui attribue.

Ils ont commencé avec de l'eau tiède, avec un relâchement de la volonté d'apprendre, puis ils sont allés plus loin. Est apparue une forte négation de l'utilité du travail scientifique, la proclamation de la supériorité des dons naturels et l'exhortation au mépris des personnes instruites, qualifiées de produit de la production industrielle.

Tout cela, nous l'avons déjà vu auparavant, l'histoire se répète toujours, et en conséquence, ce qui nous a plusieurs fois conduit à la ruine est de nouveau reconnu comme le meilleur. On peut frissonner à la seule pensée du châtiment que ces gens, oubliant le passé, infligeront inconsciemment à notre pays si nous suivions leur doctrine dangereuse. Leurs efforts, cependant, ne sont pas vains, et c'est pourquoi nous devons porter notre attention sur eux.

Ils ont belle apparence et sont dotés de qualités naturelles, incluant une certaine dose de vanité ; ils ne sont pas des petits génies, comme on dit maintenant, et leur physique est imposant. Ce sont de bons camarades et ils se distinguent davantage dans les exercices physiques que dans les compétitions intellectuelles. Ils parlent d'une voix forte et assurée, affirment, imposent. Ils se vantent de leur expérience, mais, en raison de l'incertitude de leurs opinions, on peut facilement conclure qu'ils n'ont pas de point de vue clair. Les manœuvres confirment cette conclusion. L'inspiration ne les touche pas, leurs décisions sont hâtives, mais erronées, et les résultats ne correspondent absolument pas aux déclarations publicitaires.

À quoi ressembleraient-ils à la guerre ?

Beaucoup ne veulent pas comprendre cela ; c'est une question de tempérament, d'insouciance et de peu de prévoyance. Il est très stéréotypé de penser qu'on peut se sortir des situations les plus difficiles en comptant uniquement sur sa propre énergie et sur son étoile chanceuse, sans rien avoir étudié à l'avance, sans avoir rien prévu et sans s'être préparé. Parfois, on réussit à se tirer d'une situation inattendue, mais généralement, en comptant sur les improvisations hasardeuses, nous frôlons très près la catastrophe.

Il faut avoir une vision plus élevée de la profession militaire que celle que possèdent les candidats, qui la réduisent à un art où le caprice est tout ou presque tout. Il faut résister à la minorité qui méprise la science et, ne s'attendant probablement pas à en maîtriser les sommets, la critique, la ridiculise, la nie et cherche à étouffer les élans vers elle des nouvelles générations.

Ces mêmes partisans des dons naturels ont jadis lancé un cri retentissant. Place aux jeunes forces. Rajeunissement du personnel. Ils ont jeté une ombre sur les supérieurs respectés dont ils héritent, mais qu'ils peuvent ne pas être capables de remplacer.

«L'esprit de détermination, — écrit Clausewitz, — se rencontre plus souvent chez les personnes énergiques de nature que chez celles possédant des capacités intellectuelles brillantes. Il existe de nombreux exemples où, après avoir atteint des postes élevés, les individus ne présentent plus aucune trace de détermination, bien que l'on ait des preuves indiscutables qu'ils en faisaient preuve au début de leur carrière. Cela s'explique par le fait que, chez ces personnes, l'horizon intellectuel ne s'est pas élargi au même rythme que leurs fonctions.» (Introduction.)

Cet horizon est connaissance. Le chef militaire représente non seulement le corps, mais surtout l'esprit. Ce dernier, lorsqu'il est bien développé, constitue la partie précieuse et principale du commandement. Plus il a eu d'exercices, moins il s'émousse. Après un long travail, il reste clair, efficace, puissant et actif.

La situation est tout à fait différente en ce qui concerne les qualités physiques et innées. Après beaucoup de travail, le corps s'use, se tord et refuse de supporter une fatigue prolongée. En même temps, l'impulsion diminue, l'énergie s'émousse et le courage disparaît. Les dons naturels s'éteignent avec l'approche de la vieillesse, et, en l'absence d'éducation, il ne reste plus rien du tout.

Ainsi s'expliquent les différences entre les gens. Certains d'entre eux, relativement peu âgés, sont néanmoins considérés comme trop vieux et inaptes à commander. D'autres, au contraire, malgré leur âge avancé, dirigeaient la guerre avec énergie, sans quitter le poste de commandement. Ils ont perdu leur force physique, mais leur force intellectuelle, leur éducation et leurs compétences sont restées intactes.

Reconnaissant toutes les vertus de l'expérience, il ne faut cependant pas y voir non plus une panacée. L'expérience s'avère souvent n'être qu'un bâton de l'esprit boiteux. Faute de connaissances, elle s'appuie sur des traditions plus ou moins validées dans le passé. En admettant que l'expérience existe, il faut reconnaître qu'elle reste néanmoins insuffisante, d'autant plus qu'elle disparaît assez rapidement. De longues périodes de paix l'émoissent et l'annulent. La mémoire s'obscurcit, et beaucoup échappe à la vue. Le 7 mai 1809, le général Caffarelli écrivait de Venise à Duroc : « Il y a souvent même des généraux qui ont oublié la guerre ; en Italie, ils se sont très bien installés ».

Un laps de temps insignifiant apporte des changements importants dans la façon de mener une opération. L'amélioration des armes, les nouvelles techniques, d'autres relations et d'autres méthodes créent des conditions et un environnement différents, fortement distincts de ceux du passé. Le travail scientifique constitue le seul moyen de rester à jour dans le présent et au sommet pour l'avenir. Celui qui entame une campagne en se basant sur des souvenirs et des coutumes dépassés se retrouve immédiatement en retard et inférieur à l'adversaire. L'expérience acquise, au lieu d'être une source de force, ne crée dans ces conditions que des faiblesses et des insuffisances.

Répétons encore une fois : une seule expérience ne suffit pas pour apprendre à mener la guerre. De plus, l'enseignement et la connaissance permettent d'exclure l'expérience et de s'en passer. Il est possible de faire en sorte que la guerre soit menée intelligemment, malgré l'absence à la fois de pratique et d'expérience. Les Allemands l'ont prouvé en 1866 et en 1870, et ces faits indiscutables ont étonnamment diminué l'importance de l'expérience.

Dans cette opinion, ce qui nous affirme particulièrement, c'est la pensée que l'avenir ne ressemblera pas au passé.

XII. L'évolution des combinaisons de la guerre moderne

Deux armées concentrées représentent des faisceaux de forces dirigées l'une contre l'autre et se trouvant dans un état d'équilibre instable qui ne peut durer longtemps. Elles cherchent à repousser et à s'anéantir mutuellement par un coup. Elles s'efforcent de faire en sorte que le choc se produise dans la position la plus favorable pour elles. Cela est réalisé au moyen de combinaisons. Malgré la multitude et la diversité des combinaisons, elles se réduisent essentiellement à une seule : induire l'ennemi en erreur, comprendre son plan sans révéler le sien.

On mise, si possible, sur la force et toujours sur la perspicacité. Le gain revient à celui qui est plus habile dans la créativité et plus spirituel pour garder ses secrets. Les deux parties, comme dans l'escrime, ont constamment recours à des astuces. La diversion, la simulation de retraite, le camouflage à grande échelle, la surprise, etc., sont des techniques stratégiques dont le but est toujours de tromper l'ennemi et de le pousser à commettre une erreur. Cela constitue l'essence et définit le caractère particulier des combinaisons militaires, ou, comme on les appelait dans l'Antiquité, des stratégies.

Cela dépend exclusivement de la personnalité du chef. Il déploie en eux toutes ses capacités d'évaluation, la richesse de son imagination, sa détermination, son habileté et son adresse, et ses décisions servent de mesure à son talent.

« Parmi tous les talents subjectifs, écrit Clausewitz, la ruse est la plus nécessaire pour diriger et animer l'action stratégique ». (Tome I).

Napoléon, doté de grandes capacités intellectuelles, était incomparable en matière de stratégie. Les subtilités, les ruses et les tromperies étaient son véritable domaine, tout comme pour le grand Carthaginois Hannibal, qu'il imitait souvent sans toutefois le copier.

Les merveilleuses surprises de 1800 (Marengo), 1805 (Ulm) et 1806 (Iéna) représentent une astuce concentrée, composée avec une énergie rare. Par la suite, ses tentatives furent moins réussies, et même lui, à son tour, tomba également dans les filets tendus.

Les conditions de rupture soudaine de l'équilibre instable des forces opposées restent les mêmes qu'aux temps les plus anciens, mais en raison des changements survenus, la manière dont elle se produit ne peut rester la même.

La mise en œuvre de la ruse et de la simulation nécessite une préparation, pour laquelle sont indispensables la discréption, le temps et l'espace, ainsi que le génie. Et à l'heure actuelle, l'espace est limité, et il est presque impossible de rester secret.

De longues marches, précédant le rapprochement avec le camp adverse, ont fortement contribué à l'effet de surprise. Les moyens de communication rares et lents permettaient de préserver le secret et favorisaient l'inattendu. Les grandes marches de Napoléon semblent être le dernier exemple de ce style. Il semble que de tels phénomènes ne se produiront plus. La guerre a pris un autre caractère. Désormais, on se dirige vers les objectifs sans délai et par la voie directe.

Nous bénéficions des avantages que procure le progrès, mais nous devons également tenir compte des conséquences qui en découlent. La transparence, poussée à l'extrême, avec ses nombreuses méthodes rapides d'information, s'oppose à la préservation d'un secret prolongé, et il faut se contenter quand on parvient à le garder ne serait-ce qu'un instant. En conséquence, nous sommes contraints d'agir ouvertement et devons renoncer à dissimuler de grands projets.

Cependant, leur arène s'est rétrécie ; la diversité de la créativité reste, mais le champ de son activité est devenu plus étroit.

Autrefois, au moment de la déclaration de guerre, les troupes ennemis se trouvaient généralement à une grande distance les unes des autres. Leur concentration nécessitait plusieurs jours. Lors du déplacement à une distance significative de l'ennemi, comme on le disait à l'époque, il était possible de manœuvrer, d'affaiblir les forces dans une direction, de les renforcer dans une autre et d'induire en erreur l'ennemi sur les actions prévues.

Maintenant, les chemins de fer dominent notre volonté. Il n'est plus possible d'aller où bon nous semble. La zone où convergent les chemins de fer devient inévitablement un secteur de concentration des armées. Cela se produit très rapidement. En quelques jours, les masses rassemblées se retrouvent très proches les unes des autres : demain ou après-demain, un affrontement est imminent.

Pour plusieurs manœuvres habiles et subtiles, il manque à la fois l'espace et le temps, et pour les grandes combinaisons, il n'y a plus de place. Les directions ne sont plus choisies, elles sont entièrement utilisées. De tous côtés, on se précipite sur les forces principales de l'ennemi. L'imagination et la créativité ne peuvent plus s'exprimer. Tout est limité. Les événements se développent très rapidement et réduisent le nombre de coïncidences dont on pourrait profiter.

La portée d'une idée diminue proportionnellement à l'augmentation des masses et à la réduction des distances entre les zones de concentration initiales. Ce fait ne fait aucun doute, et il en découle des conséquences qu'il faut impérativement prendre en compte.

Les forces réduites se distinguent par leur rapidité, leur mobilité et leur flexibilité ; avec elles, il est possible de changer soudainement de décision et d'entreprendre de vastes manœuvres. C'est ainsi que procédaient Turenne, Frédéric le Grand et Napoléon.

Une grande taille de l'armée nécessite des combinaisons d'une simplicité exceptionnelle. Tout changement soudain est fatal et souvent même irréalisable. L'importance

des erreurs croît proportionnellement à la taille des armées ; les décisions doivent être plus durables. La brièveté du délai avant lequel une confrontation peut survenir exige une concentration ultra-permanente.

La taille énorme des masses, actuellement impliquées dans les opérations, empêche la réalisation des plans géniaux d'autrefois. Napoléon était incomparable à la tête d'armées de taille moyenne. Entre 1808 et 1813, lorsqu'il disposait de troupes nombreuses, ses combinaisons diminuent. En 1814, des manœuvres remarquables renaissent, car la composition des armées a de nouveau diminué.

Par conséquent, il existe des exigences de nécessité qui dominent notre volonté ; il est important de les prendre en compte et de les étudier.

Les auteurs des travaux sur la stratégie s'intéressaient davantage aux grandes opérations sur de longues distances qu'aux grandes opérations de forces importantes ; ce sont les combinaisons qui attiraient leur attention plus que l'exécution, ils cédaient à la tentation de la partie théorique de la stratégie, offrant un vaste champ d'exploration.

Le nombre de combinaisons est assez limité. Leur simplicité et même leur naïveté sont si évidentes que nous les remarquons déjà à l'époque primitive, et depuis lors elles n'ont pas changé. Aucune véritable idée nouvelle n'est encore née, et peut-être son apparition est-elle même impossible. Ainsi, ce n'est pas l'invention, mais l'application d'idées déjà existantes qui semble être la loi essentielle de l'avenir.

En résumé : plus les masses sont faibles, plus la distance qui les sépare est grande, plus une arène vaste s'ouvre aux combinaisons. Tout joue un rôle actif ; la direction, le mouvement, la vitesse et la durée subissent une énorme influence. À mesure que l'on s'approche du champ de bataille, le cercle se rétrécit, les plans changent, sinon dans leur essence, du moins dans leur ampleur, et acquièrent progressivement un caractère de plus en plus encadré, précis et positionnel. La limite de ce changement est l'établissement du contact direct entre les parties ennemis.

Dans une future guerre, le contact sera établi presque directement aux gares de débarquement. La simplicité extrême du plan est obligatoire. Il n'y a pas d'espace pour manœuvrer, et le combat devient inévitable. La direction choisie vise les principales forces ennemis, afin de provoquer par un coup secondaire leur désorganisation. Tout cela est très élémentaire, mais il serait impossible d'agir autrement.

Par conséquent, les limites de la valeur des combinaisons se réduisent, et inversement, les limites de la valeur de l'exécution augmentent. L'influence de la pensée, du plan et de la partie théorique de la stratégie tend à diminuer, tandis que la mise en œuvre, les méthodes et la partie positive de la stratégie continueront toujours à croître en importance.

Cette conclusion, qui n'a jamais été considérée comme appropriée, découle de tous les grands événements des guerres modernes.

Entre 1796 et 1800, Bonaparte, avec une armée faible, mal organisée et peu entraînée, obtient des succès complets, dont les résultats, toutefois, disparaissent rapidement. En 1805 et surtout en 1806, le génie de Napoléon et le bon entraînement des troupes produisent un effet extraordinaire puissant.

Le génie devient alors moins déterminant. Aux combinaisons de Napoléon en Espagne, les méthodes utilisées par l'armée anglaise l'emportent, tout comme l'ordre de bataille de Scipion triompha d'Hannibal.

À partir de 1812, les échecs de Napoléon surviennent pour d'autres raisons : la masse totale pèse de tout son poids sur son génie. Les magnifiques combinaisons de 1814 se révèlent impuissantes contre des généraux incapables et des troupes non formées mais numériquement supérieures, méprisant l'art et comptant uniquement sur la force.

Un demi-siècle plus tard, la même chose se produit dans le Nouveau Monde. Lee surpassait sans aucun doute Grant, mais ce dernier resta le vainqueur. Ce dernier agissait à l'image de Souvorov et Blücher. Il se préoccupait peu des combinaisons, mais insufflait à

l'exécution une énergie incomparable. Il la pousse au maximum de l'obstination. Sans manœuvres, il va droit vers le but, sans jamais se détourner. Sa volonté triomphe de tous les obstacles, son armée, transformée en une véritable machine, subit de lourdes pertes et grince sous le fardeau du travail terrible qu'il lui impose, mais elle avance, envahit et, en fin de compte, triomphe.

C'est un homme de capacités ordinaires, mais doté d'une persévérance sans limites ; son esprit n'a pas de place pour une stratégie théorique. Pour lui, il suffit d'exécuter sans faute, et il triomphe.

Des causes similaires ont conduit aux succès de Molay dans les guerres contre l'Autriche et la France. La volonté, l'effectif, l'entraînement des troupes, tout cela a contribué à donner une importance décisive à l'exécution et à reléguer les combinaisons au second plan.

Sans prétendre démontrer l'insignifiance de la partie théorique, il faut néanmoins souligner l'évidence selon laquelle son influence n'est plus aussi importante qu'auparavant. Elle devient relativement modeste par rapport à l'exécution, dont l'importance croît chaque jour. Les temps des préparations célèbres, des combinaisons géniales et des manœuvres splendides sont révolus. Dénormes masses concentrées se précipitent immédiatement les unes contre les autres : telle devrait apparemment être la future stratégie. Cela constitue une négation de l'art et la victoire de la volonté unique plus la mécanisation. Par conséquent, la partie positive de la stratégie prévaut et domine sur la partie théorique.

Les intentions deviennent toutes de plus en plus dépendantes de la matérialisation qu'elles reçoivent, de la manière dont l'action clarifie la pensée. Le général Ember, bien que son imagination se soit développée grâce à son côté artisanal, en commençant à étudier la guerre, en est arrivé à la conclusion suivante : « La stratégie dépendra plus que jamais des calculs, mais ces calculs doivent être effectués dans des limites matérielles bien définies ».

Il a été influencé par la modernité, dont les tendances placent la guerre dans de nouvelles conditions.

Le succès dépend de la réalisation ; le dernier mot appartient à l'exécution : telle semble être la formule de l'avenir. En d'autres termes, l'inspiration descend peu à peu des hauteurs intellectuelles vers la pratique de la réalité. La pensée subit les conséquences inévitables de sa matérialisation. Purement spirituelle à ses origines, elle se matérialise de plus en plus au cours de sa mise en œuvre, et cette transformation, selon qu'elle se déroule bien ou mal, la sauve ou la perd.

Les projets, depuis l'Antiquité, ne sont pas devenus plus majestueux. Même Napoléon lui-même ne peut être comparé aux célèbres généraux du passé. L'invasion de la Russie en 1812 est bien inférieure à la campagne d'Alexandre le Grand en Inde. Le passage des Alpes au col du Saint-Bernard en 1800 ne peut rivaliser avec le déplacement d'Hannibal de Carthage à Turin, à travers les Pyrénées, le Rhône et les montagnes de Genève.

Tout tend à confirmer que les grandes combinaisons napoléoniennes ne se répéteront plus ; les idées sont de plus en plus étouffées par le poids d'une population en constante augmentation.

Par conséquent, la stratégie se rapproche de la science et s'éloigne de l'art. Elle exige moins de dons naturels et davantage de connaissances ; du commandant en chef, elle requiert plus de compétence que d'héroïsme.

La stratégie cesse de se limiter uniquement à l'inspiration et à l'intuition, et recourt aux méthodes d'organisation, de mécanique et de science ; elle atténue la partie contemplative de l'esprit et renforce la partie réaliste. Par conséquent, il faut suivre cette dernière. Les généraux qui ont connu le succès ont tout fait dans cette direction, dit Napoléon. Il faut agir comme eux. Élaborer un plan parfait coûte peu ; l'essentiel est qui atteindra son objectif grâce à ce plan. L'étude des moyens d'exécution des projets de la stratégie spéculative constitue le domaine de la stratégie positive.

XIII. La possibilité de créer une science militaire

Est-il possible de réaliser la science militaire ? Cela ne fait aucun doute, malgré des difficultés considérables. Rien n'empêche de les surmonter, et tous les efforts doivent être dirigés vers l'obtention de ce résultat tant désiré.

«La tâche de la partie opérationnelle de la stratégie consiste à nous indiquer les méthodes les plus justes et les moins néfastes que les forces en action doivent appliquer». (13^e mémoire sur les principes stratégiques, p. 174).

C'est ce qu'il appelle aussi le mécanisme des grandes opérations, afin de distinguer cela de l'idéologie stratégique, qui comprend des combinaisons.

De nos jours, partout on cherche à appliquer des méthodes industrielles. La guerre n'échappe pas à cette loi générale. Une stratégie positive doit beaucoup emprunter à la dynamique. En réalité, elle représente une combinaison de forces, souvent un transfert de forces et toujours une opposition de forces. Elle tend à les répartir de la meilleure façon possible, à les unir, à les concentrer, à choisir leur point d'application, à éliminer les frottements ou l'inertie qui leur sont nuisibles, et à tirer le maximum de puissance, au point et au moment prévus ou imprévus ; enfin, créer un instrument obéissant à la volonté, un outil.

Comme toutes les autres forces, les forces armées sont soumises à certaines exigences auxquelles on ne peut se soustraire sans affaiblissement et sans s'exposer à un risque sérieux. La punition ne survient pas toujours, car l'ennemi peut ne pas remarquer l'erreur commise ou être incapable de l'exploiter, mais en commettant une erreur, on se met volontairement en risque d'échec.

La nature des forces, leur tension, leurs rapports, le point de leur application, la manière de les manier nécessitent d'être étudiés ; il faut savoir comment leur travail se combine dans tous les types d'opérations avant de pouvoir entreprendre la planification de grandes stratégies militaires. Le seul moyen d'obtenir des résultats stratégiques importants est la combinaison constante, correcte et équilibrée des éléments de la puissance. Cela est réalisé grâce à un calcul, plus ou moins constant dans sa forme.

Les exigences matérielles liées à l'opération sont d'une importance capitale et exercent une influence décisive sur la mise en œuvre de l'idée. Est-il possible de l'appliquer d'une ou de plusieurs manières ? Quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes pour que l'opération de guerre se déroule avec les meilleures chances de succès, quelle que soit la combinaison, c'est-à-dire les conditions répondant à toutes les combinaisons, et ainsi de suite.

L'étude des conditions et des relations repose sur des données tangibles et définies : le nombre et le groupement des parties, l'espace, la rapidité, la durée, la quantité, le territoire, le climat, et ainsi de suite.

Plus la puissance est grande, plus les erreurs ont un effet fatal et irréversible. On ne peut les éviter qu'en calculant à l'avance toutes les étapes des actions et en pesant avec précision les conditions dans lesquelles elles se produiront. Tous les opérations stratégiques sont imprégnées du calcul du temps et de l'espace. Il faut y recourir sans cesse. Il est même impossible d'imaginer comment on pourrait s'en passer.

En raison de l'existence d'exigences très diverses, le calcul est presque le seul moyen de les classer selon leur importance, et comme il est impossible de les satisfaire toutes en même temps, il s'agit d'indiquer les 173 exigences qui doivent être satisfaites pour rendre l'opération rationnelle, solide et correcte.

La guerre repose principalement sur la possibilité, c'est-à-dire sur le calcul des probabilités. Le hasard joue également un rôle, et il faut accorder une grande importance à la surprise. Mais le hasard et la surprise peuvent être pris en compte dans certaines limites, et il est possible de se prémunir quelque peu contre leurs effets destructeurs. Par exemple, les réserves constituent une véritable assurance contre un risque imprévu.

L'étude de la partie tangible de la guerre est sans aucun doute nécessaire ; autrefois, elle était appelée par un mot peu approprié : « logistique ». Cette étude était réalisée dans chaque cas particulier de combinaison. C'était un travail d'état-major infiniment lourd, forcément précipité et parfois inachevé, de plus souvent mal compris par les instances subordonnées. Il convient de la réaliser une bonne fois pour toutes pendant le temps libre. Un tel travail présentera une valeur bien plus grande et sera beaucoup plus fructueux.

Une connaissance préalable des propriétés et du caractère des groupes, des aspects avantageux et désavantageux, du temps requis pour l'exécution, des espaces qu'ils occupent et des moyens d'atteindre leurs objectifs transforme l'armée en un instrument obéissant entre les mains des commandants ; en réduisant les résistances et les frictions, nous permettons à l'armée de manifester une plus grande puissance. En même temps, ces activités préparent les officiers au rôle qu'ils auront à jouer en temps de guerre, les familiarisent avec la manœuvre des masses, leur montrent quelles exigences apparaissent dans ce contexte et comment il est possible de les satisfaire, et les protègent des erreurs grossières et des égarements.

Certaines armées ont montré qu'elles savaient se regrouper avec succès tant en marche qu'au combat ; d'autres, en revanche, semblaient dispersées, avec des désordres et des retards. Par conséquent, il existe une préparation qui permet de mettre en pratique de bonnes méthodes et d'éviter les mauvaises.

Par conséquent, nous serons logiques en commençant par formuler des types basés sur la probabilité, les nécessités et le calcul, puis en indiquant des modes d'action qui se concrétiseront effectivement en méthodes, certes non absolues, mais susceptibles d'évolution, se limitant à résumer la science militaire au moment de leur formulation. Ces types seront moyennement probables. Sans perdre leur essence, ils conserveront la possibilité de se contracter et de s'étendre afin d'être applicables dans le plus grand nombre possible de cas. Conçus ainsi, ils mettront à disposition de chacun des moyens d'une manière normale, sans surprises ni confusion, suscitant des efforts énergiques qui mèneront à de grands succès.

Les méthodes d'exécution ne varient pas à l'infini, comme beaucoup le pensent. Si dans les grandes opérations on peut remarquer différentes nuances, elles sont plutôt le résultat de particularités locales ou de circonstances fortuites, ou de divergences dans les données fondamentales, et ces différences extérieures n'empêchent pas le maintien de l'analogie en substance.

Les phases de la guerre pour chaque unité restent les mêmes, indépendamment de la diversité des combinaisons et du terrain. Que l'opération se déroule en direction des Alpes, des Pyrénées ou dans la région des Vosges, les conditions de déplacement, l'organisation du repos, de la subsistance, de la reconnaissance et du combat, etc., restent toujours les mêmes. Les régions dont le terrain est de caractère moyen se rencontrent le plus souvent et présentent des exigences similaires, avec de légères nuances ; les hautes montagnes ne sont que des exceptions.

Partout et toujours, la solidarité, l'entraide et la connexion imposent leurs exigences de manière identique. L'obligation d'être toujours en mesure de fournir un soutien et de pouvoir concentrer toutes les forces pour frapper ou repousser une attaque demeure constante ; les mesures de sécurité, les façons de réaliser des économies de forces et les méthodes de satisfaction restent uniformes. En un mot, la lutte contre les mêmes circonstances ou phénomènes, avec de légères variations ; les actions sont menées par des unités homogènes, soumises aux mêmes exigences pratiques, et bien que différents plans soient exécutés, les moyens de réalisation restent en grande partie les mêmes.

Ces techniques, méthodes ou types se réduisent à un nombre très limité. La familiarité avec eux des états-majors et des troupes donne au commandant de l'armée une grande puissance et le libère de la préoccupation des détails d'exécution ; sa pensée reste libre et peut se concentrer sur le choix des combinaisons appropriées.

Les plus célèbres chefs militaires ont toujours obtenu des résultats décisifs avec un minimum de sang versé. Par conséquent, ils savaient comment placer leurs troupes dans des conditions qui maximisaient leur efficacité et les exposaient à moins de dangers. Ce savoir constitue précisément la différence entre eux et ceux qui ont mené la guerre de manière médiocre ou inefficace. Cela est également confirmé par l'archiduc Charles : «On ne peut pas toujours appeler un général commandant une armée un chef militaire. La plupart des personnes commandant des armées n'ont pas la moindre idée de stratégie et ne connaissent que la tactique. Ils sont incapables de saisir l'ensemble d'une grande opération et se laissent guider uniquement par des visions étroites et fortuites, leurs mouvements ne sont dirigés par aucun objectif précis pour l'avenir. Ils avancent à tâtons, en attendant les résultats d'une série d'événements accidentels, sans savoir la nature de ces résultats ni comment ils les atteindront.» (*Campagne de 1796*. Chapitre X).

Pour marcher sur les traces des grands stratégies, il faut chercher de bonnes méthodes ; leur définition constitue précisément la partie scientifique de la guerre.

Les partisans des idées innées protestent contre la pensée d'une conduite positive et rationnelle. Ils considèrent que la science néglige le côté moral et rejette tout ce qui ne peut être calculé : c'est une erreur et presque une calomnie. Personne n'a jamais nié l'importance ni l'utilité des éléments moraux, mais il ne faut pas penser qu'ils englobent tout l'art militaire. À notre époque, il existe une tendance à l'industrialisation générale, et les armées ne font pas exception. Le côté scientifique prévaut partout et, par conséquent, il ne peut manquer dans les opérations militaires. Compte tenu du développement des masses, les éléments matériels acquièrent une importance plus décisive. Les temps des exploits du chevalier insouciant sont révolus, et il faut maintenant aux dons naturels ajouter l'équipement, la mécanisation et les méthodes industrielles. C'est plus prosaïque, cependant la guerre ne peut être conduite dans ses opérations que par des méthodes de nature scientifique. Nos malheurs de 1870 l'ont trop bien montré.

Il ne faut pas se méprendre, comme cela est souvent fait intentionnellement ou par inadvertance. Lorsque l'on commence à parler de science militaire, la question de l'impossibilité de réduire la guerre à des formules ou à des équations surgit immédiatement. Il ne s'agit absolument pas de cela. La forme scientifique ne nécessite pas l'application obligatoire des mathématiques supérieures. La guerre, au contraire, les repousse, et il est fort regrettable de devoir constater que le programme de mathématiques s'élargit sans cesse à l'école de Saint-Cyr. Une analyse trop approfondie est nuisible pour des opérations qui nécessitent avant tout une synthèse. Pour cette raison, les ingénieurs militaires ont toujours été des stratégies médiocres. Parmi les grands commandants militaires, nous voyons de nombreuses personnes ayant une culture humaniste : César, Scipion, Frédéric II, l'archiduc Charles, le prince de Ligne, Maurice de Saxe, Napoléon, et ainsi de suite, mais nous ne trouvons aucun mathématicien.

La forme scientifique est un raisonnement et un calcul appliqués aux fractions des opérations militaires, afin de prendre préalablement conscience des conditions de leur exécution et de ne pas agir au hasard, mais, autant que possible, de prévoir les conséquences, en se protégeant ainsi contre les dangers éventuels.

Les adeptes de l'art militaire contestent cette affirmation, tant formellement que sur le fond.

Selon eux, sans principes universels et fondamentaux, la science ne pourrait exister. Cette affirmation est théoriquement exacte, mais elle est appliquée à tort. La stratégie positive repose sur des bases solides sous un autre nom. Ce que l'on appelle habituellement des principes est en réalité constitué de nécessités qui dominent les événements ; elles changent selon les époques. Elles commandent sans se revêtir de la rigidité d'une loi permanente. Dans leur essence réside la constance de la capacité à se perfectionner.

La forme scientifique de la stratégie n'est pas absolument nouvelle. Elle avait déjà été utilisée. En particulier, la section sur le combat dans le règlement sur le service sur le terrain a donné le germe et l'ébauche des lignes principales tant de la tactique que de la stratégie de combat.

Il y a également eu des tentatives individuelles. Lorsque j'ai publié en 1869 mon croquis « Tactique des mouvements de campagne », les critiques soulignaient l'impossibilité de son application. Aujourd'hui, elle est entrée dans l'usage partout. Par la suite, lorsque la stratégie des mouvements de campagne sera élaborée, tout le monde s'étonnera qu'il ait fallu tant de temps avant d'établir une idée aussi naturelle.

De cette manière, un nombre important de questions militaires a été développé : organisation, mobilisation, concentration, tactique de combat, de tir, de reconnaissance, de ravitaillement, et ainsi de suite. Il serait logique d'adopter la même méthode de travail pour les questions stratégiques, bien sûr, sans toucher à la partie théorique qui exige une approche artistique plutôt que scientifique.

Le développement de l'enseignement militaire supérieur permettra de réaliser ce travail important. Beaucoup a déjà été accompli ; cependant, il reste encore à créer et même à perfectionner bien davantage ; la simplicité pratique n'est pas atteinte immédiatement. L'organisation existante laisse une large place à des améliorations très souhaitables. Les lois militaires, et en particulier la loi sur le service militaire obligatoire, qui n'est ni universelle, ni territoriale, ni locale, mais fondée sur la fantaisie, doivent être réexaminées. De nombreuses contradictions apparaissent lors de la mobilisation ; les corps bis et, entre autres, les régiments mixtes ne peuvent être considérés que comme des moyens de désespoir, condamnés à disparaître.

La concentration semble assez satisfaisante, mais cela ne signifie pas qu'elle ait atteint la perfection. Par exemple, le plan de transport est trop étroit, trop absolument rigide et peut-être insuffisamment adapté aux combinaisons de la guerre. La tactique de ravitaillement, malgré des efforts louables, n'a pas suffisamment progressé, tandis que la stratégie de subsistance est dans un état primitif. Beaucoup plus d'attention est accordée aux ordres de bataille, au feu, au cantonnement et à la protection. En conséquence, des opinions, des systèmes, et même des régulations spécifiques ont émergé ; la réutilisation de techniques identiques a créé, comme auparavant, des méthodes tactiques.

Rien n'empêche de viser plus haut en conservant le même ordre de pensée, et de chercher de meilleures méthodes pour déplacer de grandes masses, des moyens plus avantageux de les regrouper lorsqu'on les dirige pour porter un coup, ainsi que dans un but de soutien ou de concentration des efforts, sans tenir compte d'un plan particulier. Cela a déjà été entrepris ; la recherche se poursuit, et il y a des raisons de croire qu'elle conduira à des conclusions utiles.

Certains préfèrent passer directement de l'ordre de marche à l'ordre de bataille en échelon ; d'autres estiment qu'il est plus avantageux de recourir à un état de transition entre les deux : la formation de réserve. Pour les grandes unités de combat, certains considèrent l'avant-garde comme un bouclier assurant la formation en échelon. Au contraire, d'autres affirment que l'avant-garde n'est rien d'autre qu'un élément de l'ordre de bataille, se déployant en premier. Ces différentes méthodes sont-elles également acceptables, ou faut-il en favoriser certaines ? Il semble important de le déterminer, car selon la décision, l'entrée au combat de certaines unités en ordre de marche peut créer un intervalle de plusieurs heures.

En présence de quatre routes parallèles à la disposition de quatre corps d'armée, il est possible de donner à chaque corps une route séparée ou de placer deux corps sur la première ligne et deux sur la deuxième ligne. Chaque corps emprunterait alors deux routes. La deuxième méthode est-elle acceptable ou doit-elle être rejetée, en tenant compte de la rapidité de déploiement, de la transmission des ordres, de la commodité des manœuvres et du ravitaillement, et ainsi de suite ?

Dans le combat de cavalerie contre cavalerie, le dispositif de bataille de la division en trois lignes, par brigade chacune, inventé par le général allemand von Schmitt, va à l'encontre de la raison et du calcul, mais il est adopté en France. Ne serait-il pas utile de changer cette habitude ?

La grande efficacité du feu d'artillerie est obtenue, comme auparavant, par la concentration des pièces, ainsi que, en raison de leur portée, par une simple concentration du tir. Selon les méthodes générales d'action, les batteries devront soit changer de position fréquemment, soit rester relativement immobiles. Il serait intéressant de jeter un éclairage sur cette question complexe.

Ces exemples montrent combien il est important d'approfondir toutes les questions et d'indiquer les meilleures solutions. Quelles qu'elles soient, elles seront toujours meilleures que cette position d'incertitude que nous connaissons actuellement et qui complique tant le choix d'une solution.

Avec la naissance de masses importantes, la pensée des officiers est désormais confrontée à des préoccupations très sérieuses. Il ne s'est jamais manifesté d'intérêt plus vif et plus persistant pour la définition de bonnes méthodes d'exécution. Des recherches approfondies et le travail assidu des officiers instruits permettent d'atteindre ces résultats, et ce travail en temps de paix constitue une excellente préparation à la guerre.

Dans ce domaine, des progrès significatifs sont remarqués. Le nombre de travaux précieux a fortement augmenté, ce qui prouve que l'École supérieure militaire donne de bons résultats. Ils seront encore plus nettement soulignés lorsque le nombre d'officiers ayant terminé ses cours et occupant des postes plus élevés augmentera. Il est probable que ce jour n'est pas loin où la routine aura fait son temps, où il sera reconnu nécessaire de compléter les dons naturels par le savoir et où il ne sera pas possible de devenir un chef sans avoir prouvé ses capacités.

MÉTHODE APPLIQUÉE DE VERDY-DU-VERNOIS

Verdy-du-Vernois, l'un des brillants collaborateurs de Moltke et son interprète le plus autorisé, a, au cours de sa carrière professionnelle, principalement travaillé dans de grands états-majors : de 1863 à 1865, nous le voyons en tant qu'agent militaire prussien auprès de notre gouverneur en Pologne, vivant toutes les étapes de l'insurrection polonaise, qu'il avait prédictes dès le mémoire qu'il avait présenté en 1860 au chef de l'état-major général prussien ; en 1866, il travaille à l'état-major de la 2^e armée prussienne ; en 1870, il se trouve au quartier général, très proche de Moltke, participant à l'évaluation de la situation et à l'élaboration des décisions, se comportant comme une sorte de paladin de l'état-major général, affrontant Bismarck lorsque ce dernier tentait d'exercer une pression sur la stratégie. Par la suite, nous le voyons dans le rôle de ministre de la guerre prussien. Ses souvenirs de l'insurrection polonaise offrent une caractérisation très favorable de l'armée russe ; ses mémoires sur la guerre contre l'Autriche et, en particulier, contre la France, sont des documents précieux pour l'étude de la stratégie et du service de l'état-major général.

Ainsi, Verdy disposait de toutes les données nécessaires pour travailler avec succès dans le domaine de la création d'une école de pensée stratégique. Cependant, il consacre ses meilleures forces (la fin des années 1860 et le début des années 1870) à l'enseignement de la tactique à l'Académie de Berlin, et ses principaux mérites en tant que réformateur de la théorie militaire résident dans le domaine de la tactique. Verdy a élaboré une méthode pratique pour l'étude de l'art militaire. L'école de Verdy est le contraire complet de l'approche théorique de Willisen. Willisen, professeur d'histoire militaire, refuse d'aborder la mer de faits tant qu'il n'a pas développé un système lui permettant de classer et d'évaluer les faits et d'indiquer les relations de cause à effet existant entre eux. Verdy, professeur de théorie de la tactique, nie la possibilité de construire une théorie, de donner des règles quelconques ou de définir un programme sans se référer à des cas particuliers. Ce n'est que par l'étude des cas particuliers que Verdy découvre quelles questions sont réellement posées par la vie, quels motifs jouent un rôle pour leur résolution, quels phénomènes nous observons plus ou moins constamment et pouvons regrouper sous des concepts connus et classer en conséquence. Verdy permet l'utilisation d'exemples historico-militaires uniquement dans l'enseignement initial, comme illustration des notions que l'enseignant impose à l'élève. Dans l'étude autonome ou dans l'enseignement académique, l'exemple historico-militaire perd déjà son privilège d'existence : le centre de gravité doit résider dans l'étude du fait militaire spécifique pour en tirer toute la leçon possible. L'histoire militaire, tant critiquée par Leval, commence à jouer, selon l'approche de Verdy, le rôle de trésor de connaissances militaires, la seule source d'étude. En modifiant certaines données d'événements effectivement survenus, en y intégrant de nouvelles techniques et en étudiant la situation résultant de la nouvelle tâche, Verdy passe en quelque sorte de l'expérience militaire historique à l'expérience d'expérimentation. Verdy attire l'attention sur cette distinction dans l'activité tactique qui dépend du niveau hiérarchique du commandant, et il est le premier créateur de la tactique des commandants de division. Les tâches tactiques qui sont aujourd'hui universellement la méthode principale d'étude de la tactique, dans leur formulation moderne, sont également l'œuvre de Verdy.

Verdy a consacré les deux dernières décennies de sa vie à travailler sur une vaste œuvre stratégique (il est mort en 1910). Il ne s'y est attelé qu'après la mort de Moltke, lorsque l'état-major général prussien a commencé à publier sa correspondance officielle. Parallèlement aux volumes de correspondance militaire de Moltke, des publications séparées sur la stratégie de Verdy ont commencé à paraître. De la même manière, ses travaux sur la tactique avaient été publiés auparavant par éditions distinctes. Cette méthode de travail — partager immédiatement avec les lecteurs les résultats de son travail, sous forme de quelques chapitres abordant un des sujets à étudier — répond au caractère nerveux général du travail de notre époque ; mais, bien sûr, pour des

livres destinés à capter l'attention des lecteurs pendant des décennies, la méthode de Clausewitz, qu'il retouchait, perfectionnait, étendait et modifiait toute sa vie dans l'ouvrage *De la guerre* — et ne laissait pourtant achevée que l'un des 126 chapitres — présente des avantages sérieux.

Cependant, au XXe siècle, nous ne pouvons pas exiger de l'auteur une telle discrétion, à tel point que seule une édition posthume permettrait de connaître le travail de sa pensée dans toute sa profondeur.

À la tactique, Verdy a consacré dans les années soixante-dix dix numéros séparés, qui ont dominé la littérature allemande pendant environ 25 ans ; à la stratégie, il a dédié 11 ouvrages, connus de nous, dont le premier date de 1891 et le dernier de 1906. L'armée russe connaissait les travaux tactiques de Verdy par quelques traductions, tandis que ses travaux stratégiques n'avaient été lus que par très peu de spécialistes.

Lors du choix des ouvrages à traduire et à publier, les éditeurs militaires russes s'efforçaient d'éviter les livres dont une grande partie était constituée de contenu historique militaire. Les livres étaient volumineux, il fallait ajouter de nombreuses cartes et schémas, ce qui augmentait le coût de l'édition ; enfin, le marché du livre militaire chez nous imposait une sorte d'exigences américaines — fournir dans un volume très limité le maximum de conclusions, de préférence nettes et nouvelles. Le lecteur militaire russe semblait être très pressé. Les livres remplis de réflexions sur des guerres déjà connues et ne constituant pas une source capitale sur ces dernières ne se répandaient pas chez nous et n'étaient donc pas publiés. C'est la seule explication à l'absence, avant la guerre mondiale, de la traduction russe de l'ouvrage *Cannæ* de Schlieffen, ouvrage intéressant à la fois par la position de l'auteur et par la diffusion des idées exposées dans l'armée allemande. Il manque aussi chez nous l'ouvrage fondamental de Foch *La conduite de la guerre*, que nous faisons maintenant connaître aux lecteurs par un extrait « Plan de guerre ». Il y avait également peu d'intérêt chez nous pour les travaux de Verdy.

La responsabilité incombe en partie aussi à l'auteur : la première partie de ses « Recherches sur la guerre » — trois fascicules — étaient consacrés, sans aucun doute, à une question de moindre importance en stratégie : les événements dans les zones frontalières survenant entre le moment de la déclaration de guerre et le début des grandes opérations. La deuxième partie — également trois fascicules — est consacrée au plan des campagnes. Onze ans après avoir commencé son travail, Verdy semble avoir décidé de modifier complètement sa structure, a nommé la troisième partie « Stratégie » et envisageait de la développer largement. Nous ne connaissons que cinq fascicules sur la stratégie, couvrant la définition générale de la stratégie et l'étude des questions relatives aux objectifs opérationnels, aux bases et aux lignes. Dans le concept de ligne opérationnelle, Verdy s'abstentait d'y introduire quelque idéologie vague et entendait de manière très rationnelle, à notre avis, par ligne opérationnelle, toute route nécessaire aux troupes ou aux convois lors de la conduite de l'opération. Cela inclut la « ligne de communication », les voies de retraite, les routes de manœuvre, etc. Cela est très éloigné de l'enseignement de G.A. Leer et nous ramène à la définition donnée à la ligne opérationnelle par l'auteur de ce terme, Lloyd ; cette définition présente deux grands avantages : tout d'abord, elle élimine l'approche géométrique dans l'étude des questions stratégiques les plus importantes, et ensuite, elle permet de placer l'objectif de l'opération à sa juste position dominante, au lieu de le cacher dans une ligne opérationnelle schématique.

Dans la stratégie de Verdy, on ressent le travail d'un écrivain déjà très âgé ; il n'y a pas d'audace ici. Verdy avertit à plusieurs reprises qu'il ne cherche pas à créer sa propre stratégie, mais seulement à clarifier les opinions existantes et à les soumettre à une vérification scientifique, pour voir dans quelle mesure elles sont généralement correctes, si elles ne contiennent pas de contradictions internes et si elles sont adaptées aux conditions de notre époque.

Quelle est donc la méthode de travail de Verdy ? Un bagage théorique minimal mais crédible est nécessaire pour lui lorsqu'il se lance dans la mer des faits. Dans la tactique, le point de départ de Verdy étaient les dispositions statutaires. Dans la stratégie, il n'y en a pas. Par conséquent, en proposant pour l'étude une question quelconque — par exemple, sur la base — Verdy se réfère au plus grand théoricien allemand Clausewitz et au plus grand praticien de l'époque moderne, Moltke, et étudie la signification qu'ils donnaient à ce terme, et si ils l'utilisaient dans un sens différent, il

détermine en quoi consiste la contradiction. Cela prend 15 pages. Ensuite, Verdy entreprend l'étude de l'histoire militaire — quelle importance avait la base dans divers cas, quelles questions surgissaient pendant la guerre concernant la base, quels motifs étaient déterminants pour leur résolution pratique. Tout est exposé de manière extrêmement concise, précise et en même temps extraordinairement "approfondie". En 85 pages, Verdy examine le rôle de la base dans trois campagnes de Moltke, dans les expéditions d'Alexandre le Grand et de César, dans l'expédition de Napoléon en Égypte et dans sa campagne d'automne de 1813. Ensuite, Verdy commence à résumer et classifier les résultats.

En raison du volume de notre recueil, il ne nous a pas été possible de présenter au lecteur toutes les trois étapes du travail de Verdy — et nous en sommes les premiers à le regretter amèrement. Nous ne donnons que le fruit que Verdy a récolté de ses recherches historiques sur les objectifs des opérations et leur base, mais nous familiarisons le lecteur de manière très incomplète avec la méthode de Verdy, en omettant tout son travail ardu de préparation pour récolter ce fruit.

Comment peut-on évaluer les résultats des recherches de Verdy ? Ils sont très modestes, il n'y a rien de criant dans ses travaux ; et, en même temps, ils sont terriblement vivants ; la classification que propose Verdy n'est pas inventée derrière un bureau par un théoricien étroit, mais tirée de la réalité elle-même ; Verdy ne prétend pas révéler des relations de cause à effet, il indique seulement les aspects qui prennent de l'importance lors de la résolution des questions qui surviennent. Son travail est exempt de la moindre charlatanerie ; il comporte peu de prétentions, il ne cherche pas à dicter le comportement d'un commandant à l'avenir, et en même temps, si l'on tente d'aborder les événements de la guerre mondiale et civile avec les définitions proposées par Verdy, on s'aperçoit qu'elles correspondent en grande partie à la réalité — ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'elles sont forgées par la vie peu avant la guerre mondiale ; les points que Verdy présente comme déterminants pour la résolution d'une question avaient effectivement lieu pendant la guerre mondiale et civile. Il nous semble que cette méthode historique, que Napoléon recommandait pour l'étude de la stratégie, est parfaitement représentée dans les travaux de Verdy, et que les conclusions de Verdy sur ces deux questions, présentées ici dans ce recueil, permettent globalement de juger de ce que l'on peut attendre de la méthode historique et de ce qui lui reste inaccessible.

Notons que Verdy, contrairement à la majorité des écrivains sur la stratégie, se consacre très volontiers à l'étude des questions dans le contexte stratégique des guerres de l'Antiquité profonde. Verdy n'a pas peur d'examiner les points de vue de Turenne, voire de César, d'Hannibal et d'Alexandre le Grand. Il attire l'attention sur le danger de limiter notre horizon historique à l'époque contemporaine ; l'exemple de Moltke, qui servait de guide à l'état-major général prussien et qui n'allait pas plus loin que Frédéric le Grand, ne le satisfait pas. Verdy souligne que si Clausewitz nous mettait en garde contre les exemples de l'Antiquité, il y faisait lui-même parfois référence ; qu'actuellement, la science historique a atteint un tel niveau que nous pouvons nous représenter bien plus clairement et précisément le cadre de la lutte d'Alexandre, d'Hannibal et de César que les générations précédentes ; et si au XVIII^e et au début du XIX^e siècle on faisait volontiers appel à eux, il n'y a aucune raison pour nous de refuser d'enrichir notre expérience historique en étudiant les actions de ces grands chefs militaires. À cet égard, Verdy est un ardent défenseur de l'histoire de l'art militaire, citant même Delbrück, et adopte en général un point de vue contraire à la tendance de l'état-major général prussien. Malheureusement, Verdy n'a pas de compréhension de l'évolution et ne possède pas de dialectique historique dans son approche de l'étude des questions stratégiques du passé. Seule une connaissance approfondie des guerres de Moltke d'une part, et d'autre part le recours à l'éclairage historique de Delbrück et d'autres grands savants, oriente ses excursions historiques dans la bonne voie.

Le travail de Verdy est resté inachevé, malgré 50 années de travail dans le domaine de la stratégie et 15 années de travail systématique sur sa théorie. On peut remarquer une certaine oscillation dans les vues de Verdy — vers la fin de sa vie, il a même renoncé à sa définition de la stratégie et s'est demandé si la frontière entre tactique et stratégie n'existe pas seulement dans l'imagination. Et pourtant, il est nécessaire de reconnaître Verdy comme un classique en matière de questions stratégiques — nous offrons au lecteur la possibilité de se familiariser avec la précision et

le sérieux de son travail scientifique à travers les extraits fournis, que nous avons, il faut l'avouer, amputés de manière un peu barbare de l'ensemble organique de sa recherche.

ÉTUDES SUR LA GUERRE de VERDY-DU-VERNOIS

TROISIÈME PARTIE. STRATÉGIE

Sur l'objet de l'opération

Point de vue général

Je préfère le terme « but d'opération » au terme moderne et presque universellement accepté « objet d'opérations » ; ce terme a déjà été utilisé par Clausewitz et également à plusieurs reprises par Moltke. Le premier terme est principalement appliqué à l'offensive, et n'apparaît que par hasard dans le cadre d'intentions défensives. Mais la défense, dans ses opérations, doit également poursuivre des intentions spécifiques et définir pour les opérations la tâche de réaliser certains objectifs. Bien que la défense, dans de nombreux cas, se déroule dans des conditions de dépendance vis-à-vis de l'ennemi, la suppression des intentions ennemis demeure pour elle un objectif, qui peut prendre des formes très variées. Mais indépendamment de cela, la défense a la possibilité de formuler ses propres objectifs autonomes ; le regroupement de la force armée et le choix par la défense d'une méthode opérationnelle spécifique peut dicter à l'ennemi des directions bien précises et, par conséquent, imposer sa volonté à l'attaquant. Très souvent, l'objectif de la défense consistera seulement en un « obstacle », un « retard » ou un mouvement de rencontre par rapport à l'opération ennemie, tandis que l'objectif d'une opération offensive est avant tout la «réalisation» de quelque chose. En général, il me semble que le terme « but » est plus large que celui « d'objet ».

La classification des objets en « objet de guerre » et « objet d'opération offensive » ou « objet de combat » peut être scientifiquement justifiée, cependant je ne considère pas nécessaire de m'y attarder.

Différents types d'objectifs

Aperçu des objectifs

L'objectif de l'opération ne peut pas être considéré comme quelque chose d'unilatéral, adoptant constamment la même forme. Au contraire, son contenu peut être extrêmement varié ; les considérations qui la déterminent incluent également un objectif politique, vers lequel toutes les opérations doivent être orientées. Ainsi, l'objectif final est établi en pleine conformité avec les intentions politiques. Mais avant d'atteindre l'objectif final, la direction doit généralement encore atteindre de nombreux autres objectifs différents, à commencer par la première série d'opérations, puis divers objectifs intermédiaires, en particulier si les opérations sont réparties dans différentes zones, ou des objectifs secondaires, si les circonstances font qu'il est opportun, parallèlement aux opérations principales, de résoudre quelques tâches auxiliaires supplémentaires.

En fin de compte, il faudra distinguer les objectifs généraux des objectifs limités, ces derniers se rencontrant également lorsque le premier objectif coïncide avec l'objectif final.

Ensuite, la recherche précédente nous a souligné des situations que l'on peut au moins partiellement caractériser par le concept de « but fluctuant ». Les plans dans ce dernier cas doivent prendre en compte plusieurs objectifs différents et être préparés à répondre aux

exigences de la situation qui se présentera réellement. Une telle situation, où l'on ne peut pas encore dire avec certitude à l'avance ce que l'on souhaite faire, survient inévitablement si, entre l'élaboration du plan et sa mise en œuvre, on s'attend à ce que des circonstances importantes soient encore clarifiées ou que des événements inattendus puissent provoquer des changements, ainsi que si la situation politique ne permet pas encore d'utiliser les forces armées disponibles. Mais dès que la liberté d'action est obtenue, il faut, au premier instant, sur la base de la situation existante, établir l'objectif que l'on souhaite atteindre.

Nous voyons la diversité des objectifs déjà dans la guerre d'Hannibal contre Rome. L'objectif politique était l'anéantissement de Rome, et l'objectif final de l'opération devait donc être vaste, consistant dans la prise de la ville de Rome, mais en réalité il se résumait à l'isolement de ce centre grâce à la rupture des régions alliées à Rome. Comme premier objectif, il s'agissait de surmonter les tribus celtes qui empêchaient l'avancée au nord du fleuve Èbre ; ensuite, une série d'objectifs intermédiaires devait être atteinte, tels que les combats sur le Rhône et dans les Alpes, la jonction avec les Gaulois cisalpins, et ainsi de suite ; pour se rapprocher de l'objectif final, il fallait réussir avec bonheur tous les objectifs précédents.

Une décision définitive ne pouvait être prise qu'en Italie ou en Afrique, c'est pourquoi les campagnes romaines en Espagne étaient dans l'ensemble des opérations secondaires, visant des objectifs secondaires.

Nous voyons des objectifs limités, par exemple, dans la séparation prévue en 1864 du Schleswig-Holstein du Danemark, ainsi que dans la défense de l'Alsace par Turenne en 1674.

Les objectifs fluctuants existaient chez les Autrichiens au début de la campagne de 1859 ; en raison de cela, lors de l'examen de cette campagne, nous avons souligné la nécessité de se fixer un objectif précis au moment du début des opérations.

Objectif politique

La situation politique et l'objectif politique qui en découle créent une base pour les actions militaires ; ainsi, l'objectif politique, dans la mesure où il dépend de notre choix, doit être aligné sur nos capacités militaires.

Cependant, cela n'exclut pas la possibilité de créer des conflits armés dans lesquels les forces d'une des puissances semblent insuffisantes pour s'opposer, armes à la main, aux intentions d'un État plus fort. Même dans de telles conditions, si les intérêts vitaux du peuple, son honneur et sa liberté sont en jeu, l'engagement dans la lutte peut néanmoins trouver une justification. L'histoire fournit un nombre suffisant d'exemples où, apparemment, l'entreprise d'un petit État contre un État plus puissant, pourtant totalement désespérée, se terminait néanmoins en faveur du premier.

Mais il incombe toujours au commandement militaire suprême d'informer clairement la direction diplomatique du pays lorsque nous sommes menacés ou lorsque nous préparons un conflit, car il se considère capable de le résoudre avec succès ; la diplomatie, à son tour, doit également informer en temps utile le commandement suprême de ses intentions, afin que ce dernier ait le temps de se préparer suffisamment. L'objectif politique doit être clair pour le commandement militaire suprême ; il a besoin d'une définition ferme de l'objectif politique afin, en s'appuyant sur celle-ci, d'aligner ses considérations opérationnelles avec celui-ci.

Une exception se produira dans le cas où le chef militaire suprême ne prendrait pas le commandement de toutes les forces armées ou d'une partie d'entre elles, prévue pour des opérations militaires. Alors, il conserve la direction politique. Quant au général à qui, dans de telles conditions, le commandement est transmis, la politique ne le concerne pas ; il reçoit sous forme de directives les objectifs qu'il doit atteindre par le biais des opérations. Tout écart par rapport à cela n'est possible que dans des circonstances absolument exceptionnelles.

Mais l'objectif politique peut être sujet à des changements. Une progression favorable de la campagne permet d'élargir l'objectif poursuivi, si la campagne ralentit, par exemple, en

raison de l'intervention d'autres puissances, l'objectif peut se restreindre, et un tournant défavorable de la guerre peut même obliger à y renoncer complètement.

Tous les nombreux plans de Moltke dans sa « Correspondance militaire », concernant les guerres futures, sont basés sur une vaste étude de la situation politique et des objectifs politiques qui en découlent.

Les Boers se sont engagés dans la lutte contre l'Angleterre, supérieure en puissance, pour défendre leur autonomie ; ils n'ont pas réussi cette tâche, mais auparavant, ils avaient réussi une fois à mener à bien la lutte contre cette grande puissance. Dès l'aube de l'histoire militaire, nous voyons les Grecs sortir victorieux de la lutte contre la puissante Perse.

Un commandant peut ne pas être au fait des considérations politiques, et il peut se contenter d'une mission opérationnelle basée sur celles-ci, si ce n'est pas le chef suprême mais un général désigné pour commander l'armée. Nous le voyons dans les instructions données en 1864 au maréchal Wrangel pour la guerre avec le Danemark. Le cours heureux de cette guerre et la position finalement occupée par les puissances étrangères ont permis d'élargir l'intention politique initiale : « assurer les droits du Schleswig-Holstein » vers « la séparation des duchés de la monarchie danoise ». D'autre part, la position de la Prusse et des autres États allemands pendant la guerre d'Italie de 1859 a conduit Napoléon III à réduire considérablement son programme politique, qui, au début de la guerre, se manifestait par le slogan : « l'Italie libre jusqu'à la mer Adriatique ».

Objectif final

L'objectif des opérations, qui est fixé au début de la campagne en accord avec les intentions politiques et dont la réalisation doit, au minimum, accomplir ces dernières, peut être judicieusement appelé l'objectif opérationnel final.

Cet objectif final ne doit jamais être perdu de vue et on ne doit pas s'en écarter, même s'il peut temporairement sembler inatteignable. Dès qu'une moindre possibilité de l'atteindre se présente, il doit immédiatement retrouver sa valeur de guide principal. Nous avons déjà discuté du changement de l'objectif politique et des conséquences qui en découlent ; si l'objectif militaire final s'avère inatteignable, l'objectif politique doit également être modifié pour s'adapter à la situation existante. Ainsi, les intentions politiques et l'objectif opérationnel final restent en relation interne constante et s'influencent mutuellement. Cependant, l'objectif opérationnel final initialement établi peut changer en fonction des circonstances et de l'évolution de la situation stratégique, sans que cela entraîne nécessairement un changement des intentions politiques.

Tout d'abord, il doit être fermement établi que la décision finale consiste toujours en la défaite de la force armée ennemie ; cette défaite finale peut être infligée sur le champ de bataille ou en les repoussant dans une forteresse, avec laquelle ils seront contraints de se rendre, peu importe s'ils viennent à notre rencontre ou si nous devons les chercher.

Cependant, la capitale ennemie peut acquérir une signification très particulière. Si elle exerce une influence dominante sur tout l'État, si ce dernier est déchiré par des querelles partisanes dont la capitale est le centre, ou si le peuple est terrorisé par un usurpateur du pouvoir, alors la chute de la capitale ouvre des perspectives de fin de la guerre. Ainsi, sa prise, d'une part, et sa défense, d'autre part, peuvent constituer des objectifs opérationnels finaux.

Un usurpateur, en cas d'échec, peut facilement perdre le soutien du peuple. Le clan ou le groupe se conforme à une décision déjà prise seulement si celle-ci correspond à ses propres désirs et intérêts, ou bien de sa défaite émerge un nouveau pouvoir qui, à son tour, prend en charge la tâche de la lutte. Dans les deux cas, l'objectif initial est d'éliminer les moyens militaires de l'usurpateur, et dans le dernier cas, une fois ce premier objectif atteint, une nouvelle situation se crée, donnant naissance à un nouvel objectif final.

Dans un État où le pouvoir légitime domine, la perte de la capitale aura une grande importance, surtout sur le plan moral ; cependant, sa chute n'acquiert dans la plupart des cas pas de signification décisive.

De plus, la situation politique générale, tant intérieure qu'extérieure, influence toujours l'importance accordée à la capitale du point de vue opérationnel. Dans un cas, l'humeur des cercles dirigeant la capitale peut être telle qu'une seule menace à l'égard de la capitale suffira à les faire céder et à se hâter de terminer la guerre ; dans un autre cas, ils développeront la résistance la plus énergique que la défense du pays puisse permettre.

Ensuite, l'objectif final peut prendre différentes formes selon qu'il implique une décision extrême ou qu'il ne constitue qu'un but limité. Dans le premier cas, il n'est pas nécessaire d'atteindre les limites extrêmes, c'est-à-dire l'annihilation complète de l'ennemi ; dans la plupart des cas, il suffit de priver l'ennemi des moyens nécessaires pour poursuivre la lutte ou, en général, de le convaincre que continuer la guerre n'entraînera que de nouvelles victimes et ne peut donner de résultats favorables.

Parfois, il se présentent des situations dans lesquelles des objectifs vastes sont tout simplement inaccessibles, ou ne peuvent être atteints qu'avec des difficultés particulières ; dans ce cas, il faut se contenter d'un objectif opérationnel limité, et alors l'objectif militaire final ne sera pas la destruction complète de l'ennemi.

Il se pose maintenant la question de savoir quelle doit être la position permettant de renoncer à l'anéantissement total et de se contenter d'un objectif limité. En général, atteindre un objectif limité peut être considéré comme une tâche de défense ; cependant, la simple défense n'exclut pas l'anéantissement de l'adversaire comme objectif final.

Il faut tenir compte du nombre et des caractéristiques des moyens militaires. S'ils sont insuffisants pour se fixer comme objectif final la destruction totale de l'ennemi, il faudra essayer de trouver un objectif limité, dont la réalisation par nous serait très sensible pour l'ennemi.

Parfois, la suppression d'un objectif dont la réalisation pourrait contraindre l'adversaire à se rendre est si importante que, pour les opérations, il faut se limiter à des cibles plus proches. Il faut principalement en tenir compte lors de la guerre maritime.

Parallèlement aux circonstances susmentionnées, la fixation d'objectifs limités est dictée par des considérations diplomatiques à l'égard d'autres États.

Un nouveau motif pour la fixation d'un objectif limité peut être le suivant : la capture d'un point important ou d'une vaste région, dans le but d'obtenir une rançon qui pourrait ensuite être échangée contre l'objet désiré, dont la capture immédiate rencontre des difficultés. En général, la prise de zones précieuses appartenant à l'ennemi le rend plus conciliant lors de la négociation de conditions de paix. Enfin, il convient également de mentionner que lors de guerres prolongées, dans chaque campagne individuelle, des objectifs particuliers peuvent souvent être avancés.

En ce qui concerne la défense, nous ne pouvons pas nous fier à la considération que ses missions, selon les circonstances, pourraient être résolues par le passage à une offensive prolongée. Si cela devait se produire, alors dans ce cas ses opérations auraient un objectif offensif. Mais la défense en elle-même, puisqu'elle cherche des solutions sans sortir de la nature des actions défensives, se fixera comme objectif ultime de maintenir à long terme ce qu'elle possède déjà.

Le comportement de Turenne en 1674 prouve que la poursuite incessante d'un objectif final, même dans des situations où sa réalisation semble absolument impossible à tous, peut néanmoins conduire à une issue heureuse. La moyenne et la haute Alsace avaient été perdues alors que la campagne de cette année semblait déjà se terminer et que les troupes s'établissaient pour l'hiver. Ainsi, l'objectif de Turenne — la défense de l'Alsace — n'avait pas été atteint. Mais il entreprit une opération hivernale, ce type de manœuvre n'étant alors prévu dans aucun plan, se retira de la zone nord et attaqua soudainement les alliés par l'autre côté;

de cette manière, il atteignit l'objectif final de ses intentions opérationnelles et politiques et accomplit sa mission.

Il va sans dire que, s'il existe un objectif politique quelconque et que les opérations menées pour l'atteindre échouent, la politique doit se fixer un autre objectif. Telles sont les conséquences de chaque campagne infructueuse. L'aspiration des Français à s'emparer de la rive gauche du Rhin, après le début raté de la campagne de 1870, s'est transformée en nécessité de défendre leur propre territoire. En conséquence, ils ont dû remplacer l'objectif opérationnel de la guerre par un objectif fondé sur des tendances défensives.

Le fait que les objectifs opérationnels finaux puissent être modifiés sans entraîner un changement des objectifs politiques est évident dans la campagne d'Hannibal. L'intention initiale était de s'emparer de Rome ; après que les forces militaires se furent tellement amenuisées que ce premier objectif semblait déjà inaccessible, il a évolué vers le désir de couper Rome de ses alliés afin de la contraindre à se rendre.

Il est à peine nécessaire d'expliquer également l'affirmation selon laquelle le principal moyen d'atteindre des objectifs politiques est d'intégrer dans l'objectif militaire final la défaite complète de l'ennemi. La guerre civile en Amérique du Nord a pris fin dès que les troupes des États du Nord ont contraint à la reddition les restes des courageux bataillons de Lee.

Que parfois, pour atteindre un objectif, il peut suffire de priver l'adversaire des moyens nécessaires à la conduite de la guerre, le montre, entre autres, la dernière guerre hispano-américaine. Avec la destruction de la flotte espagnole à Cuba et dans les îles Philippines, toute résistance ultérieure de l'Espagne ne pouvait entraîner que de nouvelles victimes ; l'Espagne ne pouvait plus conserver ses anciennes possessions dans les Antilles et près de la côte ouest de l'Amérique du Nord.

La situation est toujours particulière lorsque à la tête des forces armées ennemis se trouve un souverain qui n'est pas un monarque légitime et héréditaire. En 1814 et 1815, Napoléon Ier tomba avec la défaite de son armée, la même destinée frappa Napoléon III ; tous deux ne purent plus trouver dans leur peuple les moyens de poursuivre la lutte pour leurs intérêts personnels. Cependant, en 1870, après la chute de l'Empire, la République engagea immédiatement une deuxième guerre, mais le combat se déroulait au nom des intérêts de la France, et ses dirigeants réussirent à inciter le peuple à poursuivre la guerre.

Dans de telles circonstances, le maintien de la capitale revêt une importance particulière. La chute de la capitale n'entraîne normalement pas la destitution de la dynastie régnante, sauf si celle-ci a suscité la haine du peuple. La prise de la capitale ne provoquera également dans la plupart des cas pas la fin de la guerre.

Vienne, Berlin, Moscou et de nombreuses autres capitales sont tombées entre les mains de l'ennemi, et cela n'a pas conduit à la fin de la guerre ; Naples a été prise, mais le royaume napolitain ne s'est effondré qu'après la chute de Gaeta. Cependant, des circonstances particulières peuvent déterminer l'influence différente que l'occupation de la capitale peut exercer. Ainsi, par exemple, en 1796, une seule menace sur Turin a suffi pour conclure la paix entre la France et le Piémont, puisque ce dernier, avec ses intérêts, a pu se détacher de l'Autriche. En 1859, au contraire, la courte offensive de l'aile droite du comte Gyulai, dirigée vers Turin, a certes provoqué une grande inquiétude chez les alliés, mais elle n'a pu inciter les Piémontais à mettre fin à la guerre, la perte de la capitale ne constituant pas pour eux un coup décisif. Seul un affrontement de toutes les forces alliées en cours de concentration avec l'armée autrichienne en activité pouvait produire cet effet.

En ce qui concerne les objectifs opérationnels limités, le conflit hispano-américain démontre l'importance déterminante des caractéristiques des moyens militaires. L'Amérique avait la possibilité de détruire la flotte espagnole, de bloquer les côtes espagnoles et d'infliger d'énormes dégâts au pays, mais il semblait impossible pour les États-Unis, par la force des armes, d'anéantir l'armée espagnole sur le territoire même de l'Espagne. Les forces armées dont disposait l'Amérique ne pouvaient jamais compter sur un succès à l'intérieur de la

monarchie espagnole, où les souvenirs de la participation du peuple à la guerre de guérilla auraient sans aucun doute ravivé la guérilla. Ainsi, pour les Américains, il était une grande chance d'avoir la possibilité d'atteindre les objectifs de la guerre par un autre moyen.

Les conditions géographiques peuvent également déterminer la fixation d'objectifs limités. Lors de la guerre de Crimée, pendant le conflit des puissances occidentales avec la Russie, il leur était absolument impossible de chercher des solutions à l'intérieur de l'empire. Les dimensions énormes de la Russie, en raison de la nécessité pour elles de s'appuyer sur une base sur la côte russe, située à grande distance de leurs propres pays, auraient considérablement accentué les difficultés de cette opération. Ainsi, il a fallu se contenter d'un objectif limité, c'est-à-dire la destruction de la flotte de la mer Noire et de ses bases, ce qui, du moins, créait des conditions de sécurité relativement fiables pour la Turquie.

La tâche des Russes, au contraire, consistait à tenir Sébastopol, ce qui était également un objectif limité, et elle devait être résolue par la défense.

En ce qui concerne l'influence des considérations diplomatiques sur la limitation des objectifs, la campagne du Schleswig-Holstein est révélatrice à la fois à cet égard et en ce qui concerne la question de la prise de gage. L'étude de cette guerre nous montre l'effet retardateur de ces considérations, tant pendant la période précédant le début des hostilités que pendant leur déroulement. Dans son plan de campagne, Moltke envisageait déjà l'occupation du Jutland comme un gage précieux, qu'il était souhaitable de tenir en main, car il n'était pas possible de porter un coup au centre de la résistance, c'est-à-dire à Copenhague, et à l'époque, on ne comptait pas sur la possibilité de s'emparer des îles appartenant au territoire des duchés.

Quelle importance peut avoir l'occupation de parties importantes du territoire, c'est-à-dire la réalisation d'un objectif opérationnel limité pour se rapprocher d'un objectif politique, le montrent les événements récents en Chine. L'objectif fixé pour l'opération par le général Waldersee était d'étendre la sphère sur laquelle s'exerçait son autorité jusqu'à la Grande Muraille de Chine ; en raison de la menace d'une éventuelle extension au-delà, cette occupation a, en tout cas, grandement contribué au succès de l'influence politique et a incité le gouvernement chinois à accélérer le rythme de la résolution du conflit.

Pour s'assurer que le résultat final d'une défense peut également aboutir à la destruction des forces armées ennemis, il suffit de se rappeler les différentes invasions de la Suisse, ne serait-ce que la bataille de Sempach ou la défaite du duc de Bourgogne à la bataille de Morat.

Objectif initial

L'objectif initial est déterminé par la position au moment du début de la guerre ; par conséquent, sa nature peut être très différente. Un tel objectif se manifestera déjà pendant la période de concentration des forces armées, dès que le dernier rencontrera un obstacle de la part de l'ennemi.

La possibilité d'interférences peut résulter de diverses conditions préalables locales. Parmi elles, je citerai les suivantes : mobilisation tardive, concentration plus rapide de l'ennemi, choix erroné de la zone de concentration, grande étendue de l'État avec des communications insuffisamment développées, en général tous les facteurs qui favorisent une attaque stratégique soudaine de l'ennemi ou qui lui assurent l'initiative.

Ainsi, dans la guerre terrestre, il est particulièrement nécessaire d'assurer la mobilisation et la concentration par des unités frontalières spécialisées, dont la tâche consiste généralement à atteindre les premiers objectifs opérationnels ; lorsque nous menons la guerre dans d'autres parties du monde, au contraire, cet objectif consiste dans la plupart des cas à transporter les forces combattantes et à créer pour elles une base.

L'offensive ou la défense planifiée peut dès le départ nourrir l'idée de infliger des pertes à des unités ennemis isolées. La situation peut également imposer la nécessité de

saisir immédiatement certains points - des positions qui constitueront un objectif souhaitable pour les premières opérations.

Dans les deux formes principales de guerre, c'est-à-dire tant à l'offensive qu'à la défensive, l'objectif premier et l'objectif final peuvent coïncider. Cette coïncidence aura lieu dans les cas où le combat se déroule pour la prise d'une portion de territoire.

Au début des grandes opérations, l'objectif de l'offensive est, dans la plupart des cas, de rencontrer les forces principales de l'ennemi ou une partie importante de celles-ci.

Dans le même temps, la direction de notre offensive, en fonction des circonstances, peut influencer les contre-mesures de l'ennemi, tandis que ce dernier, à son tour, par sa manière opérationnelle d'agir, peut affecter la direction dans laquelle nos opérations devront se développer. Si les opérations créent dès le départ une menace pour les intérêts les plus importants de la partie hostile, cette dernière sera obligée de se tourner vers leur défense.

La défense, dans tous les cas où elle ne peut attendre de bénéfices du report de la décision, doit également avoir pour premier objectif l'affrontement décisif.

Lors de la fixation de l'objectif initial, si la défense doit couvrir une zone présentant des intérêts stratégiques et locaux connus, il est nécessaire de déterminer avec précision s'il faut la protéger sur toute sa longueur, ou si, dans un premier temps, il est possible de se contenter de couvrir uniquement une partie de celle-ci. Ensuite, la défense doit examiner si cette tâche peut être résolue par une attaque offensive, si les conditions de l'avance ennemie sont difficiles, ou si l'attaque sera organisée par erreur, ou si la défense peut accomplir sa tâche en occupant une position pour une protection directe ou indirecte. Dans tous ces cas, la défense peut engager immédiatement un affrontement décisif ou tenter de le provoquer.

Lorsque, au contraire, le report d'un affrontement décisif correspond à la situation politique et stratégique générale, et qu'il apparaît nécessaire de faire preuve de patience, un phénomène particulier se crée souvent : les considérations sur ce qu'il convient de faire immédiatement incluent également les étapes ultérieures de la guerre, c'est-à-dire qu'un lien est établi entre le premier objectif et les suivants, afin d'arriver avec eux à la résolution de la tâche globale. Ainsi, par exemple, l'intention de tenir un certain point peut cacher le désir de couvrir un retrait sur le flanc ou de faire pression sur les communications ennemis. Dans de tels cas, le calcul ne peut être basé sur un seul coup, et il est nécessaire d'essayer également de déterminer ce qu'il faudra faire après que la première opération aura joué son rôle.

L'objectif initial prend une forme quelque peu différente lorsqu'il s'agit de la défense, lorsque l'armée se voit confier la tâche de couvrir d'autres opérations, et cette tâche ne peut être résolue simplement en occupant une portion de territoire. Il faudra aussi chercher à résoudre la tâche de manière à ce que le premier objectif consiste à vaincre l'ennemi par l'offensive, car la situation et les conditions particulières offrent des chances de succès. Si de telles conditions n'existent pas, il faudra alors adopter une posture défensive dans l'ensemble des actions, mais avec la particularité que la position constamment changeante de ses propres armées, menant des opérations spéciales, peut obliger à l'appliquer ; cet ajustement doit en particulier répondre aux exigences découlant des considérations de protection des flancs, des communications et même de la base des forces principales. Cela implique un changement fréquent des intentions : tantôt la tenue de certaines voies, tantôt le mouvement pour faire face à l'ennemi, l'attente ou le lancement de l'assaut.

L'étude des plans de Moltke concernant la campagne de 1870 et leur exécution au cours de la période précédant les premiers grands affrontements nous enseigne l'influence que diverses circonstances contingentes peuvent exercer sur la réalisation du premier objectif — la concentration des forces en action. La mobilisation déjà opérée nécessitait le déploiement de détachements pour couvrir certaines sections frontalières. L'éloignement considérable des troupes stationnées en temps de paix à l'est, ainsi que le fait que chaque corps ne disposait pas d'une ligne de chemin de fer propre, retardèrent considérablement la

concentration. La manière particulière des Français de procéder à la mobilisation et à la concentration leur avait presque permis d'entreprendre une offensive contre des forces allemandes encore dispersées et obliga à adopter des mesures visant à éliminer ce danger sous la forme de modifications des instructions de transport ; cela suscita également de grands doutes quant à l'endroit et au moment où les Allemands seraient en mesure de faire face à une attaque française avec des chances de succès. Ainsi, la concentration elle-même devint le premier objectif opérationnel d'une importance extrêmement grande.

La jonction des Français avec les Piémontais en 1859, qui aurait pu être mise en question lors de l'avancée des Autrichiens, doit également être considérée comme le premier objectif opérationnel.

Telle était également la tâche des alliés pendant la guerre de Crimée ; le premier objectif consistait à transférer des troupes en Crimée et à y établir une base, après quoi il devenait possible d'aborder les autres objectifs de la guerre. Ici, cet objectif s'est singulièrement scindé en deux sous-parties, car la zone de débarquement a été choisie différemment de celle qui devait servir de base pour les opérations contre Sébastopol. Cette première opération, outre la bataille de l'Alma, comprenait un mouvement de contournement autour de la forteresse de Sébastopol et se terminait par l'occupation du port de Balaklava.

Lors de la campagne de 1864, l'offensive visait un affrontement immédiat avec l'ennemi. Il en allait de même pour nous en 1866 et 1870, cependant dans ces deux campagnes, on peut voir que d'autres objectifs initiaux auraient pu précéder l'affrontement, à savoir : 1866 — la réunion de différentes armées sur un territoire non ennemi ; 1870 — assurer la concentration des armées individuelles sur son propre territoire.

La première mission peut également consister à infliger des pertes ou à contraindre les forces ennemis en action occupant une position avancée à battre en retraite, un exemple en est la lutte d'Hannibal au nord de l'Èbre.

La possibilité, pour les tentatives de défense, de choisir comme premier objectif de porter un coup aux détachements ennemis isolés, attire notre attention sur la traversée de l'Isère à travers le Rhin contre le duc de Lorraine et le comte de Capra. De la même manière, une opportunité pour une offensive s'était présentée en 1870, lorsqu'il aurait été possible de frapper un petit détachement lors de l'avancée des Français sur Sarrebruck. Mais comme ce coup, en lien avec la prise de Sarrebourg et compte tenu de la section du côté droit de la Sarre, créait une situation particulièrement favorable, qu'il s'agisse d'intentions défensives ou offensives, la prise de cette portion de territoire en tant que premier objectif paraissait opportune.

Selon Molke, la campagne de 1866, même si nous avions adopté au début une posture défensive, nous aurait mis en évidence la situation dans laquelle le premier objectif de la défense est de conquérir un territoire situé en dehors de la zone qui lui est confiée pour protection. Dans ce cas, il est difficile de surestimer l'importance de la prise de la Saxe en tant que premier objectif opérationnel.

La méthode des actions de Turenne nous indique également que la défense peut se retrouver dans une situation où elle devra rechercher le premier objectif dans la protection de l'ensemble du territoire ou seulement d'une partie de celui-ci dès le début de l'invasion ennemie.

L'étude des considérations de Moly concernant la troisième armée dans les travaux préparatoires à 1870 fournit également des indications précieuses sur les objectifs que doit se fixer une armée ayant une mission défensive visant à couvrir d'autres opérations. Les opérations contre la capitale française étaient la tâche de la première et de la deuxième armées ; la couverture de ces opérations depuis le sud constituait la mission opérationnelle de la troisième armée. Ces considérations conduisent à la conclusion que la tâche de la troisième armée pouvait se traduire soit par une offensive en Alsace, soit par un suivi le long d'un flanc en avant de l'avancée de la première et de la deuxième armées.

Objectifs intermédiaires (secondaires)

Le développement ultérieur des opérations initialement prévues dépend de l'atteinte du premier objectif ; il en va de même pour les objectifs mis en avant à des périodes spécifiques, lorsque les opérations ne peuvent progresser dans la direction choisie que progressivement, étape par étape. La possibilité de poursuivre l'objectif final dépend également de leur atteinte.

En plus du terme «objectifs intermédiaires», on pourrait envisager d'autres désignations, mais cette expression présente l'avantage de correspondre à la réalité, puisqu'il s'agit d'objectifs qui se situent entre le premier objectif et l'objectif final. De ce point de vue, on pourrait également inclure les «objectifs secondaires», par lesquels j'entends la réalisation d'intentions particulières, se produisant parallèlement et simultanément aux opérations principales, sans les interrompre, parfois même sous leur couverture. De tels objectifs peuvent être avancés dès le début des opérations.

Cependant, lorsqu'on les fixe, il ne faut jamais perdre de vue s'il est nécessaire qu'elles servent à la réalisation des intentions principales, ou si, à leur égard, elles promettent au moins d'apporter des avantages exceptionnels ou d'éliminer des inconvénients majeurs. Dans le cas contraire, la fixation de tels objectifs peut facilement conduire à une dispersion des forces.

En ce qui concerne la fixation d'objectifs intermédiaires, celle-ci est déjà dictée par la nécessité de surmonter des obstacles locaux et, avant tout, à la fois par les actions de l'adversaire et par ses propres intentions.

Dans certains cas, il est possible de prévoir à l'avance que l'objectif concret ne sera atteint qu'après avoir réussi à résoudre différentes tâches, qui se présenteront l'une après l'autre. Dans d'autres cas, les actions imprévues de l'adversaire nous obligent à reporter temporairement la réalisation de nos propres intentions visant l'atteinte de l'objectif final, et à nous détourner temporairement vers d'autres objectifs. De plus, la défense peut également se retrouver parfois dans une situation nécessitant la mise en place de différents objectifs intermédiaires.

Les tâches de l'armée de Mainz lors de la campagne de 1866 doivent être considérées comme dirigées vers un objectif secondaire, dans la mesure où la décision dépendait de la lutte des autres armées contre l'Autriche ; cependant, en même temps, ces tâches étaient nécessaires pour protéger le territoire prussien et les opérations des forces principales, ainsi que pour éloigner de celles-ci les contingents des États allemands moyens. La tâche que la troisième armée devait accomplir lors de la même campagne près d'Olmütz n'était pas non plus dirigée vers un objectif décisif, qui revenait aux autres armées. Cependant, dans ce cas, la tâche de la troisième armée avait également un lien interne avec l'affrontement décisif que les autres armées devaient provoquer sur le Danube.

En ce qui concerne les objectifs intermédiaires, la campagne d'Hannibal constitue un exemple de situation où toute une série de ceux-ci est avancée (y compris des objectifs locaux), dont une partie pouvait être prévue par les Carthaginois avant même la guerre. Cependant, la guerre germano-danoise de 1864 nous a montré que, pendant la guerre elle-même, de tels objectifs peuvent surgir et se renouveler (Alsen, projet de Fionie).

Comme un événement imprévu qui obligea le commandement allemand à établir de nouveaux objectifs, il faut considérer la marche de Sedan de MacMahon en 1870. Lorsque le commandement allemand, après la bataille de Gravelotte, lança deux armées vers l'ouest, personne ne pensait à la possibilité d'une telle entreprise de la part des Français, et la marche avait pour objectif Paris. Lorsque des événements inattendus se produisirent, cet objectif fut temporairement reporté et un nouvel objectif fut défini ; cependant, ce dernier ne consistait plus uniquement à contrer l'intention de l'ennemi, mais incluait une volonté consciente de couper l'armée française de ses communications avec Paris et de l'anéantir.

Que la défense, en général, puisse également poursuivre divers objectifs intermédiaires, nous le voyons à travers les actions de Turenne dans la lutte contre l'avancée de l'ennemi sur la rive gauche du Rhin ; il occupait de nombreuses positions, qui étaient à chaque fois en accord avec la situation stratégique générale ; l'occupation de ces positions alternait avec des opérations offensives, ce qui lui a finalement permis d'accomplir la mission qui lui avait été confiée.

L'influence des alliances sur les objectifs des opérations

Une importance considérable dans l'établissement des objectifs opérationnels revient à une situation dans laquelle il s'agit d'actions conjointes des alliés. Lors de l'élaboration du plan, il se crée souvent une différence énorme selon qu'il faut se guider uniquement par ses propres conditions ou qu'il faut aussi tenir compte de celles des autres. Cela nous permet de consacrer un chapitre distinct à l'examen de ces moments particuliers, méritant une attention spéciale.

À l'égard de ses alliés, une puissance plus forte doit toujours se souvenir des obligations qui lui incombent envers les alliés plus faibles, à savoir : elle doit protéger leur pays contre les ravages, dans la mesure du possible selon les conditions générales, et en respectant impérativement l'exigence que les alliés les plus faibles adhèrent aux objectifs militaires poursuivis par la grande puissance.

L'exercice de cette responsabilité peut être effectué par un soutien direct ou indirect. Le premier consiste à envoyer des renforts sur le territoire d'un allié ; le second à occuper une position de flanc ou à entreprendre des opérations progressives contre l'État menaçant dans une autre zone du théâtre de guerre.

Le soutien direct marque le début de la campagne de 1859 de la part des alliés. Dès que Napoléon III apprit la présentation de l'ultimatum autrichien à Turin, il donna immédiatement l'ordre d'envoyer des troupes françaises en Piémont.

Lors du déploiement des armées allemandes en 1870, au contraire, la protection des États sud-allemands contre une invasion ennemie depuis Strasbourg s'est produite de manière indirecte et s'est pleinement justifiée ; elle consistait à concentrer la troisième armée dans le Palatinat bavarois ou, respectivement, sur le cours du Main — d'abord en position de flanc, puis en mouvement offensif, qui, en fin de compte, a conduit la troisième armée dans une région du théâtre de guerre complètement différente de celle où se sont déroulés ses premiers combats. La progression victorieuse de l'offensive en profondeur sur la France éliminait complètement tout danger pour les États sud-allemands.

Si un soutien en temps voulu aux alliés par les moyens susmentionnés est impossible, il faut alors envisager soit comment accueillir les troupes alliées en retraite depuis leur propre pays, soit, si ces dernières occupent une position forte sur leur territoire, comment leur porter assistance à l'avenir et, en cas d'encerclement par l'ennemi, comment les secourir. Le fait de laisser des alliés faibles dans leur propre pays peut se justifier par des conditions particulièrement favorables du terrain, par la participation du peuple à la guerre et par la préparation fortifiée ; mais si les forces alliées ne peuvent éviter l'encerclement, le danger d'une catastrophe approche toujours, à moins que l'allié plus fort ne trouve à temps un moyen de porter secours. La possibilité de fournir cette assistance fait partie de ces conditions qui permettent parfois de considérer comme approprié de laisser des troupes d'un allié plus faible sur son territoire sous la protection des fortifications ou d'autres données favorables. Cependant, la présence des forces de l'allié le plus faible sur des positions fortifiées suscite toujours de grands doutes, sauf si la force de ces positions et leur approvisionnement sont garantis pour une défense prolongée, ou si l'allié le plus puissant est suffisamment fort et suffisamment proche pour que l'on puisse compter avec certitude sur le secours.

Le modèle d'action d'un petit État, qui, sur son propre territoire, fait face à l'avance de forces ennemis supérieures, ainsi que le contraire, lorsque son pays est abandonné, peut être

observé dans les guerres du royaume de Saxe. En 1756, les forces saxonnnes en opération se maintenaient dans leur pays sur une position fortifiée près de Pirna, en attendant un secours rapide de la part des Autrichiens. Mais cet espoir ne s'est pas réalisé, et la catastrophe s'ensuivit. En 1866, au contraire, les Saxons renoncèrent à cette méthode d'action et se retirèrent, vidant tout leur territoire, se repliant pour rejoindre les divisions du corps d'armée autrichien déployées en Bohême afin de les recevoir. — Les opérations militaires en Tyrol, impliquant toute la population et favorisées par les conditions du territoire, indiquent la possibilité de situations où même les petits États peuvent défendre avec succès longuement leur terre natale.

Cependant, pour fournir un soutien de la part de la grande puissance aux membres plus faibles de l'alliance, certaines conditions préalables sont d'une importance cruciale. Le fait que l'État plus faible mette ou non ses forces armées à la disposition de l'État plus puissant aura toujours une influence énorme, et, par conséquent, il agira-t-il en étroite coopération avec elle ou choisira-t-il de mener la guerre de manière indépendante. Dans le premier cas, les obligations envers l'allié — du moins sur le plan moral — vont beaucoup plus loin ; dans le second cas, les troupes de cet État mineur constituent néanmoins un renfort certain, car elles retiennent une partie de l'ennemi ; la question de l'assistance de la grande puissance dans de telles conditions dépend en grande partie de l'intérêt de celle-ci, tant sur le plan politique qu'opérationnel. Dans ce cas, les obligations envers l'allié plus faible ne vont pas, en elles-mêmes, très loin.

En 1866, l'annexion directe du corps saxon aux Autrichiens a servi de prétexte, incitant l'empereur François-Joseph à insister, lors de la conclusion de la paix, pour le maintien de cet État sans aucune réduction de son territoire. En revanche, l'Autriche a permis à ses autres alliés de conclure la paix séparément. La Bavière refusa de participer aux opérations conjointes en Bohême, estimant que le déploiement des troupes bavaroises en Bohême représentait un danger pour ses propres intérêts ainsi que pour ceux des autres États du sud-ouest.

Tout au long de ses plans de guerre contre la France, Moltke a maintenu à l'égard des alliés sud-allemands le point de vue fondamental suivant. Si les alliés les plus faibles souhaitent agir à leur guise, il n'y a rien de plus à faire pour eux. Il lui était d'autant plus facile de défendre cette opinion qu'il considérait suffisantes les forces des seules troupes nord-allemandes pour mener à bien la guerre contre la France. Ainsi se dégage une condition ayant une importance décisive pour la possibilité d'adopter ce point de vue : la suffisance de ses propres forces pour mener la guerre à une issue favorable.

La situation est quelque peu différente lorsque l'alliance se conclut entre deux ou plusieurs grandes puissances ou, de manière générale, entre des États de force comparable. Au début de la guerre, dans ce cas, il peut parfois être demandé un soutien direct d'un État par un autre ; cependant, le droit complet à l'existence est également conservé pour les opérations entièrement indépendantes, qui peuvent même se développer sur des théâtres de guerre complètement différents ; cette situation reste valable également dans la lutte de deux puissances contre une troisième, qui peut se dérouler même sans la conclusion d'un traité d'alliance particulier. La position géographique des États engagés dans le conflit acquiert alors une importance essentielle, tant par rapport les uns aux autres qu'à l'égard du pays hostile. La divergence des intérêts peut également conduire à la poursuite d'objectifs opérationnels différents. Plus l'alliance est vaste, plus ses membres sont proches en termes de force, plus grandes seront les difficultés lorsqu'il s'agira de la conduite commune de la guerre, et plus la définition des objectifs tendra à un compromis et répondra moins aux exigences naturelles de la guerre. Dans de telles conditions, comme conséquence inévitable, on doit s'attendre à des hésitations, des mesures inappropriées, par exemple, la dispersion des opérations — tous ces éléments provoquent des perturbations multilatérales et des malentendus, pouvant aller jusqu'à la rupture de l'alliance.

Au début de la campagne d'automne de 1813, un large soutien a été apporté aux forces russes, prussiennes, autrichiennes (ainsi que suédoises) en répartissant les corps russes entre l'armée principale en Bohême et les armées en Silésie et en Brandebourg ; ces armées se trouvaient dans les régions des alliés — la Prusse et l'Autriche, qui étaient situées en avant du territoire russe, et devaient avant tout être considérées comme un théâtre d'opérations militaires. Il est à noter, autant dans cette campagne que dans celle de 1814, que parfois les différentes puissances poursuivaient des objectifs complètement différents : certaines visaient seulement à libérer l'Allemagne de la domination française de manière limitée, d'autres voulaient rompre les anciens traités de paix et enfin, d'autres encore — ce qui devrait être considéré comme la tâche principale — souhaitaient renverser Napoléon.

Un exemple d'opérations parfaitement autonomes nous est donné par les actions des armées prussiennes et italiennes lors de la campagne de 1866. Dans ce cas, les deux puissances qui combattaient l'Autriche avaient des intérêts communs si étroits qu'il y avait à peine besoin d'un traité d'alliance, les circonstances imposaient elles-mêmes la nécessité de l'alliance. La situation était différente concernant les objectifs politiques : les Italiens cherchaient à détacher les terres italiennes de l'Autriche, tandis que les Prussiens visaient à priver l'Autriche de sa sphère d'influence en Allemagne. La première intention pouvait être réalisée par l'occupation des régions contestées, tandis que la seconde ne consistait en aucun cas en l'annexion de territoires autrichiens, mais se réalisait par l'anéantissement de sa puissance militaire.

Toutes les frictions, dont les prémisses se trouvent dans les alliances entre des États approximativement égaux, peuvent être observées dans les événements de la guerre de libération de 1813 et 1814, ainsi que, à plus petite échelle, dans la guerre de 1674, où la direction commune était incarnée par l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg, puis dans le comportement des États du sud de l'Allemagne lors de la campagne de 1866 et plus généralement dans toutes les nombreuses guerres de coalition.

Remarques finales

Bien que ce ne soit pas toutes, la plupart des considérations qui doivent être prises en compte en ce qui concerne la définition des objectifs opérationnels ont été abordées ci-dessus. Je dis : pas toutes, car ce domaine de la stratégie est si vaste et étendu que, selon mon expérience, si l'on prolongeait l'étude à d'autres guerres, de nouveaux phénomènes pourraient très facilement apparaître. Cette situation restera valable pour les thèmes ultérieurs de ma recherche. Elle ouvre à chaque chercheur un champ de travail et de connaissance extrêmement vaste.

L'importance cruciale de définir des objectifs opérationnels, tant au début de la guerre que pour ses différentes phases, m'a incité à accorder une attention particulière à ce sujet dans notre étude.

La fixation des objectifs est liée à la tâche de choisir des moyens appropriés pour atteindre ces objectifs.

Toute la stratégie — la connaissance et la capacité de mener de grandes opérations — tourne autour de ces deux questions, mais si une compréhension entraînée peut mener au choix correct des objectifs et des voies pour les atteindre, leur réalisation ne peut être attendue que d'un caractère résolu et énergique.

Je voudrais également souligner que, par une étude approfondie de la « Correspondance militaire » de Moltke, ainsi que par l'observation de son activité pendant la guerre, je suis arrivé à la conviction qu'il — notre plus grand stratège du siècle dernier — a atteint une capacité exceptionnellement élevée à proposer de manière instinctive et immédiate des suggestions appropriées dans n'importe quelle situation de campagne, en consacrant de nombreuses années à une étude approfondie et complète des objectifs des opérations et des moyens par lesquels ils peuvent être atteints. Un travail aussi intensif sur les

questions stratégiques, dont 13 années ont été consacrées à l'élaboration d'une seule guerre contre la France, a sans doute contribué de manière significative à ce que l'émergence de son immense talent atteigne son plein développement. Cela explique beaucoup de choses concernant les résultats majestueux qu'il a obtenus.

Base opérationnelle

Différences dans la nature de la base

Moltke et Clausewitz utilisaient le terme « base opérationnelle » pas toujours dans le même sens ; dans les travaux d'histoire militaire, dans les missions pour les manœuvres et lors de leur analyse, ce concept n'a pas toujours la même signification.

Ainsi, par exemple, nous voyons que le terme « base opérationnelle » désigne parfois une vaste zone dont la possession permet de subvenir aux besoins de l'armée en activité ; c'est principalement de cette zone que l'armée tire ses moyens de subsistance, et un éloignement prolongé sans remplacement adéquat comporte le risque de désintégration de l'armée.

Ensuite, le même concept s'applique à la désignation d'une partie insignifiante de l'ensemble de la zone où se concentre l'armée et où commence son activité opérationnelle. Dans cette signification du concept, cette petite zone se réduit à une ligne géométrique définissant la limite de la concentration, un dépassement de laquelle n'est possible pour l'armée que sous des conditions stratégiques et géographiques particulièrement favorables ; lorsque cette offensive commence, cette ligne constitue la base de l'activité opérationnelle.

Cependant, le maintien des forces de l'armée et l'activité opérationnelle couvrent deux catégories de phénomènes qu'il convient de distinguer avec précision ; ces différentes fonctions ne peuvent être accomplies que par des facteurs strictement individuellement formés. Certes, en les considérant sous un angle purement territorial, nous pouvons rencontrer un cas où les deux zones coïncideront même entre elles, et les exigences imposées à ces zones contribueront à atteindre un objectif commun ; mais les exigences elles-mêmes n'ont rien de commun entre elles.

Nous allons maintenant essayer de comprendre les exigences imposées à la base et les différentes significations de ce concept. L'entretien d'armées telles que celles possédées par les grands États continentaux, dans des conditions normales, reposera pendant la guerre principalement sur le territoire national. Bien sûr, tout ce qui peut être obtenu dans la zone ennemie occupée doit également être utilisé pour soulager le pays lui-même ; de même, les États neutres peuvent également être sollicités pour fournir toutes sortes de provisions ; mais tout ce qui peut être obtenu par ces moyens, compte tenu des besoins généraux de l'entretien de l'armée, ne peut être considéré que comme un soutien supplémentaire.

Si l'on examine de plus près ces conditions, la première question qui se pose est la suivante :

Qu'est-ce dont une armée a besoin en temps de guerre, en plus de son organisation interne, pour pouvoir remplir sa mission ?

Tout d'abord, il est nécessaire de déterminer l'effectif requis des forces actives. Il s'agit non seulement du déploiement initial de celles-ci en nombre suffisant, mais aussi du remplacement des pertes et du maintien du plus grand effectif possible pendant toute la durée de la guerre. À l'exception de rares expéditions dans d'autres parties du monde, cette exigence sera dans la plupart des cas couverte par la population du pays lui-même ; elle ne s'appliquera aux sujets d'autres États que si une organisation militaire fondée sur un large système de recrutement existe.

De la même manière, il faut veiller à l'approvisionnement et au renouvellement des chevaux de cavalerie et de trait, et dans certains cas, également des animaux de bât. Dans ce contexte, la patrie reste également la principale source, puisqu'elle peut assurer ces

approvisionnements. L'obtention de chevaux, tant dans les zones neutres que dans les territoires ennemis, ne peut en général être considérée que comme un complément. Il faudra se tourner vers les pays neutres si l'État belligérant ne dispose pas du nécessaire sur son propre territoire ; quant aux ressources équines de la zone occupée, tout ce qui est encore utilisable y sera exploité. Il faut garder à l'esprit que d'ici là, l'ennemi aura déjà rassemblé depuis son territoire tout le matériel équin précieux.

Pour le réapprovisionnement en canons et en armes, en toutes sortes de munitions, en divers types de matériel, en uniformes et en fournitures, il est avant tout nécessaire de se tourner vers les dépôts, les usines et les fabriques disponibles dans le pays d'origine, ainsi que vers les fournisseurs du département militaire. Tout ce qui peut être obtenu en supplément auprès des États neutres doit également, avant tout, être concentré dans les dépôts du pays d'origine ; les zones ennemis occupées ne peuvent généralement fournir qu'une aide occasionnelle pour répondre à ces besoins.

Au premier plan de la question du maintien de l'armée se pose l'énorme importance de l'approvisionnement en vivres. Assurer de manière fiable l'approvisionnement en vivres semble d'autant plus difficile que les masses sont plus concentrées et que ce besoin ne peut être couvert par des moyens locaux. Lors d'une guerre de manœuvre sur le territoire ennemi, il ne faut jamais compter avec certitude sur la possibilité de rassembler en temps voulu et d'utiliser les ressources alimentaires encore présentes sur place pour couvrir l'ensemble des besoins. Ainsi, il est nécessaire ici également de veiller à acheminer depuis le pays d'origine des stocks suffisants ; en conséquence, des points doivent être établis là-bas pour recueillir tous les vivres pouvant être importés de l'étranger.

En raison de cela, le territoire de son propre pays sert de base à toutes les exigences dont la satisfaction est nécessaire à l'existence de l'armée. De plus, le territoire natal est utilisé à d'autres fins, notamment pour l'évacuation du personnel et du matériel dont le retrait de la zone d'opérations serait souhaitable et réalisable (malades, blessés, prisonniers, fournitures, matériel en surplus ou nécessitant des réparations qui ne peuvent être effectuées que dans des usines nationales, etc.).

Cependant, toutes les exigences dont la satisfaction incombe principalement à la patrie se résument comme suit : rendre les troupes, en combinaison avec d'autres éléments, aptes à un emploi opérationnel et maintenir les armées dans une composition appropriée.

Ainsi, ces exigences se rapportent au domaine de ces mesures qui, dans leur ensemble, poursuivent l'objectif d'organiser pour la guerre une armée appropriée, et ce, avec une composition répondant aux exigences modernes pour un grand État. Les mêmes objectifs visent les lois sur le service militaire, ainsi que les règlements et instructions pour l'entraînement des troupes et de nombreuses autres institutions et mesures organisationnelles. Elles sont toutes orientées vers la réalisation de l'objectif des opérations, mais ne constituent pas en elles-mêmes la base des opérations.

Le commandant exige que l'armée²¹ soit mise à sa disposition pour les opérations et qu'elle soit maintenue dans cet état. Cependant, la conduite même des opérations relève de son domaine et appartient à une autre sphère. Bien sûr, il ne perdra jamais de vue la nécessité de maintenir ses forces en état opérationnel, puisque la question de l'emploi des troupes comprend également celle de leur maintien en bon état ; néanmoins, le commandant doit fonder ses opérations sur la situation stratégique et sur les exigences qui en découlent, ainsi que sur la possibilité de les réaliser. Ainsi, comme base de toutes les opérations, il existe des exigences particulières liées à la situation stratégique.

À cet égard, je me considère en droit de tracer une frontière entre la base de maintien de l'armée et la base pour les opérations. Guidé par cette considération, afin d'attirer notre attention sur cette différence, j'ai, dès le début de l'étude, divisé le concept de «base» en «base générale» et «base opérationnelle». Il se pourrait que l'expression «base générale» puisse être

remplacée par un autre mot plus approprié, toutefois, après les raisonnements exposés, il ne peut y avoir aucun doute sur ce que j'entends par là.

Essayons maintenant de couvrir ce que nos recherches nous ont apporté à partir des extraits de la théorie et des événements réellement survenus pour comprendre les particularités de ces différents secteurs de la stratégie.

Base générale

Les exigences posées à celle-ci, dans leurs grandes lignes, ont déjà été exposées dans les considérations précédentes. Si nous examinons de plus près leur contenu interne, nous en conclurons que plus les différentes parties de l'organisation étatique sont étroitement liées, plus les chemins de fer et autres voies terrestres et maritimes de communication sont nombreux et capables de transporter, plus parfaitement les exigences posées à la base commune seront satisfaites. De plus, dans ce domaine, l'implantation favorable des troupes en temps de paix et la position géographique des sources des moyens nécessaires aux troupes pour atteindre leur pleine capacité opérationnelle revêtent aussi une grande importance. Il faut accorder une attention particulière au fait que tout le territoire constituant la base commune ne soit soumis à aucun type de perturbation.

Là où toutes ces conditions sont remplies, on peut considérer la base commune comme normale et entièrement conforme à toutes les exigences qui lui sont imposées.

Mais les frontières politiques et la situation géographique générale de l'État ne répondent pas toujours à ces exigences ; cette remarque s'applique également à un État de caractère essentiellement continental qu'à un État composé de plusieurs possessions distinctes, c'est-à-dire à une combinaison de possession continentale ou insulaire avec des colonies.

Avant la campagne de 1866, la monarchie prussienne était divisée en deux grands groupes de terres, séparés par des territoires d'États ennemis. Jusqu'à récemment, la Grande-Bretagne était obligée de satisfaire ses besoins en hommes et en ressources matérielles pour créer et maintenir les forces armées nécessaires aux opérations militaires non seulement depuis le territoire de la métropole, mais aussi en puisant dans les ressources de ses possessions lointaines d'outre-mer et de ses colonies.

Dans les deux cas, il était absolument nécessaire de garantir, à l'abri de toute interférence, la possibilité de diriger conjointement l'activité vers l'objectif poursuivi, que ce soit sur des terres disposées séparément ou en bandes alternées. Dans le premier cas, la nécessité d'une action coercitive contre des États hostiles s'est tout d'abord imposée afin de rétablir le lien manquant ; dans le second cas, la possibilité d'intervention de l'adversaire était presque totalement exclue, et, par conséquent, il s'agissait principalement de coordonner et d'organiser les mesures concernant le recrutement de personnel, l'approvisionnement en vivres et en tout type de matériel.

Dans tous ces cas, afin de préserver la base commune, il est nécessaire de recourir à des mesures particulières.

Il va de soi que la base générale a besoin d'être protégée par des forces suffisantes.

Protection de la base générale

C'est l'exigence idéale de la défense, qui cherche, dans la mesure du possible, à retenir son territoire ; lors d'une offensive, puisqu'il faut tenir compte du danger d'une invasion ennemie, et dans la mesure où la protection du territoire national ne peut être assurée de manière indirecte, le détachement d'une partie déterminée des forces en action pour cette fin devient inévitable.

La défense peut avoir lieu non seulement dans les cas où le plan opérationnel a un caractère défensif, mais aussi lorsque l'ennemi nous surprend avant que nous soyons en mesure de lancer l'offensive prévue. Dans les deux cas, la couverture de la base opérationnelle

doit être assurée d'abord par le déploiement des armées, puis par le développement des opérations. Mais le déploiement doit avant tout découler des considérations relatives aux opérations à venir, et les exemples historiques présentés dans notre étude montrent amplement qu'une situation peut se créer où certaines parties du territoire de l'État ne seront pas protégées par le seul déploiement. Cette tâche doit être confiée à des détachements spéciaux ; cependant, ces derniers ne sont pas capables de résister à la poussée de forces ennemis puissantes, et leur soutien en temps utile est souvent impossible ; de ce fait, la protection qu'ils assurent pour le pays est dans la plupart des cas conditionnelle et, par conséquent, douteuse. Toutefois, l'ennemi se trouve dans la même situation.

Lorsque, lors de l'élaboration du plan de campagne allemand de 1870, il fut nécessaire de déplacer la concentration des armées depuis le Main et de Mayence plus bas le long du Rhin, seules de faibles unités des troupes de garnison furent laissées sur le Haut-Rhin pour protéger le territoire du Bade. En 1866, la Haute-Silésie, où se trouvaient seulement des détachements insignifiants de Stolberg et Knobelsdorf, aurait également été sacrifiée si un corps d'armée autrichien avait pénétré dans la région frontalière, privant ainsi l'armée prussienne de certaines ressources auxiliaires fournies par cette région. Ainsi, il faut accepter la possibilité de perdre des régions situées hors du champ d'action direct de l'armée afin de pouvoir se présenter avec le plus de forces possible au point décisif. En cas de succès, lors du affrontement, l'ennemi sera généralement contraint de libérer les zones qu'il avait alors occupées. Cependant, il reste nécessaire de tenter d'assurer au moins une certaine couverture des zones menacées, car, premièrement, c'est notre devoir envers la population, et deuxièmement, il est dans notre intérêt de conserver pour nous les ressources auxiliaires de cette région. Contre ces petits détachements frontaliers se trouveront des unités similaires de l'ennemi ; cependant, il peut arriver que le déploiement des forces principales adverses se fasse à proximité ; ce cas se produisit lors de la campagne de 1866, lorsque le déploiement autrichien en Moravie menaçait gravement la Haute-Silésie.

La sécurisation ultérieure de tels secteurs peut être réalisée par des moyens de fortification ; à cet égard, il peut être utile d'établir un système de forts ou de postes de garde, ou, pour une frontière menacée de longueur limitée, en particulier dans les montagnes, il peut être avantageux de construire une position barrée continue.

Cependant, il faut noter que si la question consiste à retenir des régions plus vastes, par exemple des provinces entières, leur maintien, selon leur importance et la force de l'ennemi attendu, peut nécessiter l'affectation à cette tâche de corps d'armée entiers, voire d'armées complètes. Souvenons-nous seulement de la situation en Prusse-Orientale et en Poméranie pendant la guerre de Sept Ans.

De plus, certaines parties du pays peuvent être suffisamment protégées par leur situation géographique ; l'étendue considérable et l'inaccessibilité du pays représentent une excellente protection pour certaines régions. L'exemple de l'invasion de la Russie par Napoléon Ier en 1812 nous en convainc ; de même, pendant la campagne d'Alexandre, de vastes régions de l'empire perse servaient pendant un ou deux ans de base pour la formation de nouvelles armées perses. Le grand roi macédonien doit son succès final uniquement à une avancée sage et systématique. L'inaccessibilité des terres de l'Afrique centrale a également, jusqu'à récemment, empêché la conquête par les autochtones.

Passons maintenant à l'examen des circonstances liées aux opérations d'avance, qui éloignent progressivement de plus en plus les forces principales de la base générale initiale.

Le prologue, la principale prémissse de la campagne perse d'Alexandre, réside dans sa lutte contre les peuples barbares situés à la frontière avec la Macédoine. La nécessité de ce prologue découle du besoin d'assurer un soutien suffisant à son pays, qui devait constituer le noyau principal de la base générale de la campagne. Pour cette raison, en entamant les opérations, il laisse à la patrie une partie importante de son armée — 13 000 hommes. En partie, le maintien de ces troupes pouvait être motivé par une éventuelle invasion des voisins,

mais la cause principale réside dans le fait que la base générale comprenait non seulement la Macédoine, mais aussi la Grèce ; certes, les deux pays avaient des intérêts communs ; cependant, la situation en Grèce était telle qu'en cas de débarquement des forces perses ou d'apparition d'une flotte perse, elle devait être considérée comme une base peu fiable. Dans de telles circonstances, c'est-à-dire en présence de doutes internes et de menaces externes, il est nécessaire, lors de l'offensive, d'assurer la base générale en y laissant une partie des troupes. De même, Hannibal, entreprenant sa campagne en Italie, laisse d'importantes forces en Afrique et en Espagne, c'est-à-dire dans les deux pays qui servaient de base générale ; ces forces étaient destinées tant à parer à une attaque des peuples africains qu'à réprimer une révolte des tribus ibériques, mais principalement pour défendre ces régions contre les expéditions des Romains, dont la domination sur la mer pouvait être attendue. Comme l'approche se faisait par la mer, le général carthaginois soumit les forces navales disponibles aux chefs chargés de la défense de ces deux pays.

En 1799, en entreprenant une campagne en Syrie, Bonaparte fut également contraint de laisser des forces importantes pour maintenir sa base en Égypte contre d'éventuelles révoltes et de nouvelles invasions des Mamelouks et des Bédouins, ainsi que contre un éventuel débarquement des Turcs depuis Rhodes ; en raison de cela, il dut partir en campagne avec seulement 13 000 hommes.

La guerre de 1870 avec la France nous confronte à la résolution de la tâche de protéger la base générale sous forme de nouvelles combinaisons. Pendant la préparation de la guerre, la position de l'Autriche et du Danemark n'était pas encore complètement claire, et il fallait également prendre en compte la possibilité d'une tentative des Français de débarquer des troupes. La possibilité de ce débarquement, en raison des incertitudes concernant le Danemark, nécessitait, en plus de la définition des missions des forces navales, de laisser au début de la guerre plusieurs divisions pour couvrir le littoral. Quant à l'Autriche, un mouvement particulier de corps avait été prévu contre elle au cas où cet État montrerait réellement une tendance à s'allier à la France avant que le transport de ces corps vers le Rhin, prévu à la fin de la concentration générale, ne commence. Si l'Autriche ne prenait pas une position hostile d'ici ce moment, on pouvait supposer que le temps nécessaire aux Autrichiens depuis le début de leur mobilisation, à laquelle ils n'avaient pas encore commencé, jusqu'au début de leurs opérations, serait suffisant pour engager le groupe de corps prévu contre eux dans les premières actions décisives en France. L'Autriche s'abstint prudemment d'entrer en guerre, mais si elle avait agi autrement, l'opération depuis la zone de concentration vers le Rhin, en passant par le sud de l'Allemagne, aurait très rapidement forcé les Autrichiens à rappeler leurs armées ayant envahi le territoire de l'Allemagne du Nord. Dans ce cas, l'assurance de la base générale aurait été atteinte non pas par une couverture directe, mais de manière indirecte. Si cette voie n'est que possible, il convient de la recommander, d'autant plus qu'elle permet souvent un usage préalable différent de toutes les forces.

Dès que un débarquement sur la côte allemande est devenu improbable, tout comme la participation du Danemark à la guerre, les divisions destinées à la protection de la côte ont également trouvé une utilisation en France au cours des opérations militaires.

En général, cette méthode d'action se caractérise par le souci de protéger la base commune en cas de danger, ce souci prenant la forme d'une utilisation éventuelle des troupes, destinées à participer à de grandes opérations.

Ensuite, nous voyons que les zones alliées peuvent également être ajoutées à la base générale ; à petite échelle, cela a eu lieu en 1866 ; à grande échelle — en 1870. Tout d'abord, cela répond aux intérêts de l'allié lui-même, et a également une grande importance pour la puissance principale, car cette dernière peut tirer de cette zone l'approvisionnement nécessaire pour satisfaire ses besoins militaires, dans la mesure où ils excèdent les besoins du contingent de troupes de l'allié. Néanmoins, cette augmentation de la base pour la puissance principale ne représentera qu'une base limitée. Dans les cas où des États individuels aident

non pas volontairement, mais sous la pression de l'usurpateur du pouvoir, et où se créent les conditions de dépendance, comme cela est arrivé aux États allemands sous Napoléon Ier, une telle augmentation de la base commune doit être considérée uniquement comme une aide douteuse, qui ne sera généralement fournie que tant que l'État dominant remportera des victoires ou tant qu'il disposera sur ce territoire ou à proximité de forces suffisantes pour réprimer immédiatement toute rébellion. Dans une telle situation, cette base doit être considérée comme douteuse.

De la même manière, les circonstances se dérouleront et, dans les cas appropriés, les mesures de précaution seront prises si, au cours des opérations, il devient possible d'ajouter à la base initiale une zone ennemie. Si, ce faisant, des territoires représentant un certain ensemble étatique sont capturés, qui se détachent immédiatement de l'ennemi et concluent un traité d'alliance avec leur ancien adversaire, alors les sources auxiliaires de ces pays seront incluses, même avec certaines restrictions, dans la base générale.

Tout ce qui précède repose sur le maintien des communications entre les forces en action et la base commune. Cependant, l'histoire militaire nous donne de nombreux exemples où l'on ne peut pas compter avec certitude sur la continuité des communications avec la base commune, et même la possibilité d'une interruption prolongée des communications avec celle-ci est envisagée.

Il va de soi que nous ne parlons que des cas où le chef accepte volontairement cette rupture, c'est-à-dire lorsque pour lui la possibilité de recourir à une autre méthode opérationnelle ou de prendre une position d'attente n'est pas encore complètement exclue. Si, en revanche, l'adversaire le constraint à rompre les communications avec la base générale, il se trouve dans une situation difficile et doit, bon gré mal gré, essayer de s'en sortir.

Mais pour se soumettre volontairement aux dangers liés à la coupure des communications avec la base, il faut que certaines conditions soient remplies, pour que rien ne soit mis en jeu à la légère, et que la guerre, en fin de compte, ne se transforme pas en jeu de hasard. La dernière méthode ne représente que la voie des usurpateurs et des aventuriers.

En renonçant temporairement aux messages avec la base commune, je justifie avant tout ces chefs qui, comptant sur eux-mêmes et sur leurs troupes, sur leur supériorité sur l'ennemi, espèrent rétablir tout dans l'ordre normal par une victoire obtenue ou à la fin de leurs opérations. Cependant, cet espoir doit également avoir une certaine justification interne. De plus, cette méthode ne peut être appliquée que dans les cas où elle conduit à l'atteinte d'un objectif opérationnel qui doit avoir une influence particulière sur l'issue de toute la campagne.

Pendant la campagne d'automne de 1813, immédiatement précédant la bataille de Leipzig, Napoléon Ier pouvait envisager de se passer temporairement de communications avec la France et de transférer les opérations sur la rive droite de l'Elbe jusqu'à ce qu'il espère y vaincre séparément les armées du Nord et de Silésie. Alors, l'armée principale de Bohême, certes, se serait volontiers détournée de ses mouvements pour les communications de Napoléon. Le droit de Napoléon à une telle opération découlait de la supériorité sur l'ennemi de son génie militaire éprouvé et de son exceptionnel talent sur le champ de bataille, qui, jusqu'à présent, là où il était personnellement présent, liait la victoire à ses drapeaux ; cela avait également été confirmé durant cette guerre à Grossbeeren, Bautzen et Dresde.

En 1870, lors de la bataille de Gravelotte — Saint-Privat, l'armée allemande, compte tenu de ses succès précédents, pouvait également se permettre d'engager le combat avec un front inversé.

Cependant, dans les deux cas, il faut également prêter attention à certaines conditions qui ont favorisé une telle manœuvre. En 1813, Napoléon disposait encore entièrement de sa base opérationnelle, qui, en cas de légère avancée de ses alliés sur la rive droite de l'Elbe, lui offrait la possibilité, sous la protection de passages fortifiés, de traverser à nouveau sur la rive gauche et de rétablir les communications interrompues. En 1870, la défaite des deux armées allemandes à Gravelotte leur laissait néanmoins la possibilité de poursuivre les opérations

conjointement avec la 3e armée du prince héritier de Prusse, qui se trouvait à proximité, dans la même zone du théâtre des opérations. Leur jonction permettait d'atteindre une telle supériorité, grâce à laquelle on pouvait compter avec confiance sur la restauration de la position stratégique perdue.

Et dans d'autres circonstances, un détachement volontaire temporaire de la base peut également trouver une justification. Par exemple, l'armée ou une partie de celle-ci peut le faire si son chef peut compter avec confiance sur le secours apporté par l'intervention d'autres armées amies, et si les conditions du terrain ou la présence d'une forteresse, ou d'un ensemble de forteresses, lui permettent de tenir jusqu'à ce moment.

Ainsi, le maintien du lien avec la base opérationnelle ou l'espoir ferme de rétablir rapidement toutes les communications avec la base générale, soit en se connectant avec d'autres forces présentes dans le même théâtre d'opérations, soit en intégrant de nouvelles forces qui peuvent être déplacées vers ce secteur, ainsi que par le soutien local, comme par exemple un soulèvement de la population de cette région, sont autant d'éléments qui peuvent tout à fait justifier le refus temporaire du commandant de rétablir les communications avec la base générale.

Mais, comme déjà mentionné, pour résoudre cette tâche, le commandant doit avant tout avoir confiance en lui-même et en ses troupes, et cette confiance doit se baser sur des données positives.

S'il existe cette dernière condition, une étape importante supplémentaire peut être franchie : une opération peut être entreprise, en tenant compte de la possibilité d'une rupture plus ou moins prolongée des communications avec la base générale. Nous voyons Hannibal, dans ces conditions, se diriger vers l'Italie, et Bonaparte vers l'Égypte. Mais même dans ce cas, il est nécessaire d'avoir des conditions préalables particulières afin que l'exécution soit empreinte de positivité et ne prenne pas l'apparence d'un saut audacieux dans l'inconnu. Dans les deux exemples, ces conditions préalables étaient présentes, consistant en ce qui suit : la région où l'opération est transférée doit être capable de satisfaire toutes les exigences que l'on peut, en général, imposer à la base générale, ou il faut se rendre dans cette région en ayant déjà avec soi les moyens suffisants pour effectuer les opérations.

À Hannibal se présentaient deux de ces régions — le pays des Gaulois cisalpins et la moitié sud de l'Italie. Pour maintenir l'effectif de son armée à un niveau connu, il pouvait dans ces régions compter à la fois sur le recrutement et sur l'engagement volontaire dans ses rangs. De plus, dans les conditions dominantes de l'époque, on pouvait s'attendre à trouver partout de la nourriture, des armes de remplacement pour celles perdues et d'autres matériels militaires. La situation de Bonaparte en Égypte se présentait de façon similaire, et la situation aurait pu être la même en Syrie ; dans la population des deux pays, il y avait suffisamment d'éléments qui considéraient les Français comme des libérateurs de la tyrannie des Mamelouks et des Turcs ; cette partie de la population pouvait donc fournir des renforts humains. Le pays était riche en nourriture, permettait de se procurer les autres équipements, même des armes, et permettait de commencer la fabrication des munitions. De plus, dans ces deux campagnes, les communications avec la base initiale n'étaient pas complètement perdues ; dans les deux cas, la patrie ne constituait pas la principale source, mais au contraire, une condition habituelle qui se formait lors de la conquête d'une région ennemie — seulement un complément à ce que cette dernière pouvait fournir en tant que nouvelle base générale.

En tout cas, il en découle qu'il ne faut en aucun cas exclure la possibilité, dans certaines circonstances, de se retrouver dans une situation où l'on pourrait être contraint de renoncer à la base nationale. Mais une telle entreprise doit toujours être considérée comme l'une des opérations les plus dangereuses et difficiles que l'on puisse envisager. Cependant, ces dangers ne dissuadent jamais un grand commandant, à condition qu'il soit convaincu que la réalisation de son plan conduira inévitablement à des résultats d'une importance exceptionnelle, et plus les difficultés s'accumulent, plus il développera de forces pour les surmonter.

Passons maintenant à cette base que nous désignons par le terme «base opérationnelle».

Base opérationnelle

Il s'installe à l'intérieur ou à la frontière de la base commune, mais il peut aussi se trouver à une distance considérable, voire être complètement isolé d'elle.

Si la base opérationnelle est située à la frontière, il faut prendre en compte uniquement la partie de la frontière qu'elle occupe ainsi que la zone adjacente, contiguë au territoire ennemi ; dans une base côtière — uniquement le point de départ des opérations maritimes — avec toute la zone nécessaire pour sa couverture.

Les exigences que la stratégie impose à une telle base se résument essentiellement à ce qui suit : assurer la concentration, la capacité de défense, la protection des matériaux militaires rassemblés là-bas, des conditions favorables pour passer à l'offensive, et des points d'appui pour les troupes constraintes de se replier vers elle.

La première tâche qui incombe au commandant au début de la campagne est la concentration de ses forces en action. Tous les moyens doivent être utilisés pour atteindre cette concentration dans les plus brefs délais — cependant, il s'agit principalement d'un aspect technique de la question — d'un point de vue opérationnel, l'exigence principale est de l'organiser de manière à ce qu'elle ne soit soumise à aucune perturbation de la part de l'ennemi. La rapidité de la mobilisation et le temps nécessaire au transport des troupes revêtent une importance particulière. Si toutefois il faut envisager que l'ennemi nous aura avertis, il ne reste plus qu'à reporter la concentration de manière à exclure tout risque de perturbation sérieuse; cette méthode doit être utilisée dans les cas où il est impossible de trouver une autre solution.

Une telle solution pourrait consister à utiliser une ligne déjà existante, pratique pour la défense, que les conditions naturelles compliquent ou non l'avancée de l'ennemi, ou que ces conditions soient créées artificiellement, par la disposition des ouvrages fortifiés, des forts — postes ou d'un autre système de fortifications ; une solution sera trouvée si un nombre suffisant de troupes peut temporairement être envoyé pour défendre cette ligne, afin de pouvoir retarder l'avancée de l'ennemi jusqu'à la concentration de nos forces principales. Dans ce cas, cette ligne acquiert d'abord la valeur d'une ligne défensive qui, si elle réussit à être tenue, devient par la suite la position de départ pour toutes les opérations offensives et défensives, c'est-à-dire qu'elle constitue une base opérationnelle effective à double usage.

La ligne du Rhin était ainsi considérée lors de l'élaboration des plans de campagne contre la France. Elle devait former une base opérationnelle pour l'offensive, ainsi que servir de telle pour la défense dans le cas où l'ennemi devancerait l'achèvement de la concentration de notre armée sur ce fleuve. La tâche de nos troupes, arrivant sur le Rhin, consistait avant tout à défendre ce point frontière, qui représentait, en liaison avec les forteresses rhénanes, un obstacle important.

Une autre manière de ralentir l'approche de l'ennemi vers la base opérationnelle consiste à avancer une partie de l'armée sur la voie d'attaque ennemie. Dans le cadre de la campagne de 1870, de telles missions étaient temporairement confiées aux unités des VII^e et VIII^e corps, ainsi qu'à l'une des divisions du III^e corps, qui se portait vers la Sarre. La réalisation de ces missions était facilitée par la présence de conditions favorables du terrain et, sur les zones planes, par l'ajout d'une cavalerie nombreuse à ces unités. Pour couvrir la mobilisation, dans la majorité des cas, de petits détachements frontaliers suffisent.

Base opérationnelle en défense

Tout d'abord, nous examinerons les questions soulevées par nos recherches précédentes concernant la base opérationnelle dans le cadre d'un plan de campagne défensive.

La condition préalable à un plan défensif doit être une certaine adéquation entre les forces disponibles et la taille de la base opérationnelle, ce qui permet de déployer en temps voulu des forces suffisantes vers le point menacé.

En général, la base opérationnelle pour la défense peut très souvent servir également de ligne défensive. Si la base opérationnelle se trouve à l'intérieur de son propre pays ou en relation directe avec celui-ci, il n'est pas recommandé d'y accumuler des stocks pour une longue durée, car en cas de retraite, ils disparaîtraient inévitablement ; cependant, ces stocks sont nécessaires pour la période de concentration de l'armée et pour la phase initiale des opérations. Tant que les chemins de fer correspondants sont sous notre contrôle, les stocks destinés aux périodes ultérieures peuvent sans risque rester en arrière.

Mais si une menace à la base générale de l'autre côté est prévue ou si la communication avec celle-ci est interrompue, alors l'accumulation de denrées alimentaires et l'aménagement de dépôts pour répondre à divers besoins militaires sur une base opérationnelle et à proximité de celle-ci devient inévitable.

Comme autrefois, de même aujourd'hui, l'emplacement de tous les entrepôts, magasins, etc., dans des points protégés par des ouvrages fortifiés a de l'importance. Ainsi, pendant la campagne d'automne de 1813, Napoléon, disposant d'une base opérationnelle sur l'Elbe, a utilisé les forteresses qui s'y trouvaient, les approvisionnant si abondamment qu'elles lui assuraient pendant longtemps une indépendance vis-à-vis de la France. Par conséquent, s'il avait réussi à rétablir, sur la rive droite de l'Elbe, les communications avec les garnisons des forteresses situées plus à l'est, il aurait renforcé son armée en campagne.

La défense, dont la tâche est de protéger le pays, remplira sa mission d'autant plus efficacement qu'elle se rapprochera de la frontière orientée vers l'ennemi. Dans ce cas, la base et la ligne défensive peuvent coïncider ; l'objectif peut également être atteint par des frappes offensives courtes.

Cependant, il arrive souvent qu'il n'y ait pas de ligne de défense appropriée à proximité de la frontière, et que celles existantes ne soient pas préparées sur le plan fortificationnel. La configuration de la frontière peut également créer une situation dans laquelle un secteur fort en lui-même est exposé sur le flanc par le territoire ennemi ; ainsi, à l'automne 1813, la base sur l'Elbe de Napoléon a été considérablement affaiblie dès que l'Autriche a rejoint ses adversaires.

Dans tous ces cas, il faut se rendre compte s'il n'est pas préférable de sacrifier une partie de son territoire et de choisir pour appui une base plus reculée mais plus favorable à la défense. Sur cette base, en 1674, Turenne renonça à la défense directe du Rhin et s'appuya pendant un certain temps sur la ligne de Saverne – Haguenau, ce qui l'obligea à sacrifier une partie de l'Alsace. D'autre part, nous voyons que Napoléon, à l'automne 1813, malgré la vulnérabilité de sa base opérationnelle sur l'Elbe face à l'Autriche, continua à la maintenir jusqu'au début des actions hostiles et défendit encore pendant quelque temps le territoire en sa possession après le début de ces actions.

Comme solution de contournement, si un flanc se retrouve exposé, l'histoire militaire nous montre la création d'ouvrages fortifiés, le regroupement d'un nombre suffisant de forces opérationnelles et, avant tout, une offensive dirigée contre la partie de l'armée ennemie qui tenterait de tirer parti de sa position géographique favorable par une attaque enveloppante ou en déployant des unités partisanes sur nos communications.

Si, au début ou au cours des opérations, le cours de celles-ci ou d'autres considérations nécessitent le retrait de la base opérationnelle de la frontière, diverses exigences apparaissent alors souvent, lesquelles doivent être soigneusement évaluées. Parmi celles-ci figurent la protection de la capitale, d'une région importante ou des administrations d'où sont attendus des renforts, la tenue d'un nœud ferroviaire ou d'une jonction routière, et ainsi de suite. Dans ce cas, il convient toujours d'accorder une attention particulière à la manière dont les caractéristiques locales peuvent faciliter la mission des forces de combat.

À cet égard, la présence de fortifications durables (forteresse, camp fortifié, etc.) peut constituer un soutien notable ; le terrain lui-même peut également offrir des avantages considérables.

Les chaînes de montagnes peuvent souvent être utiles, mais les rivières ont une importance prépondérante, surtout si elles traversent tout le pays dans la direction appropriée et se dressent sur le chemin de l'ennemi ; lors d'une invasion depuis l'ouest en Allemagne du Nord, de tels obstacles se succèdent, formant le Rhin, la Weser, l'Elbe, l'Oder et la Vistule. Il faut également tenir compte des lignes de défense de taille limitée, qui traversent des secteurs où le théâtre des opérations se rétrécit ; en combinant les avantages défensifs naturels avec des ouvrages artificiels, on obtient des obstacles inaccessibles. Tel était, en 1864, le cas de la position de Donnerwerk.

Ensuite, nous en sommes venus à la conclusion qu'une ville ayant une influence prédominante pour des raisons politico-militaires peut devenir un centre, un point de départ de toutes les relations opérationnelles ; en l'an 50 av. J.-C., une telle importance pour César résidait dans la possession de Rome.

Dans certains cas, en raison du recul de la base opérationnelle, le commandant a la liberté de choisir entre plusieurs options. Ainsi, nous savons que Moltke, en cas de guerre défensive contre l'Autriche, a examiné la question de savoir s'il fallait établir la base opérationnelle sur la Vistule ou sur l'Elbe. Il est également nécessaire de déterminer s'il faut, pour la base opérationnelle, choisir une ligne qui traverse la zone d'offensive ennemie ou, comme dans l'exemple cité précédemment, opter pour une ligne située en dehors de cette zone, pratique pour la défense indirecte.

Ensuite, des situations sont souvent créées dans lesquelles le changement de base opérationnelle est raisonnable. Par exemple, nous voyons que Turenne quitte sa base opérationnelle en Basse-Alsace, ne conservant la domination que sur une partie de l'Alsace qu'il doit défendre ; en revanche, il maintient les communications avec toutes les autres parties de la base générale, avec la Lorraine et avec toute la France. Lorsqu'il avance depuis sa position à l'ouest des Vosges en les contournant par le sud, il s'appuie sur Belfort et par la Franche-Comté établit des communications avec l'ensemble du territoire français.

Dans tous ces cas, il faut, dans la mesure du possible, s'efforcer d'utiliser les moyens de la base générale, puisqu'ils ne sont pas encore saisis par l'ennemi au cours de ces opérations. Dans ces situations, la tâche est facilitée par les chemins de fer ; il n'est pas important que les troupes et les cargaisons militaires suivent des itinéraires très détournés.

Si, pour la base opérationnelle, on choisit des lignes principalement le long de rivières qui ne coupent pas les zones d'avancée de l'ennemi mais s'étendent dans la même direction, alors l'utilisation d'une telle position, par le biais du transfert répété du centre de gravité des opérations d'une rive à l'autre, exige un haut degré d'habileté de la part du commandement supérieur.

Des tâches tout aussi difficiles se posent lorsque l'ennemi attaque perpendiculairement à l'étendue de notre base opérationnelle et réussit à percer notre ligne de défense ; comme dans le premier cas, des questions difficiles se posent ici pour les deux adversaires. La différence essentielle réside seulement dans le fait que, dans le premier cas, l'attaquant conserve sans aucun doute ses communications avec sa base opérationnelle ou sa base générale, alors que dans le second cas, ces communications nécessitent des mesures particulières pour leur protection.

Alors la défense pourra exercer ses activités sur telle ou telle rive à condition de disposer de points d'appui qui lui ouvrent la possibilité de franchissement, et d'un approvisionnement de la base opérationnelle suffisant pour qu'elle puisse fonctionner pendant un certain temps comme base générale.

Une augmentation supplémentaire des dangers et des difficultés qui en résultent se produit si les opérations se déroulent de telle manière que cette ligne est utilisée sur deux

fronts. Au début de la campagne d'automne de 1813, Napoléon a démontré sur l'aile droite de la base de l'Elbe la possibilité d'employer une telle méthode d'action. Il a transféré à plusieurs reprises sa réserve et d'autres corps d'une rive à l'autre, réussissant ainsi sur la droite à repousser l'ennemi, qui était arrivé à une distance dangereusement proche, et sur la rive gauche, par une bataille victorieuse, il a empêché l'ennemi de s'emparer du centre principal de sa base, le forçant ensuite à rester vigilant grâce au regroupement opportun de ses forces principales. Cependant, tous ces avantages que Napoléon avait réussi à tirer ici pour ses opérations se sont avérés insuffisants pour lui permettre de maintenir la ligne de l'Elbe contre les armées opérant sur les deux rives de l'Elbe ; en conséquence, ces dernières ont réussi à se rejoindre sur la rive gauche, où la décision finale a eu lieu.

Rappelons également un type particulier de base opérationnelle rencontré lors de diverses campagnes, que nous avons pu étudier pendant la guerre de Hannibal. Une telle base était constituée de camps fortifiés, érigés au cours des marches, qui jouaient parfois leur rôle seulement pendant une journée, mais parfois remplissaient leurs fonctions opérationnelles pendant plusieurs semaines. On y accumulait les approvisionnements nécessaires ; c'est depuis un tel camp que l'armée sortait, invitant l'ennemi à livrer bataille ; en cas de tournure défavorable du combat, le camp servait le plus souvent de refuge sûr. Ainsi, les camps fortifiés servaient de base opérationnelle pour la manœuvre en bataille tant pour les Romains que pour les Carthaginois et constituaient un appui pour les opérations, car ils étaient érigés chaque jour, une fois que l'objectif de la marche était atteint.

En raison de cela, ces camps fortifiés peuvent à juste titre être qualifiés de base opérationnelle errante, qui servait autant à l'attaque qu'à la défense.

Base opérationnelle pour des objectifs offensifs

La dernière question que nous devons examiner concerne l'étude des conditions de la base opérationnelle dans le cadre d'une action purement offensive.

L'affaire consiste avant tout à faire en sorte qu'à partir d'une telle base, l'objectif opérationnel soit atteint plus facilement et sûrement.

Cependant, la situation ne se développe pas toujours dans la direction souhaitée. Il faut souvent se contenter d'une base trop étroite, ce qui complique la liberté de mouvement ; dans de nombreux cas, il est nécessaire de créer une base opérationnelle uniquement sur le territoire ennemi, et en outre à une distance considérable.

Examinons séparément ces diverses possibilités :

La position des corps d'armée français en 1859, qui avaient leur base à l'ouest des Alpes, était bien sûr très désagréable, car dès le début de l'offensive, les Alpes se trouvaient devant eux, et ils ne pouvaient les franchir que par deux passages de montagne difficiles. Ici, au lieu d'un possible allègement de l'avancée à partir de la base, ce qui est la plus importante exigence à cet égard, se créait un obstacle considérable. Mais rien ne pouvait être changé ici, car le regroupement de l'armée française en Italie ne pouvait se faire exclusivement par voie maritime. Ainsi, il a fallu se résigner à l'isolement temporaire de certains corps et au danger qui y est associé — en sortant des montagnes, ils risquaient d'être de nouveau repoussés dans les passages de montagne, à moins que les Piémontais ne réussissent à résister à l'offensive autrichienne.

En examinant la question des conditions de l'avancée à partir de la base opérationnelle, il faut se rappeler que l'offensive doit se dérouler sur un front suffisamment large. Nous savons déjà que Moltke avait indiqué que si la France, avant 1870, avait voulu avancer exclusivement contre la Prusse, l'espace étroit entre le Luxembourg et le Palatinat bavarois aurait été une base très insatisfaisante ; par conséquent, pour élargir la base, la France aurait été obligée d'envahir simultanément soit la Belgique, soit le territoire prussien en Allemagne.

L'étendue négligeable de la base opérationnelle est moins importante si la largeur de la zone offensif située devant elle est approximativement la même. Telles étaient les conditions

en 1864 lors de l'avancée au-delà de la ligne de l'Elbe. Parfois, il peut être plus pratique de créer dans une autre zone, par un manœuvre préliminaire plus large, une base opérationnelle plus longue, ce qui donnerait une plus grande liberté de mouvement. Les succès d'Alexandre le Grand en Asie Mineure et en Syrie, en cas de développement infructueux de l'offensive sur l'Euphrate, lui auraient permis de se replier tant en Asie Mineure qu'en Syrie. Cela devint possible parce qu'il s'était préalablement emparé de toute la côte syrienne ayant de l'importance dans ce contexte.

L'invasion de l'Italie par Napoléon III, que nous avons mentionnée ci-dessus, nous montre également que l'offensive, partant de deux bases différentes et dirigée vers un objectif opérationnel commun, comporte, selon les circonstances, à la fois des avantages et des dangers. Les avantages résident dans la facilitation de l'approche de forces importantes et dans la possibilité de concentrer le coup sur des directions convergentes; les inconvénients résident dans les dangers que cette méthode comporte toujours lorsque l'ennemi se trouve dans une position permettant l'utilisation des lignes intérieures ou peut s'y placer. Les Alpes et la mer ont obligé les Français à former déjà dans le pays de leurs alliés une base opérationnelle avancée.

En 1866, notre invasion de la Bohême a également suivi différents points d'opération. Nous avons eu la chance d'éviter que les Autrichiens utilisent leurs lignes intérieures, et alors les avantages d'une attaque conjointe sur des directions convergentes sur le champ de bataille se sont pleinement manifestés.

Les motifs justifiant l'utilisation, sur un théâtre d'opérations militaires, non pas d'une seule mais de plusieurs bases opérationnelles, résident dans la possibilité, grâce à des marches stratégiques, de manifester une activité ayant une importance décisive, ainsi que dans la facilitation du déplacement de grandes masses, notamment dans des conditions de terrain difficiles. Si, en revanche, la question concerne plusieurs théâtres d'opérations, il est dans la plupart des cas nécessaire d'avoir plusieurs bases opérationnelles, bien que parfois la situation permette de conduire des opérations dans différentes directions à partir d'une seule et même base. La lutte de la Russie contre l'Empire ottoman jusqu'à la fin du siècle dernier pouvait toujours éclater simultanément en Europe et en Asie, ce qui nécessitait deux bases opérationnelles différentes. En 1870, au contraire, avec une seule base sur le Rhin, nous avons réparti nos opérations entre deux grandes formations, dont l'une se dirigeait vers la Lorraine et l'autre vers l'Alsace.

Il convient également de noter que dans les cas où il est prévu plus d'une base opérationnelle, un point de départ pour la guerre maritime peut exister en lien avec les bases pour les opérations terrestres.

Si l'objet des actions terrestres et maritimes est le même, cela présente généralement des avantages considérables. En 1859, la France possédait des bases terrestres et maritimes ; ces dernières étaient représentées par les ports de Toulon et Marseille. Pour chaque expédition maritime, les ports situés sur différentes sections des côtes françaises offraient de nombreux points de départ. Quant aux cas où l'on pouvait choisir librement entre des bases terrestres et maritimes, Moltke a un jour déclaré que celui qui possède une base terrestre n'utilisera jamais la base maritime. Cette affirmation semble, apparemment, trop audacieuse. Si les voies opérationnelles terrestres sont trop difficiles ou demandent trop de temps, il convient de préférer une base maritime, naturellement, à condition que nous ayons la maîtrise de la mer. Au début de la guerre civile en Amérique du Nord, les États du Nord, en raison de la nature du terrain, considéraient l'attaque de Richmond depuis toute base terrestre comme trop difficile et trop longue et pensaient pouvoir atteindre plus facilement leur objectif en réduisant considérablement l'approche vers la capitale ennemie par la livraison des forces d'action dans ses environs par voie maritime ; toutefois, cette opération ne leur apporta pas le succès.

Lors de la guerre de Crimée, en revanche, les alliés ont tout à fait consciemment préféré atteindre Sébastopol par voie maritime ; en tout cas, le chemin terrestre autour de la mer Noire était trop difficile, et du point de vue stratégique, il aurait été imprudent de l'emprunter.

L'éloignement de l'objectif opérationnel par rapport à la base opérationnelle peut être si grand que les approvisionnements, formés à la base, devront traverser une longue distance par des unités et des transports isolés avant d'atteindre l'armée. Dans certaines circonstances, cela peut entraîner une situation très désagréable, à savoir : si dans la zone intermédiaire ou sur ses flancs commencent à se manifester des manœuvres ennemis ou si une révolte éclate. Dans ce cas, les chemins de fer exercent également une grande influence sur la réduction du temps nécessaire.

L'entreprise d'Alexandre le Grand ne pouvait pas être réalisée en une seule fois — en marchant depuis la Thrace jusqu'à son objectif final. Pour atteindre son objectif final, il lui fallait avancer sa base opérationnelle, ce qui, à son tour, n'était possible qu'à condition de maintenir le contrôle sur le territoire conquis. C'est pourquoi il déplaça d'abord cette base sur la côte ouest de l'Asie Mineure, puis l'étendit progressivement dans toutes les directions et vers l'avant.

Le déplacement de la base opérationnelle en dehors de son propre territoire ou l'établissement en avant d'une nouvelle base opérationnelle tout en conservant l'ancienne sera presque toujours nécessaire si nous devons mener une guerre loin, au-delà des mers. Dans une telle guerre, il est avant tout nécessaire de s'affirmer sur la côte correspondante, puis de prendre possession de points d'appui ou d'en établir afin d'assurer le déchargement des navires, de fournir un refuge pour les entrepôts et magasins, et, si nécessaire, de permettre un embarquement en toute sérénité. Habituellement, la question de l'occupation d'un point précis se pose en premier. Ce point sera soit directement le lieu de déchargement, soit se situera à proximité; toutes les opérations s'appuieront sur ce point; pendant la guerre de Crimée, ce point était Balaklava. Néanmoins, si cela est seulement possible, il faut chercher à élargir cette base le plus rapidement possible. Alexandre le Grand l'avait largement envisagé, tandis que Bonaparte, avant tout, s'était assuré de la côte égyptienne.

Une telle base côtière constitue alors le point de départ ou plutôt plusieurs points de départ pour les opérations ultérieures, qui viseront avant tout à créer un complément à la base générale initiale ou à la remplacer complètement par une nouvelle, dès que les communications avec l'ancienne base seront menacées.

Si les communications maritimes sont réellement interrompues, alors la nouvelle base sera vulnérable à une attaque par la mer, et elle devra donc être adaptée pour agir dans deux directions opposées, c'est-à-dire pour les opérations terrestres, en tant que ligne défensive contre une attaque navale, et, en conséquence, servir de base pour les entreprises de ses forces maritimes s'y trouvant. Cela est illustré par les campagnes d'Alexandre le Grand en Asie et l'expédition orientale de Napoléon.

La campagne d'Alexandre constitue un exemple particulier de la manière dont on peut, par une offensive terrestre, saisir une base navale ennemie et priver ce dernier des conditions préalables à ses activités futures.

D'ailleurs, dans mes remarques concernant la campagne d'automne de 1813, j'ai déjà indiqué que dans une guerre terrestre, des situations peuvent également se créer nécessitant l'utilisation d'une base opérationnelle sur deux fronts. Il faut seulement ajouter que l'éloignement d'une base opérationnelle isolée, non accompagné du début du fonctionnement d'une base générale, prive les forces en action de leur dernier appui, et leur échec se transforme immédiatement en catastrophe, comme ce fut le cas pour les Sudistes en Amérique du Nord, ainsi que pour Herge en Hongrie.

Enfin, il convient également de noter que lors des opérations offensives comme défensives, tous les moyens doivent être utilisés pour renforcer la base opérationnelle, afin de pouvoir l'utiliser comme ligne défensive, surtout en cas d'échec de l'offensive.

MOTIFS ASIATIQUES DE VON DER GOLTZ

Lorsque l'écrivain le plus célèbre d'Allemagne, auteur des œuvres classiques « Le Peuple Armé » et « De Rossbach à Iéna » ainsi que de plusieurs travaux remarqués sur la guerre franco-prussienne (« Gambetta et ses armées » et autres), publia en 1895 un ouvrage consacré à la stratégie (« Conduite de la guerre »), il est naturel qu'il ne passa pas inaperçu et que son livre fut immédiatement traduit en plusieurs langues. Cependant, l'impression qu'il produisit s'avéra très contradictoire. Les critiques, avides de nouvelles idées et appréciant le travail scientifique dans la mesure où il reflète l'auteur en tant que pionnier ouvrant de nouvelles voies, furent particulièrement déçus : le travail de von der Goltz, en plus des nouvelles méthodes stratégiques, incluait également des anciennes pratiques qui semblaient déjà complètement dépassées ; l'enseignement de Moltke n'y apparaissait pas comme un remplacement des méthodes opérationnelles napoléoniennes, mais se plaçait à côté d'elles. Il semblait que von der Goltz avait commis un crime contre les lois de l'évolution en mélangeant en un seul art militaire deux époques différentes.

Le dialecticien le plus affirmé parmi les écrivains allemands, Schlichting, auteur de la théorie de l'engagement réciproque, qu'il considérait comme le résultat de l'évolution tactique du XIXe siècle, fut tellement troublé par l'apparition de l'œuvre réactionnaire de von der Goltz qu'il décida de lui répondre par un ouvrage particulier, dans lequel toute survivance de l'ancien serait écartée de la stratégie et de la tactique, et dans lequel seraient pleinement mises en valeur les exigences imposées à l'art militaire par la modernité. Ainsi, au cours de sa polémique intérieure avec von der Goltz, Schlichting créa ses célèbres « Bases tactiques et stratégiques de la modernité », un ouvrage en trois volumes publié deux ans après l'apparition de « La conduite de la guerre » de von der Goltz.

Schlichting et von der Goltz représentent deux points de vue radicalement opposés. Schlichting, un homme très cultivé, l'un de ces rares génies qui furent admis à l'état-major général prussien sans passer par le cours de l'académie de l'état-major général, s'est donné pour tâche d'écrire non pas un ouvrage général sur la stratégie, mais un ouvrage destiné aux Allemands, au sommet du développement militaire des peuples du monde entier, disposant de la technique militaire la plus riche, se préparant à agir sur les théâtres de guerre les plus cultivés du monde, s'appuyant sur le meilleur réseau ferré et routier et s'apprêtant à faire la guerre au XXe siècle. Selon l'idée de Schlichting, il devait construire sa stratégie à l'avant-garde, au point final de l'évolution mondiale, dire le dernier mot, éliminer tout ce qui ne résistait pas à l'épreuve du point de vue de la culture militaire raffinée.

Von der Goltz est également un écrivain très érudit, nettement plus doué littérairement que le tacticien allemand le plus profond, Schlichting ; mais von der Goltz, ayant consacré la moitié de son travail de vie à la création de l'état-major général turc et à la réforme turque, décédé dans sa vieillesse avancée en 1915 (déjà en 1870, von der Goltz participe à la guerre en tant que capitaine d'état-major général) sur les rives du Tigre, von der Goltz, semi-européen, semi-asiatique, considère la stratégie non exclusivement à travers la perspective allemande qui est celle de Schlichting : von der Goltz imagine clairement que ces théâtres culturels sur lesquels Schlichting prévoit de mener la guerre ne représentent pas encore le monde entier ; partout ne règne pas l'organisation et le taylorisme militaire de l'Allemagne ; partout ne sont pas présentes les prémisses prises en compte par la doctrine allemande. L'enseignement de Schlichting — pensée de Moltke l'aîné, développée, complétée et mise en forme sous une théorie cohérente — est irréprochable pour les conditions allemandes ; il reflète toutes les exigences de la modernité et constitue donc pour les Allemands une véritable

recette de victoire ; mais dépourvu de ces prémisses qu'il rencontre sur le sol allemand, envisagé comme un produit à exporter vers des pays exotiques, vers des États où les sentiers de chèvres remplacent les routes civilisées et toute l'activité publique repose sur l'égoïsme des individus et sur les pots-de-vin, cet art spécifique allemand moderne peut s'avérer une mode nuisible, une panacée charlatanesque, une formule de nature mauvaise, sans tenir compte du diagnostic des conditions locales. Von der Goltz écrit son ouvrage surtout pour l'exportation en Turquie, et naturellement sa stratégie, prenant d'emblée en considération l'Europe et l'Asie, doit fournir en parallèle aux méthodes modernes des indications sur comment agir de manière plus simple, avec des moyens culturels et techniques plus modestes ; et cela, à son tour, oblige à se guider non seulement par la dernière mode, mais aussi à se tourner vers l'ancien ; l'exemple de Napoléon peut s'avérer très utile, car la question reste ouverte : est-ce que l'Asie du XXe siècle a surpassé l'Europe du début du XIXe siècle sur le plan culturel et technique ?

Si Schlichting est grand par sa dialectique, sa prise en compte de l'évolution de la tactique et de la stratégie, et par l'établissement d'une frontière entre aujourd'hui et hier dans l'art militaire, alors von der Goltz est intéressant par son approche géographique, soulignant la nécessité de prendre en compte les particularités locales, le caractère du peuple et de ses forces armées, l'impossibilité de se contenter d'une stratégie unique dans notre monde diversifié et la nécessité de créer autant de stratégies nationales qu'il existe de nations sur Terre. Peut-être que la stratégie de von der Goltz, en retard dans certaines de ses parties, en raison même de son retard et de sa coloration quasi-asiatique, aurait été beaucoup plus utile pour nous, les Russes, que celle de Schlichting, propagée chez nous avant la guerre mondiale. Selon Schlichting, Rennenkampf et Samsonov auraient dû être d'autres généraux que ceux qu'ils furent en réalité. Malheureusement, la stratégie de von der Goltz était facilement éclipsée par le mot plus progressiste de Schlichting - telle est déjà l'attrait de notre époque pour les idées avancées ; elles sont adoptées même lorsque leur mise en œuvre est totalement impossible. Non seulement en Russie, mais aussi en Turquie, où von der Goltz s'efforçait de freiner l'engouement pour les nouvelles idées, ses freins se sont avérés impuissants. Et nulle part, peut-être, Schlichting n'a trouvé des partisans plus zélés et aveugles que dans l'état-major général turc. Nous prenons la liberté d'affirmer que les désastres militaires qui s'abattirent sur les Jeunes-Turcs pendant les guerres balkaniques et mondiale s'expliquent en grande partie par le fait qu'ils n'ont pas écouté ce qui leur semblait être les concepts militaires obsolètes de von der Goltz et se sont enflammés pour des idées de l'art militaire à la mode, qui, dans les conditions de la réalité turque, ne représentaient qu'un dangereux envoûtement pour les états-majors.

Nous empruntons nos extraits de la deuxième édition de la stratégie de von der Goltz, largement révisée et doublée par rapport à la première édition, disponible en traduction russe, dont nous prenons les chapitres inconnus des lecteurs russes. Cette édition est passée complètement inaperçue, alors qu'elle mérite le plus grand respect. Von der Goltz a travaillé dessus au moment même où le projet du chemin de fer Berlin-Bagdad mûrissait et se développait, et déjà pour cette seule raison que les Allemands, en planifiant la ligne d'attaque politique et économique, créaient, parallèlement au projet du chemin de fer asiatique, un traité de stratégie eurasiatique, il méritait toute notre attention.

En réalité, von der Goltz appelle sa stratégie « conduite de la guerre », évitant d'utiliser le terme, marqué par de nombreux abus et charlataneries. Les lois de la stratégie, telles qu'exposées par von der Goltz, sont si nombreuses et si changeantes qu'il est difficile de les appeler des lois. L'auteur, strict admirateur de Clausewitz, cherche à développer l'enseignement de Clausewitz, en le libérant des formes de pensée philosophiques obscures du début du XIXe siècle. C'est à cette « conduite de la guerre » que se limitait la première édition.

Dans la deuxième édition de « L'Art de la Guerre », seule la première partie est présentée. La deuxième partie — « La Conduite des Armées » de von der Goltz — est insuffisante ; il a reconnu la variabilité des lois de la stratégie, mais il élève cette variabilité au carré, en indiquant et en analysant dans « La Conduite des Armées » sur quelles bases il faut se guider lors du choix entre deux moyens opposés donnés par la théorie de la stratégie, « l'art de la guerre ». La conduite des armées est toute cette force des circonstances qui oblige les positions stratégiques à se plier à sa fantaisie, c'est le désir d'étudier et de comprendre les exigences et les indications de la situation, de mettre en évidence les méthodes par lesquelles, selon Napoléon, les circonstances commandent.

Nous considérons profondément instructive la comparaison ci-dessous entre l'armée allemande et l'armée turque et les lignes directrices de la stratégie allemande et turque qui en découlent. Nous soulignons à quel point les conseils de von der Goltz, passionné défenseur de la prise d'initiative et de l'offensive à tout prix pour les Allemands, sont profonds, et qui recommande, pour l'exportation en Turquie, de glorifier pour elle une méthode défensive en cas de confrontation avec l'armée d'une grande puissance, c'est-à-dire avec l'armée russe. La guerre mondiale a exactement confirmé les conseils donnés par von der Goltz, et c'est la meilleure recommandation pour les chapitres proposés. Les Turcs doivent beaucoup regretter de ne pas les avoir suivis.

Malgré certaines lacunes dans les travaux de von der Goltz (dans sa jeunesse — une défense quasi automatique des erreurs de la direction, dans sa vieillesse — un certain affadissement de la pensée et une orientation industrielle du travail littéraire et scientifique), nous estimons que von der Goltz peut tout à fait légitimement occuper une place parmi les classiques militaires. La critique de la première édition de son ouvrage et le travail de Schlichting ont touché sensiblement von der Goltz, et dans les chapitres ci-dessous, le von der Goltz vieillissant a déjà atteint l'éclat et le charme de sa jeunesse.

STRATÉGIE ET CONDUITE DES ARMÉES

I. Introduction

Les conditions dans lesquelles se déroulent les actions militaires sont si variées qu'il est très rare de rencontrer deux situations exactement identiques. Mais même si, à titre exceptionnel, un tel cas se produisait, en raison des particularités des différentes personnes prenant des décisions responsables, les événements qui suivraient ne seraient jamais aussi semblables que deux triangles similaires.

Il s'ensuit que, bien qu'il soit possible de donner des lois indiscutables pour la stratégie, leur application ne conduira en aucun cas de manière rigoureuse aux mêmes résultats uniformes que la réutilisation de formules mathématiques. De plus, nous faisons la réserve que le résultat ne sera assuré que si nous agissons avec la juste tactique, en nous accordant aux particularités du cas présent. Cependant, il est très difficile ici de poser des bases solides, car il existe une diversité exceptionnelle de conditions, et leur importance se révèle généralement à la fin, et non au début des actions.

Ainsi, la connaissance pure des lois de la stratégie n'a qu'une valeur douteuse. Si les nombreuses conditions préalables, qui déterminent le succès de leur application pratique, ne sont pas suffisamment bien comprises, cette connaissance peut conduire à des erreurs aux conséquences graves. Elle entraîne facilement une surestimation de la force victorieuse des règles et des prescriptions de la stratégie, ainsi que de son propre talent. Il existe un phénomène très étrange, bien que tout à fait explicable, selon lequel ce sont précisément dans les armées où les dirigeants ont eu le moins d'occasions de se tester eux-mêmes qu'il y a un énorme nombre de personnes qui pensent être destinées à devenir des commandants et que cette profession est facile.

Dans les cas où l'on doit apprendre par la pratique, ces points de vue sont rapidement corrigés sous l'influence de l'expérience des erreurs, des difficultés et des échecs. Dans le même temps, le baromètre de la confiance en soi chute, comme avant le début d'une tempête.

Dans les établissements militaires supérieurs, on a en partie complètement abandonné l'enseignement de la théorie de la stratégie comme discipline distincte et on a laissé chacun l'assimiler individuellement à travers l'étude de l'histoire militaire, la discussion de grandes manœuvres et le travail de recherche personnel.

Le besoin d'un aperçu succinct de la théorie de la conduite de la grande guerre demeure néanmoins ; les jeunes militaires se préparant à devenir des chefs n'ont pas toujours à leur disposition la possibilité d'atteindre par leurs propres moyens l'objectif souhaité de la manière indiquée ci-dessus. Partout, il n'existe pas de relations sociales animées permettant l'échange d'opinions avec des camarades expérimentés de la profession, ce qui permettrait une compréhension progressive de tous les phénomènes de la guerre et constitue un enseignement sans contrainte ni forme obligatoire.

Pour se familiariser avec la littérature, il est tout d'abord recommandé d'étudier les anciens travaux de la littérature militaire classique, tels que ceux de Bülow, Jomini, Clausewitz, Willisen et d'autres. Comparer leur contenu permet de dégager des règles généralement acceptées. Mais un tel travail demande du temps, des efforts et une certaine maturité. Parallèlement, une question se pose inévitablement : les connaissances acquises avec tant de peine, ont-elles une valeur pratique aujourd'hui, alors que tant de changements radicaux sont survenus dans l'état extérieur des troupes et des moyens de combat ?

La littérature militaire la plus récente sur la stratégie se trouve, dans la plupart des cas, étroitement liée à l'expérience personnelle et aux particularités de nos guerres nationales ; par conséquent, beaucoup de choses dans son contenu, sans commentaires supplémentaires, sont peu compréhensibles pour les personnes ayant grandi dans d'autres contextes. Elle suppose souvent une connaissance du service militaire et de l'organisation des forces armées que tous les lecteurs ne possèdent pas. De plus, cette littérature aborde un nombre si vaste de concepts qu'elle devient excessivement lourde pour un esprit non habitué. Une grande partie d'entre elle est rédigée pour des commandants de troupe déjà expérimentés. Enfin, les manuels contemporains de stratégie sont principalement consacrés aux questions de mobilisation et de déploiement des troupes. Cela résulte principalement du développement en Occident d'un réseau dense de chemins de fer, qui constitue un moyen pour préparer exceptionnellement rapidement les armées aux opérations militaires. Dans ce domaine, un État cherche à surpasser un autre. Puisque dans de telles conditions le transport doit effectuer d'énormes déplacements de troupes, cela se transforme globalement en une sorte de tour de force militaire, et permet au technicien militaire de montrer ses capacités. Sur ce chemin, il est souvent arrivé que l'on conclue même que cette première section représente toute la théorie de la stratégie. Une telle partialité constitue un danger pour l'avenir.

Dans le présent ouvrage, c'est exactement la préférence pour l'activité des masses militaires déjà déployées qui est mise en avant, activité qui rencontre maintenant si souvent des attitudes hostiles à son égard. Elle est et restera la partie principale de la théorie de la guerre. Le déploiement et l'approvisionnement des troupes constituent des sections appropriées pour une étude particulière, pour laquelle ils ouvrent un vaste champ. Mais dans cet ouvrage, ils ne seront abordés que dans la mesure où cela est nécessaire à la compréhension de l'ensemble.

Enfin, on oublie facilement que la guerre doit également être menée dans des pays où les chemins de fer ne jouent pas encore un rôle aussi important, et que dans ces pays le déploiement et le déplacement des troupes se déroulent à un rythme plus lent et plus simple que en Europe occidentale.

Cependant, le plus autoritaire et éprouvé de nos maîtres actuels en art militaire, le général von Schlichting, affirme : « Un manuel allemand de stratégie doit répondre aux besoins nationaux ». C'est une vérité indiscutable, si l'on suppose que la lutte décisive est possible uniquement sur le théâtre de guerre d'Europe occidentale. Personnellement, je suis parti du même principe dans un autre de mes travaux. Cependant, les temps changent ; l'Europe occidentale n'inclut plus toute l'arène de l'histoire mondiale. Les nations, dont l'existence nous avait jusque-là peu concernés, participent désormais à la lutte mondiale politique. Les pays qui nous semblaient auparavant à une distance inaccessible sont maintenant en interaction étroite avec nos intérêts. Il est tout aussi probable d'envisager la lutte aux frontières de notre patrie que la guerre mondiale sur les mers et sur les vastes territoires coloniaux des grandes puissances, dont les répercussions auront un impact presque décisif sur la situation des métropoles.

Par conséquent, l'enseignement de la stratégie peut légitimement se fonder sur des bases plus larges que celles sur lesquelles nous devrons agir sur notre propre territoire ou dans les régions voisines. Il est également très important d'être informé des théories suivies par d'autres armées et peuples.

Ce n'est qu'en se familiarisant avec différents systèmes que l'on peut finalement acquérir une confiance solide quant aux actions les plus appropriées dans ce cas pour notre armée.

En raison de cela, je ne peux pas tout à fait partager la crainte exprimée à haute voix selon laquelle un enseignement qui offre à l'élève le choix, pour notre époque, entre des méthodes d'action des grands hommes de différentes époques, inconciliables dans leurs fondements, ne pourrait conduire qu'au moyen de voies détournées et douteuses à un système

de gestion unifié. Certes, la pensée suit un chemin détourné, mais cet écart ne me gêne pas, puisqu'il conduit à un approfondissement de notre compréhension et de notre réflexion.

Cependant, il n'est pas nécessaire de remonter à l'antiquité lointaine, ni de tenir compte de toutes les variantes des méthodes de guerre. En réalité, il n'existe pas de théorie stratégique exhaustive. Mais la stratégie napoléonienne, sans aucun doute, n'est pas encore exclue du champ de la pensée militaire et, même après Moltke, dans les conditions modernes, elle restera souvent pour nous un modèle. Les principes qui guidaient Frédéric le Grand auront moins de signification pour nous et trouveront plus rarement une application pratique.

Si la théorie de la stratégie permet à l'élève de choisir librement son prototype et ne s'arroge pas le pouvoir législatif, ce qui comporte toujours un certain risque de partialité, elle nécessite néanmoins un complément strict. Ce dernier, en clarifiant les circonstances qui conditionnent l'activité du commandant, doit inclure les indications nécessaires pour appliquer les principes établis à la gestion d'une armée donnée.

C'est là la tâche de la deuxième partie de ce travail, « la conduite des armées ».

Un exemple tiré de l'expérience personnelle expliquera mieux la relation entre la stratégie et la « conduite des armées ». Définir la limite entre ces concepts peut sembler arbitraire, mais cela n'est pas dépourvu de pertinence.

À l'origine, mon ouvrage «Stratégie» a été créé à partir de brèves réflexions sur l'essence de l'art militaire, tirées d'un cours que j'avais suivi quelques années auparavant à l'École d'état-major ottomane.

J'ai commencé à lire le cours, rempli de l'esprit de la stratégie de Moltke, prédominant entièrement à notre époque. J'adhérais résolument à ceux qui croyaient que le soir, la veille d'une bataille décisive, la répartition des forces en groupes séparés est beaucoup plus avantageuse que leur concentration en un seul ensemble, que chercher à réunir les forces ne doit pas se faire avant la bataille, mais sur le champ de bataille lui-même, et que les différentes parties de l'armée doivent agir conjointement, mais ne doivent pas se disposer et se déplacer ensemble.

Ensuite, j'ai commencé à approfondir l'essence de cet appareil militaire, le travail de préparation m'incombant. J'ai pu faire la connaissance de presque tous les généraux turcs connus, dont beaucoup ont joué un rôle éminent dans la guerre russo-turque de 1877-1878, et se sont distingués en commandant de grandes unités militaires. Parmi eux, j'ai rencontré de nombreuses personnes cultivées en général et dans le domaine militaire, avec lesquelles il était possible de discuter très vivement des questions de guerre et d'art militaire. Mais j'ai également dû constater que la majorité d'entre eux suivait dans ses opinions une voie autonome, selon la méthode d'auto-formation choisie par chacun. Un livre favori acquérait souvent une importance directrice pour les vues de tel ou tel général. Ici étaient représentées toutes les écoles stratégiques, allant de la théorie désuète de la guerre de position à la guerre de manœuvre temporaire. Les brochures largement diffusées de nos jours, principalement françaises, imprimaient leur marque sur les projets stratégiques en cours d'élaboration pour l'avenir. Un nombre non négligeable de commandants militaires se basait également uniquement sur l'expérience empirique. D'autres, au contraire, n'avaient jamais eu l'occasion, en temps de paix, de voir même rassemblées les grandes formations militaires qu'ils auraient à commander en temps de guerre.

Les troupes étaient composées d'un excellent matériel humain et bien armées, mais elles manquaient d'unité dans leur formation.

À l'Est, dans toutes les questions d'État et militaires, les influences personnelles ont une importance aussi décisive que les motifs professionnels. Les considérations personnelles — parfois, peut-être inconsciemment — dirigent les opinions. Il ne fait aucun doute que dans de telles circonstances, on ne peut pas compter avec certitude sur l'unité et la cohérence des actions militaires impliquant plusieurs groupes de troupes indépendants.

Le théâtre de la guerre était une région principalement caractérisée par ses mauvais chemins. Pour se faire une idée précise du théâtre de la guerre, il faut avoir l'occasion de constater que le paysan turc appelle «*Büyük Diyade*», c'est-à-dire la grande route. Certes, cela n'exclut pas les opérations militaires de grande envergure, mais elles prennent un caractère tout à fait différent de celui de nos pays. Le calcul exact du temps devient impossible. La coordination des mouvements de deux colonnes séparées est, dans une mesure plus ou moins grande, une question de hasard.

Le système d'approvisionnement des troupes, comme l'ont montré les ordres aux armées d'Edhem Pacha en Thessalie, est des plus primitifs. Derrière les troupes, l'intendance accumule, là où elle le peut, des réserves alimentaires, principalement des biscuits et de la farine, et lorsque les hommes souffrent, même du maïs. L'approvisionnement relève de la responsabilité des troupes. Il est clair que la négligence et les aléas doivent provoquer des retards imprévus dans le mouvement des colonnes de l'armée se déplaçant séparément.

Enfin, il ne faut pas oublier le manque de bonnes cartes, ce qui rend très difficile l'orientation en terrain montagneux couvert de buissons à la hauteur du cavalier. De là peuvent naître des erreurs sur plusieurs déplacements.

J'ai commencé le cours par une étude parallèle des campagnes de 1757 et de 1866, et mes auditeurs ont montré un vif intérêt pour les deux campagnes. L'exposé critique avait pour eux tout le charme de la nouveauté. Leur capacité de perception rapide et leur sérieux désir d'apprendre facilitaient grandement le travail pédagogique. Un enseignement de ce genre pouvait procurer au professeur un certain plaisir.

Le résultat s'est très vite fait sentir lors des exercices pratiques. Les approches par colonnes séparées sur le champ de bataille et l'encerclement à tout prix ! Je me suis vu obligé de mettre de nouveau en garde et de souligner que l'armée et les chefs ne sont pas encore en mesure de suivre une méthode opérationnelle aussi développée, qu'elle n'est pas compatible avec la nature du pays, et que son application n'est pas dictée ni par la taille de l'armée, ni par la rapidité exceptionnelle du rythme des opérations militaires. J'ai souvent conseillé, lorsqu'il faudra agir sérieusement, de recourir à des moyens plus simples et plus faciles à gérer, à savoir la concentration en un seul objectif, au moins des forces principales, et l'offensive sur une seule ligne opérationnelle. Cependant, j'ai vite ressenti que mes élèves jugeaient mes avertissements exagérés.

Parfois, j'avais moi-même peur de la sagesse que j'enseignais, et une question surgissait involontairement : est-il juste d'enseigner exclusivement selon le système militaire de Moltke, et ne risquais-je pas ainsi de passer pour un faux prophète ? Finalement, je suis parvenu à la conviction de la nécessité absolue d'élargir le champ de recherche et d'y inclure les campagnes antérieures.

La bataille de Pharsale a confirmé mes réflexions plus rapidement que prévu. Ce combat en réalité insignifiant était, selon le plan et la conception, un affrontement décisif. Le 5 mai 1897 constitue un tournant dans l'histoire de la stratégie turque, marquant une nette séparation entre deux étapes de son développement. Ce jour-là, la jeune génération prit les rênes du commandement. L'approche du champ de bataille en quatre colonnes, devant se rejoindre sur le champ même de l'affrontement, représentait le schéma exact d'une opération moderne, disons « néo-prussienne », car elle découlait entièrement de la disposition préalable.

Quel fut donc le résultat ? — Sur les quatre colonnes, seule la 6e division de Gamid-pacha atteignit vraiment le point prévu et se trouva en danger d'être vaincue isolément. Cependant, ce danger fut écarté grâce à l'intrépidité des chefs et à l'utilisation correcte de l'artillerie, ce qui permit même d'obtenir le succès. Mais si un adversaire plus énergique et plus résolu avait été présent, il est peu probable qu'elle aurait pu éviter la défaite.

La bataille de Domoko montre déjà des progrès étonnantes sur la même voie de la pensée opérationnelle. Les cinq colonnes, avançant isolément contre l'ennemi, ont réussi à

engager le combat, ce qui est un bon témoignage pour les officiers de l'état-major général qui ont eu la chance de faire progresser leurs prudents chefs de division dans la bonne direction.

Cependant, dans ce cas, l'adversaire est également resté complètement passif, et cet exemple ne dissipe pas les inquiétudes quant à l'issue d'une tentative similaire contre un ennemi énergique.

On peut citer des exemples plus anciens ; ils ne sont pas si éloignés de nous pour ne pas mériter attention. Rappelons la malheureuse campagne en Bulgarie, lorsque les trois armées de Mehmed-Ali, de Suleiman et d'Osmane-Pacha agissaient contre les Russes occupant une position centrale, ainsi que la première offensive russe ratée au printemps 1877 dans les montagnes d'Arménie contre Ahmed-Mouhtar-Pacha.

Tout cela renforce ma conviction que la théorie de la stratégie, en indiquant les moyens de victoire, ne doit pas se limiter à un cercle trop restreint, et qu'il faut donner une liberté totale à l'enseignement de la « conduite des armées », qui fournit les bases du choix de ces moyens. Elle possède même le droit, dans certains cas, de rejeter ce qui est reconnu comme une stratégie correcte, et pour atteindre ses objectifs, elle peut utiliser ce que la stratégie considère comme incorrect, « car en guerre, les circonstances commandent ».

La tâche de l'application pratique de la théorie de la stratégie et de la conduite des armées aux exercices sur le plan, aux déplacements sur le terrain et aux grandes manœuvres, dont les moyens sont toujours ses propres troupes, consiste en fin de compte à atteindre l'unité d'action au moment où l'heure de la guerre arrivera.

Nous renonçons à l'avenir au développement systématique des dispositions mentionnées afin de ne pas écrire un nouveau livre en complément des nombreux ouvrages volumineux déjà existants sur ce sujet ; toutefois, le contenu de notre ouvrage représentera à peine plus qu'une liste de titres. Cependant, cela répond à notre objectif — amener le débutant à un travail autonome d'étude de la manière la plus simple possible.

II. La relation entre l'enseignement de la conduite des armées et la théorie de la stratégie

Nous pouvons maintenant prendre conscience des conditions dont dépend l'application des lois de la stratégie par le commandant. Certes, le nombre de ces lois est si grand que même les énumérer semble absolument impossible, et l'observateur attentif fera toujours de nouvelles découvertes en étudiant l'histoire militaire ou en réfléchissant à sa propre expérience pratique. Mais les plus essentielles d'entre elles peuvent être brièvement notées ici.

Tout d'abord, il convient de prendre en compte la répartition générale des forces ; cependant, il est nécessaire de garder à l'esprit non seulement le nombre, mais aussi le niveau de qualification militaire des forces de combat. Ensuite, il faut évaluer la situation politique, car elle peut aider ou empêcher l'ennemi et nous-mêmes d'utiliser librement les forces disponibles. Il est ensuite nécessaire de tenir compte des alliances qui peuvent être amenées à peser d'un côté de la balance de la victoire au début de la guerre ou au cours de celle-ci. Cela permettra de déterminer la « force vivante » qui sera disponible pour chaque partie belligérante lors de la guerre à venir. Sur la base de ces données, il est possible de décider, de manière générale, s'il faut adopter une posture offensive ou défensive, et quel degré d'énergie sera nécessaire dès le début de la guerre.

Le caractère de l'exécution est principalement déterminé par les propriétés de la zone frontière, en particulier par le réseau de routes et de chemins de fer qui la traversent, ainsi que par l'état du théâtre des opérations initiales. Ils conditionnent le développement rapide ou ralenti des actions militaires. Il faut bien sûr également prendre en compte l'état général du pays, la richesse de la région, la densité de la population, la disponibilité des moyens nécessaires pour entretenir les hommes et les chevaux, en un mot, tout ce qui a de l'importance pour le déplacement et le ravitaillement des troupes.

Le terrain et ses contours influencent les plans des opérations individuelles ; ils dessinent à l'avance, dans les grandes lignes, les futures entreprises stratégiques et tactiques ; la carte du terrain transmet ces lignes à notre créativité lorsque celle-ci travaille à l'élaboration des plans.

Ici, on prend également en compte la présence ou l'absence de forteresses, ou de positions fortifiées à long terme. Pour la partie attaquante, cela se reflète principalement dans la préparation à la guerre. Pour la partie défensive, leur existence influence directement les plans des premières opérations. La guerre sur le terrain ouvert exige des moyens et des forces différents de ceux nécessaires pour la lutte pour les forteresses. Ils ont un caractère différent. La guerre de manœuvre se développe rapidement, ses manifestations sont brutales, de grands affrontements infligent des coups dévastateurs à l'une des parties ; la lutte pour les forteresses a un caractère prolongé, elle absorbe lentement mais en grande quantité les forces et exige la plus grande persévérance et endurance.

Souvent, la saison et le climat ne sont pas suffisamment pris en compte lors de l'application des lois de la stratégie. Cependant, ils peuvent avoir une importance cruciale, et leur impact peut être complètement différent selon l'objectif poursuivi et la nature de la zone d'opérations. Charles XII a utilisé de manière extrêmement habile l'hiver 1705-1706 pour sa campagne en Pologne ; l'hiver lui a permis de traverser sans difficulté de nombreux fleuves gelés et des marais. L'hiver 1708-1709, en raison de fortes neiges et de froids rigoureux, a produit le même effet mais inverse, empêchant le même Charles XII de conquérir l'Ukraine. Il est bien connu du rôle joué par le manque de préparation de Napoléon Ier face à l'hiver imminent lors de la campagne de 1812 vers Smolensk dans la perte de sa grande armée. En 1870, la boue et les courtes journées de décembre favorisèrent, comme on le sait, la résistance opiniâtre de Chanzy à Buzancy et sur la Loire, et en janvier suivant, les fortes neiges facilitèrent sa défense sur la Sarthe. Mais le même hiver provoqua l'échec de l'offensive de Bourbaki sur Belfort.

Une offensive en hiver qui ne tient pas compte des obstacles épouse facilement les forces, et le succès ne compense pas les dépenses. Mais parfois, des circonstances particulières et le caractère du théâtre de guerre obligent à mener une telle offensive.

Si nous tournons notre regard au-delà de ces prémisses purement externes, que le commandant doit toujours prendre en compte lors du choix de la méthode d'action parmi celles prévues par la théorie de la stratégie, nous constaterons avant tout la nécessité pour le commandant d'accorder une attention égale aux particularités nationales de son armée et de l'armée ennemie. Chaque armée possède ses forces et ses faiblesses, qui doivent être soit exploitées, soit prises en compte. Les particularités nationales, qui poussent une armée à une offensive vigoureuse et en incitent une autre à une défense résolue, se manifestent déjà lors de la préparation et de l'entraînement en temps de paix ; ces derniers, à leur tour, impriment encore plus fortement leur marque sur les troupes. Les traditions contribuent largement à cela, surtout au début de la guerre, lorsque leur charme n'est pas encore brisé par le contact avec de nouvelles forces élémentaires. Même Napoléon, au début de la guerre de 1806, jugeait nécessaire de prévenir son armée aguerrie, en attirant son attention sur la cavalerie prussienne, car il supposait que les souvenirs des exploits passés l'inciteraient à accomplir des actes héroïques exceptionnels.

Les traditions des troupes sont étroitement liées à l'état du corps des officiers, qui en est le gardien. Il est vrai que les caractéristiques nationales se reflètent sur les officiers de la même manière que sur les soldats, mais un levier puissant influençant le corps des officiers réside également dans leur situation sociale, surtout si elle unit l'ensemble du corps des officiers en une seule société cohésive avec les mêmes droits et une même compréhension du devoir. Cela multiplie considérablement l'influence des unités individuelles sur la masse. Là où il n'existe pas une telle unité, le corps des officiers, représentant uniquement des spécialistes instruits, apporte certains succès favorables, et les actions militaires élémentaires se

dérouleront avec succès, mais on ressentira toujours un manque de cohésion générale et de force commune. Il est vrai que ce défaut d'uniformité peut être compensé par la supériorité du commandement, un chef militaire génial pouvant entraîner les masses ; mais ce défaut se fera vivement sentir en l'absence d'une telle force exceptionnelle.

En 1870, l'armée de l'empire français, en particulier l'infanterie, si expérimentée dans la petite guerre, agissait brillamment dans des épisodes de combat individuels. Elle faisait preuve de courage, de ruse, de bravoure et de persévérance, mais dans l'ensemble, elle manquait de la force offensive cohérente qui, naturellement, aurait été obtenue en combinant toutes ces bonnes qualités au sein d'un corps d'officiers uniformément élevé et instruit.

Le caractère du corps des officiers détermine également la haute direction de l'armée, mais celle-ci reflète aussi « l'école » au sens le plus large du terme. La force de cette école s'est manifestée de manière la plus claire dans la direction des forces prussiennes en 1864, 1866 et 1870-1871. La partie tactique de cette école était principalement l'œuvre de l'empereur Guillaume Ier, tandis que la partie stratégique était l'œuvre de Moltke. L'influence de cet homme est d'autant plus remarquable que sa personnalité est restée extérieurement longtemps dans l'ombre. Moltke atteignait cette influence surtout par la clarté et la supériorité de sa pensée. La méthode de préparation qu'il appliquait avant la guerre ne constituait pas un enseignement systématique, mais consistait à organiser de grandes manœuvres et à proposer des tâches qu'il avait tirées de la pratique des guerres, qui, dans l'ensemble, donnaient des éclaircissements sur toutes les questions essentielles de la conduite de la grande guerre. La simplicité convaincante des solutions fournies par Moltke frappait dans la plupart des cas ceux qui participaient au travail sur la tâche ; ces derniers cherchaient généralement une solution beaucoup plus compliquée et éloignée, plutôt que la solution la plus simple qu'ils avaient sous la main. Moltke encourageait le développement de la pensée de ses collaborateurs sur des voies parallèles, laissant chacun juger à sa manière. En conséquence, il pouvait s'attendre à ce que, en cas de guerre, les tâches assignées aux différentes unités militaires soient résolues de manière approximativement uniforme par la plupart des commandants, dans son propre esprit. Les erreurs qui se sont produites étaient généralement dues plutôt à des approches différentes des commandants dans l'évaluation des informations sur l'ennemi, qu'à des conclusions erronées à partir d'une situation parfaitement connue. Au début, on ne se rendait pas compte de la force qu'aurait une telle uniformité de pensée militaire, mais elle s'est pleinement manifestée pendant les guerres d'unification de l'Allemagne. Il est tout à fait clair que pour le système de guerre moderne, que nous appelons le système Moltke, l'uniformité dans l'approche de la décision est nécessaire. Seules les forces se trouvant sur une seule voie se trouvent directement à la disposition du commandant supérieur. Mais les armées se déplacent en même temps sur plusieurs chemins, et donc la décision concernant les colonnes se déplaçant sur tous les chemins sauf un dépend de la volonté d'autrui. Par conséquent, le commandant supérieur doit être sûr que les décisions prises à la discrétion de ses commandants subordonnés seront les mêmes que s'il y avait été personnellement présent. Par conséquent, on ne peut pas nécessairement poursuivre un objectif commun avec chaque armée, en la divisant en masses séparées, et on ne peut pas toujours compter sur des actions déterminées exécutées à la même heure.

La qualité des troupes doit correspondre à la manière dont elles sont dirigées. Il est tout à fait clair que l'on ne peut attendre de jeunes masses militaires inexpérimentées qu'elles accomplissent, de manière autonome, ni des actions particulièrement énergiques d'unités isolées, ni des offensives fulgurantes lors d'opérations concentrées sur des lignes intérieures, alors que ces mêmes troupes peuvent être très adaptées à une défense tenace. Si Napoléon avait disposé en 1813 des troupes qu'il avait en 1805-1806, il ne serait probablement jamais passé à la défense du théâtre d'opérations sur l'Elbe selon les lignes intérieures, mais aurait continué à avancer, et même si certaines raisons lui avaient imposé la défense, il l'aurait réalisée avec succès. Ajoutons à cela que les succès de Napoléon en février 1814 auraient

également été impossibles avec les levées de printemps de 1813. Pendant cette période, il a formé à partir d'un grand nombre de recrues un petit noyau de vétérans opérationnels.

De cela, nous voyons que la stratégie, même pour une même armée, est continue mais doit tenir compte de son état. Les changements constants dans l'approche de la stratégie fondamentale sont déterminés non seulement par des facteurs matériels, mais aussi par des données morales. À cela s'ajoute l'influence des relations liées à la position personnelle du commandant, découlant de ses interactions avec le pouvoir gouvernemental, les dirigeants politiques, les personnes qui l'entourent et d'autres collaborateurs. Le choix d'une certaine manière d'agir est déterminé non seulement par les capacités et la chance du chef, mais même par son état de santé. Toutes ces données doivent être observées également chez l'ennemi, car nos actions dépendent de celles de l'adversaire. Ainsi, la conduite des armées dépend tout autant d'une multitude de forces favorables ou freinantes, que les lois de la stratégie dépendent des circonstances extérieures.

Une telle diversité de situations dans lesquelles un commandant doit s'orienter nous amène à revenir si souvent à la pensée de Napoléon : dans la guerre, ce sont les circonstances qui commandent, et la direction n'est qu'une question de tact. Sur cette même base, Moltke a défini toute la stratégie comme un système de soutiens.

Cependant, il ne faut pas oublier que seul le génie a le droit, sans fioritures, avec un certain mépris, d'appeler « circonstances » tout le mélange de causes et de conséquences, le tableau duquel est présenté par toute théorie de la stratégie et de la conduite des armées ; seul le regard du génie les pénètre à fond et les embrasse par une intuition immédiate.

Pour nous, simples mortels, il est recommandé de d'abord assimiler, l'une après l'autre, toutes les bases de la stratégie, puis, dans chaque cas particulier, de peser dans quelle mesure elles sont applicables au travail d'un commandant dans les conditions données. C'est ainsi que nous pouvons espérer, avec plus de raison, progresser progressivement, pas à pas, jusqu'à une compréhension claire de l'essence de la guerre, plutôt que si nous évitions ce travail difficile ou le considérons même comme inutile. Celui qui comprend clairement l'affaire et les circonstances parviendra plus rapidement et librement à une décision que celui dans l'esprit duquel toutes les réflexions pour et contre n'ont abouti à aucun résultat sans équivoque; d'autre part, la justesse du jugement conduit à la pertinence et à la cohérence des actions. Un travail libre de l'esprit permet, au milieu du tumulte des réflexions chaotiques, d'établir des vues de base générales et ainsi d'acquérir la capacité de réduire la multiplicité et l'apparente contradiction à quelques points de vue unifiés; ce travail de l'esprit, dans une certaine mesure, développe et soutient également la détermination. Ces qualités sont essentielles pour un chef afin que, face à des exigences changeant presque quotidiennement, ses actions ne tombent pas dans l'absence de principes et l'absence de système, ou ne suivent pas une voie incorrecte et malsaine en raison de la fausseté de ses vues générales.

III. Deux exemples

Deux exemples peuvent probablement clarifier le contenu du chapitre précédent. Nous choisissons deux armées complètement différentes par leur nature, qui ont participé aux deux dernières guerres en Europe, à savoir l'armée prussienne et l'armée turque. L'auteur connaît personnellement les deux.

certes, compliquait le travail général des armées individuelles visant un objectif commun, mais ne le rendait en aucun cas impossible. Plutôt un hasard qu'une intention délibérément réfléchie a amené, dans la première partie de la guerre, l'armée turque sur le Danube à un regroupement montré tous les signes extérieurs d'une opération concentrique, dirigée sur l'ennemi depuis plusieurs côtés, enfermé dans un espace encerclé. Malgré tous les avantages naturels de cette position, nous ne voyons pas leur mise en œuvre, bien qu'ils

n'aient pas été ignorés, comme le montrent certaines tentatives de les exploiter ; par conséquent, on ne peut tirer d'autre conclusion que celle que la raison de la non-utilisation de ces avantages résidait dans la nature de l'instrument mis à disposition pour l'exécution. Les troupes et leurs chefs ne correspondaient pas aux exigences de la situation.

Une telle comparaison est d'autant plus précieuse que la guerre russo-turque qui a suivi la guerre franco-prussienne a été menée avec une pleine connaissance des événements de la campagne précédente et, malgré cela, elle montre une forte tendance qui rappelle des étapes du développement de l'art militaire depuis longtemps dépassées. Ces phénomènes peuvent s'expliquer soit par une méconnaissance du type de stratégie que nous appelons moderne, soit par la nature du théâtre des opérations militaires qui, L'armée prussienne de 1870 découlait de la réorganisation de 1859 et s'était constituée grâce à un entraînement intensif en temps de paix, utilisant l'expérience militaire de 1866. Ce dernier avait en partie clarifié et mis en évidence les bases de la stratégie, élaborées par réflexion et raisonnement théorique, et avait en partie introduit des changements fondamentaux. Ce n'est que récemment que des données ont été publiées, montrant l'influence profonde qu'un bref essai sur les champs de bataille de Bohême a eue sur l'efficacité globale de l'armée prussienne. S'appuyant sur cette expérience, elle a réussi à atteindre le plus haut niveau de formation et de commandement.

Le pressentiment de décisions importantes, qui devaient revêtir pendant longtemps une importance exceptionnelle pour l'avenir de la patrie, apparaissait pour le corps des officiers, fondé sur l'unité de classe, comme un pouls très sérieux, qui se reflétait dans un effort discret mais persistant de donner le meilleur dans l'exécution de son devoir. Ce n'est qu'à l'époque de Frédéric le Grand, et lors de la renaissance de la Prusse après la profonde chute de 1806, que les hautes qualités du soldat de l'armée prussienne recevaient une reconnaissance tout aussi inconditionnelle et avaient un poids décisif par rapport à d'autres considérations dans les plans des différents chefs. Cet élan général enflammait le commandement subalterne, lui donnant une grande force et une unité indiscutable.

On sait à quel point l'unité imprégnait les vues du haut commandement. À sa tête se trouvaient le roi, respecté de tous et expérimenté en affaires militaires, et le chef d'état-major général, dont l'immense supériorité sur ses contemporains commençait déjà à recevoir une reconnaissance universelle. En raison de cela, les vues du haut commandement avaient une telle prépondérance qu'aucune autre influence ne pouvait rivaliser avec elles, et l'obéissance des commandants d'armées et des chefs de corps leur était assurée dans le meilleur sens du terme.

Les troupes, solidement formées par le système d'éducation de temps de paix et bien armées, ont montré une endurance physique ; elles se sont mises en marche volontiers. L'armée, comme tout le peuple, sentait que pour réaliser le désir latent dans tous les coeurs allemands d'unifier la patrie, il était inévitable, avant tout, de régler les comptes avec le vieil ennemi.

Les grandes unités militaires ont montré leur capacité à effectuer des marches rapides et leur habileté à manœuvrer ; l'entraînement au combat, bien qu'il fût dépourvu d'une étude scientifique des nouveautés de l'époque, reposait déjà sur l'utilisation approfondie du feu.

Ainsi, toutes les conditions préalables ont été créées pour un mode de conduite de la guerre dont l'essence repose sur l'autonomie équilibrée et l'initiative des différentes parties d'un tout. On pouvait affirmer avec certitude qu'aucune armée ni aucun corps, bien qu'étant séparé des autres, ne laisserait les autres parties au moment décisif tout en participant à l'exécution de la même pensée opérationnelle. Les forces de combat dont l'arrivée était attendue intervenaient toujours à temps sur le champ de bataille.

Les supérieurs pouvaient également compter avec assurance sur le fait que tout ce qui était opportun et nécessaire serait fait sans ordre supérieur. L'état-major et les officiers supérieurs avaient l'habitude de faire preuve d'initiative, et bien que celle-ci frôlât parfois

l'arbitraire, elle découlait néanmoins de la nature des circonstances et contribuait au bon déroulement des opérations et des combats. Certes, cela pouvait parfois causer des désagréments pour le commandement supérieur ; toutefois, les objectifs et missions qu'il s'était fixés continuaient d'être poursuivis. Les désaccords entre chefs, qui jouent souvent un rôle si néfaste en guerre, étaient complètement exclus grâce à l'exemple et à l'autorité absolue du commandement suprême.

Une telle armée trouve naturellement sa véritable vocation dans la guerre de manœuvre et dans l'offensive, qui offrent le plus grand espace pour les forces qui s'expriment librement. Ce qui caractérise la guerre de 1870-1871 est le nombre énorme de batailles et de combats auxquels toutes les troupes à portée du champ de bataille étaient convoquées, ces unités étant engagées jusqu'au dernier bataillon; de cette manière, les forces disponibles pouvaient être utilisées au maximum.

Un déploiement large, offrant une grande liberté de mouvement, une offensive rapide tout en maintenant un ordre séparé jusqu'au moment décisif, des attaques contre l'ennemi menées de manière autonome depuis plusieurs directions, la lutte pour la décision menée jusqu'à l'extrême tension, une redistribution et une nouvelle concentration si l'ennemi décide de résister à nouveau ou oppose de nouvelles forces — tels sont les phénomènes qui nous révèlent une gestion correcte disposant les troupes avec un tel tempérament. Ce sont précisément ces phénomènes qui sont principalement étudiés par le général von Schlichting dans sa doctrine de la guerre moderne. De tels phénomènes apparaissent dans les guerres nationales courtes et brillantes, qui se déroulent dans un pays à haute culture, et dans lesquelles le coup décisif se développe rapidement puis tombe ; en cela, ils correspondent pleinement à la nature générale des forces armées allemandes. Tant que ces dernières possèdent une capacité de combat moderne et élevée, elles se compromettraient elles-mêmes si, sans y être contraintes par la situation dominante, elles cherchaient un autre type de guerre. À l'avenir, les forces armées allemandes chercheront également avec persistance à maintenir la même méthode de guerre, même si elle ne pourrait pas s'appuyer sur un moment aussi favorable en 1870 en termes de supériorité numérique. Dans une guerre simultanée sur plusieurs fronts, la supériorité numérique sera fortement remise en question, et la possibilité de succès reposera sur l'amélioration des qualités morales et sur la croissance de la capacité de combat, ainsi que sur la création d'une telle situation permettant de se contenter de forces limitées sur le front défensif, afin qu'il soit possible d'agir avec la même force et rapidité sur d'autres points.

Mais il ne faut pas oublier qu'une telle manière de faire la guerre n'est possible qu'en présence de tous les éléments sur lesquels elle s'appuie et que nous venons de présenter. Elle peut devenir irréalisable dès qu'il en manque un, que ce soit l'autorité du commandement suprême, l'uniformité de la préparation des généraux et officiers, ou les qualités internes des troupes, dont la composition, en raison de pertes importantes au cours d'une guerre prolongée, peut se renouveler plusieurs fois.

L'armée turque pendant la guerre des Balkans, autant que l'on peut en juger par son état quelques années plus tard, se composait d'un certain nombre d'éléments possédant des qualités très importantes. Tout d'abord, elle était recrutée avec un excellent matériel humain, capable de se comparer aux meilleurs du monde. Les soldats étaient des hommes en bonne santé, de grande stature, principalement des montagnards ; ils se distinguaient par leur force physique et leur grande intelligence naturelle. Habitues à vivre dans des conditions rudes, ils supportaient volontiers les épreuves et les privations ; leur mode de vie simple leur permettait de rester aptes à la guerre beaucoup plus longtemps que la personne moyenne issue de l'Europe occidentale industrialisée. Chacun avait individuellement un certain degré d'autonomie. Bien que les traditions historiques ne bénéficient pas d'un culte particulier en Orient, la population musulmane dans son ensemble continue de nourrir fierté et conscience du conquérant, soutenues par un fort sentiment religieux. Le soldat turc est intrépide et ne

craint pas la supériorité numérique ; il est convaincu que, si Dieu le veut, le combattant pourra triompher de nombreux ennemis.

L'ancienne organisation de commandement de l'armée turque a déjà été décrite par nous. L'ensemble du corps d'officiers se distinguait par la diversité de sa composition. La meilleure partie de la jeune génération doit être très bien qualifiée, car elle allie de bonnes qualités nationales à une inclination naturelle pour tout ce qui est militaire, et en plus, elle s'efforce avec beaucoup de diligence d'acquérir une éducation moderne. C'est précisément dans ces cercles que se trouve le matériel pour la création d'un état-major compétent.

Mais, malgré la grande expérience de certains individus, acquise par eux lors de combats dans des provinces instables ou aux frontières, l'ensemble manque d'une école systématique répondant aux exigences modernes de la guerre. Il n'y a pas de manœuvres militaires étendues, ce qui fait qu'il n'y a absolument aucune compétence dans l'organisation des déplacements de grandes unités — brigades ou divisions. Cela crée une lourdeur tactique, qui se ressent d'autant plus que les masses de troupes impliquées deviennent plus nombreuses. À cet égard, les forces ressemblent plus à une milice composée de matériel excellent qu'à des unités permanentes, comme on se représente habituellement l'armée turque. Il n'existe pas de train organisé, nécessaire pour le développement rapide d'opérations de grande envergure. — Il ne fait aucun doute que des résultats significatifs peuvent néanmoins être obtenus avec de tels moyens ; cependant, la manière d'agir dans ce cas doit être particulière.

En 1876, cette armée mena une campagne contre la Serbie. Elle remporta des victoires du début à la fin ; cependant, compte tenu de la supériorité des forces adverses, elle ne progressa qu'à un rythme lent.

Par conséquent, lorsque l'année suivante, l'armée turque, sans répit et sans préparation, fut obligée d'affronter la puissante Russie, toute l'Europe s'attendait à ce qu'elle ne résiste que faiblement. Initialement, les Russes avancèrent avec six corps d'armée, qui furent bientôt renforcés à neuf ; au début de la guerre, tout le monde considérait que ces forces étaient plus que suffisantes pour, par une offensive rapide sur Constantinople, écraser les forces turques beaucoup plus faibles et, en rétablissant la croix sur la basilique Sainte-Sophie, apporter une solution historique majeure à l'ancienne querelle sur la question orientale. Cette sous-estimation de la puissance militaire turque s'explique principalement par l'idée, fondée sur certains éléments, que les troupes turques étaient déjà contraintes de mener des actions militaires depuis deux ans et que leurs forces devaient être épuisées par cette longue lutte qu'elles avaient menée sur leurs épaules. De plus, sur le théâtre des opérations, les Russes bénéficiaient du soutien d'une grande partie de la population. La traversée aisée du Danube et l'avance audacieuse de l'avant-garde russe et de la cavalerie à travers les Balkans ont apparemment même dépassé les attentes générales.

Mais, à la surprise du monde entier, l'affaire prit bientôt une autre tournure. Osman-pacha, qui pendant toute la guerre serbe était resté à Vidin sans attirer l'attention, apparut soudain sur le flanc droit de l'offensive russe. Certes, en rencontrant l'ennemi, il s'arrêta, mais ensuite repoussa brillamment l'attaque ennemie et resta à Pleven et Lovtcha, occupant une position menaçante dans ses fortifications rapidement construites. Ayant traversé le Monténégro, Suleiman-pacha se hâta de rejoindre le théâtre des opérations en Thrace depuis l'Herzégovine. Les avant-postes russes qui avaient franchi les montagnes rencontrèrent ici la résistance de forces supérieures et furent contraints de reculer. La masse principale des Russes se déplaça vers le flanc gauche et s'arrêta devant les principales forces turques. La deuxième attaque importante contre Pleven se termina par une nouvelle défaite russe, qui subit de lourdes pertes ; tout cela changea radicalement la situation. Les Russes reconquirent maintenant qu'ils avaient commencé la campagne avec des forces trop faibles et renforçaient une nouvelle armée ; cependant, son arrivée nécessitait beaucoup de temps.

Les troupes turques ont découvert de manière tout à fait inattendue une grande capacité de défense, qui s'est de nouveau manifestée pleinement lors de la troisième grande bataille de Pleven.

Maintenant, l'opinion publique a changé de position et, tout naturellement, a commencé à surestimer les forces turques. Chacun exigeait que les Turcs victorieux portent le dernier coup énergique, passant à l'attaque générale avec trois armées — depuis Pleven, depuis les Balkans et depuis la rivière Loma — pour anéantir l'ennemi pris au piège à l'intérieur et repousser les Russes jusqu'au Danube et au-delà. Cependant, il n'y eut que l'attaque furieuse mais inutile de Süleyman Pacha contre les positions russes à Shipka dans les Balkans. Les généraux turcs étaient accusés de l'absence d'opérations plus importantes, mais cette accusation est injuste, car la véritable raison résidait dans l'organisation générale des troupes ottomanes de l'époque. Ils ont donné tout ce dont ils étaient capables dans les limites fixées par leur nature, et ils n'étaient pas capables de les dépasser. On ne peut reprocher aux chefs que de ne pas avoir trouvé parmi eux un grand génie, doté par Dieu d'un talent exceptionnel, capable, à l'instar d'Alexandre le Grand ou de Napoléon, de surmonter tous les obstacles qui existent pour un simple mortel et de transformer l'appareil militaire confié à leur commandement. Une telle critique, cependant, peut facilement être endurée par n'importe quelle personne ; par ailleurs, la question reste ouverte de savoir si l'état intérieur de l'État et des troupes à cette époque offrait une portée suffisante pour l'activité d'un tel génie. Un génie a aussi besoin de la possibilité de s'élever pour ensuite pouvoir se manifester.

Pour répondre à ces exigences, il fallait une autre armée : avant tout, avec des chefs opérant de manière indépendante les uns des autres, il était nécessaire de créer, grâce à une formation générale étendue, une compréhension commune de la situation militaire, puis un projet coordonné d'opérations conjointes. Un patriotisme nettement exprimé, qui subordonnerait tous les points de vue personnels aux intérêts communs, ayant toujours une grande importance en Orient, devait par la suite inciter tous les généraux à mener victorieusement la grande opération commencée ; en l'absence d'un véritable commandement suprême, cela ne pouvait être compensé que dans une certaine mesure par la ferme volonté de chacun de donner le maximum dans sa position. De plus, il fallait pour cela l'habitude d'agir de manière autonome, par initiative personnelle, sans ordre particulier. Dans d'autres conditions, l'avancée des trois armées aurait naturellement dû s'arrêter au premier obstacle rencontré que l'une d'elles n'aurait pas pu surmonter immédiatement.

Une formation différente était également nécessaire pour les officiers subalternes afin de mener au moins la plupart des combats initiaux avec succès, combats sans lesquels il était bien sûr impossible de progresser lors de l'attaque de trois armées sur des lignes opérationnelles distinctes. Enfin, les troupes devaient posséder une telle capacité de manœuvre qui permettrait au commandement supérieur de se limiter à indiquer uniquement le temps et la direction de l'attaque aux grandes unités, laissant le reste à la discrétion des officiers subalternes afin de garantir l'avancée générale. Pour une opération énergique entraînant une série de poussées en avant, il manquait de cavalerie ainsi que de transports organisés et fonctionnant de manière planifiée.

Pendant la défense de Plevna, les excellentes qualités de l'armée turque se sont-elles pleinement révélées, et la dernière tentative désespérée de percée, effectuée le 10 décembre 1877, a valu à elle et à ses chefs un nom glorieux pour toujours. Osman-pacha s'est avéré nettement supérieur à son compatriote de destin, Bazen.

Mais ces qualités se sont révélées soudainement absentes lorsqu'il a fallu une fois de plus défendre les Balkans. Malgré la saison hivernale, les Russes ont relativement facilement réussi à franchir la chaîne de montagnes occupée par les Turcs, bien que cela leur ait coûté de nombreux désagrément et de lourdes pertes. Les principales difficultés ont été causées par le gel et la neige profonde qui recouvraient les sentiers de montagne. Le succès fut grand, et la guerre s'est pratiquement achevée grâce à cela.

En réalité, les troupes ottomanes durant cette période n'avaient changé que dans la mesure où, après la disparition du corps héroïque d'Osman Pacha, un certain nombre de nouveaux bataillons formés à la hâte, composés principalement d'hommes de plus anciens contingents, furent mis sur pied. Par ailleurs, les anciennes qualités de l'armée turque n'avaient nullement disparu ; en témoignent les combats de Fuad Pacha à Dermendere et la marche extraordinaire de Süleyman à travers les monts Rhodopes. La défaite turque était exclusivement due à la décision erronée de défendre les montagnes sur un front excessivement étendu, ce qui est toujours douteux, et dans ce cas doublait le péril, car une telle défense exige un grand nombre de commandants habiles et indépendants ainsi que des troupes aptes à manœuvrer et à se déplacer rapidement, ce qui faisait justement défaut. Si, après la chute de Plevna, toutes les troupes, à l'exception de celles restées dans les forts du quadrilatère, au lieu de se disperser dans les Balkans, avaient été retirées sans combat à Andrinople, la situation de Plevna se serait reproduite ici, et la guerre aurait de nouveau pu s'éterniser pendant de nombreux mois. La lutte contre l'encerclement de ceux qui défendaient cet endroit aurait été plus facile grâce aux chemins de fer menant à Andrinople et à la proximité de la mer, contrôlée par la flotte turque ; l'attaque, en revanche, était liée à des difficultés beaucoup plus grandes, car la ligne de communication de l'armée russe se serait considérablement allongée à ce moment-là et aurait été exposée à une menace sérieuse de la part des forces turques encore situées entre les forteresses bulgares. Ici, les tentatives de débloquer auraient été plus facilement réalisables que près de Plevna, beaucoup plus éloignée de la capitale ; dans le dernier cas, elles se sont manifestées, comme on le sait, par plusieurs assauts énergiques de la part d'Orhanie.

La décision malheureuse de défendre les Balkans en hiver a été encouragée par des motifs politiques, ce qui constitue une preuve supplémentaire que l'intervention directe de la politique dans les opérations militaires conduit toujours à des résultats négatifs. Enfin, les armées turques pouvaient encore défendre la position de Chataldja, qui s'étendait de mer à mer, où elles avaient la possibilité de déployer pleinement leur force et leur résistance en défense, et où les Russes, bien sûr, ne pouvaient pas les vaincre par la famine, comme à Pleven. Ayant la chance de provoquer un changement complet de la situation, les armées turques auraient été en mesure d'engager là le combat final avec toute leur énergie. Peut-être qu'une poussée vigoureuse depuis cette dernière forteresse aurait conduit les Russes à un retrait complet jusqu'au Danube.

Ainsi, si l'armée turque avait été utilisée pour la défense, conformément à sa spécificité et à ses points forts particuliers, elle aurait probablement pu sauver l'État et, en fin de compte, résister avec succès à l'offensive.

Dans la nature de toutes les armées de ce type réside la propriété d'être plus fortes dans la guerre positionnelle que dans la guerre de manœuvre. Une armée composée de matériaux aussi bons que ceux de l'armée ottomane, malgré sa capacité de manœuvre limitée, n'est en aucun cas incapable de mener une offensive. Mais elle ne peut effectuer que des frappes courtes et est impropre aux opérations offensives prolongées. Ce qui caractérise les armées turques, c'est le début de l'opération d'Osman Pacha, son avancée dirigée vers le flanc stratégique de l'armée ennemie, ce déplacement devant provoquer l'attaque de l'ennemi, la préparation rapide et habile de sa neutralisation et une brillante défense. Pour réussir, tout ce qu'entreprend une telle armée doit être bref et simple. Elle doit s'abstenir de tenter des opérations complexes, qui exigent une coordination précise de nombreuses unités autonomes distinctes.

La guerre en Thessalie témoigne, en ce qui concerne le commandement, des succès considérables de l'armée turque. Grâce à l'activité vive et énergique de la jeune génération d'officiers d'état-major, l'armée turque a, à la fin de la guerre de Thessalie, à Domoko, réussi dans des circonstances difficiles à entreprendre une offensive dans un nouveau style, dont le succès reposait sur les actions conjointes de colonnes séparées. Cependant, il ne faut pas

perdre de vue que dans ce cas, elle surpassait l'ennemi non seulement quantitativement, mais aussi qualitativement. Dans la lutte contre une grande armée organisée selon des principes modernes, il aurait été plus prévoyant pour l'armée turque, surtout au début de la guerre, d'utiliser prudemment sa particularité, jusqu'à ce que le succès lui ouvre la voie à une offensive vigoureuse. Ainsi, le chef militaire doit appliquer les lois de la stratégie différemment selon chaque armée. Trouver le bon chemin est le plus grand accomplissement d'un dirigeant et la garantie la plus sûre du succès.

ENSEIGNEMENT DE FOCH

L'écrivain militaire le plus important de France, le plus autoritaire et en même temps celui qui a exprimé avec précision les idées stratégiques avec lesquelles l'armée française est entrée dans cette guerre, est Foch. Son ouvrage le plus important, « Conduite de la guerre », présente des conférences sur la stratégie qu'il a données à l'École supérieure de guerre à Paris, à la charnière des deux siècles. Le travail de Foch frappe par sa cohérence et sa finition ; la méthode scientifique qu'il applique est très appréciée par la pensée académique civile française. Sa complétude est très caractéristique, surtout par rapport aux travaux allemands ; tandis que Clausewitz retravaillait son ouvrage toute sa vie et laissait malgré tout des amas de pensées désordonnées, et que Verdy a passé quinze ans à forger son travail stratégique pour n'en achever qu'un quart, exprimant par la suite des doutes sur certaines propositions qu'il avançait au début, Foch a créé dès le départ une œuvre parfaite dans tous ses détails, jugeant impossible d'y apporter le moindre changement, ni dans la deuxième édition sept ans plus tard, ni dans la troisième édition quinze ans après.

Mais, malgré cela, dans l'ouvrage de Foch, nous avons devant nous un véritable système militaire, qui s'est avéré tout à fait divergent de la réalité que la guerre mondiale avait révélée. Toute conclusion tirée de la guerre mondiale constitue une réfutation des tendances les plus chères à Foch. Cela est vrai tant dans les constructions fondamentales de l'enseignement de Foch que dans les détails. Il suffit de considérer au moins la critique de Foch concernant le grand éloignement du point choisi par Moltke pour établir son quartier général le jour de la bataille de Saint-Privat (les hauteurs de Flavigny), situé à 8-12 verstes de différents points du front de bataille. Foch explique également cet éloignement par l'incapacité des vieillards — le commandant en chef roi âgé de soixante-treize ans et le chef d'état-major Moltke âgé de soixante-dix ans, leur caractère rationnel de commandement et leur impuissance à gérer le champ de bataille. Depuis un tel éloignement, on ne peut émettre que des avis et des conseils, et le commandement est voué à l'impuissance. Plein de telles accusations envers Moltke et ses méthodes de gestion est l'ouvrage de Foch ; il revient aux lecteurs eux-mêmes de juger si Foch a correctement compris la direction dans laquelle se déroule l'évolution du commandement.

Foch fait face aux difficultés que présente l'immensité des questions stratégiques sans recourir à cette grossière élimination de la partie la plus importante de la stratégie, pratiquée par le positiviste Leval, qui en chasse tout ce qui penche vers la politique ou l'art. Foch construit son édifice intellectuel de manière étonnamment habile, en s'appuyant sur deux piliers : la méthode appliquée, empruntée à Verdy et raffinée selon Gustave Le Bon, et la doctrine militaire française provenant de Guibert.

La méthode appliquée d'étude de la stratégie est peut-être plus facile à suivre dans cet ouvrage de Foch, et à cet égard, l'extrait joint peut déjà donner une certaine idée. Foch prépare idéologiquement l'armée française à lutter contre l'Allemagne, sur le même théâtre de guerre qui fut l'arène des événements de 1870. Il s'attend à ce que, dans la guerre future, le secteur stratégique entre le Rhin, la Meuse et la frontière belge se dessinera une région où se résoudra le conflit franco-allemand. De là sa démarche : prendre comme trame d'étude de la stratégie le début de la guerre franco-prussienne, déterminer la succession des différentes questions stratégiques survenues au cours de la guerre, examiner quels motifs expliquaient leurs décisions en 1870, puis étudier en quoi la situation contemporaine avec sa nouvelle technique diffère de ce qu'elle était trente ans plus tôt. Cette méthode appliquée — création de Verdy — est habilement utilisée par Foch ; elle donne immédiatement à ses raisonnements une base solide et lui permet de rester connecté à la réalité.

C'est une très bonne méthode ; nous accueillerions volontiers l'apparition chez nous d'un cours de stratégie similaire, dont le point de départ serait la guerre polono-russe de

1920, qui évaluerait les décisions stratégiques prises par les deux parties, déterminerait les énormes différences que les quelques années écoulées avaient imposées sur la situation du front polono-russe, et en tireraient des leçons précieuses en général et, en particulier, pour nous sur le plan stratégique. Si nous ne voyons pas l'apparition d'un tel travail stratégique chez les Polonais, où tant d'admirateurs de Foch se trouvent, cela peut apparemment s'expliquer par l'insuffisance des sources éclairant la pensée du haut commandement polonais et russe dans cette guerre, ainsi que par une certaine sensibilité concernant les informations secrètes, empêchant aujourd'hui des figures plus autorisées de se risquer à des prédictions, sous une forme donnée, au sujet de la guerre future sur le même théâtre. Mais avec le temps, si les événements ne devancent pas la pensée militaire scientifique, nous verrons ce travail.

À tout professeur de stratégie, il est très tentant de suivre dans ce domaine les traces de Foch, car c'est la forme la plus avantageuse, promettant des résultats splendides avec une exécution à peu près correcte. Le succès auprès de l'auditoire et dans les larges cercles de l'armée est assuré : il est beaucoup plus intéressant d'étudier une stratégie présentée comme un plan prophétique de la guerre à venir, basé sur l'histoire, la logique, la conjoncture contemporaine et la technique.

Cependant, il existe également certains doutes. Le sort habituel des prophètes est d'être lapidés. Le traité de Versailles a permis à Foch d'échapper pour l'instant à ce sort ; en France, dans la littérature, seules de petites pierres lui sont pour l'instant lancées, et seuls les futurs historiens militaires lanceront des projectiles plus consistants. Et à juste titre, car la base sur laquelle Foch a construit ses conclusions stratégiques était très faible. La méthode appliquée traite un cas particulier ; il est très imprudent de donner une interprétation générale aux conclusions tirées de l'examen d'un seul cas particulier. La méthode appliquée fonctionne avec des œillères, qui lui permettent de concentrer toute son attention sur une situation donnée, et d'atteindre, de ce fait, un approfondissement considérable en renonçant à toute dispersion de la pensée. Mais ces mêmes œillères présentent un danger extrême si tout l'enseignement repose sur l'étude d'un seul cas particulier. Verdi, travaillant presque en même temps que Foch, s'assurait ainsi de ne pas se limiter à l'étude d'une question donnée dans trois campagnes de Moltke, sur trois théâtres d'opérations différents, mais effectuait des excursions jusqu'à Alexandre le Grand. Foch aurait dû ne pas limiter son approche de la guerre à l'étude attentive d'un seul cas particulier sur le théâtre d'Alsace-Lorraine, mais appliquer la même méthode appliquée au moins à l'étude de la situation stratégique sur le front russo-austro-allemand ; une telle étude aurait familiarisé Foch avec d'autres échelles de manœuvres que celles du petit théâtre franco-allemand, aurait préparé sa réflexion à une conception plus large des étendues nécessaires pour le déploiement, l'offensive et les opérations de combat des armées de millions d'hommes, et l'aurait préservé de nombreux préjugés — par exemple, de l'affirmation selon laquelle, d'un point de vue opérationnel, il aurait été insensé pour les Allemands de violer la neutralité de la Belgique pour envelopper le déploiement français.

À la suite de cette réutilisation de la méthode appliquée, l'armée française aurait beaucoup bénéficié : le lecteur, dans l'extrait joint, ce plan de guerre pittoresque, se familiarise non seulement avec le raisonnement théorique, mais étudie également la guerre mondiale, car ce travail a inspiré, dans tous les aspects, les auteurs français du plan n°17, effectivement mis en œuvre en août 1914. En comparant la théorie de Foch et le travail pratique de l'état-major général, on constate une parfaite identité et on se rend compte que Joffre et ses collaborateurs opérationnels étaient en stratégie de véritables amateurs et regroupaient aveuglément les corps français selon les exigences d'un professeur strict...

Une telle étude aurait également été bénéfique pour l'armée russe, car la pensée stratégique française, enfermée dans l'étude de deux districts et ayant surpris le monde entier au début de la guerre par son ignorance, sa perversité et son retard, aurait cessé d'exercer une pression aussi négative sur la pensée stratégique russe si elle avait été quelque peu familière avec la situation stratégique du front russe. Nous ne parlons pas tant de l'exigence d'une

invasion rapide de la Prusse orientale, incompatible avec nos conditions de mobilisation et de déploiement, que de l'exigence d'une offensive rapide en direction de Varsovie — Berlin. Cette exigence, au moment décisif de la première incursion de nos forces en Prusse orientale, nous affaiblissait de plusieurs corps d'armée, jetés à l'ouest de la Vistule, et lors de la deuxième période, elle a constitué une provocation qui nous a poussés à la plus grosse erreur — l'offensive en Silésie, qui s'est terminée par l'échec de Łódź.

Si nous comparons le travail de la pensée stratégique russe avec celui de Foch, on a une impression, d'une part, d'un village russe pauvre, sale, négligé, arriéré et désordonné, mais érigé dans un air pur, avec des horizons libres et vastes, et d'autre part, d'une petite ville méticuleusement organisée où chaque centimètre carré est culturellement utilisé, où tout est très pittoresque et parfaitement agencé, mais si limité et petit que cette construction stratégique ne pouvait, dans la guerre mondiale, provoquer que la confusion.

La cohérence des conclusions formulées par Foch au moyen de la méthode appliquée aux événements de 1870 s'explique aussi par le fait que le professeur de stratégie les avait déjà à sa disposition avant d'entamer sa recherche. Alors que Verdy s'engageait consciencieusement dans la réalité historique pour ensuite informer le lecteur de ses découvertes, Foch recourt à un étonnant procédé de mascarade visuelle. Avant lui, les préceptes de la doctrine française avaient été énoncés par Guibert et minutieusement consignés par Malliard. L'enseignement de Clausewitz avait été interprété par Guibert comme un appel à étudier directement la source primaire qui avait inspiré Clausewitz : pourquoi les Français devraient-ils apprendre d'un philosophe militaire allemand aux pensées nébuleuses, qui fonde ses conclusions sur les actes de Napoléon, alors qu'il est plus simple de se tourner vers l'original, vers ses actes, vers ses pensées telles qu'elles apparaissent dans sa correspondance ? Et, rejetant la moindre idée d'évolution, les Français avaient, avant Foch, déjà entièrement reconstruit l'art militaire de Napoléon, sa stratégie, et l'avaient transformée en doctrine. La tâche de Foch consistait à présenter les préceptes de l'art stratégique de Napoléon comme un summum de perfection encore pertinent aujourd'hui, et à montrer que Moltke était grand dans la mesure où il avait partiellement assimilé sa pensée via Clausewitz, et pitoyable dans la mesure où il n'avait pas eu le courage de les reproduire fidèlement dans tous leurs détails. Pour affirmer la doctrine française, il ne suffisait pas de la fonder sur Napoléon, il fallait prouver que les déviations de Moltke ne faisaient que confirmer sa perfection. L'acuité de la pensée de Foch devait se diriger contre tous ces progrès imposés à Moltke par l'évolution par rapport à Napoléon.

L'opinion publique française a donné au brillant professeur de stratégie Foch le mandat de s'occuper de ce sournois qui était Moltke. Lorsque Foch écrivait son cours de stratégie, le chef de l'École supérieure militaire française était un général Bonnal, bien plus méritant sur le plan scientifique et encore plus talentueux, dont le travail consistait à révéler à la pensée française le véritable Napoléon. Mais en ce qui concerne les Allemands, Bonnal faisait preuve de retenue scientifique, de prudence, ce qui ne satisfaisait guère le chauvinisme des doctrinaires français. Bonnal jouissait d'un trop grand respect en Allemagne ; Guillaume II s'adressait à lui lorsqu'il voulait faire des avances à la France ; il était invité en Allemagne pour des manœuvres.

Foch a brillamment accompli la tâche dont on attendait de lui la solution ; il a écrasé Moltke l'Ancien de manière écrasante et a ainsi redonné un nouvel éclat à la doctrine française. Encore 18 ans avant la victoire sur Ludendorff, il avait remporté une victoire sur le papier contre les Allemands et avait été couronné à juste titre : son supérieur, Bonnal, pour la bonne réputation dont il jouissait en Allemagne, fut soudainement renvoyé en pleine vigueur et avec un immense talent scientifique, tandis que Foch, ayant su regarder Moltke l'Ancien de haut, fut très jeune élevé à sa place à la tête de l'académie.

À travers l'exemple de Foch, nous voyons que même la méthode appliquée ne nous protège pas des préjugés : un professeur doté d'un grand talent peut donner l'apparence de

mener consciencieusement des recherches sur les faits militaires-historiques, tout en sortant de sa poche arrière des conclusions préparées à l'avance : ce qu'il fallait démontrer. Ce processus de falsification de la méthode appliquée est le plus clairement observable dans le chapitre VI de l'extrait joint, où Foch rattache à l'étude de l'offensive organisée par Moltke la doctrine française — l'enseignement sur l'avant-garde stratégique.

Le biais découlant de l'élaboration d'une théorie à partir d'un cas particulier, le biais résultant d'une approche doctrinaire d'une méthode appliquée, le refus de l'évolution, le chauvinisme scientifique — telle est la fausseté contenue dans le coffret stratégique de Fonta. C'est un travail très unilatéral sur la stratégie. Nous ne pouvons pas comparer, en termes de diversité des bases, le travail de Foch avec celui de von der Goltz. Mais une approche unilatérale de la stratégie ne constitue, à notre avis, pas une raison suffisante pour exclure l'auteur de ce recueil. La pensée de Foch, son analyse et son évaluation des phénomènes individuels sont tellement typiques, et parfois si instructives, les questions qu'il soulève sont parfois tellement pertinentes, que dans ce premier volume, consacré principalement à mettre en évidence les méthodes les plus typiques dans leur unilatéralité employées par les écrivains classiques de la stratégie, Foch peut trouver sa place. Nous sélectionnons la première, la meilleure partie de son œuvre, sur la question brûlante du plan de guerre, dans laquelle il ménage encore relativement Moltke. Nous devons souligner le sérieux de l'étude par Foch de la correspondance de Moltke. Tout comme le travail de Verdy, celui de Foch est né de la critique de cette correspondance, dont la publication n'a suscité en Russie aucun intérêt, en raison d'une sorte d'effondrement profond de l'attention pour la stratégie.

CONDUITE DE LA GUERRE

PARTIE UNE. PLAN DE GUERRE

Chapitre 1 : Les objectifs de la guerre

Les anciens systèmes militaires, principalement basés sur des considérations visant à préserver la force vivante de l'armée, cherchaient à atteindre leurs objectifs par la ruse, les menaces, les négociations, les manœuvres de combat, la prise de territoire et la capture de forteresses. La guerre moderne, à partir de Napoléon, utilise, outre les moyens dont elle dispose, ne reconnaît qu'un seul argument : le recours à la violence. Elle n'entame des négociations avec l'ennemi qu'après l'avoir écrasé au combat et achevé par la poursuite.

En raison de cela, la stratégie exige avant tout que les opérations poursuivent un seul objectif : provoquer et préparer cette bataille dans les meilleures conditions possibles. Une fois la bataille gagnée, la stratégie passe à une nouvelle phase, visant le même objectif, c'est-à-dire la bataille suivante.

La tactique cherche à mener cette bataille de manière rationnelle, en se conformant aux lois régissant les phénomènes d'ordre spirituel et aux principes mécaniques, afin d'aboutir à une écrasante défaite de l'ennemi.

Bien que l'histoire indique que ces deux aspects de l'art militaire atteignaient des niveaux différents — entre les mains d'au moins Napoléon ou de Moltke ou de leurs adversaires — néanmoins, dans leur ensemble, ils apparaissent comme dérivés des phénomènes suivants, provoqués par le développement contemporain des affaires militaires, et déterminant le caractère de la stratégie et de la tactique :

Un recrutement de plus en plus national.

Augmentation des effectifs.

Amélioration de l'armement.

La direction des troupes en guerre se réduit de plus en plus à un ensemble d'ordres visant la bataille, et dans cette bataille offensive — une attaque décisive : c'est l'idée principale qui doit guider notre pensée et notre caractère, afin de les soutenir au niveau des épreuves à venir, au-dessus des doutes qui les assailliront. Rappelons la pensée de Napoléon : « On se fait généralement une idée imprécise de la force morale nécessaire pour, après avoir pleinement examiné les conséquences possibles, livrer l'une de ces grandes batailles dont dépendent l'histoire d'une armée et de l'État. Pour cette raison, il est rare de rencontrer des généraux qui donnent volontiers bataille ». Cependant, la décision de la livrer est nécessaire.

Nos recherches historiques nous conduisent également à la conclusion que toute campagne consiste en une série d'actes stratégiques, chacun se terminant par une grande bataille. Mais ces différentes actions stratégiques sont-elles liées simplement par hasard ou par l'inspiration inconsciente du chef, ou, au contraire, découlent-elles d'une séquence logique indiscutable que nous pourrions suivre en établissant les relations de cause à effet, reliant les actions de l'armée depuis son départ des positions pacifiques jusqu'à son retour après la conclusion d'une paix victorieuse ? Voilà la question qui se pose à nous.

Ayant étudié en détail les opérations de la guerre, allons plus loin afin de proposer une synthèse, si cela est possible, pour trouver dans les opérations ce lien logique, ainsi que le moment où la guerre atteint son objectif, si ce dernier existe. La guerre consiste-t-elle uniquement à conduire les troupes vers le combat et à les utiliser dans cette bataille, ou existe-t-il en outre une théorie de la guerre qui nous indiquerait où s'achève la lutte et quelle direction y conduit ? Nous savons comment mener les troupes, mais vers où ? Sur quel chemin cette stratégie, qui tend vers le combat, doit-elle le rechercher puis l'organiser ? Il en va de

même pour le deuxième et le troisième combat. Et une fois que nous savons où chercher ces combats, se posera devant nous la deuxième question : comment les préparer afin d'atteindre l'objectif de la guerre.

Napoléon a répondu à de telles questions. Un jour, il lut dans un ouvrage l'expression « guerre méthodique ». Désespéré, il s'exclama : « Toute guerre bien menée est une guerre méthodique ». Par la suite, il écrivit ce qui suit : « Toute guerre doit être méthodique, car toute guerre doit être conduite selon les principes et les règles de l'art et de la logique, conformément à son objectif ».

Par conséquent, il existe des guerres bien ou mal menées, selon que la succession des idées, des méthodes et l'application des règles de l'art à la réalisation de l'objectif poursuivi aient été respectées ou non. Ensuite, Napoléon ajouta :

« La stratégie est un art fondé sur des principes que personne n'a le droit d'oublier. Tous les grands généraux de l'Antiquité, ainsi que ceux qui, par la suite, ont dignement suivi la voie qu'ils avaient tracée, n'ont accompli de grandes choses que parce qu'ils avaient assimilé les règles et principes naturels de l'art, c'est-à-dire que leurs combinaisons étaient correctes, et leur conception des moyens à mettre en œuvre était précise, et qu'ils entraient en lutte avec des difficultés.»

« Grâce à cette assimilation, ils ont connu le succès, quelle que fût l'audace de leurs entreprises et l'ampleur de leurs victoires. Ils n'ont jamais cessé de faire de la guerre une véritable science. C'est uniquement en vertu de cette considération qu'ils sont nos grands maîtres, et ce n'est qu'en cherchant à les imiter que nous pouvons espérer nous rapprocher d'eux.»

Par conséquent, la guerre, considérée dans son ensemble, n'est pas une question de hasard, mais une science qui peut être apprise. Il existe des principes de stratégie ; ce sont eux seuls qui déterminent la justesse des combinaisons et le concept exact des moyens à mettre en œuvre. Et Clausewitz ?

« Lorsque l'on lit les rapports que rédigent les grands chefs militaires sur leurs campagnes, dans lesquels ils mettent en mouvement des centaines de milliers d'hommes avec la même aisance que s'il s'agissait de déplacer seulement eux-mêmes, lorsque l'on entend comment, en expliquant les motifs qui les ont guidés, ils énoncent les considérations les plus simples et parfois attribuent même leurs décisions simplement à l'obéissance à leur instinct, il semble qu'il n'y ait rien de plus facile que de commander une armée, et la guerre nous apparaît réduite à la taille d'un simple duel. Mais lorsque la question consiste à établir une théorie pour laquelle il est nécessaire de tout présenter de manière systématisée et cohérente, et de trouver pour chaque action des fondements logiques suffisants, la pensée s'embrouille, et chacun ressent involontairement la peur de rester à jamais rampant dans les bas-fonds des conclusions élémentaires et de ne jamais atteindre ces hautes régions où au grand chef militaire s'ouvre la liberté nécessaire pour dominer les événements, embrasser d'un seul regard toute la guerre et décider de la direction qu'il doit suivre, direction dont personne ne pourra plus le détourner.»

« Cependant, si nous sommes destinés à réussir, nous pensons que nous ne pouvons y parvenir qu'en suivant obstinément le chemin que nous avons tracé depuis le début (analyse des situations, étude de l'histoire des circonstances). La théorie doit souligner au lecteur et lui faire ressentir (c'est le seul sens de son existence) les moments où les idées se concentrent et se lient, formant des principes ou des règles.»

« La théorie doit indiquer les idées principales et les points de vue offrant une perspective large, qui élargissent la pensée au-delà de sa quête dans les sphères supérieures de l'art militaire.»

« Mais c'est là que s'arrête l'aide que l'on peut attendre de la théorie, car elle n'est capable ni de fournir des formules pour résoudre des problèmes, ni d'indiquer le chemin étroit sur lequel il faut chercher une solution. Ayant montré au commandant toute la

multitude de notions et leurs relations, la théorie le quitte à nouveau, et lorsqu'il faut agir, elle le laisse décider par lui-même en fonction des moyens dont il dispose et de ses forces morales innées. De cette double équation découle généralement une impression juste et une évaluation correcte de ce qu'il faut faire, et il semble que les considérations rationnelles aient moins d'influence sur la décision finale que les exigences et les dangers qui découlent de la situation.»

En ce qui concerne la guerre, cette citation conduit une fois de plus à la même leçon morale : toutes les actions sont liées par une logique que l'on peut représenter sous forme de théorie. La familiarité avec cette théorie développe et soutient la pensée.

Quand il s'agit de passer à l'action, pour s'élever à une liberté permettant de dominer les événements, il faut se tourner vers la connaissance de la vérité, vers les convictions, ainsi que vers le caractère et les forces morales qui se développent sur la base de ces convictions.

Dans cette équation double, l'école ne nous donne qu'une moitié et ne fait que pointer la seconde, en réduisant mais sans éliminer complètement la distance inévitable entre la coupe remplie de vin et les lèvres, entre la théorie et la pratique.

En partant de ces considérations, nous allons une fois de plus nous consacrer à l'étude de l'histoire de 1870, de la guerre d'hier, afin de tenter de discerner les considérations générales qui prévalent dans la guerre moderne, et en particulier dans la guerre future, pour tenter d'établir une théorie et, en particulier, de noter les relations existant entre les différentes phases de la stratégie.

Nous nous attarderons sur une étude détaillée de la première phase de la stratégie, c'est-à-dire celle qui se termine par la première bataille, et dans cette analyse nous chercherons à découvrir les bases logiques des opérations qui la composent, afin de déterminer leur rôle à l'avenir, ainsi que les méthodes de leur mise en œuvre susceptibles de conduire à un résultat favorable.

a. Sur les causes de la guerre

Avant de déterminer où la guerre nous mène, examinons comment elle naît et d'où elle provient.

Moltke commence son récit de la lutte de 1866 par cette reconnaissance empreinte de franchise brutale : « La guerre contre l'Autriche est devenue une nécessité historique ».

La guerre de 1870 est née des mêmes raisons, c'est-à-dire uniquement et exclusivement du désir de la Prusse de la mener, désir qui, à son tour, découle du développement de l'ambition de la Prusse et de la conscience de sa puissance.

Depuis le jour où le prince Bismarck prit sur lui de raconter lui-même les événements, cette affaire ne fait aucun doute.

Le 13 juillet 1870, Moltke, Roon et Bismarck prenaient le petit-déjeuner ensemble et discutaient de la guerre qu'ils attendaient avec impatience. À ce moment-là, on apporta à Bismarck un télégramme du roi, de nature très rassurante et pacifique.

Le télégramme a été lu immédiatement ; le chancelier écrit ensuite :

«Roon et Moltke laissèrent tomber en même temps leurs couteaux et fourchettes.

Nous étions profondément attristés, et chacun avait le sentiment que l'affaire était perdue.

Alors je me tournai vers Moltke et lui posai la question suivante :

— Notre appareil, nécessaire pour mener la guerre, c'est-à-dire notre armée, est-il réellement si bon que nous puissions commencer la guerre avec les meilleures chances de succès ?»

— Nous n'avons jamais eu de meilleur appareil, — répondit Moltke.

Roon, en qui j'avais en réalité moins de confiance, confirma entièrement les paroles de Moltke.

— Dans ce cas, continuez tranquillement votre petit-déjeuner, — dis-je à mes deux compagnons.

Après cela, je me suis assis à une petite table ronde en marbre, qui se trouvait à côté de la table où l'on prenait le petit-déjeuner, j'ai relu attentivement le télégramme, j'ai pris un crayon et d'un geste libre j'ai barré l'endroit où il était dit que Benedetto avait demandé une nouvelle audience, et j'ai attaché la queue du télégramme à sa tête.

Le télégramme a pris une tout autre apparence. Je l'ai lu à Moltke et à Roon dans la nouvelle version que je lui avais donnée. Ils ont exclamé d'une seule voix : c'est magnifique, cela produira l'effet voulu.

Nous avons continué notre petit-déjeuner avec appétit. La suite est connue.

Cette histoire ne nécessite pas de commentaires.

L'année 1866 a expulsé l'Autriche de l'Union germanique, une puissante rivale de la Prusse ; l'année 1870 devait unir l'Allemagne avec un avantage en faveur de la même Prusse.

Quoi de mieux pour cimenter l'Allemagne que le sang allemand versé pour défendre la patrie contre l'ennemi ancestral ?

En un mot, tout peut servir de prétexte à la guerre, lorsqu'une des parties souhaite la guerre. Une offensive stratégique est précédée d'une offensive historique ou, plus exactement, politique. Mais le désir de guerre n'est justifié que s'il est accompagné du développement de la puissance militaire. Et ainsi, contrairement au proverbe latin : « Si vis pacem, para bellum » (si tu veux la paix, prépare la guerre), nous voyons souvent des peuples qui s'arment pour bientôt passer à l'offensive.

b. Sur le but et les moyens de la guerre

Mais toute l'ampleur avait-elle été envisagée et un plan préliminaire de cette guerre, dans laquelle on s'était lancé si imprudemment, avait-il été esquissé ? Jusqu'où prévoyait-on mener la guerre et quelles étaient les opérations prévues pour réaliser son programme ?

Clausewitz, le maître de Moltke, nourrissant l'idée d'une guerre contre la France, avait déjà écrit ce qui suit :

«Ainsi : puisque le centre de puissance d'un État réside dans son armée et sa capitale, le plan de la coalition doit être le suivant :

- 1) écraser l'armée française dans une ou plusieurs batailles décisives ;
- 2) s'emparer de Paris et, enfin,
- 3) repousser derrière la Loire les restes de l'armée française vaincue.

Le point vulnérable de la monarchie française se trouve entre Paris et Bruxelles ; dans cette direction, la capitale n'est qu'à 220 kilomètres de la frontière. C'est ici que se situe le centre naturel, autour duquel une partie des troupes de la coalition doit se regrouper (c'est là qu'elles doivent agir).

Si la France décide de continuer à opprimer l'Europe, comme elle l'a fait pendant cent cinquante ans, je suis convaincu qu'en agissant ainsi, nous la pousserons à se repentir. Il faut punir cette nation fière et la contraindre à se soumettre aux conditions nécessaires pour la paix du monde, derrière Paris, sur la Loire. »

La prophétie a-t-elle jamais été réalisée plus pleinement ?

Le programme a-t-il déjà été exécuté avec plus de précision ?

En quoi consistait ce programme ?

D'abord une bataille, peut-être même plusieurs batailles, puis la prise de Paris et le refoulement de l'ennemi derrière la Loire. Seule une France placée dans de telles conditions accepterait de conclure la paix.

Et nous voyons que la stratégie commence à mener la guerre en ayant des objectifs parfaitement définis, et chaque phase du combat aura son propre but.

Il faut avoir un objectif ; c'est une règle élémentaire générale de la vie quotidienne, nécessaire pour atteindre un quelconque résultat. En tactique, personne ne songe à contester cela, car l'objectif est le principal objet du combat, vers lequel se concentrent les efforts les plus importants et où est dirigée l'attaque décisive.

Pourquoi la situation serait-elle différente en stratégie ? Comment peut-on aborder la stratégie sans but ni plan, alors que toutes les données objectives peuvent être établies encore en temps de paix ? Le centre de puissance de l'ennemi, et donc les points contre lesquels il convient de diriger les attaques pour atteindre la victoire, peut être déterminé, à l'exemple de Clausewitz, déjà en temps de paix. Telle est la conclusion à laquelle conduit l'étude a priori.

Telles sont également les conséquences a posteriori : y a-t-il eu réellement une seule campagne où Frédéric, Napoléon ou Moltke n'auraient pas déterminé à l'avance les objectifs ?

«Je serai à Berlin avant eux», dit Napoléon au début d'octobre 1806, et c'est pour être à Berlin avant eux qu'il oriente toute sa stratégie et dirige en conséquence ses attaques ; la veille de Iéna, dans ce but, il retient sur la Saale les corps de Davout et Bernadotte, ce qui aurait à peine pu être justifié tactiquement.

Il ne se contente pas de préparer le lendemain ; il vise plus loin, il pense à après-demain. Il est incontestable qu'il veut livrer une grande bataille aux principales forces ennemis, et celle-ci doit, sans aucun doute, avoir une issue victorieuse. En même temps, il ne néglige pas la tactique du combat, mais dans la forme de cette bataille visant à prendre la ligne de communication ennemie, il exige non seulement de renverser l'ennemi, mais fixe de grands objectifs ; il lui faut préparer la deuxième partie du programme : être à Berlin avant les Prussiens, objectif de la guerre, afin d'y trouver un gouvernement sans armée, c'est-à-dire impuissant, de la même manière qu'il a déjà traité avec une armée sans gouvernement, c'est-à-dire sans ressources (financières, humains).

En 1870, la poursuite de l'objectif lointain n'était pas toujours directe, mais elle restait constante et définie, ce qui représentait le développement de la pensée profonde de Clausewitz. Moltke l'a mise en œuvre lorsqu'il a cherché, par son déploiement stratégique au début de la guerre, à couper les armées françaises de Paris et de la Loire, lorsqu'il préparait la bataille de la Sarre (les 8 et 9 août), ainsi que dans les opérations près de Metz et Sedan.

Par conséquent, une stratégie dont le premier objectif est de rechercher et d'affronter les principales forces de l'ennemi a également des objectifs plus lointains que cette rencontre et cette bataille. Mais si dès le départ il faut prévoir d'autres résultats et viser d'autres buts, le commandant, en commençant par la première bataille, afin de concentrer toutes les lignes de son comportement vers un seul point, doit dès le premier pas établir l'objectif final de la guerre.

Sous sa forme absolue, que revêt la guerre moderne, tout a sa cause, et les actions se suivent sans entractes. Elles se confondent constamment à un tel point qu'on ne peut considérer qu'un seul de leurs résultats, c'est-à-dire le résultat final. Soit la guerre est terminée, soit rien n'est encore accompli. Les succès partiels n'ont d'importance que dans la mesure où ils assurent le résultat final, c'est-à-dire forcent l'adversaire à accepter nos conditions. « Seul l'achèvement couronne l'œuvre » (Clausewitz). La première bataille est soumise dans la même mesure à cette règle que les autres résultats partiels.

La détermination de l'objectif final, de cet objectif décisif, découle évidemment de la politique, qui seule peut nous dire pour quoi elle mène la guerre et pourquoi, ayant posé la plume, elle prend l'épée. La réponse à cette question sera certainement différente à chaque fois. Il existe des capitales, mais il existe aussi d'autres centres de puissance nationale, d'autres organes nécessaires à la vie des peuples ou des gouvernements ; leur importance, à son tour, change en fonction de l'époque et du pays (la résistance de l'Autriche ne sera pas la même que celle de l'Espagne). Cependant, la réponse à la question posée reste néanmoins une base nécessaire, et la stratégie doit la recevoir de la politique ou de l'histoire ; sans elle, elle ne peut agir qu'à l'aveugle. En revanche, une fois cette réponse établie, elle indiquera la voie à

suivre pour mener la manœuvre préalable à la bataille, ainsi que les limites jusqu'où développer les opérations lors de l'exploitation de la victoire.

Napoléon n'a-t-il pas échoué en 1812 à cause de la détermination d'un objectif final erroné ? Il espérait en vain que la prise de Moscou et la conquête de la moitié de la Russie assureraient la paix qu'il désirait. Rappelons également le désespoir de Napoléon lorsqu'il, après avoir perdu les batailles de La Rothière, Lannes, d'Arcis, et ainsi de suite, reprend ses actions contre les voies de communication ennemis et constate que les armées alliées ne reculent pas devant lui, mais continuent leur marche sur Paris. Leurs monarques savaient aussi où se trouvent les centres de pouvoir des États, et comprenaient également que Napoléon, en tant qu'empereur, ne pourrait pas survivre à Napoléon, vaincu au combat, général sans armée, et que cet empire en agonie devait être achevé non pas par la poursuite de l'armée ennemie, mais par la chute du gouvernement à Paris, car tant que l'empire existait, il pouvait, le cas échéant, rétablir cette armée.

Rappelons également Napoléon le lendemain de Waterloo, lorsqu'il contemplait son désastre militaire et dit : « Un certain Louis XIV aurait pu se tirer d'affaire ». Bien sûr, par ces mots, il n'attribuait pas au « Roi-Soleil » des talents militaires qu'il ne possédait pas lui-même ; par conséquent, il voyait des éléments de puissance d'un autre ordre qui auraient pu sauver le monarque.

Et encore, sur le champ de bataille d'Arcis-sur-Ob, Napoléon s'entretint avec Sebastiani, son compatriote en qui il avait confiance. Sebastiani, surpris par l'ampleur des projets envisagés par Napoléon et par la faiblesse de ses forces disponibles, lui conseilla de décréter la levée en masse, qui avait sauvé la France en 1793. Mais l'empereur, avec la grandeur d'âme et l'ouverture d'esprit qui lui étaient propres, et qui lui permettaient de survoler toutes les catastrophes sans amertume, s'exclama : « Que me parlez-vous de la levée en masse dans un pays où la révolution a mis fin aux prêtres et aux nobles, tandis que je suis avec la révolution ».

Les nations possèdent effectivement plusieurs catégories de puissance : le monarque avec son gouvernement, l'aristocratie, le clergé, ou la milice générale, ou une idée révolutionnaire, ou un sentiment national, qui en 1809-1810 anima l'Espagne et ses juntas, et en 1813 porta l'Allemagne ; nous ne pouvons nier leur force. À cet égard, il faut en tenir compte afin de déterminer le moment d'arrêt de la vie de l'État et, par conséquent, définir l'orientation et la limite des opérations militaires envisagées. Chaque fois que nous traitons de la définition de cette limite, de cette orientation, nous devons faire face aux conditions de cas particuliers. Et leur évaluation, comme toutes les évaluations en temps de guerre, n'a rien d'absolu. Elle ne peut apparaître que comme un résumé tenant compte des conditions principales du moment et de l'ensemble des relations existantes.

Néanmoins, si nous portons notre attention, par exemple, sur notre voisin à l'ouest, nous verrons qu'il représente un empire, une fédération d'États dont une partie est située au nord et l'autre au sud du Main, c'est-à-dire l'Allemagne du Nord et du Sud, ayant des intérêts et des tempéraments divers, mais possédant une seule tête, située au nord, en Prusse, à savoir à Berlin. C'est là qu'il faudra se diriger pour porter le dernier coup, mais déjà sur le Main, près de Mayence, cet État serait divisé en deux parties. Par conséquent, les plans rationnels doivent consister à avancer vers Berlin en passant par Mayence, non pas parce qu'il est facile de traverser le Rhin là-bas, ni parce que la rive gauche commande la droite, ou vice-versa, mais parce que Mayence représente le point où les intérêts du nord se rejoignent avec ceux du sud, et donc peuvent être séparés.

En raison de cela, notre stratégie, dans la recherche d'une bataille décisive, d'une rencontre avec les forces principales de l'ennemi, ne restera pas indifférente à l'aile droite ou gauche, mais cherchera à repousser les armées ennemis de la direction de Mayence, puis poursuivra l'objectif de leur couper la route vers Berlin.

Quant à la paix, elle sera conclue lorsque notre stratégie fera face à un gouvernement incapable de contester, c'est-à-dire un gouvernement sans armée, soit détruite, soit coupée de lui.

Ici est esquissée l'ampleur dans laquelle il est nécessaire de développer la préparation à la guerre, en fonction de l'étendue du programme : le nombre requis de troupes en activité, de garnisons, d'unités pour l'occupation du territoire, le maintien des communications, le siège des forteresses, la protection des chemins de fer, et ainsi de suite, sans parler des services auxiliaires appropriés — administration, etc.

Telles sont les efforts et les moyens que nécessite la guerre moderne.

En tout cas, de ce que nous avons dit, il ne faut en aucun cas conclure que la stratégie est de nouveau subordonnée à la géographie et au terrain, qu'elle se tourne vers la recherche de positions ou de clés du pays ; elle doit seulement, dans une guerre nationale, prendre en compte les intérêts nationaux et les organes correspondants.

Lorsque Moltke prend pour objectif Paris, il vise évidemment le cœur de la France, une France centralisée dans une seule et énorme entité — la capitale. Il en va de même lorsque Moltke propose de régler ses comptes au nord de la Loire : il comprend parfaitement que le combat y sera décisif. Il sait que l'histoire du destin de la France méridionale, tant en matière de politique extérieure qu'interne, a toujours été déterminée par le sort de la France septentrionale. L'état-major suprême est ainsi une fois de plus imprégné d'autres idées, et pas seulement de la lutte contre les forces principales de l'ennemi. Pour lui, toute stratégie et toute science militaire ne se résument pas entièrement à la formule : diriger les forces principales directement contre l'armée principale ennemie ; notre remarque, d'ailleurs, ne diminue en rien l'importance de cette opération nécessaire mais insuffisante, elle vient simplement la compléter. Partant de cette formule, Moltke désigna certes comme première cible les forces principales de l'ennemi, mais en même temps il visait plus loin, vers Paris et la Loire, ce qui détermina la méthode d'approche de la première cible.

Dans ce cas, sa stratégie était basée sur l'avance vers Paris et la Loire, afin de rattraper là un gouvernement sans armes et incapable de défendre ses arguments. Mais il fallait d'abord passer par Metz, puis par le nord de la France, en un mot, par tous les points où il était possible de battre les forces françaises. Il fallait remplir ces conditions préliminaires, sinon le premier pas n'aurait pas encore été franchi. Cela a déterminé l'ordre de l'invasion.

L'histoire peut justifier la validité de cette théorie.

Le commandement arménien, grâce à des manœuvres qu'il a inspirées et à une prise inattendue mais en tout cas partiellement préparée à Metz et Sedan, a réussi, au 1er novembre, à nettoyer radicalement le théâtre des opérations de toutes les forces organisées de France.

Après Metz et Sedan, il ne restait plus aucune armée en France digne d'être appelée ainsi et, malgré cela, pour obtenir la paix, il a fallu mener une lutte acharnée pendant encore quatre mois.

Par conséquent, dans les armées organisées (de Metz et de Sedan), toute la puissance du pays n'est pas encore concentrée ; c'est la première conclusion.

Mais peut-on prévoir en quoi aurait dégénéré la lutte : si le commandement allemand à Metz et Sedan n'avait remporté qu'un succès tactique, si les Allemands avaient vaincu nos armées mais ne les avaient pas coupées de la patrie ? Évidemment, l'armée française se serait régénérée à Paris et sur la Loire grâce aux nouvelles recrues incorporées dans les cadres survivants de Metz et Sedan. Combien de temps cette lutte aurait-elle encore duré, alors qu'elle s'était déjà poursuivie pendant quatre mois malgré l'absence de ces cadres ? Quelle forme la guerre aurait-elle pu prendre en présence d'un gouvernement qui comprenne l'essence de la guerre nationale et se hâte entièrement de Paris vers les armées déployées dans les provinces, donc en France ? Que se serait-il passé si le gouvernement, en séparant le

sort de Paris de celui du pays, avait compris que la résistance est possible là où existe une liaison avec la mer, qui fournit armes et pain, où se trouve un territoire fournissant le matériel humain et toutes sortes de moyens, et offrant également l'espace nécessaire pour se battre et manœuvrer malgré l'ennemi ?

Avec un tel gouvernement, nos adversaires n'auraient eu d'autre choix que de traverser la Loire et, ayant déjà épuisé leur armée, d'entreprendre la conquête systématique du territoire sur 600 kilomètres jusqu'à notre frontière sud, en espérant une faveur constante de la fortune jusqu'aux Pyrénées ; et cela, peut-être, était plus que ce que la fortune voulait accorder, cela signifiait peut-être devenir importun pour elle.

En présence d'un gouvernement refusant d'entrer en négociations, dans une guerre se déroulant sans encombre, on peut atteindre l'objectif et consigner la chute d'un État hostile uniquement en atteignant ses limites extrêmes opposées, ce qui exclura la possibilité de l'existence de tout gouvernement hostile.

Mais il faut y arriver. En 1812, la prise de Moscou s'est avérée insuffisante.

Et en plus, il fallait que le territoire occupé soit réellement conquis et soumis. La prise de Madrid et la capture de l'Espagne n'ont pas assuré fortement la possession du pays.

Dans l'histoire, le nom de Gambetta sera glorieux parce qu'il a compris que le centre de pouvoir du pays ne réside pas dans sa capitale, mais dans la nation elle-même avec toutes ses multiples ressources personnelles. La capitale ne compte que deux millions d'habitants, qui se retrouveront bientôt bloqués, tandis que le pays compte trente-cinq millions de personnes disposant encore de liberté de manœuvre et d'action. Le mérite de Gambetta est donc d'avoir, en se basant sur la nation, organisé une guerre nationale et une lutte jusqu'aux dernières limites.

Malheureusement, même les esprits les plus brillants ont du mal à se libérer complètement de l'emprise des idées de leur temps ; ainsi, Gambetta n'a pas réussi à appliquer sa théorie dans son intégralité.

Ayant organisé les armées nationales, Gambetta n'a pas réussi à mener une guerre nationale, il n'a pas réussi à se libérer de l'opinion dominante qui associait le destin de la nation à celui de la capitale. Le premier objectif pour ses armées miraculeusement constituées est de libérer Paris et, ce faisant, il épouse leurs forces dans des attaques contre des troupes nombreuses, entraînées et victorieuses, dans une offensive qui leur est trop difficile ; en quête d'une solution immédiate et complète, qu'elles ne peuvent apporter, il les dirige dans un terrain totalement défavorable pour des troupes jeunes et inexpérimentées — la Bosis.

Un programme répondant raisonnablement aux exigences de la lutte nationale aurait un caractère complètement différent. Tout d'abord, il viserait à défendre pas à pas le territoire fournissant les moyens, puis chercherait à libérer l'ensemble du pays. La mise en œuvre de ce programme conduirait d'abord à la défense, seule forme de guerre possible pour les jeunes formations, car elle utilise l'espace, le temps et le terrain, et permet d'éviter un combat décisif avec un adversaire qui, pour briser la résistance et conquérir le pays, a besoin d'une victoire complète. En fin de compte, lorsque les jeunes troupes seraient engagées dans la guerre et auraient pris confiance en elles-mêmes, le programme inclurait également l'offensive contre l'adversaire, constraint de se disperser, de s'étendre, d'être épuisé dans des efforts infructueux, dépendant de tout en raison de l'étendue de ses lignes de communication. Telle est la tactique à laquelle il fallait se tenir.

Pour une telle tâche, le grand patriote et puissant organisateur ne disposait pas de connaissances spécialisées suffisantes. L'organisation et la créativité dans les affaires militaires, et d'ailleurs dans d'autres domaines également, ne sont productives que si elles sont fondées sur une base solide : dans ce cas, cette base aurait dû être une compréhension complète de la nature de la guerre et des forces armées. Un contre-exemple est Carnot, qui,

précisément grâce à cette compréhension, a pu fonder la victoire sur le principe de la levée en masse.

Chapitre 2. Élaboration d'un plan de guerre

Il a été exposé ci-dessus comment Clausewitz et Moltke, en partant de notre situation politique et de notre passé historique, ont tracé l'orientation de l'offensive allemande : écraser nos armées les plus importantes, se porter vers Paris et la Loire et ainsi atteindre l'objectif de la guerre. Nous avons également mentionné brièvement la préparation qu'il fallait effectuer encore en temps de paix pour garantir à cette offensive une puissance de pénétration suffisante. Il a été succinctement noté comment le plan allemand pourrait être contrecarré par l'organisation de Gambetta, dûment utilisée sur le plan militaire.

Ainsi, le plan allemand bien fondé en temps de paix consistait à préparer et à mettre en œuvre un instrument capable de le réaliser : organiser l'armée, anticiper ses besoins, puis la lancer au combat. En effet, les questions d'organisation, de mobilisation, de transport, de concentration et de ravitaillement des troupes sont les premières à résoudre. En temps de paix, ces questions constituent la tâche de l'état-major général, que Moltke résume ainsi : « Elle consiste en l'étude minutieuse, jusqu'aux moindres détails, de la concentration de grandes masses militaires et de leurs déplacements en cas de guerre, et à avoir à l'avance les plans nécessaires prêts à être exécutés ».

Il ajoute : « Depuis le mouvement initial de l'armée, les considérations militaires se confrontent aux considérations politiques et géographiques les plus variées. Mais toutes les ordonnances à venir peuvent être discutées à l'avance, et si les troupes sont prêtes à partir en campagne et que le service du transport est en état d'organisation, elles doivent aboutir au résultat recherché. » De cette manière, ces ordonnances sont intégrées dans le plan de guerre et y occupent une place importante. En raison du développement des chemins de fer, le dispositif de concentration, en vue d'une guerre de masses, a considérablement changé depuis le début du siècle.

En effet, les chemins de fer permettent de concentrer rapidement à la frontière des millions de personnes et d'utiliser immédiatement tous les moyens que la mobilisation offre. Par conséquent, les premiers affrontements revêtent normalement une importance décisive pour toute la campagne. Ils prennent des proportions gigantesques, particulièrement caractéristiques de notre époque, tandis que les autres opérations rappellent davantage les années 1805, 1800 et même 1796. Les premières opérations ont gagné en importance, en rapidité et en célérité, et c'est pourquoi elles ont nécessité une attention particulière à la mobilisation, avec la concentration soigneusement établie en temps de paix et la nécessité et l'importance de sa couverture, qui doit fonctionner dès le début de la crise politique. De là découle la préparation d'une série entière d'actions, pour lesquelles les guerres de Napoléon peuvent nous orienter sur des questions de principe, mais dont les détails d'exécution ne peuvent être divulgués.

De plus, des millions de personnes, concentrées à proximité de l'ennemi et prêtes à l'attaquer sans délai, ne peuvent pas recourir à l'ancienne formule : « se disperser pour survivre, se regrouper pour combattre » ; avec leur nombre, cette formule ne leur garantit ni l'un ni l'autre résultat. Il faut avancer et vivre en ordre compact, et pour cela, il est nécessaire d'obtenir des provisions depuis l'arrière. Le système de ravitaillement par véhicules roulants redevient nécessaire, ayant été remplacé pendant la révolution par un système de réquisitions ; il renaît du propre développement des armées nationales. Le fonctionnement de l'approvisionnement des troupes en nourriture doit être assuré encore en temps de paix par la création d'organes spéciaux et prévu par le plan de guerre.

Mais les opérations doivent également tenir compte des exigences de l'approvisionnement et de leurs conséquences. Si les chemins de fer sont nécessaires pour le

ravitaillement de l'armée, au moins au début de la guerre, celle-ci ne peut pas s'en éloigner trop. De même, en cas d'échec, l'armée doit se replier vers les régions intérieures capables de la nourrir, c'est-à-dire vers des zones productives. Ainsi, le territoire devient une base pour les opérations des forces en action, et les chemins de fer constituent leurs lignes de communication essentielles. Dans ces conditions, l'importance de la capitale, siège du gouvernement, qui peut facilement être coupé des armées, est surpassée par celle des grands centres du pays, des ports maritimes et des provinces riches, où les armées peuvent encore trouver des moyens de subsistance, ainsi que la possibilité de soutenir leur gouvernement à condition qu'il les suive. De cette manière, le développement de la guerre nationale a réduit le rôle de la capitale en tant qu'objectif des opérations et a mis en avant la nouvelle importance des objectifs nationaux.

Après avoir étudié en détail et, dans une certaine mesure, discuté à l'avance et préparé l'organisation de la mobilisation, de la couverture, des transports, de la concentration et de l'approvisionnement, beaucoup auraient volontiers essayé d'inclure dans le plan de guerre également le programme des opérations qui mènerait à l'objectif de la guerre. Cependant, à ce sujet, il ne faut pas se faire d'illusions. Le général Moltke lui-même a dit :

«Lorsqu'il s'agit de tâches stratégiques et de l'utilisation des moyens disponibles, c'est-à-dire des opérations, nos propres ordres rencontrent rapidement les décisions librement prises par l'ennemi. Cependant, si nous sommes prêts en temps voulu et remplis de la détermination suffisante pour saisir l'initiative, cela peut avoir une influence et amener l'ennemi à modifier ses intentions, mais seule la bataille est le moyen pour forcer l'adversaire à y renoncer.»

«De plus, les conséquences matérielles et morales de tout combat sérieux ont un tel impact qu'elles entraînent généralement un changement complet de la situation et, par conséquent, créent une nouvelle base pour de futures combinaisons.»

«Il est absolument impossible de déterminer, même avec une certaine certitude, un plan d'opérations dépassant le premier affrontement avec les forces principales de l'ennemi. Seule une personne totalement étrangère aux concepts de l'art militaire peut voir dans le déroulement d'une campagne quelconque l'exécution d'un plan, établi à l'avance dans tous les détails, et strictement suivi jusqu'à la fin. Un chef militaire, sans aucun doute, garde toujours à l'esprit l'objectif principal qu'il poursuit et ne le perd pas de vue, malgré la nécessité de prendre diverses décisions ponctuelles; cependant, il ne peut jamais déterminer à l'avance de manière fiable les voies par lesquelles il prévoit de l'atteindre.

En résumé de ce qui précède, nous constatons ce qui suit :

1. La possibilité de préparer de manière suffisamment fiable tout avant la première grande bataille, c'est-à-dire avant le premier affrontement avec les forces principales de l'ennemi, car jusqu'à ce moment, les deux parties sont libres dans leurs décisions, et dans cette position réciproque, aucun changement fondamental n'est encore survenu ; chacune des parties est encore libre dans ses actions, et il n'y a ni vaincus ni vainqueurs.

2. Cette préparation a une importance essentielle : — en raison de la signification autonome du résultat de la bataille générale ; — en raison des conséquences de cette bataille décisive, qui constituent une précondition sur la base de laquelle se développera la mise en œuvre du plan de guerre. Ce développement sera possible si la bataille a été engagée de manière appropriée, et impossible dans le cas contraire. Cependant, il ne faut pas penser qu'une bataille réussie élimine toutes les difficultés et donne le temps de corriger un plan mal conçu. À ce sujet, Moltke dit : « À peine pourra-t-on corriger au cours de toute la campagne les erreurs qui ont été commises lors du regroupement initial. » Nous avons déjà dit que si Metz et Sedan n'étaient que des victoires tactiques, à la suite desquelles les Français auraient été repoussés vers Paris et sur la Loire, presque rien n'aurait encore été accompli.

3. L'impossibilité d'établir de manière fiable le plan de l'opération au-delà de la première bataille générale. Après celle-ci, la situation pour les deux parties change : il faut la réévaluer en fonction des résultats de la bataille.

Seule la partie victorieuse peut espérer continuer à réaliser ses intentions, malgré les obstacles de l'ennemi. Ses combinaisons reposent sur une base solide, qui manque à l'adversaire.

En conséquence, beaucoup dépend de qui parviendra à occuper en premier une position aussi avantageuse ; d'où la compréhension simple de l'art militaire pousse les deux parties à chercher une bataille générale, une victoire décisive.

En tout cas, cela est recherché par la partie qui possède plus de détermination et plus de confiance en ses forces.

Ainsi, le premier objectif de l'armée est l'armée ennemie la plus importante ; le résultat de la rencontre sera soit une victoire, soit une défaite, donnant une nouvelle base pour de futures combinaisons.

Cependant, ce résultat ne donne pas tout encore, car bien que dans la bataille le vainqueur soumet la volonté du vaincu, il ne l'annule pas complètement.

«Des succès tels que Sedan, où d'un seul coup des armées entières sont balayées du théâtre des opérations militaires, sont absolument exceptionnels. En général, la volonté du vaincu continue dans une certaine mesure à influencer le calcul global. Malgré la défaite à Vert et le mauvais état de l'armée de MacMahon, celle-ci, en se renforçant à Châlons, força néanmoins les forces principales de l'ennemi à suspendre leur avancée vers Paris et à se diriger vers la frontière nord».

«Par conséquent, la victoire elle-même n'offre pas une sécurité absolue aux plans de commandement, et ce dernier doit constamment tenir compte des conditions du moment et des nouvelles influences opposantes. Celles-ci conduiront à de nouveaux combats qui, à leur tour, changeront la situation, tout comme la vue dans un kaléidoscope change à chaque nouvelle secousse. Ainsi, le général est contraint de coordonner quotidiennement, et parfois toutes les quelques heures, ses combinaisons avec la situation qui se recrée» (von der Goltz).

La stratégie doit progresser lentement et sûrement, pas à pas, d'un résultat à l'autre, sans jamais s'écartez de la direction prévue, de l'objectif de tous les efforts, établi sur la base d'une étude préalable de la situation militaire et politique générale ; pour cela, il est nécessaire de coordonner les opérations avec les exigences des nouvelles données révélées à chaque étape, tout en gardant constamment à l'esprit l'objectif final, aussi difficile et sinueux que soit le chemin qui y mène. Cela ne peut être prévu à l'avance, surtout en ce qui concerne les détails de l'exécution.

Ainsi, le plan de guerre cesse d'être un plan d'opérations, ce qui justifie pleinement l'aphorisme de l'empereur (Napoléon) selon lequel il n'a jamais eu de plan d'opérations ; cela ne signifie bien sûr pas qu'il ne savait pas où il allait et dans quel but.

Il avait un plan de guerre, il voyait l'objectif final. Il avançait et, au fur et à mesure qu'il clarifiait les circonstances et en fonction de celles-ci, il mettait en place les moyens pour se rapprocher et atteindre l'objectif.

1. Un ordre du jour discuté à l'avance et préparé dans tous les détails de son exécution, qui, sans changements significatifs, mène à la première grande bataille.

2. Par la suite, le développement de l'idée directrice, qui doit conduire à l'atteinte de l'objectif final : renverser ou soumettre le gouvernement hostile et occuper le territoire. Le chemin passe par des opérations dont la conduite dépend des exigences de la situation, et leur importance principale réside dans infliger une défaite aux forces ennemis.

Telle est le programme de la guerre, consistant en un plan.

Tel était le plan de Moltke, élaboré durant l'hiver 1868-1869 et réalisé en 1870.

Chapitre 3. Les mesures élaborées en temps de paix

Concentration. Rassembler ses forces dans l'espace

Les hypothèses de Moltke figurent dans le mémoire qu'il soumit à l'approbation du roi pendant l'hiver 1868-1869, ainsi que dans certaines instructions données au grand état-major à Berlin au printemps 1870.

Les premières hypothèses esquissent une opération, incorrectement appelée « concentration » par nous, et pas mieux par les Allemands — le terme « déploiement stratégique » ; dans la langue de Napoléon, cette opération était appelée le rassemblement des armées. Il est nécessaire de l'examiner du point de vue du regroupement dans l'espace et du regroupement dans le temps.

Il est nécessaire de prendre en compte l'espace, car en préparant les premières collisions, la concentration des forces ne doit pas se faire n'importe comment et n'importe où, car ces grandes batailles sont une grande conséquence d'où découle naturellement le plan de la guerre. « Il est à peine possible, au cours de toute la campagne, de corriger une erreur commise au moment du déploiement stratégique initial. » (Moltke). Il est nécessaire de prendre en compte le temps, car l'initiative que celui-ci permet de saisir pour le plus prompt des deux adversaires a pour conséquence de troubler les opérations de l'autre ; le temps nous rapproche rapidement du résultat recherché. Von der Goltz dit à ce propos : « Si le déploiement stratégique français avait devancé le déploiement allemand de trois jours, cela aurait aujourd'hui permis aux Français, sans tirer un seul coup de feu, d'investir Metz et Thionville, de progresser sans obstacle jusqu'à la Sarre, de couper les communications de Strasbourg et de contraindre les forces allemandes à se déployer dans la même région qu'en 1870 ».

Revenons au mémoire : il évalue avant tout les forces qui peuvent entrer en jeu.

L'Allemagne du Nord compte treize corps d'armée, dont dix pourront être déployés, tandis que trois seront laissés pour la garde des côtes et pour la surveillance des États voisins (des considérations géographiques et politiques qui, au début des opérations militaires, se lient à des considérations militaires) : au total 300 000 combattants.

Les Français n'auront pas plus de 250 000. De plus, la supériorité allemande augmente encore dans les conditions suivantes :

1. Si l'Allemagne du Sud se joint.
2. Si l'occasion se présente d'utiliser trois corps d'armée, initialement retenus sur place.
3. Si parmi 250 000 hommes, les Français allouent encore un corps expéditionnaire, destiné à des opérations isolées.

Comme on peut le voir, contrairement aux Français et aux inventeurs de théories, qui cherchent à réussir par une diversion habile, selon eux, même si elle les affaiblit, dans ce cas, tout le jeu se construit, à l'exemple de Napoléon, sur la masse des troupes, augmentée et concentrée autant que possible dans une seule et même direction. Le poids de la supériorité numérique est un moyen sûr d'atteindre le résultat recherché, c'est-à-dire l'anéantissement de l'ennemi, alors que le débarquement, même réellement effectué sur la côte allemande, ne prépare en rien la destruction des armées allemandes, mais facilite la défaite des Français.

Puisque les Allemands bénéficient d'une supériorité numérique dès le début et que celle-ci ne peut que croître, le mémorial indique la manière de l'exploiter : l'offensive.

«On ne peut nier l'importance de tirer parti de la supériorité numérique, qui est assurée dès le départ par les forces d'une Allemagne du Nord.»

Attaquer pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de compenser son manque de forces.

Par conséquent, le déploiement stratégique sera synchronisé avec l'offensive. Mais pendant la préparation de l'offensive dans telle ou telle direction, il est possible que nous

devenions nous-mêmes la cible d'une attaque surprise dans telle ou telle direction. Comment la repousser ?

1. «En ce qui concerne les premières (expéditions françaises sur la côte), suffisamment de forces seront laissées à l'intérieur du pays pour les repousser.»

2. Les Français peuvent attaquer le Sud de l'Allemagne. «En ce qui concerne l'opération contre le Sud de l'Allemagne, des réunions ont déjà eu lieu à Berlin avec les représentants des troupes déployées par les 269 États du Sud. Il a été reconnu que si l'on envisageait une défense directe du Haut-Rhin et de la Forêt-Noire, le simple éloignement des forces empêcherait l'Allemagne du Nord, au moment crucial, de fournir un soutien immédiat et significatif. Au contraire, une meilleure sécurité pour l'Allemagne du Sud découlerait de la concentration de toutes ses forces sur le Rhin moyen, d'où elles pourraient agir offensivement soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche, contre le flanc de l'armée envahissante, ce qui obligerait inévitablement celle-ci à s'arrêter ou à se retirer.»

«La justice exige de noter que, en rejoignant ce point de vue, les souverains allemands ont prouvé leur dévouement à la cause commune et leur confiance envers le commandement suprême... car ils n'ont pas hésité à exposer, à partir des troupes en action dont ils disposaient, les limites de leur propre territoire et à les intégrer immédiatement à l'Allemagne du Nord....». L'expérience de 1866, que Moltke a habilement exploitée, les a convaincus de la nécessité de s'unir sous un commandement unique.

Appelons cela une leçon de stratégie ou une leçon de patriotisme. Quant au chef d'état-major, il fonde la défense du territoire menacé sur la puissance de masse, rassemblée et prête pour une offensive aussi rapide que possible. En particulier, il base cette couverture sur un groupement, dont la conséquence est une attaque de flanc.

Voici l'utilisation correcte de l'enseignement mémorable de Bonaparte : « Pour protéger Gênes, Bolle aurait dû recourir à une couverture indirecte, rassemblant toutes ses forces entre Acqui et Cairo, sur le flanc gauche de la marche française attendue le long de la route côtière vers Gênes ».

«Après Montenotte, les Piémontais, au lieu d'occuper Millesimo, auraient dû se retirer vers Dego et se joindre aux Autrichiens. Ainsi, ils auraient couvert indirectement Turin, car ils se seraient trouvés sur le flanc de la route menant à cette ville, et en se joignant aux Autrichiens, ils auraient réduit les chances de victoire des Français.»

De plus, la zone de concentration choisie représentait également cet avantage stratégique qui couvrait au mieux le nord de l'Allemagne, c'est-à-dire la ligne de communication.

Ici se révèle l'importance que, dans la guerre moderne, revêt l'idée de défense et de couverture. Elle se traduit par la concentration de tous les moyens disponibles dans la direction la plus favorable à l'offensive, d'où ils protègent directement ou indirectement les points les plus importants de l'État, car l'ennemi ne peut les menacer tant qu'il n'a pas rencontré les forces principales, et ce face-à-face décide de tout.

En raison de cela, la question de la protection même du territoire doit être abordée sous le même angle que pour l'Allemagne du Sud en 1870, et pour Huningue et Turin en 1796. Une couverture immédiate et directe, souvent infructueuse, devient inutile. L'histoire nous l'enseigne depuis la bataille de Valmy : le duc de Brunswick possédait la route vers Paris, mais il était incapable d'agir contre la capitale, bien que le chemin y menant fût libre ; puis, lorsque sa tentative du 20 septembre échoua, il fut obligé de se retirer précipitamment pour éviter la destruction. Pas de victoire — rien n'est accompli. Que les intérêts secondaires se dissipent et ne nous aveuglent pas sur l'objectif principal, que nous devons toujours avoir clairement devant nous, ainsi que le seul moyen de l'atteindre — une masse aussi forte que possible. « En Europe, il existe beaucoup de bons généraux, mais leurs regards se dispersent immédiatement sur trop de choses ; moi, je ne vois qu'une seule chose — les masses ennemis. Je cherche à les

écraser et je suis pleinement convaincu qu'ensuite tout le reste suivra de lui-même.» (Napoléon).

L'exemple de Moltke nous enseigne qu'il ne faut pas se livrer à une fragmentation à courte vue de la défense de l'État en protégeant Paris, les côtes du Cotentin, la Provence et d'autres frontières menacées. La sécurisation de tous ces points résultera de la concentration de toutes les forces dans une zone centrale, d'où elles pourront agir offensivement contre l'armée ennemie envahissante.

3. Les Français peuvent enfin violer la neutralité de la Belgique, du Luxembourg et de la Suisse.

«Si les Français envahissent la Belgique, leur armée diminuera considérablement en raison de la nécessité de détacher des unités pour occuper Bruxelles et surveiller Anvers.»

«Depuis les rives de la Moselle, il est encore plus facile de contrecarrer l'avancée des Français vers la Meuse qu'à partir de Cologne, car nous obligeons l'ennemi à tourner son front vers le sud et à engager une bataille décisive à un moment où toutes ses communications sont menacées.»

Par conséquent, la ligne de conduite à adopter vis-à-vis de l'ennemi consistera en une bataille à laquelle toutes les forces participeront, — un argument positif et décisif. De plus, cette bataille constituera une attaque sur le flanc, menaçant les voies de communication de l'ennemi, ce qui sera un facteur renforçant encore davantage son caractère décisif. Quant à la possibilité de se séparer de l'armée ennemie, il n'y a aucune raison d'en avoir peur, « car la distance de Bruxelles à Cologne est plus grande que celle de Cologne à Mayence, Kaiserslautern et Trèves, et dans ce cas nous aurons le temps d'arriver à temps sur notre Rhin inférieur ». Ce raisonnement est une vérité incontestable.

Il en va de même en ce qui concerne la violation de la neutralité de la Suisse :

«Cela causerait de grandes difficultés pour la France, car elle y rencontrerait une milice sérieuse et bien organisée». L'armée française ne pourrait pas continuer à avancer en raison de la menace sur le flanc. Par conséquent, si la pensée des Français suit la bonne voie, ils ne tenteront pas de débarquer sur nos côtes.

Ils ne violeront pas la neutralité de la Suisse ou de la Belgique.

Mais s'ils choisissent l'une de ces combinaisons sur la base d'un calcul erroné, la meilleure réponse à leur offensive sera néanmoins de se concentrer dans une seule zone, sans détacher aucune unité.

En un mot, il ne faut ni suisse, ni belge, ni sud-allemand, ni côtier ou autre variante.

Toutes ces hypothèses seront répondues par une offensive de toutes les forces combinées, partant d'un même rassemblement et d'une même zone préalablement établie. La zone de rassemblement n'est pas indifférente, elle doit être centrale et équipée de manière à permettre de rassembler rapidement les troupes et de passer à l'offensive, ce qui est le seul moyen de contrer le danger français en Suisse, en Belgique, dans le sud de l'Allemagne ou sur la côte.

Puisque, étant achevée, cette concentration doit prévoir la possibilité de passer à l'offensive dans diverses directions dangereuses, elle doit avoir non seulement un front, mais aussi une profondeur et des lignes successives ; comme nous le verrons plus tard, elle doit être morcelée.

À partir de ce passé, tournons-nous vers l'avenir avec une question : les principes de Moltke sont-ils applicables à la concentration de demain ?

Verrons-nous deux opérations préparées simultanément, l'une en Alsace-Lorraine et l'autre sur le Bas-Rhin ? Ce seraient deux offensives au lieu d'une seule, de plus particulières, en raison de l'espace qui les sépare. Il ne faut même pas en rêver. Mais, peut-on dire, cette

opération, restant unique, afin de surmonter les obstacles formés par nos fortresses, peut atteindre certains avantages, se déroulant principalement non pas en Alsace-Lorraine, mais sur le Bas-Rhin et en Belgique, et, par conséquent, elle aura lieu en réalité. Il est à peine nécessaire de prévoir cela ; car le regroupement, avant tout, doit viser à réunir toutes les forces dans le temps le plus court possible, ce qui nécessite le plus large usage des lignes de chemin de fer, des plateformes de débarquement, et ainsi de suite. Par conséquent, le regroupement se fera sans aucun doute exclusivement dans la zone la mieux équipée. À cet égard, la région du Bas-Rhin ne peut être comparée à l'Alsace-Lorraine. Le futur regroupement se calcule sur le terrain en fonction du nombre et de la densité des plateformes de débarquement. Elles se trouvent en Alsace-Lorraine.

Par la suite, nous verrons que d'autres circonstances plaident également en faveur de l'Alsace-Lorraine en tant que région de convergence.

En tout cas, si maintenant les Allemands, se trompant dans la compréhension de leurs intérêts ou guidés par certaines considérations qui nous échappent, violent la neutralité de la Belgique ou de la Suisse, on ne peut y voir de notre part qu'un aspect avantageux.

1. Indépendamment des obstacles que les Allemands auraient dû surmonter en raison de la résistance de ces petits États, ils auraient encore dû affaiblir leurs forces en laissant des détachements devant Anvers ou à Bruxelles.

2. Ils nous auraient donné l'occasion d'attaquer leur flanc avec toutes nos forces combinées, bien sûr, à condition que nous, à notre tour, respections scrupuleusement les principes suivants :

a) la concentration de toutes nos forces en une seule masse sans détachement de contingents ;

b) dans une zone, équipée de manière optimale avec des chemins de fer et des plateformes de débarquement — le seul moyen pourachever rapidement la concentration ;

c) à condition de donner à la concentration une forme telle que, par sa profondeur, elle permette, en cas de nécessité, de se tourner vers le nord-est ou le sud ;

Avant cette règle dominante, toutes les questions concernant les frontières menacées doivent disparaître, aussi intéressantes que puissent sembler leur apparence. Tout d'abord, la protection des frontières, comme l'a montré l'expérience de l'Allemagne du Sud en 1870, ne peut être atteinte immédiatement et ne peut être mise en place de manière suffisamment solide ; contrairement à cela, « la liberté de manœuvre de toutes nos forces, conservée jusqu'au moment où s'ouvrira devant elles la possibilité d'agir, remettra tout en question et, en cas de succès, garantira tout ».

Revenons à la zone de concentration unique, qui doit être capable de répondre à toutes les possibilités, occuper une position centrale et être largement équipée de chemins de fer, afin de permettre d'agir dans n'importe quelle direction en temps voulu.

Le premier objectif de l'armée ayant terminé sa concentration est le noyau des forces ennemis. Par conséquent, la concentration, dans la mesure du possible, doit être orientée vers la zone de déploiement prévu de l'ennemi. C'est la zone où le réseau ferroviaire permet de rassembler le noyau de l'armée dans les plus brefs délais ; ce que le mémoire souligne clairement :

« Si les Français souhaitent exploiter au maximum leurs chemins de fer pour accélérer la concentration de l'ensemble de leurs forces, ils devront inévitablement débarquer leurs troupes à Metz et Strasbourg sous forme de deux masses séparées par les Vosges. Leur réunion ne pourra être réalisée que par les chemins de fer ». La concentration des forces allemandes en une seule masse dans le Palatinat permet d'attaquer séparément les deux groupes français. Si la nécessité se faisait sentir de se défendre simultanément contre les deux groupes, « dans ce cas, dans le Palatinat, nous disposerions de lignes opérationnelles internes entre les groupes français ». Cette combinaison implique l'idée d'une défense stratégique. Malgré cela, bien que Moltke ait envisagé la nécessité de prévoir des actions défensives, il

prévoit néanmoins de répondre à l'offensive par une nouvelle manœuvre. Il ne prévoyait apparemment pas la réalisation d'une opération selon des lignes internes ; une telle opération présenterait en effet des difficultés sérieuses, étant donné les masses à manœuvrer. Il compte empêcher les Français de se réunir, ce qu'ils ne peuvent accomplir que par une avance, et les empêcher de prendre l'initiative de l'offensive en gagnant du temps, en atteignant rapidement des résultats et en passant à l'attaque.

En effet, Moltke déclare : « La concentration de toutes les forces dans le Palatinat sert également de couverture tant pour le Rhin inférieur que pour le Rhin supérieur et ouvre la possibilité d'envahir le pays ennemi ; sa réalisation temporaire de cette invasion précédera probablement l'apparition des Français sur le territoire allemand dans n'importe quelle direction ».

Fournir une réponse définitive à toutes les entreprises possibles de l'ennemi par une offensive de toutes les forces combinées, disposant d'une supériorité numérique contre un ennemi numériquement plus faible, dont les forces sont dispersées par le terrain, est véritablement une stratégie positive et saine.

« Grâce à une mobilisation préparée dans les moindres détails, à un plan de transport prêt, permettant à chaque corps de connaître le jour et l'heure de son embarquement et de son débarquement », la possibilité de passer immédiatement à l'offensive était, pour Moltke, garantie dans le temps.

Ainsi, Moltke met en mouvement ses armées non pas par une mobilisation précipitée comme Napoléon le faisait au début de ses campagnes, mais par une préparation méthodique, qui est le résultat d'années d'efforts d'un état-major général remarquablement organisé. Néanmoins, les résultats obtenus par Moltke, comme nous le montrera l'étude suivante, étaient moins assurés que ceux atteints par l'empereur, car la mesure de la fiabilité du travail réside toujours dans la prévoyance dont est capable la direction.

De plus, le rassemblement doit avoir lieu dans une zone où il est possible de nourrir les armées, que la phase suivante soit une offensive ou une défense après la fin du rassemblement. Le rassemblement doit également tenir compte de la direction prévue de l'offensive et des voies en cas de repli éventuel. Les chemins de fer, par lesquels le rassemblement est effectué, offrent généralement la possibilité de ravitailler facilement l'armée, pourvu que la retraite, en cas d'échec, se fasse vers la partie la plus importante du territoire et, par conséquent, que le rassemblement ait lieu en avant de cette partie. Ainsi, en France, la zone de rassemblement devrait apparemment se situer actuellement quelque part sur la ligne Châlons — Salen — Clermont-Ferrand. La mesure dans laquelle le rassemblement sera avancé ou retardé sur cette direction est déterminée par les délais de préparation.

En même temps, la concentration doit couvrir les provinces frontalières menacées. Actuellement, l'opinion publique a une influence trop grande pour que le gouvernement puisse laisser ces frontières sans protection. De plus, les provinces frontalières représentent des ressources et un territoire dont il faudrait ainsi se passer, et elles deviendraient un espace perdu qu'il faudrait reconquérir. Mais la nécessité de protéger une province ne signifie nullement l'occuper. Faire concilier cette idée avec la participation obligatoire de toutes les troupes aux opérations décisives, et donc assurer aux provinces menacées la sécurité souhaitable, soit indirectement, comme Moltke l'a fait pour l'Allemagne du Sud en 1870, soit au moyen de troupes de couverture, qui seront évoquées plus loin, sans pour autant violer le principe de concentration de toutes les forces. Il faut qu'une même formation réponde à la fois à ces obligations politiques et à la nécessité militaire : telles sont les exigences à partir desquelles, avant tout, les travaux de l'état-major général doivent partir.

Chapitre 4. Regroupement des forces

Ensuite, Moltke passe au regroupement des forces qu'il déployera dans la bataille générale, qui constitue le premier objectif poursuivi, et poursuivi de manière bien connue.

«Les masses mobilisées, en raison de leur importance, ne peuvent agir que si elles sont divisées en plusieurs armées». Mais comment les diviser ? Existe-t-il des lois ou une logique dans cette division, ou est-ce une affaire de hasard ?

«La composition de chacune d'elles (de chaque armée) doit être établie en fonction de la tâche spéciale qu'elle devra accomplir (dans la manœuvre, dans la bataille, aurait-il ajouté s'il avait terminé sa pensée) et de la répartition des différents corps d'armée, organisée de manière à leur permettre de se préparer dans le délai le plus court possible.»

Par conséquent, la composition des armées ne doit pas être harmonieuse et symétrique, mais doit varier en fonction de la mission spécifique prévue pour chacune d'elles. Voici la première conclusion.

Voici la première loi. Mais étant donné que l'offensive est prévue pour l'ensemble du groupement, avant de commencer l'étude de ces tâches particulières et des forces respectives et changeantes de chaque armée, Moltke construira tout le groupement dans l'esprit de l'attaque, en formant à partir du centre, de deux ailes et de la réserve, ce qui constitue réellement un groupement harmonieux des forces. Il ne forme pas, sous la pression de considérations aléatoires, trois, six ou sept armées, mais avant tout quatre, avec les attributions suivantes :

- 1- Armée : II corps. Aile droite, à Witlich.
- 2- Armée : IV corps. Centre, Neunkirchen-Hombourg.
- 3- Armée : V corps. Aile gauche, à Landau-Rastatt.
- 4- Armée : II corps. Réserve, devant Mayence.

Le centre, deux ailes, réserve. Voilà donc le système qui répond à cette exigence constante — assurer la direction principale et protéger les flancs, ainsi qu'aux exigences surgissant par hasard, qui sont satisfaites par la réserve. La réserve se trouvera à sa place si la 3^e armée reçoit l'ordre d'agir contre les Français avançant en Allemagne du Sud. Alors, la 3^e armée sera obligée de se concentrer sur la rive droite du Rhin et de manœuvrer seule, jusqu'à ce que les forces principales interviennent.

Dans ce cas, les forces principales, regroupées en tant que système d'attaque, apparaissent de manière incomplète et représenteront un corps n'ayant qu'un seul bras. Mais on lui a préparé un second bras sous la forme d'une armée de réserve, constituée de la garde et du XII^e corps. Celle-ci formera l'aile gauche dans la formation modifiée.

Voici à quoi se réduit, dans le système de Moltke, le rôle de la réserve stratégique. La théorie de ces réserves, formant des armées de deuxième ligne, n'a jamais été utilisée en pratique par les grands chefs militaires. En effet, il n'y a aucune raison de les inclure dans le système d'attaque.

La fonction de la réserve consiste soit à renforcer les troupes de tête, soit à contrer les imprévus, soit à porter un coup décisif. Le premier cas ne concerne pas la stratégie — la compétition des armées.

Un bataillon décimé peut être remis au combat grâce à un nouvel élan, à un nouveau bataillon. Mais Clausewitz dit : « Il n'y a encore jamais eu d'exemple d'une armée vaincue qui soit passée à l'offensive grâce à l'arrivée d'une nouvelle armée. La désorganisation en son sein prend déjà des racines trop profondes. »

Rappelons ce qui régnait le lendemain de Waterloo, de Sadowa ou de Frœschwiller.

Prendre une décision par une attaque décisive ? La tactique nous montre par quels moyens, avec quelle économie de forces, par quelle accumulation d'efforts le résultat est atteint, et pourquoi la décision est reportée jusqu'à la toute fin du combat, lorsque nous aurons en face de nous un ennemi épuisé et à bout de forces. Au lieu de cette loi tactique

d'accumulation progressive des efforts, la stratégie, comme nous venons de le voir, obéit à la loi de la simultanéité des efforts. Il est donc inutile de penser qu'une armée de réserve, positionnée en deuxième ligne, donnera la décision. Si elle n'est pas sur le front au moment de l'engagement des combats, elle ne disposera ni du temps nécessaire, ni de l'espace, ni des éléments moraux requis pour assurer la victoire.

La troisième considération, concernant le hasard, se retrouve, au contraire, dans la stratégie tout autant que dans la tactique. Cependant, à mesure que l'échelle à gérer augmente, le risque de rencontrer soudainement le hasard diminue. Les grandes opérations stratégiques se déroulent généralement si lentement, sur des espaces si vastes, et leurs résultats présentent habituellement une diversité si faible qu'ils peuvent toujours être anticipés à temps et que des mesures appropriées peuvent être prises.

Par conséquent, la réserve stratégique a raison d'exister pour faire face à l'imprévu uniquement lorsqu'il est impossible d'agir et qu'il est nécessaire de maintenir une position d'attente ; quelles conditions, justifiant la présence d'une réserve stratégique, se seraient présentées pour les Allemands si les Français avaient pris l'initiative et occupé le sud de l'Allemagne ou la Belgique. Et inversement, la réserve stratégique cesse d'être rationnelle à partir du moment où le commandement prend la décision finale de passer à l'offensive. Cela amène Clausewitz à dire : « Le moment où l'existence d'une réserve stratégique entre en contradiction avec la logique prévient de la prise de la décision principale. Par conséquent, à partir du moment où cette décision est prise, il ne doit plus y avoir de réserve. Il faut donc faire tous les efforts pour ne pas laisser naître l'idée même de créer une réserve stratégique, dont la seule tâche serait de parer aux contingences ».

À partir du moment où Moltke passe à l'offensive, la réserve stratégique cesse d'exister — elle se fond dans l'armée principale, c'est-à-dire dans la 2^e. Son groupement pour l'attaque n'inclut pas l'armée de réserve. Le rôle de cette réserve ne prévoyait qu'une tâche particulière, indiquée ci-dessus, au cas où les Français prendraient l'initiative et commencerait à contourner la concentration allemande.

Dans le dernier cas, les avantages d'une disposition en deux lignes deviennent évidents, que l'invasion se dirige par la Belgique ou par le sud de l'Allemagne.

Cependant, toutes ces considérations perdent leur importance lorsqu'il s'agit de la défense stratégique. Dans la défense, la réserve redevient le seul moyen de repousser enfin l'attaque principale de l'ennemi qui s'est révélée.

Rappelons, par exemple, l'offensive prévue mais non réalisée par Moltke les 8 et 9 août 1870 sur la Sarre. Il est évident qu'une contre-attaque et l'arrêt de l'encerclement que la 3^e armée devait réaliser sur la Haute-Sarre n'étaient possibles que par une manœuvre de grandes réserves disposant d'un espace suffisant.

À mesure que les distances et les forces augmentent, cette manœuvre doit se dérouler sur des distances de plus en plus grandes. Les 5 et 6 août 1870, on sait que trois armées allemandes présentaient un front d'environ 100 kilomètres. Il est sans exagération possible de prévoir à l'avenir des distances similaires. Dans de telles conditions, la réserve devra souvent avancer de 50 à 60 kilomètres, voire davantage, pour atteindre le secteur de ses opérations et se placer face à l'objectif qui lui est assigné. Pour achever une telle manœuvre à temps, des méthodes accélérées seront nécessaires, sinon la manœuvre sera retardée. L'utilisation de chemins de fer spécialement adaptés est le seul moyen permettant de réaliser cette manœuvre dans de nombreux cas.

Comme on pouvait le voir, Moltke a organisé ses forces en un système fragmenté. Contrairement à une armée unique (un seul bloc ou cordon) des Autrichiens en 1866 et des Français en 1870, il a divisé les forces disponibles en plusieurs armées, ce qui lui permettait de les déployer dans toutes les directions. Son système implique la présence de quatre armées tant que le commandement reste en position d'attente et dépend ainsi de l'éventuelle

initiative de l'ennemi. Lorsqu'il passe à l'offensive, le système se réduit à trois, c'est-à-dire qu'il se transforme en un corps avec deux bras—le centre et deux ailes. Comment le forme-t-il pour l'offensive ?

«L'opération contre la France, dit Moltke, consistera en une marche simple, aussi compacte que possible, à travers le territoire français jusqu'au moment où nous rencontrons l'armée ennemie afin d'engager le combat avec elle.»

«La direction générale de l'avancée est Paris, car en progressant vers cette ville, nous pouvons le plus sûrement espérer nous rapprocher de l'objectif fixé, c'est-à-dire la rencontre avec l'armée ennemie.»

Mais l'armée ennemie, étant le premier objectif qu'il espère ainsi trouver puis vaincre, comme nous l'avons vu, n'est pas l'objectif final — il reste encore Paris et la Loire. Ainsi, la manœuvre doit viser à couper l'armée française de Paris et de la Loire : les Français seront contournés par le flanc droit, et tout le système d'attaque sera organisé en conséquence. La composition de chaque armée allemande est déterminée par une tâche particulière dans cette manœuvre.

En développant cette ligne de pensée, il apparaît que le centre se déplacera directement en avant et attaquerà sur le front ; l'aile gauche, c'est-à-dire la 3^e armée, se verra confier la réalisation d'une attaque décisive d'enveloppement, raison pour laquelle cette armée doit être renforcée autant que possible ; en tout cas, elle doit largement surpasser les forces françaises que l'on peut s'attendre à rencontrer en Alsace. Cela lui donnera probablement la possibilité d'atteindre le champ de bataille sur la Sarre et assurera la réalisation de l'effort attendu d'elle.

En ce qui concerne l'armée de l'aile droite, la tâche qui lui a été assignée depuis le début se résume simplement à assurer la couverture et la protection. Elle comprendra un nombre minimal de forces.

Telles sont les considérations qui ont conduit à l'organisation du système d'offensive, consistant en ce qui suit :

Le centre, l'armée principale, dont la tâche consiste à porter un coup direct à l'ennemi, est la 2^e armée ; après le démantèlement de l'armée de réserve, elle comprendra six corps d'armée — III, IV, IX, X, XII et la garde — et quatre divisions de cavalerie (5^e et 6^e, la cavalerie de la garde et la cavalerie saxonne).

L'aile de choc — dont la mission est la manœuvre et l'attaque décisive lors de la bataille générale — est la 3^e armée, forte de cinq corps : V et XI prussiens, I et II bavarois, le corps badois-wurtembergeois et deux divisions de cavalerie (2^e et 4^e).

L'aile défensive, protégeant le flanc — 1^{re} armée, avec une force de deux corps, VII et VIII, et une division de cavalerie (3^e).

Beaucoup auraient volontiers supposé que ce groupement dépendait du nombre de forces disponibles et que, en présence d'un grand nombre de corps d'armée, un plus grand nombre d'armées serait constitué. Rien de tel. Trois corps (I, II, IV), initialement laissés dans le pays pour des raisons politiques, sont bientôt libérés et arrivent sur le théâtre des opérations. Moltke pourrait former à partir d'eux une nouvelle armée. Cependant, à ses yeux, il n'y a aucune raison pour cela ; au contraire, cela perturberait l'harmonie générale et l'économie du système. Pour être rationnel, le système doit comprendre un centre et deux ailes, soit trois groupes de corps d'armée, chacun ayant sa tâche particulière. L'organisation du système offensif ne sera pas modifiée. Les corps qui arrivent en dernier ne feront que renforcer les organismes déjà existants. Ils seront répartis entre les trois armées : le I corps entrera dans la première armée, le II dans la deuxième, le IV dans la troisième. Il n'y a aucune crainte d'inclure dans la deuxième armée sept corps et quatre divisions de cavalerie. Cette énorme masse atteindra le plus grand effectif jamais regroupé sous le commandement d'une seule personne.

Pour atteindre le champ de la bataille générale, trois armées, issues de ces considérations, devaient parcourir des chemins de longueurs différentes et accomplir diverses tâches. Avant que la 3e armée, formée dans le Palatinat bavarois, ne puisse faire sentir son impact sur le champ de la bataille générale, que l'on cherchait probablement à jouer plutôt sur la Sarre, elle devait vaincre les forces françaises en Alsace, franchir les passages relativement difficiles des Vosges et effectuer de longs déplacements ; tandis que la 1re et la 2e armées pouvaient rapidement atteindre la Sarre sans rencontrer auparavant aucun obstacle. Par conséquent, la formation de la 3e armée devait se terminer plus tôt. La répartition des corps d'armée entre les armées est déterminée par ces considérations de délais de préparation.

Si les Allemands, dans les conditions actuelles, avaient effectué une retraite avec un regroupement similaire à celui de 1870, une partie de leurs troupes aurait rencontré, à une distance relativement proche de la frontière, des obstacles ; sans aucun doute, certaines des routes qu'ils empruntaient auraient été coupées par les fortifications de Thionville, Épinal et Verdun ainsi que par les forts de garnison le long de la Meuse et de la Moselle supérieure. Certes, depuis l'invention de la mélinite, ces fortifications ont perdu une grande partie de leur importance, mais elles peuvent néanmoins résister au feu de l'artillerie de campagne ; cet obstacle doit toutefois être franchi par les troupes avant qu'elles ne puissent poursuivre leur marche.

Pour satisfaire à cette exigence incontournable, les Allemands ont équipé leur armée d'artillerie hippomobile à pied, c'est-à-dire d'artillerie de gros calibre.

Mais en outre, à l'avenir, comme par le passé, il existera des armées de manœuvre et des armées menant une attaque frontale. Les premières réaliseront les décisions préparées par les secondes. Selon le système napoléonien, ces dernières sont appelées l'avant-garde, tandis que selon le système de Moltke, elles constituent le centre. La première a pour tâche une attaque décisive, par conséquent tous les efforts seront consacrés au renforcement de leur composition ; les secondes seront réduites, à condition que leur front conserve la solidité et la stabilité nécessaires ; ces dernières peuvent être soutenues par une artillerie puissante et des fortifications de campagne. De cela découle la large diffusion moderne de l'artillerie de gros calibre, l'utilisation d'artillerie blindée et des fortifications sur les champs de bataille.

C'est ainsi que s'explique l'organisation moderne de l'artillerie allemande dans les armées en activité. Aux côtés d'un canon léger semi-automatique, chaque corps d'armée possède un régiment de howitzers de calibre 10,3 cm, et dans certains corps d'armée, des batteries lourdes attelées, en partie équipées de mortiers de 21 cm, destinées à l'attaque de nos forts — de petites fortifications ; une autre partie, plus importante, est armée de howitzers de 15 cm (obus explosif pesant environ 40 kilogrammes).

Quelles exigences sont imposées à cette artillerie ?

1. Faire face aux fortifications de campagne de l'ennemi.
2. Renforcer la défense des positions fortifiées, dont l'aménagement sera jugé nécessaire.
3. Faire face à l'artillerie de campagne ennemie.
4. Sans aucun doute, détruire l'objectif d'une attaque décisive par un feu supérieur. L'avenir de Saint-Privat sera soumis non seulement aux tirs de l'artillerie de la garde et des XII^e et X^e corps, mais aussi à l'artillerie lourde attelée de l'armée.

Ainsi, une nouvelle dimension de puissance est introduite dans la force destructrice de l'artillerie de campagne afin de faire face à la résistance indéniablement croissante chaque jour. Les 38 000 hommes formant l'artillerie lourde doivent participer directement aux combats sur le terrain au lieu d'attendre de s'engager dans la bataille, d'être attaqués dans les fortifications de Strasbourg ou de Metz, ou d'attaquer eux-mêmes Tulle ou Épinal. Cela illustre le principe de développement constant de l'économie des forces qui, au lieu d'une spécialisation étroite et d'une application invariable à la résolution d'une tâche particulière, engage toutes les forces, quelle que soit leur nature, dans l'action décisive de la guerre : la bataille.

Mais cette nouvelle arme, possédant des propriétés particulières, ne sera pas répartie de manière égale entre toutes les armées. Sa répartition dépendra encore une fois de la mission spécifique de chaque armée.

Sans parler des armées situées sur les ailes, qui seront équipées de batteries de mortiers pour surmonter les forts et les petites forteresses se trouvant sur leur chemin, il faut prévoir que nous rencontrerons des batteries de pièces d'artillerie lourde dans les armées du centre, destinées à l'attaque frontale. Encadrées par d'autres troupes, les armées centrales, en effet, ne peuvent pas manœuvrer ; pour avancer, elles doivent renverser et détruire les obstacles qui les arrêtent. Le moyen pour cela est l'artillerie de gros calibre. Quand les armées centrales progresseront, dans la mesure permise par leur force offensive, il faut qu'elles puissent tenir. Selon le plan de Moltke de 1870 pour une attaque décisive, la 1^{re} et la 2^e armée arrivaient sur la Sarre les 7 et 8 août, tandis que la 3^e armée ne pouvait approcher que le 9. Par conséquent, les deux premières étaient laissées à elles-mêmes pendant deux jours.

Pour tenir, les armées doivent recourir aux moyens de la guerre de position : renforcement de l'artillerie en nombre et en calibre, protection de l'artillerie - tir en enfilade à travers le terrain, tir direct à travers des boucliers ou des installations en tourelle.

En outre, le renforcement des armées centrales par différents types d'artillerie permet une économie significative en infanterie. À l'heure actuelle, il semble établi qu'une longue ligne d'artillerie, ayant confirmé sa supériorité soit par le nombre, soit par la préparation technique du personnel, soit par la qualité du matériel, soit en se révélant invulnérable grâce à une protection suffisante contre le feu, peut arrêter toute avancée de l'ennemi sans avoir besoin d'un important soutien d'infanterie.

Ainsi, la manœuvre allemande de 1870, rejouée dans les conditions modernes, pourrait se dérouler à un rythme différent. Le centre, arrivé sur la Moselle (comme la 2^e armée en 1870 devait arriver sur la Sarre), installe sur la rive droite des batteries et de petites tours, et de ce fait, nous arrête incontestablement ici. Parallèlement, sur les ailes, ou du moins sur l'une d'elles, il faut s'attendre à des armées menant une attaque décisive ; elles se renforceront grâce aux économies obtenues sur le front et seront capables, grâce à leur supériorité numérique croissante, de briser toute résistance par une attaque violente. Cela constitue l'influence du développement technologique sur la guerre. Grâce aux nouveaux dons de la technique, la guerre peut et doit tendre vers de nouvelles formes, qui, toutefois, n'excluent en rien les principes éternels ; les nouvelles formes exigent une application plus précise et clairement exprimée de ces principes. La préparation est indispensable pour atteindre la décision souhaitée. Lorsque l'étude aborde la question de la technique, il faut faire preuve d'autant plus de prévoyance que le passé n'offre rien à cet égard. Sans l'expérience de 1866, le débat sur la valeur des fusils à chargement par la culasse aurait sans doute perduré longtemps ; il en aurait été de même pour l'artillerie, sans l'année 1870. Il est facile de prévoir que la guerre future, qui utilisera largement les ballons aériens, les télégraphes, les chemins de fer, ainsi que l'artillerie à tir rapide et lourde protégée, reposera sur les mêmes principes, mais de manière nouvelle. Les mêmes questions que par le passé se poseront. À partir de cette logique, la guerre future nous montrera l'organisation des armées allemandes et leur équipement spécifique en fonction de la mission particulière de chacune d'elles, découlant de la manœuvre générale de toutes les forces. En tout cas, la guerre démontrera à nouveau qu'une manœuvre principale, planifiée à l'avance et préparée pour de grandes forces, impliquant des armées de composition variée, réparties proportionnellement, a plus de chances de réussir qu'une offensive improvisée sur place à la dernière minute, sans moyens spécifiques qui souligneraient la mission. Pour contrer cette manœuvre, nous devons utiliser toutes nos forces, quels que soient leur type, les répartir entre les armées et les équiper de toutes les armes les plus récentes, conformément aux tâches spécifiques de chaque armée dans le cadre d'une manœuvre d'attaque minutieusement préparée ou d'une défense organisée à temps. Pour retarder l'élaboration du plan de cette manœuvre et la préparation de l'attaque des

fortifications qu'elle comporte, il serait vain de se référer à l'incertitude des données nécessaires pour répondre à ces questions ou à l'absence d'indications sur l'ampleur des actions à venir. Il est très facile de constater que de Nancy à Châtenois-Salins 27 km ; de la voie ferrée Metz-Strasbourg à la Moselle 50 km. Par conséquent, le champ des hypothèses et des combinaisons diverses est très restreint ; il ne peut y avoir de fluctuations importantes dans l'évaluation des obstacles matériels à surmonter et des distances à parcourir.

Chapitre 5. Concentration des forces dans le temps

Couverture

La concentration, réglée en ce qui concerne l'espace, doit également être réglée dans le temps : elle doit être achevée le plus rapidement possible.

1. Pour mettre une limite aux entreprises possibles de l'ennemi.
2. Pour attaquer sans délai ; cela ne donnera pas à l'ennemi la possibilité de renforcer ses points faibles, en particulier son effectif insuffisant.
3. Tout en tenant compte des tâches particulières de chaque armée.

Comme nous l'avons vu, la 3e armée devait être prête en premier. À ce titre, elle ne pouvait pas inclure de corps d'armée nécessitant une longue mobilisation ou des transports sur de grandes distances. Ainsi, la bataille générale prévue impose une concentration dans le temps, tout comme dans l'espace, et, par conséquent, conditionne les transports, et de là la mobilisation, c'est-à-dire la préparation anticipée.

En d'autres termes, dans les conditions modernes, les opérations commencent déjà en temps de paix, ce qui confirme une fois de plus la nécessité d'aborder la préparation pacifique à la mobilisation et au transport sous un angle stratégique. Elle ne peut pas être élaborée de manière indépendante, complètement séparée de l'idée de combat. Pour que le combat découle de la préparation pacifique, il est nécessaire que cette dernière en constitue la prémissse.

Le temps de concentration doit également être considéré comme une période de crise, car tant que la concentration se poursuit, nous ne sommes pas en mesure de faire face à l'offensive de l'ennemi, puisque la concentration n'est pas couverte.

Voyons quelle attention Moltke accorde aux notions de temps et de couverture, afin d'assurer une concentration qui devrait finalement se traduire par ce qui suit :

- 1- Mon armée est à Wittel, à 75 km de la frontière française (trois passages) ;
- 2- Mon armée se dirige vers Kaiserslautern, à 25 km de la frontière française (un passage) ;
- 3- Mon armée est à Landau — Rastatt, à 20 km de la frontière française (un passage).

Aux yeux de Moltke, la rapidité d'exécution doit garantir la concentration. Celle-ci ne sera mise en danger que si l'ennemi avance, mais nous le devancerons grâce à une préparation plus avancée de la mobilisation et des transports. (Par la suite, nous verrons les lacunes de ce raisonnement).

Lorsqu'il pose la question : « Pourrons-nous, sans risquer d'être dérangés dans notre concentration initiale, le transporter au-delà du Rhin, dans le Palatinat, à proximité de la frontière française », il se contente, sans donner d'explications supplémentaires, de répondre : « À cette question, il faut répondre par l'affirmative ». Cette affirmation étrange, qui n'était pas solidement fondée, fut bientôt contredite par les événements. Cependant, Moltke distingue deux cas :

Le premier cas est celui où les Français, en procédant à la mobilisation en deux échelons, avec une partie des forces, commenceront l'offensive contre l'armée principale allemande au huitième jour.

«En raison de la forte concentration de garnisons et de camps dans la partie nord-est de l'État et grâce à un réseau ferroviaire très développé, les Français pourraient sans aucun doute, sans attendre l'arrivée des réserves, concentrer très rapidement une armée de 150 000 hommes à la frontière. Ce type de manifestation rapide de l'initiative correspond au caractère de la nation. Cette question a été discutée dans les cercles militaires.»

«En supposant que cette armée improvisée, qui en outre sera abondamment pourvue de cavalerie et d'artillerie, se concentre autour de Metz au huitième jour, nous conservons alors la possibilité de réduire à temps le parcours de nos trains sur les chemins de fer et de débarquer la masse de nos forces directement sur le Rhin. L'armée d'invasion française ne pourra atteindre nos positions que par six passages, mais au quatorzième jour elle sera déjà arrêtée par des forces supérieures.»

8+6=14, un calcul mathématiquement exact, une stratégie en chiffres, dont la valeur ne peut être contestée. Au quatorzième jour, les Français seront arrêtés sur le Rhin et vaincus par des forces supérieures qu'ils rencontreront. Mais ce n'est pas encore le summum de la stratégie, car cela est directement lié aux points négatifs suivants :

- 1) l'espace d'une profondeur de 120 km est abandonné sans combat avec tous ses moyens;
- 2) la frontière est dégagée devant l'ennemi, lui offrant la possibilité de causer toutes sortes de destructions;
- 3) lors du passage à l'offensive, l'opération s'étendra sur six transitions supplémentaires;
- 4) le contact avec l'ennemi est perdu.

Telles sont les incommodités qui découlent principalement de l'absence de couverture : une sécurité fondée non pas sur les troupes, mais uniquement sur le temps et l'espace, est une fonction à laquelle il manque une variable.

Le deuxième cas est celui où les Français réussiraient à se préparer, y compris en mobilisant des réservistes, en premier, et où ils passeraient à l'offensive avant que les Allemands n'aient fini de concentrer entièrement leurs forces. Aux yeux de Moltke, il est inacceptable que les Français soient prêts avant le huitième jour, c'est-à-dire avant le début des transports allemands pour la concentration. Il compte y faire face de la manière suivante :

«Supposons que les Français aient concentré toutes leurs forces contre la 2^e armée (131 000 hommes), et que cette dernière soit forcée de se replier sur l'armée de réserve (63 000 hommes). Dans de telles conditions, au douzième jour, nous serions tout de même en mesure de livrer bataille avec environ 200 000 hommes, sur la magnifique position de Marneheim près de Kirchheimbolanden. Mais dans ce cas, les Français devraient renoncer à toute entreprise sérieuse sur le Haut-Rhin et la Moselle, et il serait parfaitement possible de renforcer la masse principale de nos troupes (194 000 hommes) avec l'ensemble de la 3^e armée (130 000 hommes), tandis que la 1^{re} armée progresserait le long de la rivière Nahe pour flanquer et prendre l'arrière de l'ennemi. Ainsi, avec une conduite quelque peu habile, nous pourrions engager un combat décisif avec 300 000 hommes.»

Dans ce cas, comme dans le précédent, Moltke répond à l'offensive du Bollheim par une bataille à laquelle il participera en ayant une supériorité numérique incontestable. La disposition, dans ce cas, est défensive, placée si profondément que toutes les armées peuvent prendre part à la bataille : la 1^{re}, la 2^e, la 3^e et la réserve.

Voici comment il faut comprendre une position défensive de l'armée et, à plus forte raison, de plusieurs armées. Il ne s'agit pas d'un terrain où l'on s'arrête en raison des avantages tactiques qu'il présente, mais d'une zone où il est possible de rencontrer l'ennemi approchant en temps voulu, sous des troupes concentrées et renforcées, en ayant la supériorité des forces, ce qui constitue un argument décisif.

Ici se manifeste l'une des caractéristiques de la stratégie de Moltke : il cherche à engager une bataille en disposant d'une supériorité numérique, en se référant uniquement aux étendues spatiales — une grandeur mathématique. Ce raisonnement, qui mène à la concentration sur le Rhin et à la bataille de Marneheim, Moltke le répète encore le 25 août,

lorsque la question sera de savoir comment arrêter l'armée française en marche depuis le camp de Châlons vers Metz.

Ce n'est pas très difficile.

Cette armée composée de quatre corps, qui selon les données disponibles se trouvait à Reims le 23 août, peut atteindre la Meuse le 25 et la Maas le 27. Son mouvement pourra être arrêté à Damvillers, car en trois jours de marche (28 août), les forces suivantes pourront être concentrées en ce point.

Deux corps de l'armée de Metz.

Trois corps de l'armée de la Meuse.

Deux corps de la 3^e armée.

Au total, sept corps.

Par conséquent, à ce point, lors d'une transition depuis la Meuse, les Français devront entrer en combat contre un ennemi numériquement nettement supérieur. Comme on le voit, Damvillers est situé sur la route Reims — Vouziers — Metz et constitue le centre d'un cercle dont le rayon est inférieur à la distance Damvillers — Vouziers et englobe l'emplacement de sept corps allemands.

Si l'on considère cette stratégie uniquement du point de vue de l'objectif qu'elle se fixe, il faut lui reconnaître une précision mathématique, empreinte de grandeur et de simplicité. Si cet objectif est atteint, c'est-à-dire si le regroupement à Damvillers est terminé le 28 août ou au début du mois d'août à Marneheim, alors Moltke s'apprête à entrer en bataille dans des conditions extrêmement favorables.

Mais est-il vraiment assuré que cette condition préalable sera remplie — une concentration opportune face à un adversaire actif, auquel rien ne le sépare ? Quelles garanties possède-t-il ?

Cependant, revenons au début du mois d'août. Quelles difficultés surgiront ici lors de l'exécution, surtout en raison de l'exigence de modifier l'orientation générale imposée aux troupes déjà rassemblées ? Elles sont regroupées pour l'offensive, et elles devront reculer et se défendre. De plus, l'armée principale, encore non renforcée et non préparée à cela, dans un terrain difficile avec des voies de communication limitées (deux routes), devra effectuer une retraite sur une distance de 100 km.

Ici, nous voyons à quel point la stratégie de Moltke est inférieure à celle de Napoléon, par exemple en 1806. Chez Napoléon, la concentration est initialement de nature purement défensive et devient clairement offensive à la fin. L'opération n'est jamais exposée sans protection à aucun moment ni à aucune phase de son déroulement, que ce soit lors du rassemblement des forces, de leur préparation ou au moment du début du mouvement, ainsi que lors de la préparation d'une bataille défensive ou offensive ; Napoléon dispose d'un organe spécifique assurant le soutien stratégique : d'abord le couvert, puis l'avant-garde générale. Si l'ennemi avance ou menace, Napoléon trouve la protection non seulement dans l'espace, mais aussi dans ce groupe de troupes capable de manœuvrer et, si nécessaire, de repousser l'attaque. La sécurité stratégique de Napoléon est fonction d'un plus grand nombre de variables et permet davantage de possibilités et de combinaisons. Cela permet d'atteindre l'objectif prévu de concentration des forces de manière plus assurée et à une distance moindre, malgré l'ennemi. De plus, grâce au couvert, nous ne sommes pas seulement protégés contre les frappes ennemis, mais nous conservons également la possibilité, si nécessaire, au cours du rassemblement, de mettre en place ou de modifier la manœuvre.

Cependant, le début de l'assurance stratégique était connu et utilisé par le quartier général allemand et pratiqué par lui, en particulier en 1814 et 1815. Clausewitz en parle dans le chapitre sur les avant-postes. Il indique à quel point le renoncement à ces principes a été fatal pour certains maréchaux de la fin de l'Empire et fait référence à la manière dont Blücher protégeait son emplacement de quartier en 1815 avec deux corps spécialement désignés : le I

— à Charleroi, le II — à Seneffe, afin, en dernier recours, d'assurer la possibilité de rassembler toutes les forces à Sombreffe.

En 1870, Moltke n'applique pas ces théories ; il ne croit pas à la couverture stratégique, à la nécessité de protection. Il n'a pas d'unités de couverture, car on ne peut appeler ainsi un détachement de quatre bataillons, quatre escadrons et une batterie qui couvrait, entre Mayence et Trèves, la concentration de la 1re armée à Wittlich, ni un détachement de deux bataillons et quatre escadrons occupant sur le front de la 2e armée Sarrelouis et l'espace allant de celle-ci à Sarrebruck. Seule la 3e armée avait devant elle, sous la forme d'une brigade bavaroise, une force capable d'assurer une protection sérieuse. Pour pouvoir réellement protéger la concentration de ses forces, Moltke en 1870 aurait dû immédiatement transférer à la frontière deux corps d'armée, par exemple le VII et le VIII, dont la mobilisation aurait été accélérée. Mais à l'époque, la mise en place des troupes en temps de guerre n'était pas encore suffisamment flexible pour que certaines unités puissent être mobilisées en deux étapes, assurant ainsi une mobilisation normale pour le reste. Cependant, si Moltke recherche une protection de la concentration uniquement par l'espace et refuse toute couverture par les troupes, il est guidé par des considérations de nature morale. Il a une très haute opinion des Français, tels qu'ils se sont montrés pendant la guerre de Crimée, les guerres italiennes et l'expédition mexicaine ; pour cette raison, il cherche avant tout à éviter pour les troupes allemandes toute défaite individuelle, même tout mouvement de retraite. La neutralité de l'Autriche et de l'Italie et le soutien de la Bavière du Sud seront sans doute achetés uniquement à ce prix. Les premiers corps prussiens envoyés pour la couverture auront-ils une mobilité suffisante pour échapper à la destruction et à la défaite ? La tactique simplifiée du mouvement en force, si vivement enseignée dans les dernières années précédant la guerre, ne sera-t-elle pas dès le début contredite, et le coup reçu ne la compromettra-t-il pas définitivement ? Comment peut-on faire en sorte que cette tactique mène d'abord des combats de repli, pour ensuite repartir à l'attaque ?

Telles semblent être les difficultés d'exécution qui ont captivé l'attention de Moltke, bien qu'il fût un élève de Clausewitz. Mesurant une fois de plus la distance qui sépare la théorie de la pratique, il exprima en conclusion davantage de confiance dans les mathématiques que dans la manœuvre, misant sur la quantité plutôt que sur les forces morales. Moltke ne se crut pas capable de jouer un rôle plus important que celui auquel il se risqua ; si cette reconnaissance le place en dessous de Napoléon, il n'en reste pas moins que l'on doit admirer la raison de l'homme qui met ses opinions au niveau de ses capacités et, en conséquence, quoique par un chemin moins génial et plus terre-à-terre, domine son adversaire en l'évaluant correctement et en l'étudiant avec précision, et atteint des succès sans pareils dans l'histoire.

Quoiqu'il en soit, il a été décidé de se concentrer sur la Sarre ; les possibilités suivantes s'ouvraient :

Dans le premier cas, le transporter vers le Rhin.

Dans le second cas, retirer les armées en arrière vers la position de Marnheim.

Mais qui avertira de la nécessité d'effectuer l'une ou l'autre manœuvre ?

Les troupes de couverture, dit Moltke. Elles se forment sur la Sarre : avec quatre bataillons, quatre escadrons et une batterie, envoyés de Mayence à Trèves pour couvrir la 1re armée, qui se forme sur la Moselle près de Wetzlich ; avec deux bataillons et quatre escadrons, occupant sur le front de la 2e armée l'espace de Sarrelouis à Sarrebruck.

On suppose que ces pièces serviront en quelque sorte de signal d'alerte, capable d'avertir le chef d'état-major de la nécessité de recourir à la première ou à la deuxième combinaison.

« Si, au moment où l'on commencera la concentration, c'est-à-dire le huitième ou le neuvième jour, il apparaîtrait des craintes que celle-ci ne puisse être achevée sur la ligne

Hambourg-Neunkirchen, il faudrait en avertir les troupes qui tiennent la Sarre; on pourrait alors repousser la concentration et la reporter sur le Rhin.»

Les lacunes de cette méthode sont évidentes. Le système déclenchant l'alerte depuis Sarrebruck aurait en réalité pu être déclenché par la pression d'un régiment ou d'une brigade ennemie, ce qui aurait entraîné un changement de concentration sans aucune justification.

Afin d'éviter à l'avenir, par manque de couverture, les manifestations d'une telle imperfection, à savoir le manque de renseignements sur l'ennemi et l'insuffisance des moyens, et afin de disposer d'un avertissement digne d'attention, le XVI^e corps a été créé en Allemagne, la composition des corps voisins a été renforcée, ce qui permet désormais, en cas de déclaration de guerre, de concentrer dans la région de Château-Salins et en Alsace une armée entière de couverture, composée de trois corps d'armée, le XVI^e, le X^e, le XIV^e et une partie du VIII^e.

Dans vingt-quatre heures, deux divisions de cavalerie puissantes, deux corps d'armée presque au complet et trois divisions mobilisées à deux tiers pourraient être envoyés vers la frontière française.

Dans quatre jours, le temps nécessaire pour rassembler les convois, l'armée d'avant-garde, incorporée dans la composition militaire, peut soutenir les actions de toute la cavalerie allemande.

Cette organisation à la frontière s'étend de jour en jour. Le ministre de la guerre allemand Verdy-du-Vernois, demandant le consentement du Reichstag pour former, au sein des I^e et XIV^e corps, la troisième division, déclara ce qui suit :

«La nécessité de renforcer l'ouest et l'est est dictée par des circonstances qui ne dépendent pas de nous. Mais nous discernons clairement les tâches qui, en cas de guerre, incomberont à ces troupes. Nous devons organiser ces unités de manière à ce que leur concentration soit effectivement couverte et assurée.»

«L'emploi de ces troupes nécessite avant tout de les organiser pour un travail conjoint. Par conséquent, il est nécessaire de disposer de telles instances de commandement supérieur, dont les chefs pourraient être responsables de l'exécution des tâches qui leur sont confiées.»

«En fin de compte, pour apaiser les inquiétudes suscitées à ce sujet, je préciserai que les divisions de ces corps peuvent, dans certains cas bien connus, ne pas réintégrer leurs corps d'armée respectifs.»

Une organisation complète d'une couverture solide aura un impact considérable sur les événements des premiers jours après la déclaration de guerre. Le même Verdi-du-Verneau, qui, lorsqu'il était ministre, supervisa la formation du XVI^e corps, nous fait connaître les conséquences dans les lignes suivantes :

«On peut douter que le début de la future guerre européenne présente le même tableau d'inaction totale qu'en 1870. Il semble probable que l'ampleur et l'importance des événements qui se dérouleront à la frontière augmenteront.»

«À l'avenir, il faudra dès le premier instant surveiller l'ennemi et consacrer à cette tâche des unités spécifiques. Il faudra également prendre des mesures pour préserver l'intégrité du territoire. Les exigences purement militaires de la mobilisation (appel des hommes, réquisition de chevaux, approvisionnement des dépôts alimentaires, du matériel ferroviaire, et ainsi de suite), sans parler d'autres considérations, imposent la nécessité de protéger les zones menacées.»

«Dans la plupart des cas, comme auparavant, surtout si une offensive est prévue, il y aura une tendance à avancer autant que possible les points de débarquement, ce qui obligera également à avancer les unités de couverture.»

«D'un autre côté, il est probable que la combinaison des circonstances suivantes change la donne à l'avenir.»

«Il ne faut pas s'attendre à ce qu'une mobilisation des Français comme celle de 1870 se répète à la frontière.»

«Depuis lors, les grandes puissances ont renforcé dans la zone frontalière leurs garnisons de temps de paix et leur ont en outre donné une organisation permettant, au moins en partie, une transition plus rapide vers une composition militaire.»

«Enfin maintenant, du moins en théorie, on reconnaît l'importance essentielle des opérations offensives menées à la frontière avant le début des grandes opérations. Les mesures visant à renforcer les garnisons frontalières sont plus étendues que ne le nécessite la formation de détachements d'observation. Elles indiquent une tendance à se prémunir contre une incursion ennemie. Mais au-delà de cela, le nombre de troupes disponibles permet de lancer des opérations offensives qui pourraient correspondre à la situation générale. Le déploiement d'importantes forces prévu le long de la frontière au début de la guerre augmente la probabilité de confrontations ponctuelles, même si celles-ci ne font pas partie des intentions du commandement. L'ardeur des troupes et le sentiment de camaraderie peuvent transformer une affaire insignifiante en un événement considérable. Nous ne parlons même pas de la possibilité de l'avancée de l'armée dans son ensemble.»

«Les opérations militaires pourront également être lancées en franchissant la frontière avec des forces moindres, à condition que leur composition soit suffisante pour mener à bien l'entreprise projetée. En tout cas, il faut s'attendre à ce que les combats commencent avant le début des grandes opérations.»

Chapitre 6. Passage à l'action

Moltke, continuant dans ses mémoires à examiner les cas possibles, envisage le scénario où les Français ne passeraient pas à l'offensive, et où la 2^e armée pourraitachever son regroupement sans difficulté puis passer à l'offensive.

«En supposant», dit-il, «qu'à ce moment-là, il n'y aura pas encore suffisamment de données sur la concentration du noyau principal des forces ennemis, on pourra disposer de quatre divisions de cavalerie, d'une force de soixante-dix-six escadrons, qui, avec le soutien de l'infanterie, fourniront tous les renseignements nécessaires.»

Lorsque le passage à l'action aura lieu, le système d'attaque sera formé par le groupement mentionné ci-dessus, c'est-à-dire le centre et les deux ailes.

Ce groupe sera envoyé pour attaquer les forces ennemis principales, et la reconnaissance et l'établissement de leur emplacement seront la mission de la masse de cavalerie, soutenue par l'infanterie.

Au printemps 1870, Moltke complète et précise finalement sa pensée dans la note suivante, adressée aux chefs des divisions du Grand État-Major général.

« L'opération contre la France consistera en une avancée simple, peut-être plus concentrée, sur le territoire français sur plusieurs étapes, jusqu'à ce que nous rencontrions les forces ennemis et leur donnions bataille. »

« La direction générale de cette marche sera vers Paris, car en avançant de cent hommes à la fois, nous pouvons le plus sûrement espérer rencontrer notre objectif — l'armée ennemie. »

« Sur le chemin direct du Palatinat à Paris se trouve la forteresse de Metz. Nous la laisserons à droite ; il suffira de l'observer. »

« Notre premier déploiement stratégique, si aucun combat ne se produit avant, aura lieu sur la Moselle, entre Lunéville et Pont-à-Mousson (50 kilomètres en ligne droite) ». »

« Dans cette avancée, la 2^e armée sera en première ligne, la 4^e armée en deuxième ligne, et les deux flancs seront protégés par la 1^e et la 3^e armée. Notre initiative fera céder la volonté de l'ennemi. »

« En atteignant la ligne Lunéville — Pont-à-Mousson, nous aurons deux voies ferrées derrière nous. Sur cette ligne, sinon plus tôt, nous engagerons un combat décisif, et, par conséquent, concernant l'avenir, nous ne pouvons rien prévoir dans les détails ».

« En dehors de la résistance que nous pourrions rencontrer immédiatement, cette marche, d'environ 15 milles, sera associée à des difficultés particulières, en raison de l'importance des masses qu'il faudra faire progresser sur un espace étroit. »

« Si les Français avancent avec des forces appropriées, alors nous et l'ennemi nous retrouverons dans des conditions égales. »

« La situation sera différente si les Français, en se concentrant, nous attendent derrière un feu ou s'ils nous laissent approcher à courte distance pour ensuite nous attaquer, après être revenus en formation de combat ».

L'idée de la manœuvre lui paraît aussi irréalisable pour l'ennemi que pour les Allemands.

« Pour que nous puissions effectuer une concentration en vue de la bataille, il nous faut un jour, que doit assurer l'avant-garde de l'armée. Elle doit également déterminer plus précisément où se trouve l'ennemi. Par conséquent, l'avant-garde de l'armée doit être forte et particulièrement riche en cavalerie.»

« Cette avant-garde sera composée de la 5e division d'infanterie et d'un corps de cavalerie. Pour former ce corps, on dispose des 3e, 4e, 10e et de la division de cavalerie de la garde, soit au total soixante-seize escadrons, qui seront regroupés sous un commandant spécial, la 6e division d'infanterie suivra derrière, formant un soutien».

« La tâche de la cavalerie ne consistera pas à conserver ses forces en un seul corps, comme cela est nécessaire lorsqu'il s'agit de mener une bataille ; au contraire, ses divisions doivent se disperser dans les directions les plus diverses et, à leur tour, doivent dépêcher de petites unités jusqu'à ce que les forces principales de l'ennemi soient découvertes. La division d'infanterie pourra soutenir ces détachements avec de petites unités qui suivront à bord de chariots. Mais ses forces principales resteront concentrées afin, en occupant des positions fortes, d'avoir la possibilité d'aider la cavalerie repoussée à se regrouper ».

« La cavalerie peut précéder l'infanterie de plusieurs étapes, sa force lui assure une retraite. »

« Au contraire, les unités d'infanterie solides doivent, en général, et en particulier dans un cas similaire, éviter tout mouvement en arrière. Il faut toujours se concentrer sur l'avancée. Grâce à la cavalerie, la 5e division n'est absolument pas exposée au risque de rencontrer des forces ennemis concentrées ; avec le soutien de la cavalerie, elle peut résister pendant vingt-quatre heures à un corps d'armée ennemi. Elle devra suivre l'armée à une distance d'une étape en avant. »

C'est une idée incontestable d'avant-garde générale, qui doit fournir au commandement suprême des informations sur le noyau des forces ennemis, ainsi qu'assurer les vingt-quatre heures nécessaires, selon Moltke, pour concentrer des forces suffisantes.

Il convient de faire quelques remarques sur les mérites de cet avant-garde en tant qu'organe de renseignement (soixante-seize escadrons, soutenus à l'arrière par une division d'infanterie).

La reconnaissance devait être menée par des détachements de cavalerie envoyés dans diverses directions, avec le soutien de petites unités d'infanterie se déplaçant en chariot ou autrement. C'est un moyen faible ; une telle reconnaissance ne peut pas voir au-delà d'un dispositif de garde bien organisé ; en l'absence de moyens d'attaque (infanterie, artillerie), elle ne peut forcer l'ennemi à se montrer si ce dernier ne souhaite pas se révéler ; ainsi, ce système de reconnaissance ne peut découvrir que ce que l'ennemi accepte de nous laisser voir. Les principes et le système de reconnaissance de Napoléon étaient complètement différents, comme le montre la lettre de Napoléon au prince Eugène (1809). « ...J'ai appris votre mouvement vers Kermend (le prince Eugène a avancé sa cavalerie pour la reconnaissance,

soutenue par un bataillon badois). Mais la cavalerie ne devait pas se déplacer sans l'infanterie. Je crains que ce bataillon badois, en s'éloignant autant des autres forces, ne connaisse un échec. Comme le montre la lettre du général Macdonald, l'ennemi est toujours en face de Wildon, et le corps de Giulay se dirige vers Radkersburg ; dans ces conditions, une division de cavalerie forte, en avançant par Kermend dans le dos de l'ennemi, pourrait assurer nos communications, surtout si elle était soutenue par un détachement puissant des troupes du général Macdonald, envoyé dans la même direction. Le général Macdonald doit envoyer à la reconnaissance un avant-garde puissant à Fürstenfeld, puis de là à Kermend. » Comme on le voit, Napoléon considère que la cavalerie ne peut pas effectuer la reconnaissance seule et exige qu'avant le point prévu elle soit renforcée par une puissante avant-garde incluant infanterie et artillerie. Les soixante-seize escadrons allemands de 1870, dispersés sur un large front, et « ayant derrière eux la 5e division d'infanterie sur plusieurs passages », ne pouvaient pas posséder une force de pénétration significative. Quant à la 5e division d'infanterie, elle pouvait leur fournir un soutien, aider à se rassembler en cas de retraite, mais son éloignement l'empêchait de participer directement à la résolution de la bataille.

Cet avant-poste pouvait-il, du moins, offrir une résistance suffisamment prolongée pour gagner du temps en vue de se concentrer ?

« Il devra précéder l'armée d'une étape ». Par conséquent, il donnera vingt-quatre heures pour la concentration, cependant, c'est tout ce que Moltke exige.

« Pour procéder à la concentration en vue de la bataille à venir, nous avons besoin d'un jour que l'avant-garde de l'armée doit garantir. »

Il exige vingt-quatre heures, et apparemment, il les aura, à moins qu'une frappe amicale ne se dirige vers la 5e division, mais que pourra-t-il concentrer pendant ce temps ? Les forces situées à une seule transition ne sont pas plus nombreuses. Quel en sera leur nombre ?

Prenons, à titre d'exemple à partir du calendrier des marches planifiées, le vingt-troisième et le vingt-cinquième jour de mobilisation ; la répartition des forces sera la suivante :

23e jour : 1ère armée — front de Merzig, Sarrebourg.

2è armée — front de Forbach, Sarreguemines, Rohrbach.

3è armée — front d'Ingwiller, Buchswiller.

La longueur totale du front dépasse 100 kilomètres.

25e jour : 1ère armée — front de Bulle, Bouzonville.

2è armée — front de Fochmont, Saint-Avold, Morhange, Rohrbach.

3è armée — front de Drülingen, La Petite-Pierre, Saint-Avold.

La longueur totale du front est de 80 kilomètres.

Si l'avant-garde est attaquée le vingt-troisième jour de la mobilisation, un ordre de concentration est immédiatement donné. La 2e armée peut, au cours du vingt-quatrième jour, se concentrer dans ses propres limites ; de même, la 1re et la 3e armées pourront se concentrer dans leurs limites respectives.

Par conséquent, si l'ennemi attaque le vingt-quatrième jour, il rencontrera la 2^e ou la 1^{re}, ou la 3^e armée, mais seulement l'une d'elles, c'est-à-dire un tiers des forces, car les armées sont trop éloignées les unes des autres pour participer au même combat. Les résultats seront les mêmes si, au lieu de concentrer chaque armée séparément, la concentration générale est dirigée vers un point quelconque du front.

De plus, si l'ennemi surgit en contournant la 2^e division d'infanterie, ce qui ne lui pose aucune difficulté en raison de l'étendue du terrain par lequel il peut approcher, il ne disposera même pas de vingt-quatre heures.

Moltke continue : « Certes, la 2^e armée, au dix-neuvième jour, a déjà terminé son regroupement à la frontière (près de Bildstock, Saint-Annber), mais elle n'a pas encore ses convois. De plus, il est nécessaire de faire avancer la 4^e armée. Bien sûr, les premières unités

arrivant de la 4^e armée peuvent être dirigées successivement vers Zweibrücken, mais pour faire avancer les dernières, il faut au moins quatre jours. Ainsi, la 4^e armée ne prendra pleinement sa position derrière la 2^e armée qu'au vingt-quatrième jour. »

« Apparemment, il n'est pas avantageux de franchir la frontière avant que nous soyons en mesure d'engager le combat à tout moment. »

« En raison de circonstances particulières, il est nécessaire que les mouvements de tous les corps et divisions soient spécialement régulés par le haut commandement. »

Comme on peut le voir, Moltke propose de commander non pas les armées, mais les corps d'armée et les divisions. Le mouvement de ces unités, même avant toute action de l'ennemi, sera dirigé par le commandement suprême. Il est difficile de reconnaître plus pleinement que la subdivision en armées est imparfaite ; elle se révèle dès le départ non viable.

« En regroupant la 2^e et la 4^e armée en trois colonnes principales, en deux échelons, il sera possible de les mener jusqu'à la Moselle, en ayant un front et une profondeur de mouvement d'une journée de marche. Ainsi, une journée de marche suffira pour concentrer 150 000 hommes au centre ou même sur l'un des flancs de la première ligne. »

« Tous les corps auront leurs convois avec eux : ceux-ci ne s'arrêteront (pour se placer en Wagenburg en dehors des routes) que lorsque l'avant-garde signalera la proximité de l'ennemi. »

« La longueur des transitions doit être déterminée à deux milles et demi. Vous devrez partir tôt le matin ».

« Les corps IV et X constituent des avant-gardes particulières ».

« Les divisions de cavalerie de la 2^e armée seront en avant ; le déploiement des divisions d'infanterie prendra environ six heures. Par conséquent, la 4^e armée, en général, rattrapera les convois de la 2^e armée vers midi, ce qui, cependant, ne l'empêchera pas d'atteindre ses bivouacs, même si elle doit prolonger la marche jusqu'à l'après-midi. »

« En raison de la situation politique, il est peu probable que la 1^{re} armée rencontre une résistance en se déplaçant pour se joindre à l'aile droite de la 2^e armée.

Au contraire, il est très probable que la 3^e armée doive être immédiatement renforcée au détriment de la 4^e armée. Après avoir satisfait ce besoin, les unités restantes de la 4^e armée suivront l'avancée de la 1^{re} et de la 2^e. »

« Si, en revanche, les Français concentrent toutes leurs forces sur notre front, alors la 3^e armée se joindra à l'offensive générale sur la Moselle. En tout cas, nous devrons toujours garder à l'esprit que nous pourrions nous retrouver dans la nécessité de tourner le front vers le sud. »

« En ayant à l'esprit la concentration générale ou partielle de nos forces, il est nécessaire de prendre en compte quotidiennement les communications transversales disponibles. »

Reconnaissant le système de Moltke comme imparfait pour contrer une offensive ennemie en cas de défense, nous allons essayer de déterminer quelle est son efficacité en attaque. Supposons que la concentration des forces sur la ligne Wittlich, Neunkirchen, Hombourg, Landau se soit déroulée sans difficultés, que l'avancée ait commencé, que l'ennemi n'attaque pas la 5^e division d'infanterie et que la cavalerie repère les forces principales françaises. Alors, l'opération prévue par Moltke consiste à s'abattre sur ces forces principales avec le centre de sa formation — l'armée principale. Cette armée doit attaquer le front ennemi afin de s'y accrocher et de le fixer ; pendant ce temps, un mouvement de contournement sera exécuté par l'une des armées de flanc, censé apporter la solution, essentiellement il s'agira de la 3^e armée du flanc droit, organisée spécialement à cet effet.

C'est vraiment l'idée qui découle de la lecture de l'instruction du 6 mai 1870 ; quand le mois de juillet arrivera, c'est précisément cette opération qu'on s'efforcera de réaliser. La situation politique s'est considérablement améliorée ; l'Allemagne du Sud s'est résolument

jointe à l'Allemagne du Nord. Cependant, le nombre d'armées dont disposait le commandement prussien n'a pas changé, elles se sont seulement renforcées. Le plan est resté le même.

« Apparemment, le plan principal de Sa Majesté serait respecté si l'on adoptait une position attentiste, et nous chercherions à maintenir l'armée française (lorraine) sur la Sarre, jusqu'à ce que l'avancée de la 3^e armée lui permette de passer à des actions décisives. En cas d'affrontement décisif à la frontière française elle-même, les 1^{re} et 2^e armées pourraient entrer en combat sur le front, tandis que la 3^e armée pourrait rapidement se retrouver en mesure d'attaquer le flanc sur le cours supérieur de la Sarre. »

Ayant résolu sa mission en Basse-Alsace, la 3^e armée, afin de participer aux actions contre la principale position ennemie sur la Sarre, devait se diriger de manière à atteindre la Sarre au-dessus de Sarreguemines le 9 août.

Par la suite, les faits nous révéleront le point faible de la combinaison envisagée, et alors nous reviendrons à son étude. Pour l'instant, occupons-nous des mérites du système, considéré par lui-même, ce qui constitue le devoir direct du critique.

I. La bataille, qui est prévue sur la Sarre pour les 8 et 9 août, peut avoir lieu sous les conditions suivantes :

- 1) si les Français ne passent pas à l'offensive avant cela ;
- 2) si les Français ne se replient pas ;

3) si les Français ne commencent pas à manœuvrer à droite ou à gauche. En un mot, la combinaison ne peut réussir que si l'ennemi est, en substance, immobile, car jusqu'à ce jour, rien ne le lie à l'offensive.

II. En outre :

1) si les Français se retirent, la manœuvre sera inutile. Il faudra organiser une nouvelle opération, et la crise naîtra et se poursuivra tout au long de la période de préparation. De plus, le résultat d'un coup inutile sera une telle concentration et accumulation des armées qu'elles seront privées de mobilité pendant plusieurs jours ;

2) Si les Français manœuvrent à droite ou à gauche du point prévu, en particulier vers l'est, l'opération planifiée à l'avance créera une confusion sans limite, au milieu de laquelle il faudra planifier et organiser une nouvelle opération.

III. La décision est atteinte par l'armée de flanc, lors de la bataille de la Sarre par la 3^e armée, avec environ un tiers des forces ; c'est indéniablement une masse significative, capable d'assurer un résultat tactique et la victoire du jour, mais en même temps incapable de produire les conséquences énormes que les opérations et les batailles napoléoniennes, où la décision était obtenue par la concentration des forces principales, avaient entraînées.

IV. Environ le 9 août, pendant l'opération sur la Sarre, la combinaison des 1^{re}, 2^e et 3^e armées doit suivre directement le champ de bataille (comme en 1866 avec la réunion des trois armées à Königgrätz). Cette combinaison reste donc contestée et incertaine jusqu'au dernier jour, dépendant des manœuvres de l'ennemi ; de la même manière, le résultat tactique poursuivi s'avère finalement également incorrect — la décision.

Comparons cette représentation de Moltke concernant l'offensive par une manœuvre directe de l'organisme de combat à la conception napoléonienne, peu importe s'il s'agit des années 1805, 1806 ou 1807. Son organisme de combat se compose de trois colonnes, de trois masses (1806), et possède une tête, un organe propre, sous la forme de l'avant-garde générale (en 1806, elle se composait du I^{er} corps et de la cavalerie de réserve, sous le commandement du gendre de Napoléon, Murat). La manœuvre de Napoléon consiste à rechercher l'ennemi avec cette avant-garde, qui dispose d'effectifs suffisants et peut être renforcée si nécessaire. Ensuite, contre l'ennemi déjà engagé par l'avant-garde, la manœuvre et l'attaque des forces principales de toute l'armée de l'organisme de combat, déjà informée et concentrée sur l'objectif avant le début des opérations, seront dirigées. En contournant l'ennemi avec les forces principales, Napoléon apparaît immédiatement sur la ligne de communication de

l'ennemi et la saisit. D'où ces batailles avec un front inversé, ayant des conséquences si importantes, caractéristiques des guerres napoléoniennes.

Comme on peut le voir, Napoléon attend du succès final de la tactique, un succès significatif (les forces principales constituent sa partie manoeuvrable). Mais en même temps, il exige beaucoup de la stratégie ; en particulier, il en attend qu'elle indique la direction dans laquelle ces résultats tactiques significatifs peuvent acquérir une importance décisive et écrasante.

En fin de compte, la comparaison des généraux, du point de vue du déclenchement de la bataille, donne le résultat suivant : Napoléon, avec ses forces principales concentrées, contourne l'ennemi avant même le début de la bataille et ne lance l'attaque qu'ensuite. Moltke contourne l'ennemi pendant la bataille elle-même et seulement avec une partie des forces (comme lors de la bataille de la Sarre avec la 3e armée) ; dans ce cas, la concentration des forces et des moyens se fait directement sur le champ de bataille par une convergence concentrique des colonnes. Napoléon suit plus assurément la voie de la victoire, avec des résultats plus abondants. Il les atteint grâce à sa stratégie, qui doit indiquer la direction ouvrant la voie vers eux, et grâce à la conduite des troupes, qui, en utilisant l'avant-garde, permettait d'obtenir les meilleurs résultats dans la combinaison du temps et de l'espace.

Les opérations de Napoléon sont cependant associées à un risque considérable : en contournant, il court le risque d'être lui-même contourné ; en coupant les communications de l'ennemi, il peut perdre les siennes propres. D'où les préoccupations du grand stratège pour sa ligne opérationnelle. Limitons-nous à un exemple : en 1806, Napoléon organise une double base — sur le Danube et sur le Rhin.

Avec les armées modernes, que le territoire occupé est incapable de nourrir et qui ne peuvent vivre que grâce à l'approvisionnement depuis l'arrière, l'importance des manœuvres dirigées contre les lignes de communication ennemis a considérablement augmenté. Si elles réussissent, cela signifie la destruction de l'ennemi. D'un autre côté, ces lignes de communication sont devenues relativement courtes, et il est facile de les protéger. De plus, avec la taille actuelle des armées et certaines autres nouvelles circonstances, atteindre les lignes de communication ennemis est associé à de grandes difficultés, tout comme la préparation et la conduite d'une bataille avec un front inversé.

Ainsi, le point de départ de la bataille napoléonienne, conduisant à de grands résultats, est sans aucun doute l'utilisation de l'avant-garde ; les succès de Napoléon découlent également du fait qu'il, en concentrant dès le début ses forces sur le flanc de l'ennemi (sur le droit en 1800 et 1805, sur le gauche en 1806), prenait immédiatement possession de la ligne de communication ; d'où Ulm et Iéna. Mais il disposait également des vastes espaces mentionnés, et il les utilisait à cette fin. Il faut rappeler les points de départ des manœuvres de ses armées et le nombre de traversées qui précédait la concentration. De telles distances pour la manœuvre n'existent plus aujourd'hui, et si l'on ne veille pas à leur préservation, elles disparaîtront complètement. Les chemins de fer transportent instantanément vers la frontière commune les masses humaines des parties opposées, surtout si aucune autre exigence n'est faite aux chemins de fer que leur utilisation complète pour le transport des troupes, si possible, jusqu'aux points les plus proches de la frontière. Les chemins de fer mettent en ligne les troupes débarquées, front contre front, le déploiement prend un caractère linéaire, et si l'on souhaite une utilisation complète des chemins de fer, toute l'étendue de la frontière commune étroite est occupée (comme, par exemple, la frontière entre la France et l'Allemagne en 1870 dans le Palatinat).

À l'époque napoléonienne, la concentration se faisait en ordre de marche, donc lentement. Le commandant en chef disposait de suffisamment de temps pour reconnaître la disposition de l'ennemi, et au fur et à mesure qu'il consolidait son évaluation de la situation et des intentions de l'ennemi, il avait la possibilité de modifier la direction de la marche et d'avancer ses colonnes pas à pas afin de prendre l'avantage sur le flanc de l'ennemi.

Maintenant, pour accélérer la concentration, il y a une tendance à planifier à l'avance tous les détails des transports ; dans de telles conditions, la concentration ne peut pas être modifiée. La planification anticipée des transports crée-t-elle une opération flexible, qui conduit à une concentration imposée dans une direction pré-déterminée, généralement pas contre le flanc, mais contre le centre des forces ennemis ?

La concentration se fait à la vitesse maximale et en même temps que celle de l'ennemi. Elle se termine déjà au moment où l'on pourrait espérer obtenir des données précises sur l'adversaire, déterminer où se trouve son flanc, et ainsi de suite, mais il n'y a plus de temps pour modifier la concentration et la diriger contre le flanc finalement établi.

Ainsi, en raison de la vitesse à laquelle se déroule l'opération de concentration, celui des adversaires qui cherche à prendre en main l'initiative d'une offensive stratégique doit la fixer irrévocablement à l'avance. Dans ce processus, les possibilités suivantes sont perdues : combiner la manœuvre stratégique en fonction de la situation de l'ennemi établie à la dernière minute ; gagner le flanc ou l'arrière de l'ennemi ; ce qui est possible seulement en enveloppant une partie des forces pour organiser une bataille conçue à la manière napoléonienne afin d'obtenir de grands résultats stratégiques.

Telles sont les considérations qui ont motivé la manœuvre de Moltke en 1870, a priori excluant une offensive contre la ligne de communication ennemie. On n'y pensera qu'après Wörth et Spicheren, qui permettront de réaliser l'opération autour de Metz.

Il se pourrait qu'il faille chercher la raison pour laquelle Moltke s'est limité à une manœuvre plus pragmatique par rapport aux opérations artistiquement géniales de Napoléon, dans le fait qu'il envisageait à l'avance les difficultés contemporaines de leur exécution. L'opération de Moltke peut plus facilement aboutir à un résultat favorable ; il faut encore souligner une fois de plus la prudence et la sagesse de la théorie, qui ne porte pas atteinte au principe éternellement vrai de l'utilisation de la force — l'attaque frontale et l'attaque décisive — mais en son application, elle se guide par la mesure, qui dans ce cas semble correspondre à la relation des forces et au caractère qu'il faut donner à la conduite de l'opération dans ces conditions ; incontestablement, une répartition correcte des forces sur le front, et, sans doute, controversée en ce qui concerne la profondeur de leur échelonnement.

En ce qui concerne l'opération visant une ligne de communication, seul l'avenir montrera si elle est encore possible dans les conditions de nombre, d'espace et de temps à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Retenons seulement que le côté artistique et logique du développement de l'art militaire doit être recherché dans cette direction.

En ce qui concerne la répartition des forces en fonction de la profondeur, nous avons déjà été familiarisés avec les vues de Moltke sur l'avant-garde — un corps de cavalerie important, soutenu à l'arrière, à quelques marches de distance, par une division d'infanterie ; ainsi :

Un organe de renseignement de valeur douteuse. Un organe de résistance insuffisamment puissant. De plus, il ne fournit même pas cet organe, ne le conserve pas à sa disposition directe, mais répartit toutes les forces disponibles entre trois armées. Qu'en résulte-t-il ? — chaque armée a son propre objectif et y consacre toutes ses ressources. Mais dans ce cas, le corps de cavalerie projeté ne sera pas créé, et la tâche, pourtant reconnue comme nécessaire pour le développement de l'opération dans son ensemble, reste non accomplie. On peut en tirer immédiatement la conclusion suivante : pour que l'accomplissement des missions de l'avant-garde, dont la nécessité était reconnue même par Moltke, soit assuré, l'avant-garde doit posséder une organisation complète, la mettant en position d'indépendance vis-à-vis de l'armée ; l'avant-garde doit rester à la disposition du commandant en chef.

En ce qui concerne Moltke, qui ne disposait pas d'un tel organe, on peut facilement prévoir ce qui suit :

1. Il n'aura pas de données de renseignement, ou il se renseignera sur les pistes ; l'absence de données le forcera à reporter la prise de décision ou à se décider en se basant sur des hypothèses ; il agira à l'aveuglette.

2. En l'absence de couverture permettant de concentrer toutes les forces, il se heurtera soudainement à l'ennemi, sans avoir le temps de rassembler les unités éparpillées de ses armées pour la marche.

Ainsi, pour Moltke, une gestion stratégique fondée sur la connaissance de la situation est uniquement tout à fait inaccessible, et il conduira ses armées de surprise en surprise.

Qu'en sortira-t-il ? Sa armée nous donnera la réponse. Guidées de la même manière, ses troupes, rencontrant l'ennemi, attaqueront apparemment non pas parce qu'on leur a donné l'ordre correspondant d'attaquer, ni parce qu'elles n'ont pas d'ordre de ne pas attaquer (comment pourraient-elles recevoir de tels ordres lorsque l'on ignore où se trouve l'ennemi). Soudainement confrontées à la présence de l'ennemi, les troupes doivent inévitablement prendre une décision quelconque, et les sentiments des soldats dicteront leur conduite.

Alors que le commandement supérieur hésite encore à prendre une décision, les troupes signent déjà des engagements. Tandis qu'il s'abstient, en raison du brouillard qui l'entoure, d'assurer une direction effective, les troupes choisissent une ligne de conduite précise ; les troupes dirigent l'opération stratégique, dont la direction passe en réalité entre d'autres mains. Qu'est-ce que cela signifie ?

Ne disposant d'aucune base, n'ayant absolument aucune idée de l'objectif, les troupes se laissent guider par le premier instinct qui appelle à l'action et attaquent. L'opération stratégique passe à un rythme accéléré ; elle est emportée, mais continue-t-elle encore son existence en tant que manœuvre stratégique ? Nous verrons cela.

Les troupes attaquent.

Ils ne savent pas s'ils sont confrontés aux principales forces ennemis ou seulement à une petite partie de celles-ci, faute de données dont se passe le commandant en chef et sans lesquelles, suivant son exemple, se passent également les commandants d'armées — la même école, le même environnement ; les troupes attaquent sans savoir si l'ennemi est à leur mesure.

Ils ne connaissent pas les intentions du haut commandement qui, dépendant d'informations insuffisantes ou tardives, ne peuvent pas prendre des mesures définies ou ne correspondent plus à la situation du jour.

En raison de leur position dans la hiérarchie de service des chefs d'avant-garde, ces derniers entrent au combat sans connaître la situation générale de leur armée (les commandants de brigade ne reçoivent pas quotidiennement les informations sur le regroupement de toutes les forces dans leur ensemble), par conséquent, ils ne savent pas s'ils prennent une mesure rationnelle ou irrationnelle.

Comme on peut le voir, les troupes s'engagent dans le combat dans une ignorance complète :

1. Une position hostile.

2. Les dispositions de leur propre armée. De cela découle toute l'irrationalité de la décision prise à leur initiative :

a) Du point de vue tactique : un grand danger consiste à diriger un coup contre des forces ennemis largement supérieures.

b) Du point de vue stratégique : la bataille se déclenche là où elle n'était pas souhaitée par le commandement supérieur, lorsqu'il ne la voulait pas (la préparation de la bataille n'est pas encore terminée), et d'une manière différente de ce qu'il aurait voulu.

Une bataille imprévue, improvisée et incontrôlable — tels sont, dirons-nous, les effets inévitables d'une telle conduite. En présence d'un adversaire actif, l'issue aurait été fatale. En fin de compte, la stratégie lie mal le combat, et la conséquence certaine aurait été la défaite, si

la supériorité tactique n'avait pas apporté à la stratégie ses propres arguments, qui ont toujours une importance décisive.

Par la suite, les faits confirmeront en abondance la pertinence de cette critique. Si nous exposons ces conclusions avant les faits, c'est parce qu'il est possible de les prévoir à l'avance. Lorsque nous construisons un système, nous devons évaluer à l'avance ce qu'il peut apporter. Les conséquences connues, découlant de l'organisation elle-même, sont fatales et certaines. On récolte ce que l'on sème ; un poirier ne donne que des poires ; que les conditions soient favorables ou non, il ne donnera jamais de pommes.

Ainsi, retenons maintenant et établissons la supériorité de la combinaison napoléonienne, dans laquelle l'avant-garde non seulement permet d'obtenir par l'attaque des résultats importants, comme il a été dit plus haut, mais rend également leur atteinte certaine; l'avant-garde permet d'attaquer là où l'on veut, comme on veut et quand on veut, avec une compréhension complète de la situation; l'avant-garde est organisée de manière à voir, attaquer, tenir, se replier, manœuvrer, et ainsi de suite.

Rappelons-nous l'année 1806.

Si nous essayons de passer de la manœuvre conçue et partiellement réalisée par Moltke en 1870 aux opérations sur lesquelles s'arrêtent les pensées des écrivains allemands en 1900, leur concept nous apparaîtra le même.

York von Wartenburg s'arrête sur les difficultés d'exécution du manœuvre napoléonienne dans les conditions modernes. Von der Goltz reconnaît que le commandement supérieur est incapable de conserver effectivement la direction ; il observe avec perspicacité que, en réalité, la direction passe entre les mains des chefs des avant-gardes tactiques.

«Lorsque les masses en mouvement sont obligées d'effectuer une marche sur un large front, les chances de tomber soudainement sur l'ennemi dans tel ou tel point augmentent. Alors, les colonnes voisines se précipitent vers les coups de feu. Un combat décisif s'engage sur un terrain que notre choix n'avait pas prévu, et au moment où on ne l'attendait pas. Ainsi, en ce qui concerne l'acte principal de la guerre, le combat et la bataille, le commandement supérieur est moins maître de la situation et se trouve dans une plus grande mesure soumis à la volonté étrangère et aux caprices du hasard. Il devra presque naturellement tenir compte du « fait accompli » et, au moment où il recevra le premier rapport sur l'affrontement, celui-ci sera déjà un combat bien engagé.»

« Une influence aussi faible du commandant en chef sur le déroulement des épisodes décisifs de la guerre, sur les crises tactiques, constitue l'une des principales difficultés caractérisant la guerre moderne. Il arrive souvent que la ligne de conduite adoptée aille à l'encontre des plans les plus habiles du commandant en chef, et que ses calculs les plus précis soient renversés. »

« On nous objectera que sa volonté doit être connue de tous et respectée par tous. Mais à la guerre, il est impossible de tout prévoir. Pour agir, chacun doit se guider par un rayon passager de lumière, qui à un moment donné dissipe partiellement l'obscurité. »

En présence d'une telle incapacité de commandement à diriger, reconnue par l'organisation allemande, elle se voit obligée de laisser la prise de décisions aux officiers subalternes, qui, de fait, se trouvent ignorants. La structure napoléonienne ne serait-elle pas préférable, car elle garantit au commandement supérieur la possibilité de continuer à commander, afin que rien ne soit fait à l'encontre de ses plans et ne compromette ses calculs, et elle assure une protection contre les entreprises hostiles et les enthousiasmes de ses troupes ; elle retient les troupes de la force d'attraction du combat jusqu'au moment souhaité et fournit une durabilité à l'éclat fugitif de la lumière, grâce à la continuité du travail de l'organe exécutif, entre les mains du commandant en chef, et, ainsi, lui permet de véritablement diriger l'opération menant à la bataille.

Le colonel Bernhardi, restant fidèle à la conception de Moltke, cherche à l'accentuer encore en développant davantage la formation, dans le but de donner à son exécution un caractère fulgurant. Il écrit :

« La préparation en temps de paix doit faire un pas en avant par rapport à son état actuel. »

« À la fin de la concentration, la manœuvre offensive doit apparaître soudainement, comme un éclair à travers les nuages ; elle doit avoir le caractère d'une nécessité naturelle, inhérente à une conclusion logique. Pour qu'une telle offensive soit possible, il faut la préparer et l'étudier de manière extrêmement minutieuse et établir l'emploi du temps des transitions dans tous les détails ».

« Toute cette préparation pendant la guerre future aura pleinement son effet et lui conférera un caractère particulier. Le plan général ne doit pas se limiter à la préparation de la concentration, visant diverses opérations qu'il est possible de prévoir et d'exécuter, mais qui reporte la décision (le choix de l'opération à venir) concernant les actions à réaliser réellement jusqu'au moment où la concentration sera terminée et où tout ce qui peut être connu sur l'ennemi le sera. Une telle manière d'agir était encore possible en 1870.

Aujourd'hui, le fondement de la concentration doit déjà être une décision claire d'agir, et cette volonté d'agir doit être portée à des limites telles (par une préparation permettant de gagner du temps), que l'ennemi, quels que soient ses plans, soit inconditionnellement soumis à la loi dictée par notre initiative ».

Par conséquent, le futur regroupement allemand ne constitue pas une concentration de troupes visant à poursuivre ultérieurement l'une des plusieurs options : il s'agit d'une opération planifiée a priori, dont l'exécution est fixée à l'avance (directions et moyens), précédée en outre d'une préparation approfondie, permettant de gagner du temps sur l'ennemi et finalement tissée de volonté et de détermination — conditions garantissant l'initiative et la possibilité de mettre immédiatement l'ennemi en position subordonnée. C'est un effort constant visant à prendre en un minimum de temps une position dominante dans la lutte. Mais aussi développées que soient ces caractéristiques, il nous semble que pour qu'une opération mène à des succès militaires connus, à l'écrasement de l'ennemi, il faut que le coup soit porté et bien porté. Pour cela, l'opération ne doit pas être menée au hasard, mais de manière éclairée, afin que cette opération, préparée avec une idée déterminée établie a priori, soit préparée avec la bonne idée, c'est-à-dire dans la direction où elle produira l'effet souhaité et conduira à une bataille réussie avec des conséquences importantes. Sans un tel objectif, rapidité et initiative n'ont pas de valeur ; par conséquent, l'idée et la direction de l'opération, établies à l'avance, doivent reposer sur des considérations solides. En 1870, de telles opportunités ne s'offraient pas aux Allemands et à leur chef Moltke. Pour attaquer les armées françaises, les Allemands devaient se concentrer en tenant compte de plusieurs options, car avant la déclaration de guerre, les Français n'avaient pas de plan de concentration déterminé, et Moltke ne pouvait pas savoir quel il serait ; pour découvrir le regroupement français, Moltke devait attendre qu'il soit terminé.

La situation est différente pour l'état-major allemand en 1900. Les grandes puissances européennes ont des plans de concentration qu'elles doivent mettre en œuvre au début de la guerre. Ces plans sont en partie déterminés par le terrain, le réseau ferroviaire et les plateformes de débarquement ; ils sont également élaborés dans divers documents qui les traitent de manière plus ou moins étendue, ainsi que dans diverses mesures exécutives prévues à l'avance. Ces informations, plus ou moins connues, permettent de reconstituer entièrement ou partiellement le plan de concentration établi par l'adversaire.

« Il est impossible de garder secrètes les mesures préparatoires à la guerre dans leur ensemble ; elles se déroulent de manière à ce que tout le monde les voie et en ait connaissance. Chacun peut se rendre compte des forces qui seront mobilisées pour la guerre,

et si certains détails restent secrets, cela ne change en rien la perception globale que l'on peut se faire». (Colonel Bernharda).

Ainsi, le colonel Bernhard considère que, dans la mesure du possible, l'opération menée serait assurée en termes de temps, et qu'elle serait également correcte en ce qui concerne l'espace, puisqu'elle est organisée avec bon sens et repose sur des données concernant le regroupement ennemi, c'est-à-dire sur des valeurs réelles, qui permettent à l'opération rapide d'être également précise.

Une telle combinaison représente l'application, dans la stratégie, de l'idée de Frédéric le Grand, mise en œuvre par lui dans la tactique par un ordre de bataille oblique : une attaque soigneusement préparée à l'avance dans ses manœuvres donne un gain de temps sur les mesures de l'ennemi – un concept auquel, comme nous le voyons, la pensée prussienne revient toujours. Néanmoins, tout comme il a échoué en tactique, il échoue également en stratégie face à la conception napoléonienne, face à une armée manœuvrant en stratégie, comme en tactique, afin de créer, dans les deux cas, la surprise ; cette dernière, dans les conditions modernes, peut avant tout être obtenue par une concentration non fixée jusqu'au dernier moment ; une telle concentration ne peut être connue et prise pour cible à l'avance ; avec le développement moderne des moyens matériels, en particulier des chemins de fer, qui sont l'âme du travail de concentration, un tel manque de fixation préalable est possible. Cette nouvelle avancée redonne vie à la souplesse qui avait été inaccessible ces derniers temps.

Le rassemblement de 1870, comparé à celui de Napoléon, était en partie conditionné par la forme et fixé dans l'espace comme une obligation nécessaire pour économiser du temps en utilisant pleinement tous les chemins de fer aptes au transport des troupes vers la frontière. Ces chemins de fer n'étaient ni trop nombreux, ni trop capables de transport ; leur utilisation était encore une affaire nouvelle.

Aujourd'hui, les choses se passent autrement.

Les exigences militaires ont entraîné la construction de lignes ferroviaires purement stratégiques.

Les exigences du commerce et de l'industrie ont augmenté le nombre et la puissance des lignes ferroviaires purement commerciales.

Tous les coins du pays aspirent à avoir des chemins de fer. Beaucoup d'entre eux ont des voies doubles.

L'utilisation des chemins de fer pour les opérations militaires (par exemple, lors de grandes manœuvres) est devenue un phénomène courant. La communication entre les organismes exploitants (sociétés par actions) et les états-majors généraux, ainsi qu'entre le personnel ferroviaire et l'armée, est devenue réelle et étroite.

Conclusion :

1) Il n'est plus nécessaire d'utiliser entièrement toutes les lignes de chemin de fer menant à la frontière ; il existe un excédent, ou du moins parmi les lignes de chemin de fer, une capacité de transport excessive ; il est possible de combiner l'utilisation des chemins de fer et de créer plusieurs combinaisons.

2) La formation du personnel permet uniquement de se décider sur une combinaison à la dernière minute, ce qui établit la répartition des forces dans l'espace simple.

Par conséquent, contrairement à ce qui se passait en 1870, la possibilité de concentration, décidée à la dernière minute et créant ipso facto (ainsi. — Note du traducteur) un effet de surprise à la manière de Napoléon, renaît, en particulier si l'on ajoute à cette utilisation flexible des chemins de fer la combinaison des mouvements de campagne.

Cette flexibilité permet, en cas d'attaque, de déplacer la concentration prévue par l'ennemi, de déplacer le centre de gravité des forces, de décaler le regroupement à droite ou à gauche et d'organiser un système de frappes surprises, à condition qu'il ait été étudié et préparé en temps de paix, avec plusieurs autres, mais qu'on ne s'y arrêterait qu'au moment même de la guerre.

En défense, elle offre également la possibilité d'organiser à la dernière minute une contre-attaque avec des forces importantes, de l'ordre d'une armée entière.

En fin de compte, dans les deux cas, cette concentration entendue prépare à l'adversaire, qui rencontre un groupement différent de celui qu'il attendait, une surprise stratégique. Elle permet de répondre en un temps très court à l'opération que l'ennemi s'efforce de mener à tout prix, et de parer finalement son attaque résolue par une contre-attaque de même ampleur, qui crée, afin de mettre le point final à la bataille, une nouvelle surprise.

Ainsi, au XXe siècle, l'excellente conception de Napoléon, d'abord la surprise dans l'espace, puis dans le temps, ouvre la possibilité de triompher de la conception de Bernhardi, qui n'utilise qu'une seule catégorie de surprise, le temps, la rapidité d'exécution obtenue par une préparation plus minutieuse, et laisse de côté les autres éléments constituant l'opération.

Pour se détourner de telles idées, beaucoup se réfèreraient volontiers à la fragilité et à l'inflexibilité des chemins de fer et à l'organisation méthodique qu'ils nécessitent ; cette tâche pour l'avenir consiste à déterminer la limite de leur utilisation. Entre de bonnes mains, ils ont jusqu'à présent fourni tout ce qu'on en attendait. La concentration allemande de 1870 n'a-t-elle pas laissé loin derrière elle les prévisions que Jomini formulait en 1866 ?

En tout cas, un affrontement est impossible entre deux stratégies dont :

1. L'une débarque des armées selon un plan préétabli et plus ou moins connu, puis les dirige directement en avant.
2. L'autre débarque les troupes selon une décision prise au dernier moment, et ne détermine la direction des mouvements que ce moment-là, en regroupant seulement à ce moment l'armée mobile destinée :
 - soit à une offensive décisive ;
 - soit à une contre-attaque.

LA RÉPARTITION DU TRAVAIL DE COMMANDEMENT CHEZ SCHLIEFFEN

La question de l'organisation de la direction suprême de la guerre semble très importante pour la stratégie, et, à commencer par Lloyd, tous les classiques consacraient un chapitre particulier de leurs travaux à l'exposé des exigences qu'ils imposaient au dirigeant militaire. L'approche théorique pour clarifier cette question ne donnait que de maigres résultats. « Commandement unique », « plein pouvoir au commandant choisi » — au-delà de ces variations sur le thème, l'approche spéculative ne menait pas plus loin. Pour dire quelque chose de nouveau à ce sujet, il fallait toute l'indépendance par rapport aux raisonnements de ses contemporains que possédait le chef de l'état-major général prussien, le comte Schlieffen, à la retraite depuis 1906. « Méprise uniquement la raison et la science », citait un jour Schlieffen à son collaborateur un passage du « Faust » de Goethe. Ce mépris schlieffenien à l'égard des audaces de la raison doit être compris comme une mise en avant de l'expérience et des faits de l'histoire militaire, derrière lesquels, en traînant infiniment, se traîne notre conscience théorisante. « Devant quiconque souhaitant devenir commandant, se trouve un grand livre intitulé 'Histoire militaire'. Il faut avouer que sa lecture n'est pas toujours captivante. Il faut surmonter une masse de matière insipide. Mais derrière cela s'ouvre la réalité, qui pousse parfois le cœur à battre plus fort ; les profondeurs de l'histoire donnent la connaissance de comment tout s'est passé, comment tout aurait pu se passer, et comment tout se répétera à l'avenir ».

Schlieffen aborde le problème militaire comme un fidèle élève de Clausewitz, voyant dans la guerre la continuation de la politique. L'art de la guerre pour Schlieffen n'est pas seulement une tâche de stratège, mais aussi une tâche de politique. Dans l'administration suprême, il faut atteindre une combinaison de politique et de stratégie. Dans des temps anciens, cela réussissait lorsque les fonctions de chef politique et militaire de l'État étaient réunies en une seule personne. Dans l'histoire moderne, même dans un système monarchique, de tels cas restent des exceptions. Il est apparu un fossé très dangereux entre la politique et la stratégie, une sorte de "point de vue purement militaire" est né, opposé à la politique, malgré le fait que sa propre possibilité d'existence soit contestée par Clausewitz : « Il existe une coutume absurde — consulter les militaires lors de la discussion des plans militaires afin qu'ils s'expriment d'un point de vue purement militaire sur ce que le gouvernement devrait faire ; mais encore plus absurde est la proposition des théoriciens — de confier tous les moyens disponibles au commandant qui élaborerait un plan purement militaire pour la guerre ou la campagne ».

Les généraux qui commandaient les armées au XVIII^e siècle étaient privés de toute compétence politique ; par conséquent, ils n'étaient pas des gestionnaires pleinement responsables sur le théâtre de la guerre, mais des spécialistes étroits, contraints de demander des instructions sur toutes les questions importantes depuis la capitale. Cela était encore tolérable à une époque où les guerres représentaient une lutte entre deux gouvernements, et où de larges masses populaires ne participaient pas, mais c'est inacceptable aux XIX^e et XX^e siècles. D'autres solutions sont nécessaires ici.

La décision française au début de la Première Guerre mondiale s'est inclinée en faveur de la dictature militaire. Dans les mois qui ont suivi la Marne, Joffre gouvernait, en substance, non seulement l'armée, mais tout le pays ; il allait bien au-delà des limites des pouvoirs du commandant en chef, et selon ses ordres, il annulait, modifiait, complétait les lois de la république en vigueur ; le cabinet des ministres lui obéissait sans protester à sa dictature. On ne peut pas dire que cette décision ait été particulièrement judicieuse, ni qu'elle aurait permis

de trouver plus facilement les lignes directrices correctes pour la conduite de la guerre. Clausewitz, en examinant trois combinaisons possibles entre le point de vue politique et l'approche « militaire » qu'il considérait comme admissible — subordonner la politique à la guerre, ne pas tenir compte de la politique, se soumettre à la politique —, parvenait à la conclusion que la seule solution possible consistait à soumettre les décisions militaires aux exigences politiques, car ce n'est qu'alors que la direction de la guerre aurait un caractère monolithique, sans aucune fissure. Et en effet, avec le déroulement ultérieur de la guerre mondiale, les conditions politiques de sa conduite ont pris une importance énorme, et l'Entente a dû totalement reconstruire sa direction. Clemenceau et Lloyd George à la fin de la guerre étaient ses véritables dirigeants, tandis que Foch n'était qu'un exécutant technique, ne jouant nullement le rôle de dictateur militaire.

Schlieffen, encore avant la Première Guerre mondiale, propose la théorie d'une telle direction de la guerre ; son article « Le Commandant en chef » fournit une justification de l'organisation de la haute direction militaire qui est aujourd'hui en place pour l'URSS. On ne peut pas renoncer à la plénitude de la compétence politique du commandant ; de nos jours, il est impossible de trouver une personne qui réunisse à la fois la compétence politique suprême et la compétence stratégique suprême — de telles personnes n'existent plus, même dans un pays monarchique, dans la Prusse militaire des cadets, à laquelle Schlieffen fait référence. Il en découle la décomposition du commandant en un certain comité ou conseil. Le général le plus compétent doit préférer, à la position d'un commandant limité dans ses droits, la position de chef d'état-major auprès d'une personne bénéficiant de suffisamment d'autorité politique. La possibilité d'un fonctionnement réussi du commandant dans sa forme décomposée est démontrée historiquement par le duumvirat Blücher — Gneisenau en 1813, 1814 et 1815 et le triumvirat roi Guillaume — Bismarck — Moltke en 1870-1871. Moltke n'était pas un commandant, mais seulement un élément très important du comité des commandants. À l'avenir, avec la complexité moderne des questions politiques et militaires, seule la scène pour un collectif de commandants s'ouvre, et non pour un commandant incarné en une seule personne.

L'article ci-dessous «Le Commandant en chef», publié pour la première fois en 1908 dans l'encyclopédie militaire d'Apten, représente véritablement un poème en prose. Schlieffen exprime ses pensées très audacieuses sous forme de sarcasmes. La moquerie sarcastique est le style caractéristique de Schlieffen ; c'est ainsi qu'il annotait également les résolutions sur les documents officiels, qu'il procédait à des analyses de campagnes sur le terrain, et qu'il donnait des évaluations dans des travaux historiques militaires, par exemple dans son œuvre la plus importante, désormais célèbre auprès des lecteurs russes, — «Cannae». Seul un lecteur très inattentif trouverait des vues monarchiques et nationalistes dans les travaux de Schlieffen. Il faut savoir lire entre les lignes et comprendre que Schlieffen se moque du fatalisme, voit l'incapacité des monarques à gérer les tâches qui leur incombent, et craint pour ce comité remplaçant le commandant principal, formé par Guillaume II avec son conseiller politique faible et Moltke le Jeune, qui doit mettre en œuvre le plan de guerre qu'il a élaboré. L'importance de la personnalité ne disparaît pas au sein du collectif militaire ; bien qu'un de ses 311 membres doive être marqué du sceau du génie. Schlieffen ne la voit chez aucun de ses adjoints — et un profond pessimisme traverse tout l'article.

À quel point la pensée de Schlieffen était audacieuse, nous pouvons le comprendre en comparant les conclusions de Schlieffen avec celles que Ludendorff tire dans son ouvrage « La Guerre et la Politique ». Ludendorff, comme Moltke l'Ancien, est un admirateur de Clausewitz ; Clausewitz est particulièrement génial dans le développement de la question des relations entre stratégie et politique et, en substance, n'a traité de manière exhaustive que cette question. Et pourtant, les admirateurs de Clausewitz en uniforme — Moltke, Verdy, Leval, Ludendorff — entrent précisément à cet égard en vif désaccord avec Clausewitz. Ludendorff, qui ne s'est sérieusement consacré à la théorie de la stratégie qu'après la Première Guerre

mondiale, en vient à une telle déformation de la pensée de Clausewitz : « La guerre est la continuation de la politique extérieure par d'autres moyens, toute autre politique doit se plier aux exigences de la guerre ». Quelle méconnaissance du lien entre politique intérieure et extérieure ; quelle conception des masses humaines et des intérêts qui les animent ; quel recul comparé à Schlieffen, qui — l'un des très rares généraux — a réussi à ne pas se dissocier de Clausewitz sur cette question...

De longues années de travail sur le plan de guerre ont laissé leur empreinte sur la pensée de Schlieffen ; ses travaux d'histoire militaire n'ont nullement le caractère d'une recherche objective : les tendances stratégiques imprègnent tout l'exposé historique de Schlieffen, et l'histoire militaire entre ses mains se transforme en une brûlante exhortation.

Des jugements incisifs, des comparaisons frappantes, l'humour d'un grand spécialiste qui a passé sa vie à revêtir ses leçons de la forme de la satire, peuvent paraître surprenants à un lecteur russe dans un travail scientifique. Mais il faut être un philistin pour classer le «Commandant» de Schlieffen dans la catégorie des feuilletons.

COMMANDANT

À la tête d'une armée ou d'une troupe, on nomme un commandant en chef, un chef suprême, un généralissime ou un général en chef. Le monarque ou le chef d'État, dont dépend le choix, suppose qu'il possède dans la personne désignée un stratège. Il lui arrive souvent d'être déçu, car on ne peut pas être nommé stratège, il faut naître stratège et être prédestiné. Le jeune berger brun David, destiné à vaincre les Philistins, est oint roi par Samuel, c'est-à-dire en stratège. Le jeune Hannibal de neuf ans fait le serment d'une inimitié éternelle envers les Romains et se consacre stratège devant l'autel de Baal. À Napoléon, le grand prêtre ne vint pas, et il ne se tint pas devant l'autel de Baal, mais encore enfant corse, il fut embrasé par le «Feu sacré». Fils de la révolution, comme un second Prométhée, il dérobe lui-même le feu du ciel.

La tâche du chef militaire est de détruire ou de briser complètement même un ennemi plus fort, dont il ne sait pas où il se trouve, où il se dirige et ce qu'il envisage de faire. Pour atteindre cet objectif, le chef militaire doit poursuivre obstinément le chemin qu'il a choisi, en surmontant énergiquement toutes les difficultés rencontrées, en trouvant rapidement une issue face aux situations imprévues, en développant au maximum le succès atteint et en endurant courageusement les coups du destin. Pour être à la hauteur de ces exigences, le chef militaire doit posséder quelque chose de surhumain, quelque chose d'extraordinaire, que nous appelions ce surhumain et cet extraordinaire le mot génie, ou autrement. Le chef militaire doit croire au soutien d'une puissance supérieure. César est sûr de l'aide d'en haut lorsqu'il traverse, par temps orageux, de Brindisi à Dirachium dans une petite barque et crie aux marins désespérés : « Quid times, Caesarem vehis » (de quoi avez-vous peur, vous transportez César. — Nota du traducteur). Alexandre le Grand se considère comme le fils de Jupiter. Constantin le Grand gagne « In hoc signo » (au signe d'en haut). Cromwell se considère comme un instrument choisi. Wallenstein interroge le ciel pour savoir si les étoiles lui sont favorables. À Borodino, Napoléon obtient confiance dans la victoire lorsque, derrière les nuages, apparaît « le soleil d'Austerlitz ». Même Frédéric le Grand avait l'espoir que le chant de son grenadier « Que Dieu me donne de remplir avec diligence ce que je dois faire » l'aiderait à atteindre un résultat à peine possible. Guillaume Ier voyait dans la plus brillante victoire de l'histoire mondiale « le doigt de la providence divine ».

Mais si un général débutant dans sa carrière compte uniquement sur sa destinée divine, sur son génie, sur le soutien et la protection d'une puissance supérieure, sa victoire sera mal assurée. Le général se prépare à son haut destin par un travail rigoureux ; ses forces spirituelles et intellectuelles doivent s'élever jusqu'à une clarté complète. Alexandre le Grand dompte Bucéphale et s'entraîne au combat individuel avec des armes à la main, mais il est aussi assis aux pieds d'Aristote. César était philosophe, orateur et historien. Encore à notre époque, aucun lycéen ne vaut quelque chose avant d'avoir étudié quelques livres sur la Guerre des Gaules. Gustave-Adolphe parlait sept langues. Frédéric le Grand maîtrisait toutes les branches de la science, à l'exception de l'orthographe et de la langue allemande. Napoléon, lorsqu'il était élève à Brienne, semblait faible en latin, mais il avait « Du feu pour l'algèbre » (un petit feu pour l'algèbre). Moltke ne manquait que de l'expérience académique et des titres de docteur et de professeur pour devenir un savant reconnu.

Mais si un général débutant dans sa carrière compte uniquement sur sa destinée divine, sur son génie, sur le soutien et la protection d'une puissance supérieure, sa victoire sera mal assurée. Le général se prépare à son haut destin par un travail rigoureux ; ses forces spirituelles et intellectuelles doivent s'élever jusqu'à une clarté complète. Alexandre le Grand dompte Bucéphale et s'entraîne au combat individuel avec des armes à la main, mais il est aussi assis aux pieds d'Aristote. César était philosophe, orateur et historien. Encore à notre

époque, aucun lycéen ne vaut quelque chose avant d'avoir étudié quelques livres sur la Guerre des Gaules. Gustave-Adolphe parlait sept langues. Frédéric le Grand maîtrisait toutes les branches de la science, à l'exception de l'orthographe et de la langue allemande. Napoléon, lorsqu'il était élève à Brienne, semblait faible en latin, mais il avait « Du feu pour l'algèbre » (un petit feu pour l'algèbre). Moltke ne manquait que de l'expérience académique et des titres de docteur et de professeur pour devenir un savant reconnu.

« Qui nous a tous ainsi forgés,
Que vous ne nous distinguerez jamais.
Personne d'autre que Wallenstein ».

Ce n'est pas la phalange macédonienne, mais la phalange d'Alexandre le Grand qui bat les Perses au Granique. Ce ne sont pas les légions romaines, mais les légions de César qui franchissent le Rubicon. Les « dragons bénis de Dieu » de Cromwell remportent la victoire à Naseby. Les grenadiers napoléoniens partent pour la Russie. La parade de Potsdam de Frédéric le Grand prend d'assaut Leyten. Les armées tombent malades, souffrent et meurent avec leurs commandants. Quand l'esprit du philosophe s'éteignit à Sanssouci, son armée disparut également. L'armée napoléonienne ne survécut pas à Waterloo. Ce n'est pas elle qui périt à Sedan. De même, ce n'est pas l'armée de Frédéric le Grand que le duc de Brunswick conduisit à Iéna.

Cependant, même les troupes les meilleures ne suffisent pas pour mener une guerre. La guerre n'est qu'un moyen de la politique. Pour que ce moyen soit efficace, un travail préparatoire de l'homme d'État est nécessaire. Personne ne comprenait cela mieux que Napoléon. En 1806, il battit les Prussiens avant même que le premier coup de feu ne retentisse aux avant-postes. « Votre Majesté, » écrivait-il le 12 octobre, « vous serez vaincu. » Le destinataire le savait aussi bien que l'expéditeur. La bataille d'Iéna n'était qu'une formalité, qu'il n'était pas possible d'éviter à cause de l'honneur. Par conséquent, le chef militaire doit être à la fois un éminent homme d'État et un diplomate. De plus, il doit disposer des énormes sommes que requiert la guerre.

Répondre à toutes ces exigences ne peut être réalisé que par un monarque qui dispose de l'ensemble des moyens de l'État. Par conséquent, un chef militaire doit être un monarque. Parmi les grands chefs militaires, nous voyons les noms d'Alexandre le Grand, de Charlemagne, de Gustave Adolphe, de Charles XII, et de Frédéric le Grand — tous sont nés monarques. Cromwell et Napoléon, ayant prouvé leurs compétences militaires, se sont faits monarques. César et Wallenstein auraient agi de même si les poignards de Casca et le partisan Devere ne les en avaient empêchés. Lorsque Rome se trouvait en danger, le sénat nommait un dictateur avec les pouvoirs d'un monarque, lui donnant ainsi la possibilité de devenir un chef militaire et de vaincre l'ennemi. Hannibal n'était pas et ne devint pas un monarque. Ce défaut mena à la chute du chef militaire de la république carthaginoise.

Tant que, pendant la guerre, persistait l'ancien rapprochement entre les concepts de monarque et de chef, il n'y avait donc pas de manque de matériau humain pour créer des généraux. Mais le manque de généraux s'est fait sentir lorsque, sur le trône d'une monarchie héréditaire, se trouvèrent des individus qui ne se croyaient pas capables ou appelés à commander une armée et qui, néanmoins, voulaient ou devaient faire la guerre. Ils se trouvaient alors obligés de confier à un général l'une des prérogatives les plus importantes du monarque. Se passer de difficultés n'était pas facile. Le général devait gagner. Mais s'il gagnait trop souvent et devenait un chef militaire, la dignité du monarque était en danger. Pour ce dernier, il n'y a pas besoin de tendances à la Macbeth ou à la Wallenstein. Même les acclamations joyeuses : « Saül a battu des milliers, et David des dizaines de milliers », n'enchantent aucun monarque. Pour éviter les pires conséquences, le monarque conservait le commandement de la guerre entre ses mains. Les armées étaient dirigées depuis les bureaux de Vienne et de Versailles. Aux généraux n'étaient confiées que des tâches étroites et limitées. On leur prescrivait de mettre le siège à une forteresse, de détruire une ville, de conquérir une

province, et parfois de livrer bataille. Les combats décisifs et les poursuites devaient être soigneusement évités. Kocdé, Turenne et Eugène de Savoie portèrent ce mode conditionnel de faire la guerre à son apogée. Ils ne devaient pas devenir généraux en chef, car le général en chef est un rival naturel du roi. La menace de cette rivalité avait déjà, une fois, conduit Saül à planter sa lance pour clouer un concurrent contre le mur. Bélisaire fut jeté en prison, aveuglé, et pour subsister, devait quémander par la petite fenêtre de sa cellule du pain qui passait. Comment avait-il osé, prêt à vaincre et à sauver le pays deux fois ! Un certain général français, qui ne remportait aucune victoire, fut rappelé, tandis qu'un autre, que la fortune semblait trop favoriser, fut exilé dans ses domaines. Les généraux autrichiens qui avaient subi des défaites dans les guerres contre les Turcs étaient nommés commandants de forteresses, alors que le vainqueur d'Aspern se voyait interdire toute action sortant de sa vie privée. Un général russe, rentrant au pays avec la moitié de son armée après la campagne qui avait ravagé la Prusse-Orientale, la Poméranie et le Neumark, hésitait jusqu'au dernier moment : devrait-il continuer son chemin directement vers la Sibérie ou bien recevrait-il l'ordre de Saint-André, des terres immenses et des milliers de serfs.

En Prusse, la situation était différente. Les héritiers de la gloire de Frédéric considéraient comme une nécessité inévitable de partir en campagne avec leurs armées. Mais puisque ni Frédéric-Guillaume II ni Frédéric-Guillaume III ne se sentaient même un peu généraux, ils confiaient le commandement en chef au duc de Brunswick. Ainsi, lors de la campagne, il y avait deux états-majors — le royal et le ducal — qui se réunissaient souvent pour tenir un conseil militaire. La décision finale, naturellement, revenait au roi. Au duc revenait d'exécuter tout ce qu'il ne désirait ni n'approuvait. C'est sur cette triste stratégie que Napoléon est tombé. Les défaites sensibles qu'il infligea aux puissances européennes ne pouvaient pas entraîner rapidement une amélioration substantielle. Plusieurs généraux compétents se sont avancés, mais pas de véritables chefs militaires. Déjà en 1813, la personne appelée commandant en chef dépendait de deux collèges consultatifs, le premier composé d'empereurs et de rois, et le second de généraux sans emploi et irresponsables.

Heureusement, à la tête de l'une des armées alliées se trouvait un homme qui n'avait pas été élève d'Aristote et ne ressentait pas le « feu pour l'algèbre », mais possédait néanmoins certaines qualités essentielles de commandant et savait compenser ses lacunes grâce à son chef d'état-major. Ce duo militaire a obtenu l'autonomie, entraîné avec lui les chefs des autres armées et rendu possible la défaite d'un conquérant mondial invincible, mais déjà vieillissant.

La nomination d'un chef d'état-major a conduit à la restauration de la situation : « le roi est le chef de guerre ». Le monarque n'est plus un spectateur dans la campagne, gênant le général nommé commandant en chef, mais assume lui-même le rôle de chef militaire, tout en ayant à ses côtés un chef d'état-major qui lui rapporte la situation et les exigences qu'elle impose. Cette méthode a eu du succès lors de la guerre menée par Napoléon III contre l'Autriche en 1859, mais elle a donné des résultats négatifs du côté de l'adversaire, et au début de la campagne de 1870, elle échoua également pour le même Napoléon. La seule nomination d'un chef d'état-major est insuffisante ; celui qui prend le rôle principal doit avoir au moins quelques qualités de chef militaire. De ce fait, les deux adversaires de 1859 sont revenus à l'ancienne méthode, les Autrichiens lors de la campagne de 1866, les Français lors du déroulement ultérieur de la guerre de 1870. Ils ont nommé des commandants en chef avec des pleins pouvoirs, mais ont conservé le droit habituel d'intervention. Ni Benedek ni Bazaine n'ont aspiré à la fonction de chef militaire, car ils reconnaissaient leur incomptence, et l'ont acceptée seulement sous contrainte. En obéissant à cette contrainte, ils auraient toutefois volontiers remporté des victoires, s'ils avaient seulement su un peu comment s'y prendre et par où commencer. Mais comme ils n'ont obstinément et fermement pas gagné, ils ont été jugés dignement, l'un à la mort spirituelle, l'autre à la mort physique.

En Prusse, le problème du commandant en chef a finalement été résolu. En 1866, il prend lui-même la tête de l'armée qu'il avait lui-même créée. Avec lui se trouvent un homme

politique et le chef d'état-major général. Aucun de ces trois ne réunit toutes les qualités nécessaires à un chef militaire ; mais chacun possède en plus ou moins grande mesure les qualités qui font un commandant et a la possibilité de compléter les deux autres. — La première tâche du monarque-commandant et de ses deux paladins consistait à améliorer autant que possible le rapport entre leurs propres forces armées et celles de l'ennemi. Cette tâche se résout principalement par le recours aux alliés pour former une coalition, une alliance, l'Entente. Mais de telles alliances offrent relativement peu d'avantages, en raison de la tendance de chaque membre à refiler la majeure partie du travail à un autre et à garder pour lui sa part lors du partage. Ce contexte a permis à Frédéric le Grand de détruire la coalition formée contre lui : il attaquait l'un des alliés avant que celui-ci puisse compter sur l'appui de l'autre, puis se tournait à droite et à gauche contre les ennemis dispersés. Entre 1805 et 1807, Napoléon battit d'abord les Autrichiens, puis les Autrichiens et les Russes, ensuite les Prussiens et enfin de nouveau les Russes. Bien que dans l'ensemble les ennemis de Napoléon aient eu une supériorité numérique significative, il réussissait pourtant dans la plupart des cas à affronter en bataille des forces manifestement inférieures en nombre. Napoléon ne punissait ses alliés que dans la mesure où ils étaient en même temps ses vassaux. Les autres puissances, il s'efforçait de les tenir à distance, veillait à ce qu'elles se lient entre elles ou leur confiait le soin d'attirer une partie de l'ennemi sur elles.

Bismarck agissait de manière similaire. Il lui semblait plus avantageux que l'Italie maintienne trois corps autrichiens plutôt que de combattre aux côtés des Prussiens avec des forces deux fois plus importantes. La France et la Russie devaient initialement, sans aucun doute, se contenter du rôle de spectateurs. Bismarck ne tenait pas particulièrement à ce que ces puissances soutiennent la Prusse ; il lui importait beaucoup plus qu'elles ne soutiennent pas l'Autriche. Les États allemands moyens étaient détournés par trois divisions du général von Falkenstein, qui s'était infiltré en Hesse et en Hanovre. Toutes les autres tentatives de protéger les provinces éloignées avec des détachements séparés avaient été repoussées. Le sort de tout le pays devait se jouer sur le théâtre principal de la guerre. Là se trouvaient sept corps autrichiens et un corps saxon. En nombre, ils étaient à peu près égaux aux neuf corps prussiens envoyés là, mais ils étaient inférieurs en armement. Par conséquent, la supériorité appartenait à la Prusse depuis le début. Cependant, il fallait prévoir à l'avance que, si la guerre s'éternisait trop ou prenait un tournant décisivement défavorable pour l'une des parties belligérantes, alors en 1866, un ou l'autre des pays voisins entrerait en guerre, comme l'a fait la Prusse en 1806, la Russie en 1805, et l'Autriche et la Suède en 1813. L'Europe pouvait regarder avec bienveillance comment deux pays en guerre s'épuisent mutuellement, mais elle ne tolérerait pas qu'une des parties, en accumulant de nouvelles forces excédentaires, devienne dangereuse pour les autres puissances. Pour cette raison, la France, prévoyante, envisageait, au moment opportun, d'intervenir par une médiation pacifique et d'en tirer un profit honnête d'intermédiaire. Pour éviter cela, Moltke cherchait à terminer rapidement la guerre par une seule bataille, afin de mettre tous devant le fait accompli et ainsi empêcher toute démarche ultérieure.

Pour anéantir l'ennemi, il faut avant tout savoir où il se trouve. On parvient en général à le découvrir, surtout aujourd'hui, lorsque le déploiement des armées est en grande partie déterminé par le réseau ferroviaire. Il est beaucoup plus difficile de savoir où l'ennemi se dirigera depuis sa zone de déploiement. Les informations que peuvent fournir la cavalerie et les dirigeables arrivent généralement trop tard. Le commandant doit soit deviner, soit calculer les intentions de l'ennemi. Pour éviter les malentendus, Napoléon utilisait souvent cette méthode : il avançait vers la capitale ennemie, étant fermement convaincu qu'il renconterait en chemin ce qu'il cherchait. En 1806, Scharnhorst décida d'attaquer Napoléon sur les positions qu'il occupait, apparemment étendues selon les informations disponibles, en partant du principe que les Français y resteraient encore pendant 20 jours. Mais avant que Scharnhorst ne parcourt la moitié du chemin jusqu'au lieu de la rencontre prévue, l'ennemi

avait déjà disparu. Moltke, au contraire, dirigea ses armées sur deux routes différentes vers l'endroit où, selon ses calculs, les Autrichiens devaient se trouver dix jours plus tard.

Pour détruire l'ennemi rencontré, Napoléon cherchait généralement à l'envelopper sur le flanc et à le forcer à combattre avec un front inversé. De cette manière, en 1806, Napoléon réussit à contraindre l'armée prussienne à se retirer dans une direction défavorable pour elle vers l'ouest, de sorte qu'elle ne put franchir l'Oder qu'en décrivant un grand arc. Dans le plan de Moltke pour 1866, il n'était pas prévu que l'ennemi se retire dans une direction défavorable, mais il s'agissait de viser un encerclement et la destruction complète de l'ennemi. Le calcul de Moltke était correct, il disposait de suffisamment de fermeté et d'énergie ; ce ne sont pas ces raisons qui ont empêché la réalisation de son plan, mais le fait que les commandants d'armées et de corps manquaient d'une école et de discipline, ce qui fit qu'une des armées s'engagea dans une attaque décisive trop lentement et seulement avec une partie de ses forces. L'ennemi eut suffisamment de temps pour éviter l'encerclement. On n'obtint pas la destruction de l'ennemi, mais seulement, comme en 1806, son repli dans une direction défavorable pour lui. Pour une poursuite appropriée, les commandants d'armées prussiens manquaient de l'énergie napoléonienne. Dans tous les cas, l'ennemi fut contraint de se retirer par des voies très circulaires sous la protection du Danube. Mais alors qu'en 1806 l'armée prussienne périt avant même de franchir l'Oder, en 1866, l'armée autrichienne, grâce aux chemins de fer, échappa au poursuivant et se retira, bien que dans un état très pitoyable, vers le Danube. Là, fut concentrée une force qui, en nombre, surpassait les armées prussiennes situées sur l'autre rive du Danube. La situation de la Prusse se compliqua encore du fait que la France, suivant l'exemple de la Russie en 1806, était déjà intervenue. En 1806, la Prusse disposait encore en réserve d'un corps sur la rive droite de la Vistule. L'armée russe s'y joignit pour ralentir l'avance de Napoléon. Certes, en fin de compte, il ne fut pas possible de résoudre cette tâche, mais elle nécessita une campagne prolongée, sanglante et pénible, qui ébranla pour la première fois les fondations fières de la construction napoléonienne. Cependant, tous les dommages ne furent payés que par la Prusse. La Russie en tira même un certain profit. En 1866, la France envisageait la même méthode et, dans son imagination, se voyait déjà maîtresse de la rive gauche du Rhin et à la tête d'une nouvelle Confédération rhénane. Mais elle voulait atteindre son objectif sans de telles batailles que Preussisch-Eylau et Friedland, seulement par une campagne diplomatique. Dans ce domaine, Napoléon III n'était pas à la hauteur de Bismarck. Après plusieurs tentatives vaines, il dut entamer un repli. L'Autriche fut laissée à elle-même ; menacée par la Hongrie, elle dut accepter la paix quand ses généraux déclarèrent que les armées autrichiennes ne pouvaient plus poursuivre l'offensive.

Il est difficile de nier la célèbre régularité des guerres modernes, ce coïncidence connue des objectifs des commandants. En 1870, une coalition contre l'Allemagne était également envisagée. Et elle se serait formée si les négociations précédant la guerre avaient été menées avec la même lenteur qu'en 1866. La guerre éclata avant que les traités ne soient conclus. Le fracas des canons à Wörth fit disparaître tout désir de rattraper le temps perdu. Cette fois, les batailles de destruction ont réussi, car les chefs individuels, ou du moins la plupart d'entre eux, avaient acquis une certaine compréhension des plans de Moltke. Metz et Sedan furent des exploits militaires si brillants que les puissances neutres résistèrent à la tentation d'intervenir dans la querelle de leurs voisins. La peur de subir une catastrophe similaire les fit s'abstenir. En revanche, un autre point apparut : les restes de l'armée française et les nouvelles forces rassemblées se réfugièrent à Paris. La lutte pour les forteresses prit soudainement de l'importance, une lutte qui, autrefois, constituait la partie la plus essentielle de la guerre, mais qui, au cours du dernier siècle, semblait être reléguée au second plan. Pour le siège d'une forteresse aussi gigantesque, les Allemands étaient totalement mal préparés. La guerre aurait dû se terminer par quelques coups décisifs. Cette fois, cependant, elle s'éternisa. L'ennemi gagna du temps pour former de nouvelles armées, et les puissances qui regardaient de côté eurent la possibilité de réfléchir et de peser s'il convenait encore de supprimer le pouvoir

renaissant. En 1805, Napoléon avait évité la seconde moitié normale de la guerre grâce au traité de paix qu'il avait conclu à Schönbrunn et à Presbourg ; en 1807, il avait réussi à la soutenir, et en 1813 il y périt ; en 1866, la détermination de Bismarck avait réglé cette partie de la guerre, mais en 1870, elle devait se transformer en un siège grandiose, devant surmonter tous les dangers qui, d'une part, résultaient de l'absence totale de préparation à celui-ci, et d'autre part, des tentatives de percée depuis Paris et d'apport de secours depuis l'extérieur. Seule la pensée claire de Moltke parvint à mener à terme la deuxième partie de cette campagne, bien qu'elle se fût prolongée sur une durée beaucoup plus longue, mais s'achevant à peine moins brillamment que la première.

Il n'est désormais plus possible de penser que la lutte pour une forteresse sera écartée du programme des guerres futures. Le futur général devra en tenir compte. Dans toutes nos grandes batailles, telles que Königgrätz, Gravelotte, Sedan, Paris, les forteresses ennemis ont eu une importance exclusivement bénéfique pour la Prusse et l'Allemagne. Elles attiraient involontairement l'ennemi, qui hésitait à attaquer, le retardaient et facilitaient ou favorisaient son encerclement. Il est donc difficile d'y voir une raison pour laquelle nous souhaiterions abattre les remparts et les douves, les tours blindées et les masses de béton. Elles n'effraieront pas l'attaquant, au contraire, il en tirera profit. Certes, les difficultés engendrées par les nouvelles inventions et la multitude de forteresses peuvent déconcerter. Mais il faut toutes les surmonter si l'objectif poursuivi avec constance n'est pas de repousser, mais de détruire l'ennemi. Cependant, la condition des succès passés et présents est la présence d'un véritable commandant. En 1866 et 1870, le commandant était représenté sous forme de triumvirat, et cette expérience a réussi, mais cela ne signifie en rien qu'il réussira toujours.